



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



V. BLASCO
IBÁÑEZ

La Horde



Fig. 27626 f. 14

La Horde

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

<i>ARÈNES SANGLANTES</i>	.	.	.	.	<i>1 volume</i>
<i>TERRES MAUDITES</i>	.	.	.	.	<i>1 volume</i>

La Horde

Par

V. Blasco Ibáñez

Roman traduit de l'espagnol par

G. HÉRELLE



Nelson

Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Paris

Calmann-Lévy

Éditeurs

3, rue Auber

Paris

1927

VICENTE BLASCO IBÁÑEZ

Né en 1867





LA HORDE¹

I

QUAND Isidro Maltrana se remémorait le passé, son plus lointain souvenir était celui-ci : le *patio*² d'une cité ouvrière, *patio* qui, en raison de sa propre petitesse, lui paraissait très grand, et où une lumière triste et lasse, tombant d'en haut, se troublait pour avoir glissé sur des murs gras, entre des nippes malpropres pendues aux balcons.

Il se revoyait marchant à quatre pattes dans une galerie interminable, devant une file de portes numérotées comme celles des casernes et des prisons. Maintes femmes, assises sur les seuils, cousaient, babillaient ou se chamaillaient ; et, quand elles élevaient la voix, les fenêtres se peuplaient de bustes penchés en avant par une curiosité malsaine, et des commères ébouriffées excitaient les belligérantes qui ressemblaient à des bêtes furieuses.

¹ « *La Horda, novela*, F. Sempere y Comp^a, editores », Valence et Madrid [1905].

² Cour intérieure, ordinairement entourée de galeries.

A la tombée de la nuit, les hommes arrivaient, abrutis de fatigue, fronçant un sourcil farouche, avares de paroles, soucieux seulement du dîner, maudissant sourdement l'entrepreneur, les camarades, tous les richards, et cette vie dure, ingrate qui n'avait pour eux que des rudesses et des meurtrissures. Certains jours, ils revenaient plus tard ; et, tandis que leurs femmes comptaient la monnaie et la distribuaient en petits tas correspondant à des calculs antérieurs, ils chantaient, riaient, s'appelaient de porte à porte, d'étage à étage, avec une allégresse d'oiseaux, ne songeant plus à leurs misères, tout à la joie de ce répit dont ils oubliaient la fin trop prochaine, parlant de retourner au cabaret où ils avaient déjà fait une longue station avant de rapporter leur paie au logis.

A midi, la mère d'Isidro le prenait sur un bras, enfilait à l'autre bras l'anse du panier, et s'en allait retrouver son mari, le couvreur. Ils mangeaient tantôt sur des trottoirs de rues étroites, pavées de cailloux aigus, tantôt en pleine Castellana¹, à l'ombre d'un arbre ; et alors ils voyaient passer des équipages magnifiques dont le vernis reflétait les rayons du soleil, des ombrelles rouges et bleues, gracieuses coupoles en soie sous lesquelles se promenaient de belles dames précédées de fillettes bien gantées, aux jupes bouffantes, que l'enfant du prolétaire contemplait avec stupeur. Ils s'asseyaient

¹ Le *Paseo de la Castellana* est une grande promenade ombragée qui se trouve au nord-est de Madrid.

devant le plat creux, où la mère versait, soit le bouilli des jours d'abondance, soit le modeste ragoût de pommes de terre par où finissait la semaine. Les rafales de l'hiver jetaient sur les aliments de la poussière et des feuilles sèches. En cas de soudaine averse, la famille se réfugiait sous un porche, pour y dévorer le reste de sa pitance.

Le petit reconnaissait le dimanche au menu. Ce jour-là, on mangeait aussi en plein air, mais on n'avait autour de soi ni échafaudages ni blouses blanches. On allait dans la banlieue ; on s'asseyait sur l'herbe rare d'un terrain vague, parsemé de boîtes à sardines, de tessons de bouteilles, de vieux souliers. Sur la hauteur voisine se détachait l'agreste silhouette d'une chèvre mélancolique ou d'une vache poitrinaire, tandis qu'une valse folle était martelée à toute vitesse par le piano de la guinguette où le père venait emplir de vin sa bouteille carrée. Ah ! Maltrana se les rappelait bien, les omelettes au poisson salé dont on se régalaient, les jours de fête, au milieu de la campagne inculte, souillée par les résidus de la ville ! Il se la rappelait bien, la soupe à la couenne de lard, qu'on avalait près des clôtures d'édifices en construction ! La mère mangeait à peine, ne s'occupait que de lui, allongeait une main vers le plat, tout en retenant de l'autre son bébé assis sur elle. Avec l'instinct maternel d'un oiseau qui distribue la becquée à ses oisillons, elle ne donnait rien à l'enfant qu'elle ne l'eût d'abord touché de ses lèvres. Elle portait la cuiller à sa propre bouche, soufflait dessus, l'effleurait de son

haleine ; et c'était seulement après cette purification qu'elle se décidait à l'offrir au marmot qui, renversant en arrière sa caboche duvetée de soie, montrait des gencives sans dents et un palais rosé, d'une pâleur anémique. Le père, lui, mangeait en silence, avec avidité, dévorant le meilleur du plat ; et c'était seulement après avoir bu les dernières gouttes de la bouteille qu'il faisait attention au mioche et le prenait sur ses genoux. Il lui tendait de petits morceaux de fromage sur la pointe de son couteau, et il riait à voir les gestes maladroits de ce corps trop tendre, cette bouche mignonne qui mastiquait d'une façon comique, comme celle d'un vieux.

En se remémorant son passé, Maltrana songeait à la manière dont ses parents avaient vécu ensemble. Il les avait vus extraordinairement gais, au retour des dîners du dimanche : lui empoignant sa femme par la taille, dès que s'épaississait l'ombre du crépuscule ; elle se défendant, scandalisée, parce qu'on était au beau milieu du chemin. D'autres fois, — et, après tant d'années, cette image émouvait encore le jeune homme, — sa mémoire lui représentait son père furieux, la voix rauque, la face congestionnée par le vin, se précipitant, les poings hauts, sur la malheureuse qui, folle de terreur, fuyait à travers le galetas pour esquiver les horions. Ces scènes effroyables se terminaient toujours par la chute du couvreur qui s'affalait sur le grabat, quand il était las de rosser sa femelle ; et bientôt résonnaient les ronflements de cette brute, tandis que la mère, embrassant le petit, pleurait sur lui, sans rien dire.

De cette période, restée confuse dans la mémoire alors embryonnaire d'Isidro, le souvenir le plus net était la gentillesse de « Capitan ¹ », petit chien hideux et sale, compagnon de misère de la famille. Il ne quittait jamais ses maîtres, soit que l'on goûtât à la campagne, soit que l'on dînât sur le trottoir. Il tournait autour du couvreur, attendant les miettes de pain qui, le plus souvent, lui arrivaient avec des coups de pied ; et, dès que sa faim était satisfaite, il se couchait près du bambin, le câlinait de ses pattes indiscretes, lui frottait sur le visage son museau humide. Presque toutes les nuits, Isidro s'endormait en le tenant dans ses bras.

Un jour, Isidro avait vu sortir sa mère échevelée, vociférante, suivie d'autres femmes non moins bouleversées qu'elle. Puis une voisine l'avait emporté, sans répondre aux questions qu'il balbutiait. « Mon pauvre enfant !... Mon pauvre petit !... » C'était tout ce que cette femme pouvait dire : cela, il se le rappelait très bien. Et tout à coup il s'était trouvé dans une grande salle qui lui avait paru immense, toute blanche, décorée d'*azulejos*², avec beaucoup, beaucoup de lits, et sur les oreillers des lits beaucoup de têtes immobiles ; et, sur l'un des oreillers, il y avait une face presque toute cachée par l'entre-croisement des bandages, une face aux moustaches pleines de caillots de sang, aux yeux vitreux qui le regardaient, peut-être sans le reconnaître. Ensuite cette vision avait disparu, et de

¹ « Capitaine. »

² Carreaux de faïence colorée et vernissée.

nouveau il avait senti qu'on l'emportait. Mais maintenant c'était sa mère qui sanglotait, comme tout à l'heure la voisine : « Mon pauvre enfant !... Mon pauvre petit !... »

A ce douloureux tableau succédait une période d'obscurité, après laquelle Maltrana se revoyait vêtu d'une certaine blouse noire qui lui valait un grand prestige parmi la marmaille du voisinage. On le traitait mieux qu'auparavant, comme si le malheur lui avait donné une supériorité sur les autres. Son père était mort après une horrible agonie, meurtri, fracassé par une chute faite du haut d'un toit.

La mère passait les journées hors de la maison : elle multipliait les visites à la famille, pour solliciter des secours. Ses parents étaient éparpillés aux points les plus opposés de Madrid. Les uns étaient des chiffonniers établis à Tetuan¹ ; les autres, plus riches, plus chanceux, s'étaient transportés depuis des années au Rastro et tenaient boutique dans les Americas². Mais les secours diminuèrent à mesure que s'effaça l'impression de la catastrophe, et la mère dut chercher du travail hors de chez elle, se louer comme

¹ Quartier excentrique, au nord de Madrid.

² Le *Rastro* (du latin *rastrum*, râteau) est, dit-on, le plus grand marché de bric-à-brac qu'il y ait en Europe. Situé dans la partie sud de Madrid, il commence à la *Plaza del Rastro* (place du Rastro), occupe toute la *Ribera de Curtidores* (quai des Tanneurs) jusqu'à la *Ronda de Embajadores* (boulevard des Ambassadeurs), et comprend en outre de vastes emplacements clos qu'on nomme les *Viejas* et les *Nuevas Americas* (les Vieilles et les Nouvelles Amériques).

femme de ménage, ne regagner son galetas qu'à la nuit, avec les reliefs de la table des maîtres qu'elle rapportait dans son panier, pour nourrir le marmot.

Une dame, chez qui elle travaillait, eut pitié de l'orphelin. Cette dame avait la manie de la propreté, si bien que, tous les deux jours, à la tête de ses servantes et avec le renfort de la femme de ménage, elle menait un effroyable branle-bas dans tout son appartement. Elle appréciait fort la veuve pour l'habileté avec laquelle celle-ci savait battre les tapis, frotter les meubles, secouer une poussière imaginaire : car la véritable semblait avoir fui pour toujours la maison, épouvantée de ce terrible nettoyage. Par sympathie pour la mère, elle fit admettre l'enfant à l'Hospice¹, espérant bien qu'ainsi la femme de ménage pourrait se consacrer plus librement à sa besogne. Le gamin, quoique laid, plaisait beaucoup par son précoce bavardage à cette dame sans progéniture. Plus tard, elle verrait à faire quelque chose en sa faveur.

Alors commença pour Isidro la vie d'enfant hospitalisé : une existence de soumission et de discipline, rendue assez douce par l'étude et par les joies que lui donnaient les avantages remportés sur ses camarades. Les maîtres lui montraient une prédilection marquée. Le directeur même, en dépit de sa grandeur qui le faisait considérer dans l'établisse-

¹ Le *Real Hospicio de San Fernando*, situé au nord de Madrid, vers l'extrémité de la rue de Fuencarral, reçoit les pauvres de l'un et de l'autre sexe. Sa façade, de style « churrigueresque », est d'un mauvais goût qui l'a rendue proverbiale.

ment comme un être presque divin, connaissait ce pupille dont il daignait se rappeler le nom. Les religieuses l'estimaient parce qu'il était bien poli, bien sage, et elles lui offraient des friandises. Lorsqu'un personnage visitait l'orphelinat, c'était Isidro qu'on faisait sortir des rangs pour le présenter comme le meilleur produit de l'institution.

Ainsi passèrent les années, et Isidro s'adapta si bien à sa nouvelle existence que, s'il se rappelait avoir une famille hors de l'Hospice, c'était seulement les jours de promenade.

Les jeudis et les dimanches, vers la fin de l'après-midi, on voyait stationner sur le trottoir de la Cour des Comptes, en face du porche baroque de l'Hospice, des groupes de pauvres femmes avec des enfants à la mamelle, de vieux ouvriers, et une nuée de galopins qui, trouvant le temps long, se plantaient au beau milieu de la chaussée pour « taurer » les tramways, les attendant de pied ferme jusqu'à la dernière seconde, fuyant tout juste à temps pour ne pas se faire écraser. C'étaient les familles des enfants de l'Hospice. Les mères venaient des quartiers les plus lointains de Madrid : laveuses, chiffonnières, veuves d'ouvriers, mendiantes, toutes les créatures abandonnées et misérables qui procréent pour distraire leur faim. Elles se traitaient les unes les autres en amies, parce qu'elles se voyaient là toutes les semaines. Cette rencontre hebdomadaire unissait dans une étroite solidarité des femmes qui d'ailleurs ne se connaissaient pas et qui habitaient aux points les plus opposés de la capitale.

Elles guettaient le retour des enfants qui, aux premières heures de l'après-midi, étaient partis en promenade dans la banlieue.

— Les voici ! criait tout à coup l'une d'elles en montrant le haut de la rue de Fuencarral.

Et les groupes couraient, bousculant les passants sur les trottoirs, pour atteindre plus vite une file de gamins habillés de gris, qui s'avançaient lentement, fourbus de l'expédition. Mais bientôt la plupart des femmes s'arrêtaient, déçues : non, cette bande n'était pas celle à laquelle leurs fils appartenaient.

— Ils arrivent par en bas ! criait une autre.

Et l'avalanche rétrogradait, bousculant de nouveau les passants, pour se précipiter au-devant de la bande qui venait du côté opposé. Toutes avaient un ardent désir d'aborder leurs enfants le plus loin possible de l'Hospice, de gagner ainsi quelques minutes, de prolonger un peu la rapide entrevue à laquelle elles avaient rêvé durant des journées entières.

A la vue des enfants, la maternité passionnée et bruyante de ces femmes du peuple éclatait en fougueux transports. Les baisers ressemblaient à des morsures ; les faces des moutards devenaient toutes rouges sous le frottement des lèvres, et quelques-uns se rejetaient en arrière, comme s'ils avaient peur des premières effusions. En un clin d'œil, les rangs des hospitalisés se rompaient ; les uniformes gris s'engloutissaient dans les remous des jupes ; et les mères pleuraient, cramponnées au cou de leurs

petits, sans cesser de leur parler avec l'incohérence d'une émotion trop forte :

— Fils de ta mère !... Mon mignon !... Chéri !...

Les frères des hospitalisés frôlaient de leurs guenilles de voyous libres ces uniformes qui les étonnaient, et, ne sachant quoi dire, se contentaient de montrer en silence des jouets grossiers, gardés comme des trésors : boutons luisants de soldats, cartes écornées, toupies, gravures de journal conservées en plis graisseux entre la chemise et la peau.

Quelque vieil ouvrier marchait seul à côté d'un hospitalisé. Le pauvret, n'ayant pas de mère, était encore plus malheureux que les autres. D'une main calleuse et rugueuse, le père flattait les joues de l'orphelin, tandis qu'il levait en l'air sa face barbue : car les hommes ne doivent pas pleurer.

— Tiens ! prends ce gros sou. Je le gardais pour un petit verre !... Applique-toi bien et sois sage. Comporte-toi comme il faut avec ces messieurs...

Les enfants assistés avançaient avec lenteur, parmi les baisers, les larmes et les recommandations ; et plusieurs d'entre eux pleuraient aussi, mais sans cesser d'avancer avec une passivité automatique, comme si la sombre bouche du porche monumental les attirait invinciblement. C'était là que se manifestaient les derniers transports de la tendresse maternelle ; et, après que les enfants avaient disparu, les femmes demeuraient encore immobiles, considérant avec une fixité stupide, à travers leurs larmes, le roi qui, l'épée au poing, couronne l'œuvre architecturale de Churriguera.

Isidro était de ceux qui, les jours de promenade, en rentrant à l'Hospice, rencontraient leur mère dans la rue. La sienne courait avec les autres et l'embrassait en sanglotant. Elle était renseignée sur les progrès de son fils.

— « Madame » est très contente : les maîtres lui parlent souvent de toi... Travaille bien, mon chéri ! Qui sait à quoi tu es capable de parvenir ? Tu seras peut-être l'honneur de la famille...

Pendant que la pauvre femme lui parlait, d'une voix entrecoupée par des soupirs, Capitan sautait autour de lui et s'efforçait de lui lécher la figure. Alors Isidro prenait le chien dans ses bras et s'en allait ainsi jusqu'à la porte de l'Hospice, ému jusqu'aux larmes tant par les paroles de sa mère que par les gentilleses et les grognements de ce vieil ami d'enfance.

Un dimanche, la mère ne fut pas seule à l'attendre. Elle vint accompagnée d'un homme en blouse blanche, d'un maçon dans lequel Isidro reconnut José, jadis voisin et camarade de son père. Ce maçon était un homme paisible, qui fréquentait peu le cabaret. A ce qu'affirmaient les commères du quartier, il avait été abandonné par sa femme, une bonne pièce qui, après avoir empoisonné l'existence de son mari, courait maintenant par le monde. Isidro fut content de le voir. « Le voisin », comme il l'appelait, lui avait toujours inspiré de la sympathie. Souvent, lorsqu'il n'était encore qu'un moutard, il entrait dans la chambre de l'ouvrier, s'asseyait sur

ses genoux, touchait sa dure moustache et le questionnait sur les aventures de sa vie. C'était un Aragonais peu loquace, rude, sobre, habitué à l'obéissance. Il avait été soldat au pays d'outre-mer, puis gendarme dans la péninsule. De ses années de service militaire il avait conservé un grand respect pour l'autorité et une résignation à toute épreuve.

Le nouveau venu resta devant l'enfant sans rien trouver à lui dire ; mais il lui sourit avec des yeux d'une douceur bovine, malgré sa terrible moustache de vétéran, et il lui tapota la nuque de sa grosse main où le plâtre marquait par des filets entrecroisés les écailles de la peau.

— Continue d'être sage, dit-il enfin d'une voix sourde et lente, qui semblait sortir du plus profond de ses entrailles. Ne fais pas de peine à ta pauvre mère.

Et le petit s'accoutuma bientôt à voir José tous les dimanches, comme si le maçon était de la famille.

Une fois, José vint seul, et, avant que le petit rentrât à l'Hospice, il lui expliqua l'absence de sa mère. L'Isidra était malade. Cela n'avait rien d'inquiétant ; mais elle serait obligée de garder la chambre une quinzaine...

Quelque temps après, lorsqu'elle reparut à la porte de l'Hospice, Isidro la trouva plus maigre, plus jaune ; et elle portait sur le bras un paquet de langes d'où sortaient, avec un vagissement désespéré, deux menottes crispées par la rage.

— Regarde-le, Isidro : c'est Pepin, c'est ton petit frère... Embrasse-le, mon enfant.

Isidro embrassa ce frère inattendu, surgi tout à coup au sein de la famille, et, dans ce paquet de langes mouillés et mal odorants, il distingua une tête énorme, unie par un cou mince à un petit corps débile qui promettait une laideur égale à la sienne. Et désormais il partagea ses caresses entre le nourrisson et Capitan, lequel semblait jaloux de cet hôte qui accaparait une bonne partie des attentions de tout le monde.

La pauvre femme, dans sa solitude, s'était sentie attirée par le voisin malheureux, solitaire comme elle, et ces deux infortunes s'étaient jointes. D'ailleurs elle avait besoin d'un appui : son propre travail ne lui fournissait pas toujours de quoi vivre, et cet ouvrier honnête, qui ne fréquentait pas le cabaret et qui accueillait la malchance silencieusement, sans battre sa compagne, valait mieux pour elle que le mari défunt. En conséquence, ils « se collèrent », comme on dit vulgairement ; et leur situation fautive ne fit pas le moindre scandale dans ce grand immeuble où la misère favorisait des promiscuités beaucoup plus répugnantes.

José, toujours attaché aux usages établis, aurait voulu se marier, comme Dieu commande qu'on fasse. Il n'allait pas à la messe ; mais il avait tout de même beaucoup de respect pour la religion, parce que c'est une des autorités qui forcent les hommes à marcher droit. La pie-grièche qui lui avait rendu la vie si dure devait être morte : elle avait crevé, sans doute, à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, ou au coin d'une borne. Il n'y avait qu'à se procurer l'acte de décès :

dès qu'on l'aurait, on s'épouserait tout de suite. Mais l'Isidra ne fut pas de cet avis. Et son fils, à elle ? L'administration ne renverrait-elle pas de l'Hospice le pauvre Isidrin¹, lorsqu'il aurait un père qui travaillerait pour le nourrir ? Or elle voulait qu'il demeurât là-bas pour acquérir de l'instruction, puisque, d'après ses maîtres, il avait des moyens, et que d'ailleurs la dame se montrait de plus en plus disposée à faire de lui un « monsieur » et à lui faciliter l'entrée d'une carrière libérale. L'Isidra avait foi en l'avenir de son fils : il deviendrait riche, serait un personnage. Et n'était-il pas possible qu'elle-même passât ses vieux jours dans un hôtel, roulât carrosse et portât de grands chapeaux, tout comme les belles dames chez qui elle allait s'échiner pis qu'une bête de somme ?

— Mon Isidro est né sous une bonne étoile : il ne manquera pas de protection, jusqu'à ce qu'il soit en état de poursuivre son chemin tout seul.

Aux grandes fêtes, le garçonnet, ayant congé, venait passer toute la journée chez sa protectrice ; et alors l'Isidra, réfugiée dans la cuisine avec les domestiques, tremblait d'émotion à voir son fils assis près de la dame, dans la salle à manger, et causant avec les amis de la maison, tous messieurs d'une gravité imposante. Ceux-ci interrogeaient l'écolier, afin de s'assurer de ses progrès, et ils s'étonnaient de la rapidité et de l'à-propos de ses réponses. Ah ! on

¹ Diminutif : « petit Isidro ».

ne le prenait pas sans vert, ce galopin-là ! L'Isidra, cachée derrière une portière, appelait les servantes pour leur faire admirer son petit. C'était tout à fait l'Enfant Jésus discutant avec les Docteurs, comme sur les images de piété.

La dame était satisfaite de son protégé. Les éloges des amis, gens sérieux et avars de compliments, flattaient son amour-propre : Isidro était son œuvre. Au surplus, elle l'aimait pour son caractère tranquille, pour la timidité qui le retenait des heures entières sur une chaise, sans qu'il mît en péril la propriété du salon et le bel ordre des meubles.

Le voyant si raisonnable, elle voulut le pousser vers l'état ecclésiastique. Mais, malgré sa timidité, il fit la grimace, quand elle lui offrit de l'envoyer au séminaire. Étant donné qu'il n'avait pas la vocation, la bonne dame eut scrupule de contraindre la volonté de l'adolescent. Il étudierait comme il lui plairait. En fin de compte, il était possible de servir Dieu dans toutes les professions et d'y défendre les saines doctrines, chères aux honnêtes gens.

Le jeune homme prépara son baccalauréat, sans quitter l'Hospice. Les succès qu'il obtint dans ses classes transportèrent d'enthousiasme la protectrice et la mère. Prix, mentions honorables, témoignages de satisfaction accordés par le Directeur fier que l'établissement couvât un tel prodige, rien ne lui fit défaut.

— Il dévore les livres, disait la mère. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu mettre au monde un pareil phénomène !

José ne le voyait plus que de loin en loin : l'Isidra n'osait pas amener ce brave homme avec elle chez la dame, de peur que celle-ci n'apprît leur situation irrégulière, et Isidro avait cessé de se promener avec les autres hospitalisés. Quand le maçon le rencontrait par hasard, il lui parlait maintenant avec respect, comme s'il pressentait en lui un futur représentant de cette autorité qui inspirait à l'ancien gendarme tant de pieuse vénération.

— Ça marche, ça marche, mon garçon. Continue de piocher les livres. Tu iras loin. C'est moi qui te le dis, moi qui ai vu de près les grands personnages...

Et il pensait à son propre fils, à son Pepin qui n'avait encore que sept ans, et qui avait déjà démoli plusieurs gamins du quartier. Cet enfant-là était doué d'une façon étonnante pour passer un croc-en-jambe et pour lancer une pierre droit au but ; mais il appartenait à une autre race qu'Isidro : il avait dans les veines le sang de son père et il ne sortirait jamais de la classe où il était né...

Quand Isidro fut bachelier, la dame le prit chez elle. Il ne pouvait demeurer plus longtemps à l'Hospice, et les convenances s'opposaient à ce que le futur savant vécût dans le galetas de sa mère. Il suivit, à l'Université¹, les cours de philosophie et de littérature. Il voulait être docteur, puis obtenir une chaire, et ensuite... Ensuite, on verrait bien jusqu'où il saurait s'élever.

¹ L'*Universidad central* est au nord-ouest de Madrid dans la rue San Bernardo.

La dame n'était pas moins charmée de sa bonne conduite que de son travail. Après le cours, Isidro reconduisait le professeur jusqu'à son domicile et prolongeait ainsi la leçon. Ses maîtres, informés de son origine, le traitaient avec une bienveillance particulière.

De retour au logis, il s'enfermait dans sa chambre bondée de livres. Sa protectrice jugeait des progrès de son savoir par la quantité des volumes qui l'environnaient. La générosité de cette excellente femme était toujours prête à de nouvelles acquisitions, et Isidro, en pleine orgie d'étude, en usait largement. Un flot de bouquins envahissait sa chambre, et, après avoir encombré de leurs hautes piles tous les meubles, ils débordaient jusque dans le corridor.

La dame, remplie d'admiration pour ce savant de dix-sept ans, qui n'avait pas encore une ombre de moustache, n'aurait pas osé ouvrir un seul de ces volumes. Et pourtant, à voir Isidro plongé sans cesse dans la lecture, elle ne laissait pas de concevoir quelques inquiétudes. Que pouvaient bien dire ces livres français, anglais, allemands, qui coûtaient si cher ? Assurément ils n'étaient pas tous en faveur de la religion et des bonnes mœurs. Dans la simplicité de son âme, elle acceptait la science comme une chose utile, puisque les hommes la prennent pour règle et lui accordent de grands honneurs ; mais, au fond, elle la croyait dangereuse et ne pouvait se défendre d'une méfiance, d'une aversion instinctives. Ce brave garçon ne risquait-il pas de compromettre son salut ? Hantée par cette crainte, elle se coiffait de sa

mantille, et, en robe noire, le chapelet au poignet, elle entra dans la chambre de son protégé.

— Isidrin, mon enfant, tu vas te tuer de travail ! Viens avec moi.

Et elle l'emmenait à la messe ou à la neuvaine, dans les paroisses où l'on annonçait des sermons de prédicateurs célèbres. Isidro, fermant ses livres d'un air ennuyé, passait, sans transition, de la philosophie révolutionnaire où il s'était jeté avec une ardeur de néophyte, à la dévotion étroite et fétichiste de cette pauvre vieille qui ne refusait de croire à aucun miracle et qui nourrissait plus d'amour mystique pour les saints que pour Dieu. Du reste il acceptait cette sujétion sans effort et même avec un certain plaisir, afin de témoigner par là sa reconnaissance envers cette bonne âme qui l'avait tiré des bas-fonds de la société pour le transplanter dans un terrain plus salubre. Avec l'attitude grave et respectueuse d'un jeune serviteur qui serait né dans la maison et qu'attacherait à sa maîtresse une affection dévouée, il lui donnait le bras pour descendre ou pour monter les escaliers, l'escortait à l'église et lui cherchait la meilleure place, celle d'où elle pourrait suivre l'office avec le plus de commodité.

Les parents de la vieille dame, froissés de la maternelle tendresse qu'elle accordait à l'étudiant, s'abstenaient de venir la voir. C'était un dépit d'héritiers qui se considéraient comme dépouillés par l'intrus, par « le fils de la femme de ménage », comme ils appelaient Isidro, d'un ton méprisant. Lorsqu'il leur arrivait de se trouver nez à nez, dans la rue, au retour de

l'église, avec la vieille et son protégé, celui-ci lisait la haine dans leurs regards. « Tu vas faire main basse sur le magot, voleur ! » semblaient-ils lui reprocher des yeux. Ce qui ne les empêchait pas de sourire et de le féliciter doucereusement sur ses succès universitaires, comme s'ils avaient peur de se brouiller avec lui. D'ailleurs la parfaite santé de la dame paraissait narguer les soucis égoïstes de la famille.

— J'ai du temps devant moi, répétait-elle gaïement au jeune homme, quand elle lui parlait de son âge. Je compte bien que je serai encore là pour te voir dans une belle situation et pour te faire épouser une demoiselle honnête et chrétienne, que je te choisirai moi-même. Et j'imagine que je tiendrai aussi tes enfants sur les fonts baptismaux.

— Puissiez-vous vivre de longues années ! répondait-il, les yeux mouillés par l'attendrissement.

Or, un soir, en revenant de l'Université, Isidro trouva la maison sens dessus dessous. La dame était au lit, les paupières closes, le front enveloppé de linges qui répandaient une odeur forte, la bouche livide, entr'ouverte par un râle douloureux. Elle était tombée subitement sur le parquet, frappée de congestion. Les médecins ahurissaient les domestiques, ordonnaient des remèdes désespérés ; et les parents accouraient, cupides, anxieux, effarés de la nouvelle.

Le lendemain, la dame mourut. D'abord, la famille traita Maltrana avec une certaine courtoisie, lui fit part des mesures prises pour l'enterrement. Tous ignoraient les dernières volontés de la défunte, et ils

témoignaient des égards à Maltrana, parce qu'ils redoutaient que finalement celui-ci ne restât le maître de tout. Quelques-uns même lui exprimèrent le désir d'avoir certains meubles de la morte. Le jeune homme continua d'habiter la maison, assista aux inventaires qui se firent à la requête de la famille, surveilla les recherches, le maniement des clefs, l'exploration de certains tiroirs qui n'avaient pas été ouverts depuis des années et qui répandaient brusquement par terre leur contenu : vieux linge, coupons d'étoffes fanées, objets dont on ne se rappelait pas même l'existence. Les parents remuaient la maison de fond en comble et vidaient les meubles avec un tel désordre et une hâte si impatiente que l'on aurait cru avoir affaire à une bande de voleurs.

Deux semaines s'écoulèrent sans que l'on pût trouver le moindre papier qui manifestât les intentions de la défunte. La dame, confiante dans sa santé vigoureuse, n'avait point assuré le sort de son protégé ; par crainte superstitieuse d'attirer la mort si elle s'y préparait, elle avait différé d'un jour à l'autre le soin de faire son testament.

Alors l'attitude de la famille changea. On ne prit plus la peine d'appeler Maltrana, qui demeura dans sa chambre. Les parents inventorièrent pour leur propre compte, sans se soucier de lui. Quand ils l'apercevaient, leurs regards étaient durs et leurs paroles agressives, comme s'ils voulaient se venger en une seule fois des flatteries qu'ils lui avaient prodiguées et de la peur qu'ils avaient eue de lui.

Enfin l'ordre de quitter cette maison, qui n'était

pas la sienne, lui fut signifié par un neveu de la dame, don Gaspar Jiménez, lequel avait été particulièrement odieux à celle-ci en raison de son égoïsme et de la médiocre loyauté dont il avait fait preuve dans certaines questions d'argent. C'était un sénateur, grand propriétaire de Castille, qui avait prononcé pour la défense de la religion et pour la protection des blés quelques discours où il reprochait à tous les gouvernements d'être trop peu conservateurs et où il déplorait que l'on n'envoyât pas au bagne quiconque osait, soit soutenir le parti de l'impiété, soit réclamer la libre introduction des céréales étrangères.

Maltrana écouta en silence la sonore déclaration de l'important personnage. « Le j une homme n'avait plus rien à faire ici. La défunte ne s'était pas occupée de son avenir. Sans doute elle avait eu pour cela ses raisons ; et, du reste, c'était déjà beaucoup de l'avoir tiré d'une condition misérable. Toutefois la famille, désireuse d'observer jusqu'au scrupule les intentions présumées de la défunte, avait résolu de fournir à l'orphelin les moyens de terminer ses études. On lui donnerait, une fois pour toutes, trois mille pesetas¹ ; après quoi, on cesserait toutes relations avec lui et on serait libre de tout engagement à son égard. Au surplus, il lui serait loisible d'emporter ses livres ; mais il devrait vider les lieux au plus vite... »

Et le personnage, après avoir tiré de son portefeuille trois billets de mille pesetas qu'il remit à « son jeune ami », non sans l'inviter à en signer un

¹ La *peseta* vaut un franc.

reçu, lui adressa une nouvelle harangue toute farcie de bons conseils : « Maltrana devait attaquer la vie de front. La vie était une chose sérieuse ; elle n'était pas un jeu. Jusqu'à présent, l'orphelin n'avait fait que jouer, que passer une douce existence aux côtés de cette dame qui était une sainte... » Et ici le sénateur fit un grand salut à la sainte, digne du plus profond respect pour avoir trépassé sans laisser de testament.

— Mais dorénavant il faut travailler, jeune homme ! Trois mille pesetas sont un petit capital. D'autres, devenus millionnaires, ont commencé avec moins.

Après ces sages exhortations, don Gaspar, premier marquis de Jiménez, — titre pontifical qu'un prélat lui avait fait obtenir, grâce à quelques ofrandes bien marchandées pour le denier de Saint Pierre, — daigna serrer la main d'Isidro, en lui recommandant encore de déguerpir sans retard.

Maltrana s'en alla avec tous ses livres dans une *casa de huéspedes*¹ où logeaient quelques-uns de ses camarades, près de l'Université. La vie d'étudiant fut pour lui une révélation des plaisirs de ce monde.

Quelquefois, l'après-midi, il se rendait à la Patriarcal de San Martin, cimetière beau et paisible comme un verger, fermé depuis plusieurs années², mais où

¹ Maison meublée.

² Ce cimetière désaffecté est au nord de Madrid, sur la hauteur qui domine la ville.

la défunte dame possédait une concession à côté de son époux. Il était le seul qui visitât la tombe. Les parents, occupés à se partager l'héritage et se menaçant de procès les uns les autres, ne pensaient guère à remplacer par une plaque de marbre le morceau de toile cirée et l'épithaphe de carton qui recouvraient la sépulture. Ce cimetière de roman, avec ses groupes de cyprès droits, avec ses colonnades orientales et ses massifs de roses, éveillait chez le jeune homme une tendre mélancolie et faisait revivre dans sa mémoire la figure de sa protectrice.

Mais, le soir, lorsque Maltrana entra dans l'un des cafés, voisins de l'Université, où se réunissaient les joyeuses bandes d'étudiants pour s'y faire bercer par des concerts de piano et de cornet à piston, cette humeur chagrine se dissipait aussitôt.

— La vie est gaie, déclarait-il sentencieusement. Il faut donner à la vie un sens hellénique !

Et l'hellénisme du pauvre garçon consistait à fumer, à boire des petits verres de marasquin, unique liqueur que tolérât son palais de débauché grec, à envoyer des poulets en vers classiques aux couturières ou aux filles galantes qui passaient la soirée au Café de Pelaez ou au Café de l'Université, et à disparaître une demi-heure dans une ruelle voisine, en compagnie de quelque malheureuse qui faisait les cent pas sur le trottoir.

Ces joies helléniques n'empêchèrent point Maltrana de poursuivre ses études avec le même profit. Sa mère exigea qu'il continuât de vivre dans la *casa*.

de huespedes : car un savant comme lui ne pouvait habiter un taudis de la banlieue, pêle-mêle avec des gâcheurs de plâtre, avec des ouvriers besogneux, avec des vagabonds. Que diraient ses amis ? La pauvre mère qui, à la mort de la dame, avait vu s'écrouler une partie de ses illusions, s'entêtait plus que jamais à vouloir faire de son fils un homme supérieur. Pourtant sa confiance n'était plus la même, et elle commençait à concevoir des doutes sur l'avenir d'Isidro, en le voyant privé d'appui. Qui sait s'il ne s'arrêterait pas à mi-chemin, trop faible pour atteindre le but ?

La vie était devenue de plus en plus dure pour elle.

José demeurait des semaines entières sans travail. Pepin, âgé maintenant de quatorze ans, était un si mauvais sujet que les voisins l'avaient surnommé « Barrabas ». Chaque mois, il essayait d'un nouveau métier ; mais on le mettait toujours à la porte, parce qu'il était le plus insolent des apprentis.

La pauvre mère, pour gagner quelque argent, avait dû entrer au service d'une blanchisseuse. Par les froides matinées de décembre, elle descendait au bord de la rivière, défaillant de faim ; et son misérable corps, qui n'avait plus que la peau sur la carcasse, tremblait au contact de l'eau glacée.

Un jour, Barrabas se présenta chez son frère et lui dit tranquillement que leur mère était à l'hôpital. Elle avait un refroidissement, ou une pneumonie, ou quelque chose de ce genre-là. Tout ce que le voyou sut dire, c'est qu'elle était fort malade et que, pour

l'emmener, deux femmes du lavoir avaient été obligées de la soutenir par les bras.

Maltrana courut voir la malade qu'il trouva au lit, les pommettes en feu, les lèvres violacées, les mains brûlantes, avec le râle de la congestion pulmonaire dans la gorge. Le jeune homme, se rappelant l'argent qu'il avait encore chez lui, eut honte de laisser sa mère dans la salle commune, si triste, si nue ; il la fit transporter dans une chambre particulière, se chargea de tous les frais. Et il passa les après-midi à côté d'elle, écoutant ses conseils et la confirmant dans ses espérances. La malheureuse suppliait son fils de n'abandonner ni José ni Pepin, quand il serait parvenu lui-même à une haute situation. Le maçon avait été bon pour elle, l'avait aidée vaillamment aux heures les plus pénibles. Isidro devait respecter comme un père cet homme qui avait eu pour elle plus d'affection que l'autre... que le légitime.

Elle mourut trois mois plus tard, après avoir ouvert une large brèche dans le modeste capital d'Isidro.

Non, décidément la vie n'était pas gaie, la vie avait perdu son sens hellénique...

II

Sous l'influence de la tristesse, le jeune homme examina sa situation. Il y avait urgence pour lui à s'engager dans une voie nouvelle. Il ne lui restait presque plus d'argent pour continuer ses études, et il avait encore besoin d'une année pour la licence, de deux années pour le doctorat. Mais, quand il aurait obtenu ces diplômes, que ferait-il ? A quoi bon être docteur ? Il avait déjà vu bien des choses et il savait à quoi s'en tenir. Comme toutes les institutions sociales, l'Université n'était qu'un leurre. Il concourrait pour une chaire ; ses camarades l'admiraient ; quelque professeur bourru lui donnerait sa voix ; mais, en fin de compte, il n'arriverait à rien. Les solitaires comme lui, ceux qui n'avaient pas de protections, pas de prestige social, étaient désarmés dans la lutte quotidienne. Son destin, à lui, était de succomber.

Il aimait la science pour elle-même, pour les joies qu'elle assure, pour l'égoïste volupté de savoir. Vive la science libre ! Que lui importait ce certificat d'instruction, cet inutile parchemin dont la conquête lui coûterait deux années de misère ? Pour être philosophe, pas n'était besoin de prendre des grades. Les grands hommes vénérés par lui n'avaient jamais été

professeurs, n'avaient possédé aucun titre académique. Schopenhauer, son idole du moment, se gaussait de la philosophie qui pérorait en chaire. Maltrana voulait être un penseur indépendant, voulait être un écrivain.

En conséquence, il résolut de se lancer dans le monde. Ce philosophe imberbe avait alors dix-neuf ans. Il était de taille médiocre ; il avait le teint d'un brun olivâtre, et son front bombé semblait peser sur la partie inférieure de son visage ; ses yeux fendus obliquement, sa moustache naissante, aux poils rares et pâles, prêtaient à sa physionomie un caractère asiatique ; mais ses pupilles brillantes révélaient une intelligence ouverte et atténuaient l'inquiétant exotisme de la face.

Il cessa de fréquenter les petits cafés d'étudiants, vécut au centre de la capitale, s'attacha successivement à telle ou telle de ces coteries qui forment la tumultueuse et ingouvernable république des lettres.

L'après-midi, à l'Ateneo¹, il lisait les revues étrangères, pour se tenir au courant des progrès de la pensée universelle et pour « clouer » certains camarades ignares, lesquels, sous prétexte qu'ils avaient publié quelques vers dans les journaux, prétendaient éblouir le malheureux « inédit ». En outre, il continuait d'acheter des livres. Malgré sa pauvreté, il ne pouvait se défaire de cette habitude prise au temps de son opulence. Il supprimait des repas, continuait

¹ Cercle littéraire et scientifique, qui a son siège dans la rue du Prado.

à mettre des bottines usées, pour acquérir un livre nouvellement arrivé de Paris. Néanmoins, la bibliothèque qu'il s'était formée naguère, avec l'aide de sa protectrice, allait diminuant peu à peu par les innombrables combinaisons du brocantage. Il vendait certains volumes pour en acquérir d'autres. Tous les bouquinistes connaissaient ce jeune homme qui faisait avec eux de perpétuels échanges et qui riait lui-même des résultats obtenus. Cinq philosophes célèbres, dont les feuillets étaient un peu défraîchis, valaient un romancier moyen, duquel on venait de couper les pages ; trois poètes fameux équivalaient à un traité de sociologie, grossière compilation de banalités qui traînaient partout.

Maltrana passait les nuits au Café de Fornos¹ en compagnie de futurs génies, tous aussi inconnus que lui-même, et pourtant bien persuadés que l'histoire aurait beaucoup à s'occuper d'eux. Quelques-uns, encore plus jeunes que lui, n'avaient rien écrit du tout ; mais ils proclamaient leur ferme résolution de produire des œuvres immortelles. Extérieurement, ils se modelaient tous sur un même type, portaient les cheveux très longs, se coiffaient de grands chapeaux, arboraient d'amples cravates qu'ils laissaient flotter ou qu'ils enroulaient un nombre incalculable de fois sur un col de chemise montant jusqu'aux oreilles.

Le prurit littéraire affectait chez eux des formes rageuses qui effarouchaient Maltrana. Ces jouven-

¹ L'un des grands cafés de Madrid, dans la rue d'Alcalá.

ceux savaient tout, comme s'ils eussent commencé dès la mamelle à feuilleter leur premier livre. Les jugements proférés par eux tonitruaient, terribles, inexorables dans leur concision, capables de faire trembler d'épouvante les tables du café. Presque tous les écrivains espagnols étaient des « moules », des « huîtres », des « mollusques ». Puis, trique en main, on passait la frontière. Zola ? Un portefaix, sans le moindre talent... Victor Hugo ? Un monsieur fort éloquent, mais poète, non pas !... Lamartine ? Un pleurnicheur qui, lui non plus, n'entendait rien à la poésie... Musset ? Celui-là valait un peu mieux. Mais les vrais, les seuls poètes, c'étaient ceux que les « jeunes » avaient adoptés. Les yeux blancs, tout pâmes d'admiration, ils citaient une ribambelle d'écrivains dont l'obscurité et l'infécondité constituaient le principal mérite, les plaçaient au-dessus des auteurs célèbres, « de ces auteurs qui s'avalissent, disaient-ils, en cherchant à être compris de tout le monde, même de la misérable populace et de la répugnante bourgeoisie ».

Maltrana finit par se fatiguer de ce cénacle. D'ailleurs les génies le voyaient plutôt d'un mauvais œil, à cause de certaines mystifications que lui permettait sa culture. Il inventait parfois des livres et des auteurs, et, à la dernière minute, quand les génies avaient donné dans le traquenard, avaient amplement célébré les beautés et critiqué les défauts d'une œuvre qui n'existait pas, il leur avouait qu'il s'était moqué d'eux.

Un des habitués du lieu voulut lui rendre service.

— Ici, dit-il à Maltrana, ne viennent que des fruits secs. Je te présenterai dans un Olympe d'écrivains supérieurs, de vrais, de grands poètes, qui ont débuté avec un succès réel.

Maltrana fréquenta donc ce nouveau cénacle, qui se réunissait l'après-midi dans une brasserie. Le fils de l'Isidra se sentit fort intimidé, lorsqu'il se vit en relations avec des marquis poètes, avec des jeunes gens apparentés à de hauts personnages. Ils avaient tous une mise très recherchée, suivaient la mode dans ses noires exagérations. Leurs chevelures plates, luisantes de cosmétique, étaient la seule marque visible de leur passion pour la littérature.

— Corps de dandy et tête d'artiste, expliqua l'un d'eux à Maltrana, dans une formule qui résumait les principes de leur toilette.

Le silence admiratif avec lequel le néophyte écoutait leurs discours, éveilla d'abord une certaine sympathie en sa faveur. Une fois, il osa prendre à son tour la parole sur la poésie grecque, fit la critique d'Aristophane et de ses comédies avec autant d'aisance que s'il s'agissait d'un camarade. Les dandys manifestèrent leur enthousiasme : « Très curieux ! très intéressant ! » Et, pour la première fois, ils le regardèrent avec attention, remarquèrent ses yeux profonds et ses paupières lourdes. L'un d'eux loua même sa laideur mâle, ses cheveux rebelles, et lui trouva quelque ressemblance avec Beethoven.

Maltrana ne tarda pas à comprendre le peu de

valeur de ces esthètes fashionables. Un seul méritait d'être honoré, le plus vieux, le maître, auteur de grand talent, mais toujours morose, comme si les défaillances de sa vie privée pesaient sur son caractère et l'assombrissaient d'une incurable tristesse.

Ces messieurs passaient leurs soirées dans ce que l'on appelle « le grand monde », c'est-à-dire dans les salons que fréquentaient leurs familles ou dans les loges de l'aristocratie. Les femmes avaient confiance en eux, leur parlaient avec le sans-gêne que donne l'absence de tout péril. Quant à leurs réunions de la brasserie, ce n'était qu'une prolongation des méditations féminines : ils se complaisaient à commenter entre eux, avec une hostile délectation, les défauts cachés des dames les plus fameuses, comme si les faiblesses et les misères d'un sexe ennemi leur eussent été un sujet de joie.

Tous étaient raffinés, subtils, dégoûtés de la vile matière, de l'existence odieusement prosaïque et des émotions violentes. Ils publiaient des volumes de vers où les pages blanches étaient plus nombreuses que les pages imprimées. Chaque strophe y était protégée par plusieurs feuillets vierges, comme une fleur de serre qui se flétrirait au vent de la rue.

Ils avaient en abomination l'impiété des masses et toutes les réalités de la vie vulgaire, se proclamaient à la fois catholiques, anarchistes et aristocrates, se vantaient d'être des « âmes initiées ».

A vrai dire, ils n'avaient pas beaucoup d'idées sur la religion ; mais ils dissertaient avec une subtilité contrite sur le péché qui offense la nature et sur la

volupté du repentir que suit la récidive. Ils trouvaient de la distinction à la vieille liturgie romaine, et ils intitulaient leurs microscopiques poésies *Psau-
mes*, *Litanies* ou *Novénaires*.

D'autres écrivaient des comédies satiriques sur les mœurs de la haute société, qui étaient les leurs, des pièces de théâtre où le couturier était un important collaborateur du dramaturge. « Il faut flageller ! » s'écriaient les auteurs, sur un ton farouche. Et Maltrana pensait en souriant : « Fort bien ! Mais eux, qui les flagellera ? »

Il se dégoûta bientôt de ces âmes trop « initiées » et il ne remit plus les pieds à la brasserie. Il était las de ces camaraderies stériles, et, en outre, il avait épuisé les derniers douros¹ qui lui venaient de sa protectrice. Bon gré, mal gré, il devait maintenant songer à la conquête de son pain.

Désormais ses amis ne le virent plus qu'à l'Ateneo, plongé dans la lecture des revues, ou à la Bibliothèque nationale, faisant des recherches pour un vieil érudit, membre de l'*Academia de la Historia*², qui le chargeait de cette besogne moyennant une minime rétribution. Mais la mort de l'érudit le priva de cette faible ressource, et, à la fin, après avoir roulé d'une *casa de huespedes* à une autre, après avoir vendu les derniers débris de sa petite bibliothèque, il

¹ Le *douro*, pièce d'argent, vaut 5 francs.

² La *Real Academia de la Historia*, fondée en 1738, a son siège dans la *calle del Leon*.

se trouva réduit à gravir la côte des Cuatro Caminos¹ et à se réfugier dans la rue des Artistes², chez son beau-père. Là, il partagea l'unique et sordide mansarde que José habitait avec le petit Pepin, lequel était alors apprenti maçon.

Maltrana était donc revenu dans ce faubourg de misère, d'où l'avait tiré la charité de la vieille dame, et il y était revenu plus nécessiteux, plus désemparé que ne l'étaient les rudes manœuvres condamnés à la peine du travail corporel. Comme il n'y avait qu'un lit dans la mansarde, il devait, pour se coucher, attendre que son beau-père et son demi-frère fussent partis à leur travail, et c'était seulement à l'aube qu'il pouvait s'étendre sur le matelas encore chaud, qui gardait les empreintes des deux autres corps. Il dormait la plus grande partie de la journée, et, le soir, il reprenait le chemin de Madrid à l'heure où les ouvriers fatigués regagnaient leur gîte.

Il était vaguement attaché à la rédaction d'un journal socialiste qui n'avait guère d'abonnés et qui ne payait guère ses rédacteurs. Du reste, il n'était pas même rédacteur en titre, et sa situation, mal définie, aurait été plutôt celle d'un parasite, s'il y avait eu un peu plus souvent quelque chose à licher. Le propriétaire-directeur, don Cristobal, qui était un

¹ *Los Cuatro Caminos*, nom qui désigne : 1^o un rond-point situé dans la banlieue nord de Madrid, à l'extrémité de la rue de Bravo Murillo (l'ingénieur qui a amené à Madrid les eaux du Lozoya) ; 2^o par extension, tout le quartier environnant.

² La *calle de los Artistas*, petite rue du quartier des *Cuatro Caminos*, près du bureau d'octroi.

brave homme et qui lui trouvait de l'intelligence, l'aurait volontiers pris comme reporter, avec des appointements pareils à ceux que touche un gardien d'octroi. Mais, la première fois qu'on le chargea de raconter un fait divers, — l'incendie d'un hangar dans la banlieue, — le candidat journaliste passa la moitié de la nuit à barbouiller et à déchirer vingt feuilles de papier, et, finalement, il dut transmettre cette besogne à un jeune saute-ruisseau qui faisait les courses et qui ne pouvait écrire une ligne sans fautes d'orthographe. Quand on lui donnait des télégrammes à amplifier, il les rédigeait en moins de mots que n'en avait l'original. Un jour qu'en l'absence du directeur on lui avait confié l'article de fond, il emplit trois colonnes d'une prose raisonneuse et froide où, après avoir critiqué et discuté toutes les institutions politiques, il aboutissait à conclure ingénument que les idées défendues par le journal socialiste étaient aussi mauvaises que celles dont le régime conservateur était l'expression.

Suivant don Cristobal, Maltrana était « un mance-nillier du savoir » : il tuait tout ce qu'il couvrait de son ombre. On cessa donc de lui assigner une tâche définie, et on lui laissa la liberté d'écrire à sa guise. Il publia ainsi trois articles : l'un, sur Ruskin et le beau dans les arts ; un autre, sur Nietzsche et l'impérialisme ; le dernier, sur les harmonies et les discordances qui existent entre le socialisme et les doctrines de Darwin et de Hæckel. Plusieurs mois après, on riait encore, à la rédaction, de ces colonnes de

prose filandreuse et grise, que personne n'avait lues jusqu'à la fin. Don Cristobal affirmait avec une flegmatique gravité que le journal avait failli en mourir, et que les lecteurs se mettraient sûrement en grève si on publiait encore un article du même acabit, dans une feuille où l'indispensable condition pour plaire à la clientèle était d'appeler « mufle » le président du conseil et de dauber sur les mères des messieurs assis au banc des ministres.

Maltrana, déclaré inutilisable, perdit ainsi toute espérance de conquérir les quinze douros mensuels qu'on lui avait fait entrevoir ; mais il n'en continua pas moins de venir chaque soir au journal. Où serait-il allé ? Là, du moins, il trouvait un abri, du papier, des plumes, de l'encre, des auditeurs qui s'amusaient de ses paradoxes, et même, quelquefois, l'aubaine d'un souper imprévu.

Presque toujours, lorsqu'il arrivait au bureau, la salle de rédaction était encore déserte. Il profitait de cette solitude et de la lumière électrique pour travailler à quelque traduction que lui avait repassée un ami, chargé lui-même de ce labeur par l'écrivain qui devait signer l'ouvrage. Mais, comme le futur signataire se réservait une moitié du prix que payerait l'éditeur, et comme l'ami se réservait encore la moitié de l'autre moitié, la rétribution, par le fait des intermédiaires, parvenait au traducteur véritable avec un tel déchet que le pauvre Maltrana, après avoir écrit huit heures, envoyait les sept réaux¹

¹ Le réal vaut 0 fr. 25.

gagnés par son frère Pepin comme simple goujat. Et pourtant il s'estimait heureux quand il avait une traduction à faire.

Ce travail était son unique moyen d'existence un peu régulier. L'argent d'une longue séance de traduction représentait un repas, qu'il prenait, à la nuit, dans une taverne fréquentée par les rédacteurs, jeunes journalistes à la maigre solde, mais à la luxuriante chevelure et à la flamboyante cravate, qui parlaient mal de tout le monde et qui, par ces aigres propos, entretenaient leur impatiente espérance d'une heure de célébrité.

Lorsqu'il n'avait pas de traduction à faire, il se plongeait dans la lecture, avec le faible espoir d'une de ces surprises qui, de temps à autre, venaient heureusement mitiger son jeûne forcé. Quelquefois, on voyait entrer au bureau du journal tel ou tel coreligionnaire des environs de Madrid, qui, afin de laisser aux rédacteurs un bon souvenir de sa visite, s'écriait d'un ton allègre :

— Allons ! qu'on fasse venir pour ces jeunes gens le café... un café « complet » !

Et les jeunes gens dévoraient la rôtie chargée de beurre, épuisaient jusqu'à la dernière goutte le liquide noir de la cafetière et le lait du petit pot, puis allumaient le cigare d'un demi-réal, dernier et suprême témoignage de la générosité du visiteur. Alors Maltrana, ivre de café et de beurre, voyait tout en beau, à travers la fumée bleue du tabac, et il se lançait dans d'interminables dissertations de philosophie transcendante sur la littérature et sur l'esthétique,

avec une telle véhémence que le coreligionnaire en demeurerait ébaubi, devinant chez ce jeune orateur un futur grand homme et, qui sait ? peut-être un de ceux qui prendraient en main le pouvoir, lorsque sonnerait l'heure du parti.

Les nuits où faisait défaut ce secours extraordinaire, Maltrana, la tête entre les paumes, avec une revue étrangère ouverte devant lui, suivait du coin de l'œil, anxieusement, les allées et venues de don Cristobal, bonhomme d'une rondeur toute paternelle, dont les seules préoccupations étaient son journal, la révolution trop lente à éclater, et le désir de voir les autres reconnaître les sacrifices qu'il renouvelait sans cesse pour « l'idée ».

— Homère, une cigarette ?

« Homère », c'était Maltrana. Les jeunes gens de la rédaction, jaloux de sa culture qui souvent les humiliait, l'avaient affublé de ce surnom, un soir que l'ex-étudiant, sans songer au milieu dans lequel il se trouvait, leur avait récité en grec un long passage de l'*Iliade*. « Homère » acceptait avec reconnaissance les cigarettes de don Cristobal, qui l'aidaient à patienter jusque vers minuit. C'était le moment où celui-ci se sentait parfois l'estomac creux, et il avait la charité de supposer que ses jeunes collaborateurs éprouvaient les mêmes tiraillements. Aussi faisait-il venir du restaurant voisin, tantôt un plantureux ragoût de mouton aux haricots tantôt un énorme poêlon de morue aux pommes de terre ; et, aux yeux de Maltrana, ce poêlon, posé entre les nuées de journaux qui encombraient la table, sous la froide clarté

des ampoules électriques, avait la splendeur d'un astre.

— Eh bien, disait don Cristobal, qui de vous me tient compagnie ? Qu'on apporte du pain et du vin, pour tout le monde !... Toi aussi, mon petit « Homère », approche-toi et mets la patte au plat. A ton âge on a bon appétit, et j'imagine que ton dîner est déjà loin.

Le petit « Homère » mettait la patte au plat, d'abord avec timidité ; mais les premières bouchées réveillaient le tigre endormi dans son estomac, et, pour en apaiser la voracité, il jetait bien vite au fauve le plus de nourriture qu'il pouvait, craignant d'être déchiré par le monstre s'il avait tardé seulement une minute. Don Cristobal s'amusait de cette fringale dévorante. Ah ! la jeunesse ! Quel bonheur d'avoir un estomac pareil ! Rien que de voir quelqu'un manger ainsi, cela ouvrait l'appétit du « patron » : Maltrana était son apéritif.

Quand le poêlon était parfaitement nettoyé, Maltrana buvait deux grands verres de vin et commençait à parler politique, ce qui ne lui arrivait jamais en d'autres circonstances. La plénitude de l'estomac et l'heureuse digestion lui faisaient partager sans réserve les illusions et les espoirs de ceux qui l'entouraient. « Notre tour » viendrait ; et alors, ou bien il n'y avait ni justice ni pudeur, ou bien don Cristobal serait ministre dans le premier gouvernement qui se constituerait. Mais don Cristobal répondait en repoussant cet honneur avec une modestie souriante. Sur quoi, Maltrana, pour l'en-

courager, se faisait à lui-même sa part dans le triomphe du parti. Lui aussi, que diable ! il serait quelque chose ! Il n'était pas exigeant : il se contenterait d'exercer la dictature sur l'Instruction publique et sur tout ce qui s'y rapportait.

Et « Homère » décrivait l'entrée qu'il ferait à la Bibliothèque nationale¹, le lendemain de la révolution. Devant le dictateur, assisté d'un bataillon de fédérés, tous les employés étaient amenés en masse. Les bibliothécaires, qui le connaissaient bien pour avoir eu avec lui maintes altercations, tremblaient dans leur peau : ils allaient payer enfin les mensonges commis par eux toutes les fois qu'on leur demandait un ouvrage moderne, mensonges qui, d'habitude, consistaient à répondre, soit que le livre n'existait pas sur les rayons, soit qu'il était aux mains d'une autre personne, pour forcer les gens à ne lire que des œuvres rances, d'inutiles traités d'érudition, de fastidieux bouquins qui dégoûtaient le public et lui ôtaient l'envie de s'instruire. Bref, on chargeait de chaînes tous ces suppôts de l'ignorantisme, on leur faisait descendre le perron à coups de crosse, et on les pendait sans miséricorde aux arbres de la promenade des Récollets, avec un écriteau attaché sur la poitrine et portant en grosses lettres : « Traîtres à la culture et fauteurs de la barbarie politique. »

Ensuite, toujours escorté de son bataillon, « Ho-

¹ Le *Palacio de la Bibliotheca Nacional* est au nord-est de Madrid, sur le *Paseo de Recoletos* (promenade des Récollets).

mère » se rendait au Musée du Prado¹, mandait devant lui tout le personnel et prononçait un discours à faire dresser les cheveux sur la tête. Le moment était venu de mettre fin à l'éternelle farandole, à l'interminable travail de classification, aux aménagements nouveaux qui condamnaient à un perpétuel vagabondage les œuvres d'art, désorientaient le public et obligeaient les visiteurs à errer d'une salle à une autre comme dans un labyrinthe. Au premier qui changerait de place un tableau ou une statue, une balle dans la caboche ! Était-ce compris ?... Quant au Musée d'Art moderne², ce serait encore plus simple. Le bataillon irait faire un tour dans cet hôpital de monstres, dans ce bazar de laideurs et d'inepties historiques, et, à de rares exceptions près, il jetterait par les fenêtres tous les tableaux, dont on formerait un immense bûcher ; puis, par ordre du dictateur, les élèves de l'École des Beaux-Arts viendraient, en signe d'allégresse, danser la sarabande autour du feu de joie qui anéantirait ce monceau d'horreurs.

Autre mesure de salubrité révolutionnaire : on fermerait à tout jamais le Théâtre Royal³. Vive la musique ! à bas l'opéra ! Les aristocrates pouvaient causer à l'aise dans leurs salons sans accompane-

¹ Musée national de peinture et de sculpture, sur le *Paseo del Prado* (promenade du Prado).

² Sur le *Paseo de Recoletos*, dans la partie sud du Palais de la Bibliothèque.

³ *Teatro Real*, situé *Plaza de Oriente* (place d'Orient), en face du *Palacio Real* (Palais royal). On y joue le grand opéra.

ment d'orchestre, exhiber leurs bijoux sans prendre l'art pour montre de leur luxe. Quant aux ci-devant portefaix qui gagnent des millions parce qu'ils ont quelque oiseau rare dans la gorge, et aux demoiselles qui, habillées de robes blanches, la chevelure dénouée sur les épaules, s'agitent comme des folles parmi les roulades et les vocalises, on les prierait de retourner à leur ancien métier, au crochet ou à la machine à coudre ; et, si l'un d'eux s'avisait d'usurper encore le titre d'artiste, on lui appliquerait l'article du code qui punit le faux en matière d'état civil. Mais les musiciens sans ressources, les chanteurs modestes et fervents seraient entretenus aux frais de l'État et donneraient, chaque soir, dans l'un des dix quartiers de la capitale, selon un ordre de roulement rigoureusement établi, des concerts gratuits auxquels la population serait tenue d'assister.

Outre ces réformes urgentes, mais d'ailleurs accessoires, « Homère » entreprendrait la grande, l'essentielle réforme, celle qui consisterait à soumettre à un examen général tous les maîtres d'école et à contrôler la « mentalité » de tous les professeurs, mais avec une sévérité implacable, comme devant le tribunal de l'inquisition. Des professeurs d'université devraient descendre dans des écoles de hameaux ; la plupart des instituteurs de campagne seraient mis à la réforme, avec un morceau de terre inculte qu'on leur donnerait à défricher, pour fournir à leurs véritables aptitudes l'occasion de se développer utilement. Par contre, nombre de malheureux pleins de talent, qui hésitent devant les nombreuses avenues

de la vie, ne sachant quel chemin prendre, entraient dans l'enseignement public, lequel serait élevé en dignité et deviendrait la première fonction nationale. Le plus humble maître d'école serait mieux payé qu'un chanoine.

Tel était le programme qu'« Homère », parmi les éclats de rire de ses camarades, exposait pour le jour où « le parti » arriverait au pouvoir. D'ailleurs il était modeste, laissait aux grands hommes de « l'idée » le soin de résoudre d'autres problèmes, tels que celui de l'estomac et celui de la conscience. A chacun son rôle ! Sa tâche, à lui, c'était de polir l'intelligence nationale ; et, une fois que la machine à déniaiser fonctionnerait bien, quiconque, à vingt ans, n'aurait pas profité des facilités offertes à tous pour acquérir la culture, serait impitoyablement expulsé du territoire de l'Espagne et déporté en Afrique, afin d'y peupler le désert.

Un peu avant l'aube, le terrible dictateur quittait le bureau de rédaction et retombait tout à coup dans la brutale réalité. Il endossait son macfarlane d'un noir devenu rougeâtre, se coiffait de son vieux couvre-chef au ruban graisseux, et, les pieds chaussés de bottines aux talons tordus, aux semelles percées, aux empeignes déchirées, le cou serré dans un faux-col haut et dur, mais éraillé sur les bords et jauni par un trop long usage, avec une ample cravate de couleur voyante, qui dissimulait imparfaitement la chemise malpropre, il descendait dans la rue.

Le froid du matin s'insinuait à travers ses vête-

ments trop minces et ravivait son appétit. Déjà les rôties au beurre ou la morue aux pommes de terre étaient loin ; et, si Maltrana possédait quelques sous, il entraît dans une petite chocolaterie de la rue de Jacometrezo¹ pour y prendre une tasse de *soconusco*², avec une demi-douzaine de *bolas*³. Il s'asseyait contre le mur lambrissé d'*azulejos*, devant les vitrages qu'on laissait ouverts tout exprès pour faire crever de la pneumonie les voyous blottis autour des premières tables, trempait ses beignets dans le liquide fangeux qu'un garçon apportait devant lui, puis se mettait en route pour les Cuatro Caminos.

Madrid s'éveillait. Par la large rue de Bravo Murillo⁴ commençaient à descendre vers la ville les ouvriers les plus matineux. Les chariots de la Sierra⁵, aux lourdes roues et à la bâche noire, tanguant comme de sombres barques, arrivaient de Fuencarral, d'Alcobendas ou de Colmenar, remplis de vivres frais pour l'approvisionnement des marchés : légumes, paniers d'œufs, fromages blancs, grappes de poulets et de lapins domestiques.

Outre ces grandes voitures, il y en avait de plus

¹ Un peu au nord de la *Puerta del Sol* (Porte du Soleil), place qu'on peut considérer comme le centre de Madrid.

² Excellent chocolat qui vient du Guatemala. Mais, en pratique, on donne ce nom à un chocolat quelconque, de même que, chez nous, dans les cabarets, on appelle « moka » le pire café.

³ Sorte de beignets soufflés.

⁴ Grande artère à laquelle fait suite la rue de Fuencarral, puis celle de la *Montera* qui aboutit à la *Puerta del Sol*.

⁵ La sierra de Guadarrama, dont les premiers contreforts commencent à une trentaine de kilomètres au nord de Madrid.

petites, traînées par des ânes dont les maîtres dormaient tranquillement, sûrs qu'à cette heure ils n'auraient pas à se garer pour laisser le passage aux tramways. C'étaient les carrioles des chiffonniers qui venaient de Bellasvistas et de Tetuan, des faubourgs de l'Almenara, de Frajano et des Carolinas¹.

A mesure que Maltrana remontait vers les Cuatro Caminos, l'invasion des chiffonniers se faisait plus dense, et le jour croissant permettait de mieux distinguer les véhicules et ceux qui étaient censés les conduire. Les légères carrioles, en forme de caisses, étaient pour la plupart découvertes et peintes en bleu vif, avec un ovale rouge où était inscrit le nom du propriétaire. Quelques-unes aussi étaient noires comme des corbillards, avec des bâches faites de vieux manteaux en toile cirée ; mais, dans tous les cas, elles étaient sales, grinçantes, mal ajustées sur leurs essieux.

Les chiffonniers trop pauvres pour avoir une carriole marchaient à côté d'un bourriquet dont les pattes étaient cachées par les grands couffins de paille destinés à recevoir les ordures. Quant aux matrones du crochet, elles passaient droites sur leurs baudets qu'elles excitaient, avec un bâton, les épaules affublées d'un foulard rouge dont les pointes pendaient en arrière, la face barbouillée de crasse, les yeux chassieux et brûlés par l'alcool, les mains

¹ Toutes ces localités, habitées surtout par les chiffonniers de Madrid, se trouvent sur le haut plateau qui s'étend au nord de la ville.

noires, mais enrichies de bagues fausses qui reluisaient comme des parures africaines.

Les ânes, fidèles compagnons des chiffonniers, étaient des bêtes petites et mal tenues, d'une malice presque humaine. Rarement ils cherchaient leur nourriture à la campagne : ils préféraient se garnir la panse avec les *garbanzos*¹ restant des pot-au-feu de Madrid, mâchaient dans leurs auges ce qui avait passé la veille dans les cuisines de la ville ; et cette alimentation d'animaux civilisés semblait aviver leur intelligence. Jamais ils n'avaient senti ni le froid contact des ciseaux ni le bienfaisant frottement de l'étrille. Leur peau n'était qu'une croûte ; leur dos n'avait plus un poil ; leurs pattes de devant étaient couvertes de longues laines qui leur donnaient l'air de porter des pantalons.

Ainsi passaient, passaient les chiffonniers avec leurs carrioles et leurs bêtes, telle une horde préhistorique talonnée par la faim et poussée en avant par l'âpre désir de vivre. Les animaux trottaient, cherchant à se devancer les uns les autres, comme s'ils flairaient là-bas les restes de tout un jour de vie civilisée, les abondants rebuts dont se sustentaient les misérables peuplades campées autour de la grande ville.

En approchant de la *glorieta*² des Cuatro Caminos, Maltrana ralentissait le pas. Pourquoi se presser ? Il

¹ Sorte de pois chiches dont les Espagnols font une grande consommation.

² Ce mot désigne, soit un petit square, ordinairement rond, situé au milieu d'une place, soit, par extension, un rond-point.

était de bonne heure ; un jour violacé filtrait avec peine entre les brumes basses qui flottaient à la hauteur des toits ; José et Pepin occupaient encore l'unique lit de la mansarde. Le jeune homme, arrivé près du bureau d'octroi, échangeait le bonjour avec quelques employés qui le connaissaient pour le voir passer là, matin et soir ; et, s'il n'y avait pas trop de besogne, le receveur faisait avec lui un bout de causerie.

— Eh bien, ami Maltrana, comment va la politique ? Est-il vrai que le ministère soit sur le point de tomber ?

— Peut-être. On en parlait au journal.

— Et qu'est-ce que les gros bonnets disent de la situation ?

« Les gros bonnets », c'étaient les faméliques rédacteurs de la feuille socialiste, ceux qui fabriquaient l'article de fond et les informations politiques, pauvres diables en qui le receveur voyait les dépositaires du secret national, les prophètes de l'avenir.

— Les gros bonnets, répondait le jeune homme avec un peu d'embarras, parce qu'il lui répugnait de mentir, disent que ça va très bien pour nous et que le temps n'est pas loin où viendra notre tour.

— Je le crois aussi !

Quelquefois, tandis que Maltrana et le receveur conversaient de la sorte, un vieil homme se détournait de sa route et s'approchait du bureau. Cet homme portait sur l'épaule un sac vide ; mais il marchait courbé, comme s'il pressentait le poids de la charge future. Ses chaussures, trop grandes pour ses pieds,

se relevaient au bout ; son pantalon de panne était fixé à la taille par une corde de sparte ; sa chemise ouverte laissait voir une toison de poils gris et une peau parcheminée qui recouvrait un cou aux tendons saillants ; un paletot à larges basques et un chapeau informe complétaient cet accoutrement pitoyable. La partie des joues caressée par le rasoir était le seul endroit de son visage qui ne fût pas crasseux. Toutefois, dans sa face rasée et dans ses petits yeux clignotants, abrités par des sourcils gris et touffus, étincelait une ruse qui avait quelque chose d'ecclésiastique.

Le vieillard saluait le receveur et dévisageait Maltrana.

— N'es-tu pas Isidro, le petit-fils de *la Mariposa*¹ ? demandait-il au jeune homme.

— Oui, mon brave Coleta. Tu me reconnais ? Tu n'es pas encore dans les vignes du Seigneur ?

Domingo Rivero, surnommé *Coleta*², était le plus pauvre de tous les chiffonniers. Il ne possédait ni carriole, ni âne, ni maison : il avait tout bu. Sa femme était morte, et, quand il parlait d'elle, ses yeux se mouillaient, sans doute au souvenir des taloches qu'il lui avait administrées libéralement. Il vivait maintenant avec *la Borracha*³, la plus sale et la plus paresseuse des chiffonnières qu'il y eût depuis Bellasvistas jusqu'à Fuencarral : un dragon qui

¹ « La Papillonne. »

² C'est le nom de la petite queue de cheveux à laquelle les *toreros* attachent la *moña*.

³ « La Soûlarde. »

rendait au veuf avec usure les raclés dont celui-ci avait jadis régali sa légitime. Ils habitaient une espèce de poulailler, au fond d'une cour où s'entassaient les immondices.

— Et tu fais toujours le « monsieur » à Madrid ? reprenait Coleta. Tu continues à écrire dans les journaux ? Tu gagnes de l'argent gros comme toi ?... Paies-tu un verre ?

Mais le « monsieur », qui n'était pas en fonds et qui d'ailleurs se souciait peu de se montrer au cabaret en compagnie du vieil et sordide ivrogne, invoquait n'importe quel prétexte pour se dispenser de la « politesse » et poursuivait son chemin vers la rue des Artistes.

D'autres fois, c'était le père Polo, surnommé Zarathustra, qui arrêtait sa carriole traînée par une mule sale, mais forte, et qui interpellait le jeune homme.

— Je suis bien aise de te rencontrer. Ta grand-mère m'a donné une commission pour toi. « Si tu le vois, m'a-t-elle dit, recommande-lui de venir. Il y a très longtemps qu'il n'est monté aux Carolinas. »

Zarathustra, vieillard de quatre-vingt-douze ans, ressemblait au Père Éternel. Il avait une grande barbe argentée qui mettait autour de sa face rose une auréole de flocons blancs et qui descendait jusque sur sa poitrine. Sa lèvre supérieure, soigneusement rasée, était ce qu'il y avait de plus propre dans son visage. Ses petits yeux, verdâtres au fond des orbites caves, étaient entourés de rides que l'on aurait pu prendre pour des raies de charbon, tant

elles étaient noires de crasse. Le dos de ses mains était couvert de croûtes qui ressemblaient à des écailles. Son vêtement n'était pas moins bizarre que sa décrépitude. Il était habillé d'une espèce de chasuble en peaux de lapin, qu'il s'était faite lui-même. Son pantalon était protégé jusqu'aux cuisses par d'étonnantes guêtres taillées dans de vieux tapis et ornées de franges pareilles à celles de sa mule. Il avait sur la tête une casquette brunâtre, plaquée de toiles d'araignée. L'ensemble de sa parure donnait à sa personne quelque chose de sauvage et d'enfantin.

Il était philosophe à sa manière, et il méritait son sobriquet par les interminables discours dont il rebattait à toute occasion les oreilles de tout le monde. Il s'enorgueillissait de sa longue expérience, parlait volontiers des changements qui, depuis sa jeunesse, s'étaient accomplis à Madrid. Il avait vu amener à la Puerta del Sol les eaux du Lozoya ; il avait vu les bureaux d'octroi repoussés de plus en plus loin par l'agrandissement de la ville ; et, plusieurs fois, il avait été lui-même obligé de reporter son établissement en arrière, parce que de beaux quartiers se créaient aux endroits de la banlieue habités jusque-là par les chiffonniers.

— On dit que c'est le progrès. A merveille ! Seulement je voudrais que le progrès fût profitable à tout le monde. Or, dis-moi un peu ce que les pauvres y gagnent ? On les éloigne à coups de pied, comme s'ils avaient la peste, et m'est avis que bientôt ils seront contraints d'émigrer par delà Fuencarral. Pour les misérables, le vrai progrès serait d'obtenir une condi-

tion meilleure. Mais aujourd'hui, si ceux d'en haut sont plus farauds que de mon temps, ceux d'en bas ne sont pas moins affamés.

Il était très fier d'avoir encore, à son âge, une santé robuste, et il se vantait de posséder une science qui ne s'acquiert pas dans les bibliothèques.

— Je suis le doyen du métier, et il n'en reste guère de mon époque. Mais, moi, j'ai le corps sain, un estomac d'autruche. La seule partie qui cloche, ce sont ces maudites jambes endolories par les rhumatismes. Je n'ai pu dormir de toute la nuit dernière ; et le pis, c'est que cela durera sûrement jusqu'à la fin de la lune. Je me connais à ces choses-là. Ni gros livres, ni compas, ni cartes : tout ça, je le laisse aux savants. Mais j'ai passé ma vie à regarder le ciel, nuit et jour, et il n'a plus de secrets pour moi. Je sais que le soleil est la source de tout bien ; mais, avant que sa lumière nous arrive, elle traverse quatre éléments, le bleu, le rouge, le jaune et le vert. L'arc-en-ciel nous en fournit la preuve. Or le temps varie selon la couleur qui prédomine. Et je sais en outre qu'il y a huit vents ; mais le seul qui en possède le secret, c'est Dieu qui les gouverne. Cela n'est-il pas clair et certain ? Et pourtant les savants refusent de m'entendre. Je suis allé plusieurs fois à l'Observatoire, afin de leur donner de bons conseils ; mais le concierge m'a barré le passage sous prétexte qu'ils ont déjà leur chiffonnier¹... Voilà comment tout va

¹ A Madrid, chaque maison a son chiffonnier, qui vient tous les matins dans les appartements chercher les ordures ménagères.

dans notre pays ! Personne ne s'occupe des choses du ciel, quoique le ciel nous produise notre pain. Sans pluie, pas d'agriculture ; et l'agriculture est la plus noble des professions qui se pratiquent en Espagne...

Peu à peu, tandis qu'il parlait, son regard devenait vague, et Maltrana savait bien que cette sorte d'égarement rêveur présageait une imminente averse de divagations. Si le jeune homme avait consenti à écouter le vieillard, celui-ci eût été capable d'oublier sa clientèle et de rester là toute la matinée à débiter des radotages. Aussi coupait-il court à cette faconde sénile par un lyrique hommage rendu à la sagesse du doyen des chiffonniers.

— Ce n'est pas pour rien qu'on vous appelle Zathustra ! Vous êtes le mage de Bellasvistas, le voyant des Cuatro Caminos, l'oracle du crochet, le plus profond des ramasseurs d'ordures qui descendent le matin à Madrid. Mais excusez-moi : j'ai travaillé toute la nuit au journal et je vais me coucher.

— Bon ! bon !... Souviens-toi de ce que je t'ai dit : ta grand'mère t'attend. Si tu montes jusque chez elle, tu lui feras beaucoup de plaisir.

III

DEPUIS qu'Isidro habitait la rue des Artistes, il avait renoué des relations avec les parents de sa mère.

Celle-ci avait deux frères, anciens chiffonniers de Bellasvistas, qui avaient fini par ouvrir boutique au Rastro. L'un étalait à la Ribera de Curtidores, et il avait pour spécialité les armes et les vieux instruments de musique, qu'il réparait avec une habileté rare ; c'est pour cela, sans doute, qu'on l'avait surnommé « l'Ingénieur ». L'autre était le grand homme de la famille : on ne parlait de lui qu'avec respect, à cause de sa grosse fortune. Ses affaires avaient prospéré ; c'était à peine s'il savait signer son nom ; mais il se donnait des airs d'antiquaire. Son magasin était dans l'enceinte des Americas Viejas.

L'un et l'autre connaissaient vaguement leur neveu Maltrana, pour avoir ouï vanter son grand savoir. En outre, sa qualité d'héritier présomptif de la dame riche leur inspirait beaucoup de considération pour lui. La première fois qu'il se présenta chez eux avec sa mère, ils lui firent le plus aimable accueil. Puis, quand il revint seul, ils le reçurent encore avec une certaine prévenance : ils le croyaient en pos-

session de l'héritage, en voie de devenir bientôt un personnage dont la protection s'étendrait sur toute la famille.

Mais comme, à chaque nouvelle visite, il était de plus en plus minable, avec des bottines éculées, avec des vêtements luisants d'usure aux coudes et aux genoux, ils finirent par lui parler avec froideur et par lui témoigner une défiance évidente.

« Ils ont peur que je ne pousse une botte à leur caisse ! » pensa Isidro.

Et, comme il habitait à l'autre bout de Madrid, il cessa d'aller voir ses parents du Rastro.

Il avait aussi, au faubourg des Carolinas, — plus loin que Tetuan, quartier général des chevaliers du crochet, — son aïeule maternelle, la *señora* Eusebia, surnommée « la Mariposa », l'une des plus anciennes chiffonnières ; et il allait lui faire visite dans sa mesure de briques qui passait pour la meilleure construction du faubourg, quoiqu'il pût en toucher avec ses mains le toit de vieilles tuiles.

Dans la cour, devant l'habitation, grognaient trois cochons noirs et maigres, qui fouillaient du groin le fumier. Des poules picoraient dans une moitié de barrique pleine de *garbanzos* gâtés, de haricots avariés, de noyaux d'olive, le tout formant une pâtée répugnante. C'étaient les rebuts de cuisine ramassés dans les maisons, les fonds des marmites qui nourrissaient Madrid.

La bonne femme accueillait son petit-fils avec affection et respect : car elle voyait en lui la gloire de sa famille. Ses yeux, larmoyants et rouges, le re-

gardaient avec une expression caressante ; mais elle n'osait pas lui tendre les bras ni poser sur lui ses mains noires et osseuses, aux doigts chargés de bagues en laiton. Son nez de sorcière et son menton crochu saillaient en pointes sous le foulard cramoisi qui lui serrait le front et les tempes. Un lambeau de châle, assujetti à sa taille par une ficelle, lui servait de corset et de ceinture. Sa camisole était de soie noire brûlée par le temps, et montrait de toutes parts, à travers l'étoffe qui n'avait plus que la chaîne, soit un coin de la chemise jaunâtre, soit la chair boucanée qui semblait avoir une patine de vert-de-gris. Ses pantoufles étaient de longueur et de couleur différentes, l'une rose et l'autre bleue, acquises au hasard du crochet. Sa jupe était bariolée de reprises et de pièces ; mais, çà et là, entre les haillons superposés, on entrevoyait les ramages du velours primitif.

Maltrana considérait avec une amère commisération les yeux chassieux de la vieille, sa bouche qui s'enfonçait dans un cercle de rides et qui, lorsqu'elle parlait, remuait comme les mâchoires d'une chèvre, ses joues enduites d'une crasse brillante comme un vernis et que l'eau, sans doute, aurait douloureusement surprises comme un coup d'escopette. C'était donc à cet être-là qu'il devait l'existence ! Et cette chair-là, c'était sa chair !...

La vieille le recevait avec de grands gestes d'admiration. Quel joli garçon ! Quel air de distinction aristocratique ! Tout le quartier connaissait l'enthousiasme d'Eusebia pour ce petit-fils qui était un

savant et qui, disait-elle, jouissait de la plus haute estime à Madrid. Dès qu'il arrivait, elle cessait de trier les immondices et faisait asseoir Maltrana sur le meilleur siège du logis : une banquette provenant d'un vieux tramway qu'elle avait acheté en bloc, de compte à demi avec son confrère le *señor* Polo, dit Zarathustra, grosse affaire pour laquelle ils avaient associé leurs capitaux.

Eusebia ne pouvait voir Isidro sans geindre aussitôt sur le triste sort de sa fille. « Oui, la malheureuse avait eu honte d'être chiffonnière ; elle avait voulu devenir Madrilène, et c'était pour cela qu'elle avait mené une vie de galérienne. Première faute : elle avait abandonné le quartier pour se mettre en service dans une grande maison. Oui, en service, alors que sa mère exerçait une profession honorable et possédait un morceau de pain ! Tous les commerçants de Tetuan lui couraient après, et ce n'était pas de ces pelés qui entrent à Madrid le sac sur le bras et qui ramassent les ordures dans des maisons quelconques : c'étaient des négociants qui avaient carriole et bourricot, et qui se plantaient comme des messieurs devant les grilles des hôtels de la Castellana, ou qui montaient aux meilleurs étages de la rue Serrano.

— Mère Mariposa, la petite me plaît... *Señora* Eusebia, je veux être votre gendre...

Tout le commerce des Carolinas, de l'Almenara et de Bellasvistas présentait à la mère ses supplices ; mais la fille, elle, entêtée à faire fi de ce qu'il y avait de plus respectable dans la partie, s'amourachait

d'un jeune couvreur qui travaillait près de chez ses maîtres. Finalement, elle en avait fait à sa tête et elle s'était mariée. La faim tous les jours, une volée de bois vert toutes les semaines, un réduit obscur dans une de ces immenses casernes, pareilles à des ruches, où l'on ne voit goutte, le froid à endurer au lavoir pour gagner un mauvais pain d'une livre, et, comme conclusion, la mort à l'hôpital. « Oh ! je t'adore, mon petit couvreur !... » Et tout ça, la grande dinde, afin d'avoir la satisfaction d'être une dame et de regarder de haut en bas les pauvres chiffonnières ! Le négoce exercé par ses parents n'était donc pas aussi honorable qu'un autre ?

— Nous payons des contributions, Isidrin, comme n'importe quel boutiquier de la rue des Postes. Il faut voir ce que la municipalité nous prend pour la patente ! Une forte somme, je t'assure ! Quant à nos clients, c'est des marquis et des comtes aussi authentiques que ceux qui vont faire leurs emplettes chez Sobrino. Dans notre commerce, on a affaire à des gens de la haute. Vois-tu cette jupe ? Eh bien, c'est une grande dame qui m'en a fait cadeau, une dame qui était reçue au Palais Royal et qui tutoyait presque nos souverains. Vois-tu ce corsage ? Eh bien, il a appartenu à une actrice très jolie, dont les journaux ont beaucoup parlé ; mais elle est morte, la pauvre !

Et la vieille énumérait à son petit-fils les avantages du métier. Tout bénéfice ! Isidro était un savant qui ne s'intéressait guère à ces choses-là ; mais, il ne perdrait rien à les savoir. Comme elle était seule, elle

avait dû prendre à son service un garçon du quartier, fils d'une voisine défunte. Ce garçon soignait le baudet, conduisait la carriole, quand, à l'aube, on partait pour Madrid ; et c'était lui qui montait aux étages supérieurs, tandis qu'elle-même gardait la voiture dans la rue. Rentrés vers midi, ils s'occupaient d'abord à faire le tri des choses mangeables. Ils mettaient de côté, dans un petit baquet, les restes de certaines maisons dont les maîtres étaient propres, et ils n'oubliaient pas les malheureux, pour lesquels ils avaient soin de réserver la desserte de leur propre table. D'ailleurs elle connaissait bien ses clients, et elle les classait d'après leur état de santé. Elle savait par cœur la liste des familles bien portantes et celle des autres familles dont les membres, toujours courbés par la toux, avaient le teint jaunâtre ou présentaient des infirmités immondes.

— J'ai des mains de fée pour le ragoût. Tu entends, mon petit ? Je fais réchauffer de la cuisine délicate et je prépare des fricots qui sont réputés dans tout le quartier. Si j'étais trop bonne, le père Polo ne sortirait pas de chez moi : il a un faible pour mon talent de cordon bleu... Quant à l'abondance des vivres, empiffre-toi tant que tu voudras : tous les jours, il y en a pour un régiment. Et quelles surprises ! Tu crois manger des haricots, et voilà qu'un lopin de bifteck te tombe sous la dent ! Des fois, parmi des pommes de terre écrasées, nous avons trouvé de ces petites choses, noires comme du charbon, qu'on appelle des truffes et que les richards paient au poids de l'or. Aussi mon domestique est-il gras et

enluminé comme un archiprêtre. Pas moyen de le pincer à l'endroit que tu sais, tant c'est ferme. Et dire que, quand je l'ai pris avec moi, il était plus affamé qu'un loup !... Ah ! oui, j'ai de bons clients, Isidrin !

Puis elle s'indignait contre les autres maisons, contre celles des mauvais bourgeois dont les reliefs n'étaient que de la saloperie. Quelles cuisines, Seigneur ! Les servantes, de vraies truies, et les maîtresses, des propres à rien ! Dans les restes du pot-au-feu, il y avait des épluchures de pommes de terre, des feuilles de chou sèches, des noyaux de fruits, des bouchons de liège. Plusieurs fois, elle avait même trouvé dans le bouillon des aiguilles à coudre, du fil, des dés, des jouets d'enfant. Quelle misère pour les confrères du quartier qui n'avaient que des maisons de cette espèce, et qui étaient obligés de se nourrir avec ces immondices, après les avoir nettoyées de leur mieux ! Chez elle, on jetait ça aux cochons. Voilà pourquoi les charcutiers lui payaient ses cochons plus cher : elle les engraisait avec ce que laissaient les riches.

Elle s'enthousiasmait à décrire l'abondance où elle vivait. Du pain à n'en savoir que faire ! Certains jours, elle emplissait de croûtons deux sacs, et les poules elles-mêmes, gavées, n'en voulaient plus. Le matin, au lever, du café de premier choix. On lui en donnait le marc sortant du filtre, et elle l'étendait devant sa porte, sur un journal, pour le faire sécher au soleil. Elle en avait une grosse provision dans des cornets de papier.

La maison lui appartenait. Elle avait dans sa basse-cour une meule, plus haute que le toit, de paille d'écurie qui, lorsqu'elle était bien émiettée, se vendait pour les fours à briques. Les bêtes s'élevaient sans dépense. Et, en plus de la nourriture, elle et son domestique avaient leur garde-robe assurée : tant que les gens de la ville n'iraient pas tout nus, les chiffonniers des faubourgs seraient sûrs d'avoir des nippes.

— La seule chose que j'achète, c'est le vin. Aux Carolinas, personne ne boit d'eau ; les enfants se sèvent avec le lait de la vigne. Mais, pour six sous, on me remplit une carafe qui me dure toute la journée. Hors de l'octroi, le vin est pour rien !

Après avoir largement fourni aux besoins de la vie matérielle, le métier avait encore ses profits extraordinaires : les trouvailles du crochet, les découvertes inespérées. Maltrana avait entendu parler d'objets précieux mis de côté par son aïeule, d'un trésor caché sur lequel on jasait avec mystère dans tout le quartier de Tetuan.

— Pour être riche, disaient les chiffonniers entre eux, au cabaret, il n'y a que la *tia*¹ Mariposa. En voilà une qui est chanceuse ! Elle n'a que des maisons de premier ordre. Combien de bonnes aubaines elle a dû avoir, cette femme-là !

Le fameux Coleta, le chiffonnier alcoolique, lorsqu'il était arrivé au point où l'ivresse délie la langue,

¹ Littéralement « tante » ; nom que l'on donne familièrement aux personnes âgées.

déclarait qu'il avait surpris la vieille en train de compter et recompter son trésor, dans un coin de sa basse-cour. Et il fermait les yeux, comme pour mieux se rappeler les bijoux, les pièces d'argent et le tas de billon qui l'avaient ébloui.

Maltrana, dans ses conversations avec la vieille, finissait toujours par la même demande :

— Grand'mère, on dit que vous êtes riche. Allons ! montrez-moi votre trésor.

Mais Eusebia protestait : « Riche, elle ? Des menteries ; des inventions de Coleta et autres ivrognes ; des imaginations du père Polo qui l'avait courtisée pour ce prétendu trésor dès les premiers mois de son veuvage, et qui, ayant déjà enterré quatre femmes, lui proposait d'être la cinquième. Non, non, elle était pauvre, n'avait ni sou ni maille. » Et, ce disant, elle souriait d'un sourire énigmatique et ses yeux brillaient. Elle ne se défendait pas de donner à entendre que le trésor était une réalité ; mais en même temps elle signifiait sa ferme résolution de ne jamais le montrer à personne.

Malgré le bon accueil que lui faisait sa grand'mère, Isidro cessa bientôt d'aller la voir. Celle-ci, en dépit des soupçons qu'elle avait sur le désintéressement du *señor* Polo, dit Zarathustra, n'eut pas le courage de rester éternellement insensible aux galanteries de son vieil amoureux. Elle se décida enfin à épouser, sans intervention ni de l'Église ni de l'État, cet associé qui depuis si longtemps lui faisait les yeux doux et qui, en attendant l'heure où elle se laisserait attendrir, s'était philosophiquement con-

solé avec diverses commères du voisinage. La *señora* Eusebia loua donc sa bicoque et s'en alla vivre avec le nonagénaire, dont la cabane, assez éloignée, occupait le sommet d'un petit monticule.

Les chiffonniers célébrèrent par de grands éclats de rire le mariage libre des deux « négociants » les plus anciens de la confrérie. « Voyez-vous ce couple de vieux faisandés !... » Mais personne n'osa mettre à exécution les projets de charivaris et autres mauvaises plaisanteries dont quelques-uns auraient voulu les régaler. Somme toute, ils étaient dignes de respect, puisque leurs maisons étaient les plus grosses du quartier, et ils avaient très bien fait de les réunir sous la même raison sociale.

Le dimanche était le seul jour de la semaine où Maltrana pût causer avec José et voir un peu son frère. Lorsqu'il remontait, dès le point du jour, aux Cuatro Caminos, il trouvait déjà Pepin au milieu de la rue, occupé à recruter des garnements pour faire à Amanuel quelque expédition qui ressemblerait beaucoup à une razzia et qui alarmerait terriblement les patrons de toutes les guinguettes.

Le jeune homme commençait par régler ses comptes avec son beau-père, contribuant, autant que le lui permettaient ses moyens, à payer la location de la mansarde. Puis ils allaient ensemble, selon l'état de leur bourse, manger du veau et de l'agneau dans une rôtisserie économique des Cuatro Caminos, ou du

poulet dans les cabarets qui avoisinent Punta Brava¹.

Ils déjeunaient en plein air, sur une petite table ronde peinte en rouge, assis sur des tabourets de bois. Les tramways arrivaient bondés de Madrilènes. Blouses et fichus, chapeaux aux larges ailes et casquettes noires s'éparpillaient dans les gargotes et dans les buvettes suburbaines où les consommations, n'étant pas frappées de droits, étaient moins chères qu'en ville. Les pianos égrenaient leur musique entrecoupée par les sonneries des timbres ; les couples faisaient quelques tours de valse, entre deux bouchées ; les chevaux de bois galopaient sous les tentes ; dans leur oscillation rythmique, les nacelles vertes des balançoires s'élevaient infatigablement, avec des femmes debout, qui s'accrochaient aux cordes et qui gloussaient comme des poules, les jupes serrées entre les cuisses ; et, sur le fond bleu du ciel, la percaline rouge et jaune des drapeaux flottait dans une atmosphère d'huile frite et de suif fondu.

Maltrana écoutait volontiers José. Celui-ci aimait à converser avec des hommes d'étude, capables de se rendre compte. Bien que le journaliste fût le fils de l'Isidra, son éducation faisait de lui, pour José, un homme supérieur, presque un de ces êtres que l'ancien gendarme vénérât comme des pasteurs des peuples, élus par un pouvoir mystérieux sur lequel le brave homme ne prenait pas la peine de réfléchir.

¹ La *Punta Brava* est l'endroit où se tient, le matin, sur la chaussée et sur les trottoirs, le petit marché volant des *Cuatro Caminos*.

Avec Maltrana, le maçon, d'une voix rauque et monotone, donnait libre cours à sa lente verbosité. Il ne pouvait s'entretenir avec ses compagnons de travail qui, n'ayant pas les mêmes idées que lui, le traitaient de réactionnaire, de vieille bourrique, et lui reprochaient insolemment d'avoir appartenu à la gendarmerie.

— Tu es un savant, toi, Isidro, disait José ; tu raisones et, par conséquent, tu peux me comprendre, me rendre justice mieux que ces animaux-là. Qu'ont-elles donc, mes opinions, pour qu'on me traite d'imbécile ? Je soutiens qu'il y a toujours eu des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, et qu'il en sera toujours de même. Je soutiens qu'il y a toujours eu des gens qui roulaient sur l'or, des gens qui n'avaient pas le sou, et qu'il en sera toujours de même. Ces affaires de meetings et de syndicats ne servent qu'à emplir de fumée la tête du travailleur et à le faire descendre dans la rue, où on lui frotte les côtes. L'essentiel pour l'ouvrier, c'est de rencontrer quelqu'un, ici ou là, qui lui paie son salaire, et d'être assez honnête pour que les bourgeois, en cas de besoin, consentent à l'aider de leurs aumônes... Et cela aussi me met en rage, de voir que, dans tous ces meetings, on déblatère contre les curés, quoiqu'il y ait beau temps, tu le sais, que je ne vais plus à la messe. Quel mal font-ils donc au prolétaire, ces bons messieurs en soutane ? Eux, au moins, ils donnent quelque chose, distribuent des secours, ouvrent des asiles, s'occupent des miséreux et prêchent aux riches de lâcher leur argent. Mais les autres, ceux qui

péroront dans les réunions publiques, avec toutes leurs rengaines sur le socialisme et sur l'anarchie, ils ne donnent pas un bouton. D'ailleurs ça se comprend : ce sont des va-nu-pieds...

Cela n'empêchait pas José de reconnaître qu'ici-bas tout est mal réparti, et que les pauvres ont beaucoup à souffrir. Il avait eu lui-même de terribles saisons à passer, et, quand l'âge le rendrait infirme, son lot serait de mendier ou de mourir à l'hôpital. Mais, malgré tout, en vieux soutien de l'ordre, façonné par la discipline, il n'éprouvait que de la colère à l'égard de tous ces rebelles qui prétendaient réorganiser la société. Pour lui, la société ne pouvait marcher droit qu'avec des bagnes au grand complet, avec des fusillades à chaque tournant de rue, avec une gendarmerie qui ferait feu sur le moindre attroupement où l'on oserait crier un vivat et arborer un drapeau. Il affirmait cela d'un ton péremptoire qui donnait la chair de poule ; mais, une minute après, il s'attendrissait sur son fils, ce chena-pan de Barrabas. Quand le petit bandit commettait une sottise, le vieux dur à cuire se contentait de froncer les sourcils et de brandir des poings énormes, en grognant d'une voix sourde : « Attends un peu ! Si j'empoigne ma trique... » Et le voyou riait, sachant très bien que papa n'empoignait jamais sa trique.

En semaine, si la journée était belle et si Maltrana avait en poche quelques pièces blanches, il s'acheminait vers les Carolinas pour y déjeuner chez son ami

le Mosco¹, chasseur de contrebande, dont la renommée s'étendait jusqu'à Colmenar². Le célèbre exploitateur des domaines royaux méritait par ses hauts faits le respect des Nemrods de la Sierra eux-mêmes, quoique ceux-ci considérassent comme de vulgaires maraudeurs les confrères de la banlieue madrilène qui vivaient du braconnage pratiqué dans les bois du Pardo³.

Le Mosco habitait non loin de la *señora* Eusebia, dans une mesure de briques lézardée, sous un toit de vieilles tuiles ramassées parmi les démolitions. Au dehors, tout un mur était occupé par trois rangées de cages où des oiseaux, chardonnerets et linottes, chantaient perpétuellement. Ces oiseaux lui servaient pour la chasse au filet. Avant d'arriver au seuil du logis, Maltrana devait s'ouvrir un chemin entre deux beaux lévriers d'une sveltesse élégante et plusieurs autres chiens à longs poils, bêtes malpropres, mangées de vermine, mais qui, par leur merveilleuse habileté, s'étaient fait une réputation presque égale à celle de leur maître.

Le Mosco vivait seul avec sa fille Feliciano, qui travaillait tout le jour à la manufacture de casquettes, dans la rue de Bravo Murillo. Maintes fois, Mal-

¹ « Le Moucheron. »

² *Colmenar Viejo*, situé dans la Sierra de Guadarrama, du côté de l'Escorial, à une trentaine de kilomètres de Madrid.

³ Palais et rendez-vous de chasse des rois d'Espagne, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Madrid, sur la rive droite du Manzanares. Les vastes bois réservés aux chasses royales sont entourés d'un mur de maçonnerie qui a environ 75 kilomètres de longueur.

trana avait surpris le père en tenue de chasse : veste de panne tachée de boue, *abarcas*¹ et guêtres mouillées, casquette où restaient accrochées des ronces et des épines. C'était un petit homme maigre et nerveux, au geste résolu, et dont le corps avait pour ainsi dire l'élasticité d'un ressort bien bandé, qui va se détendre. La vie en pleine nature, la piraterie exercée dans la forêt, lui donnaient, lorsqu'il gardait le silence, un aspect rude et sauvage ; mais, dès qu'il ouvrait la bouche, on devinait en lui le citadin qui s'était évadé des grandes agglomérations urbaines pour venir vivre dans la solitude une vie de continuelle bataille, gagnant sa subsistance par la force ou par l'astuce, comme si quelque lointain et irrésistible atavisme le ramenait aux habitudes de l'homme primitif.

Toujours Maltrana l'abordait avec la même question :

— Comment la nuit s'est-elle passée ?

Tantôt le Mosco souriait, tantôt il répondait par un grognement de mauvaise humeur. Il y avait des nuits magnifiques où l'on abattait deux ou trois chevreuils qui, dès la première heure, étaient écorchés, dépecés, vendus en cachette aux habitants de Tetuan. D'autres fois, le chasseur nocturne ne prenait que des lapins ; et, quand il rentrait, à la pointe du jour, il se jetait sur son lit sans se dévêtir, en maudissant sa malchance, et s'endormait, harassé

¹ Sandales faites d'un seul morceau de cuir et qui s'attachent par des cordes à la cheville.

de fatigue, comme un homme qui a passé la nuit à ramper, l'oreille au guet, avec l'appréhension d'entendre d'un moment à l'autre une voix lui crier « halte-là ! » et une balle siffler près de sa tête.

Les braconniers du quartier — des malheureux qui, l'été, travaillaient dans les tuileries, et qui ne chassaient que pendant l'hiver, contraints par la faim — admiraient beaucoup le Mosco. Eux, ils partaient sans avoir même à la ceinture un couteau pour se défendre, résignés d'avance à recevoir le coup de fusil ou la bastonnade, et à être conduits ensuite à la prison de l'Escorial, puis au bagne, sans opposer jamais la moindre résistance. Mais lui, il était aussi courageux que les chasseurs des forêts de Colmenar, gens farouches et amis de la poudre, qui poursuivaient les gardes d'arbre en arbre et qui les forçaient à se claquemurer dans leurs cabanes.

Les nuits où le Mosco sortait avec son escopette et laissait son furet à la maison, la foule des inoffensifs braconniers frémissait d'inquiétude et d'orgueil. Ah ! c'était un homme, celui-là ! Demain, il y aurait de la venaison à Tetuan, et le garde qui prétendrait s'y opposer risquerait de se faire donner la chasse à lui-même, de se faire canarder du fond des fourrés, sans qu'on prît d'abord la précaution de lui crier « halte-là !... » Et si, le lendemain, la venaison manquait, on pouvait être sûr que le Mosco était dans son lit, couvert de bandages, souillé de sang, avec une charge de plomb sous la peau.

Plus d'une fois Maltrana avait ouvert de grands

yeux, à considérer les cicatrices que son ami lui montrait avec le sans-gêne d'un brave. Deux chevrotines à la tête, incrustées dans les os du crâne ; une balle à l'épaule et une autre à la jambe, projectiles ronds que lui avait extraits une rebouteuse du voisinage, par des procédés qui l'avaient beaucoup fait souffrir ; le reste du corps tout criblé de grains de plomb auxquels il attachait peu d'importance : les grains de plomb, c'étaient des accidents vulgaires...

Maltrana faisait à bon compte chez le Mosco des repas succulents. Le jeune homme payait le pain et le vin, qu'il apportait d'une auberge voisine, tandis que le braconnier mettait sur la table un civet de lapereaux ou un lièvre rôti qu'il avait tué la nuit précédente.

— A la santé de la famille royale ! s'écriait Isidro, ironique. Vive le souverain qui nourrit si bien ses sujets !

Les pièces de gibier que le Mosco réservait pour sa table étaient les seules que l'on pût trouver chez lui. Il s'attendait continuellement à quelque perquisition de la police : les gardes des parcs royaux le tenaient à l'œil ; les gendarmes lui avaient fait de nombreuses visites. Il n'y avait rien dans la maison qui dénotât les goûts du maître, excepté les cages pendues au soleil, contre le mur extérieur, et les chiens qui dormaient pelotonnés devant la porte.

— Je suis en règle, disait-il aux gardes avec une gravité goguenarde, quand ils franchissaient le seuil. Je chasse les oiseaux au filet, ou j'emmène mes

chiens le long des murs du Pardo, pour le cas où quelque lapin s'évaderait du parc. Oui, je l'avoue, j'ai un faible pour la chasse ; mais, à part ça, tout ce qu'on débite sur mon compte n'est que de la menterie...

Le fusil était caché sous le toit, et le furet avait pour cage le double fond d'une caisse couverte de guenilles, où il respirait par des trous percés dans les planches.

Cet homme était issu d'une famille de Tetuan ; mais il était né à Madrid et il y avait exercé le métier d'ouvrier typographe. Il était même devenu directeur d'une imprimerie où l'on tirait des périodiques dépourvus de lecteurs ; mais, tandis qu'il se promenait au milieu des casses, tout maculé d'encre et fleurant le papier humide, il avait la nostalgie des montagnes couvertes de pins, de chênes-lièges et de rouvres, il rêvait aux taillis s'ouvrant devant le muflle des daims qui bramaient, il était hanté par la vision des grands espaces de ciel bleu que bornaient dans le lointain les cimes neigeuses du Guadarrama, semblables à un rempart dont les créneaux d'argent s'illumineraient sous le soleil.

C'était un insociable ; il étouffait en ville ; il détestait les rues encombrées de gens qui, sur le trottoir, se hâtent tous dans la même direction. Il avait fini par se marier avec la fille d'une chiffonnière, et il avait abandonné son métier pour adopter celui de sa femme. Mais on le voyait rarement conduire la carriole à Madrid ; il n'était chiffonnier que pour la frime ; sa vraie profession, c'était le braconnage.

— Je suis né pour l'action violente, déclarait-il à Maltrana, pour vivre dans de continuelles aventures où je risque ma peau. Pourquoi serais-je demeuré dans une ville à aligner des caractères de plomb sur le composteur et à m'anémier par ce travail de femme ? Je suis un lutteur, moi ; j'aime à me mesurer tous les jours avec la mort, à esquiver ses cornes et à ramasser mon pain entre ses sabots. J'aurais été un fameux soldat, mon ami : car j'aime la vie sauvage et la guerre. Mais il n'y a plus de guerres, de véritables guerres comme celles d'autrefois ; où chaque homme tirait sa puissance de ses muscles et de sa cervelle. Ah ! combien il y a de gens au bagne qui me ressemblent, de gens qui, à d'autres époques, auraient été des héros !...

De son ancienne profession, le Mosco avait gardé un certain respect pour les hommes de lettres, et c'était même ce sentiment qui lui avait inspiré de la sympathie pour Maltrana, dès sa première rencontre avec le jeune homme chez la *señora* Eusebia. Mais d'ailleurs il était bien persuadé que les écrivains d'aujourd'hui étaient très inférieurs à ceux de jadis, et, pour preuve, il citait les noms de Tel et Tel qui, vingt ans auparavant, dans des journaux ou dans des revues à faible tirage, avaient signé des articles dont la postérité avait totalement perdu la mémoire. Mais pour le Mosco ces noms-là étaient encore vivants, et il manifestait une vive surprise lorsque Maltrana lui avouait sans détour ne les avoir jamais entendus. Au surplus, ce que le Mosco admirait principalement chez ces génies oubliés, c'étaient

des qualités rares et singulières, qui n'avaient qu'un lointain rapport avec la littérature. L'un avait cela de merveilleux qu'il écrivait toujours en chantant, et que les bruits les plus forts ne le dérangent pas dans sa besogne : on aurait pu tirer à côté de lui des coups de canon sans lui faire lever la tête. Un autre avait une adresse extraordinaire pour échapper à ses créanciers, et, chaque fois qu'on lui apportait des épreuves, on le trouvait en compagnie d'une nouvelle femme. Quels types ! Toujours sans le sou, toujours devant à l'imprimerie plusieurs tirages, toujours affamés de pesetas, mais néanmoins gais comme des castagnettes et débitant des blagues qui faisaient éclater de rire les compositeurs. Celui de tous que le braconnier se rappelait avec le plus d'enthousiasme, c'était un monsieur élégant et grave qui, pour rédiger de longs articles sur la politique internationale, venait s'asseoir dans un coin quelconque de l'imprimerie et se mettait à écrire sans ôter ses gants.

— Sans ôter ses gants ! Y a-t-il aujourd'hui beaucoup d'écrivains qui seraient capables de faire la même chose ?

Certains dimanches, le Mosco invitait le jeune homme à déjeuner, en lui annonçant qu'un sien frère viendrait de Madrid. Ce frère était le *señor* Manolo, surnommé « le Fédéral », personnage considérable entre tous ceux qui vendaient du papier imprimé.

Maltrana connaissait bien le Fédéral, célèbre dans

les rédactions par son langage obscur non moins que pittoresque et par ses jugements péremptoires sur la politique. Manolo se présentait aux bureaux des journaux, avec sa large face de curé toujours en sueur, avec ses yeux à fleur de tête et horribles, tantôt « en tant qu'industriel », pour se plaindre du retard que mettait l'administration à distribuer « le papier », tantôt « en tant que citoyen conscient », pour réclamer, au nom du « comité fédéraliste » du district, l'insertion de quelque manifeste contre les « unitaristes », secte aussi nuisible au pays que les monarchistes eux-mêmes.

Maltrana, quoi qu'il ne fût pas inscrit sur la « liste du parti », quoi qu'il ne fût qu'un misérable « unitariste » incapable de comprendre certaines choses, avait gagné l'amitié du camelot qui le trouvait sympathique, tout en regrettant que ce garçon-là ne fût qu'un « citoyen inconscient ».

— Quand il vous plaira de prendre une consommation avec moi, disait-il au jeune homme, vous savez où je tiens boutique : à la Puerta del Sol, depuis cinq heures jusqu'à huit heures du matin, sur le trottoir de la Pharmacie Borrel, quelque temps qu'il fasse, même s'il pleut des hallebardes ou s'il grêle des capucins la tête la première !

Ni les averses ni la neige ne réussissaient à le chasser de sa « boutique ». Dès le point du jour, il arrivait avec ses aides chargés de journaux en paquets. Il avait sa spécialité, qui était de fournir les revendeurs de la banlieue. Tous ces gens-là, gamins, hommes déguenillés, vieilles femmes, l'entouraient en

braillant, les mains tendues afin d'être les premiers servis. Il ne perdait pas la tête en présence de cette foule impatiente : sa longue « vie politique » l'avait familiarisé avec de bien autres tumultes.

— De l'ordre, citoyens, et un peu de tenue ! Faites en sorte qu'on n'ait pas à dire du mal du quatrième état ! Chacun aura son tour, selon son numéro d'inscription et conformément aux droits de son autonomie respective !

Après quoi, sans se départir d'un calme parfait, il distribuait les liasses de journaux et percevait le produit des ventes faites la veille, tenant de mémoire en partie double sa comptabilité compliquée, appréciant d'un coup d'œil l'exacte quantité de billon qu'on lui remettait, faisant sonner les pièces d'argent sur l'asphalte avec tant de force qu'elles rebondissaient dans sa main comme des balles de caoutchouc.

Les déjeuners du dimanche, chez le Mosco, étaient paisibles. Feliciano, la fille du chasseur, dressait la table ou se tenait immobile contre le mur, les regards fixés sur Maltrana. Lorsque celui-ci parlait, elle semblait boire ses paroles, avec une expression admirative dans les yeux, comme subjuguée par la culture du jeune homme, culture qui semblait encore plus remarquable dans cette grossière compagnie.

Maltrana la regardait aussi, quelquefois. Charmante, la fille du Mosco ! A chaque visite, il la trouvait plus belle. Il devinait bien qu'elle l'admirait ; mais ces yeux noirs, grands ouverts pour ne con-

templer que lui, inspiraient seulement au jeune homme une vague reconnaissance. Jamais il n'avait songé à la possibilité de gaspiller son temps avec une femme : ça, c'était bon pour les heureux, pour les gavés.

Le *señor* Manolo mangeait à belles dents et ne tarissait pas d'éloges sur la venaison du Pardo, si tendre, si savoureuse, parfumée de thym et de romarin : toutes les bonnes odeurs du parc ! Les dimanches, il se les réservait pour se reposer et pour s'isoler. Il ne vendait guère de gazettes, ces jours-là. C'était à peine si, de grand matin, il distribuait un peu de « papier » à la racaille loqueteuse qui le persécutait. Mais, malgré lui, les soucis du métier le hantaient au milieu de ses loisirs, et il cessait de manger pour demander au Mosco et à Maltrana :

— Où peut bien être, à cette heure, la grande escouade ?

Les autres haussaient les épaules avec indifférence. La « grande escouade », c'était un groupe de camelots à la voix claironnante, à l'imagination riche en boniments alléchants, l'aristocratie de la profession, qui se consacraient spécialement à lancer des journaux nouveaux et à offrir avec un rabais énorme des livres manquant d'acheteurs.

Après de longues réflexions, le *señor* Manolo indiquait à ses amis les parages où évoluait probablement la fameuse escouade.

— Elle doit courir la rue de Saragosse et y vendre la plainte faite sur le dernier crime : un crime qui intéresse beaucoup le quatrième état !

« Le quatrième état », c'était son mot favori ; mais il en faisait un usage si fantaisiste qu'on avait souvent de la peine à en deviner la signification. « Le quatrième état », c'était tantôt les vendeurs de journaux, tantôt les acheteurs de journaux, tantôt toute la classe des prolétaires.

Après le repas, le Mosco faisait une grande faveur à ses hôtes : il leur montrait *la bicha*¹, c'est-à-dire le furet, le joyau de la maison, l'être qu'il aimait le plus au monde. Il allait prendre dans le double fond de la caisse la bête féroce en miniature, qui étirait son corps allongé, ondulait comme un reptile, griffait avec ses pattes les doigts calleux du chasseur.

Celui-ci élevait jusqu'à sa propre bouche la petite gueule moustachue, aux dents acérées, et l'animal lui caressait les lèvres avec la pointe de sa langue fine, délicatement dardée comme celle d'un chat qui boit.

— Est-il assez joli ! s'écriait le Mosco. Regarde-moi ça, Isidro ; il n'a pas son pareil dans le monde. Je l'ai acheté cinquante réaux à Colmenar. Il ne se laissait toucher par personne ; il a presque coupé le doigt d'un homme à la main duquel il s'était cramponné si fort que ni Dieu ni diable ne lui auraient fait lâcher prise. Eh bien, je l'ai apprivoisé, comme tu vois. Mais ce que je fais avec lui, il n'y a que moi qui puisse le faire. Essaie un peu de le prendre : il te mordra cruellement. Et quel poil soyeux ! Passe-lui

¹ « La bestiole. »

donc la main sur le dos, pour sentir. N'aie pas peur : je le tiens bien.¹

Et il célébrait les mérites du répugnant et sanguinaire animal, capable de chasser sept jours de suite sans fatigue, tuant parfois jusqu'à cinquante lapins, et toujours aussi avide de carnage. Quand on le mettait à l'entrée d'un terrier, il fallait lui attacher une corde à la patte pour le ramener, quand il s'endormait ivre de sang. Et le Mosco, sans cesser de discourir, tirait de sa poche un petit morceau de fromage, le mettait entre ses lèvres et l'offrait au furet, qui avançait la tête et venait le dévorer en accomplissant de bizarres contorsions. Ensuite, la conversation ne manquait jamais de tomber sur la chasse clandestine, et le Mosco donnait à ses amis toute sorte de renseignements qu'ils écoutaient avec une vive curiosité.

Le braconnage se pratiquait jusque dans les cantons les plus reculés du domaine royal, à Goloso, à San Jorge, à Valdelaganar, près de Viñuelas ; mais, d'ordinaire, on se contentait d'aller à Valdepalomo, à la Portillera, à Querá. Quelques gaillards se risquaient même à traverser le Manzanares et à chasser dans les parties réservées pour les tirs de la cour, à l'Atalaya, à Valdelapeña, à Trofas et à la Zarzuela.

Les braconniers allaient ordinairement deux par deux, et la paire se nommait *cuadrilla*¹. Jamais ces

¹ Ce mot, qui paraît emprunté au langage de la tauromachie, signifie « troupe » ou « équipe ».

compagnons ne s'abandonnaient l'un l'autre dans le danger, et, lorsqu'ils étaient obligés de fuir dans des directions différentes, ils savaient toujours l'endroit où ils se retrouveraient pour partager avec une équité fraternelle le produit de la chasse. Beaucoup d'entre eux étaient des ouvriers de tuileries, qui manquaient de travail pendant la mauvaise saison. Quelques *cuadrillas* avaient aussi comme auxiliaire un jeune garçon qui portait l'« aiguille », c'est-à-dire la lourde barre de fer, pointue par un bout et garnie d'un anneau à l'autre bout, avec laquelle on démolissait les terriers pour ouvrir un passage au furet, lorsque celui-ci ne pouvait plus sortir des galeries souterraines. Ces apprentis braconniers tenaient l'« aiguille » suspendue à leur épaule par une corde, comme un fusil en bandoulière, et ils étaient très fiers de participer aux aventures et aux périls des hommes.

Chaque *cuadrilla* avait ses chiens : des chiens de toutes les races, de tous les aspects, de tous les pelages, les uns bien nourris et de formes élégantes, les autres à longs poils hirsutes et malpropres, mais tous également bien dressés à garder le silence, à ne jamais aboyer, à ne jamais hurler, toujours graves et circonspects comme de vieux soldats qui attendent la bataille.

Le Mosco ne pouvait se rappeler sans attendrissement l'un de ceux qu'il avait eus, *Puesto en ama*¹. C'était un chien prodigieux, qui faisait l'étonne-

¹ « Mis en nourrice. »

ment des gardes et qui était le cauchemar des hauts fonctionnaires du Pardo. Son maître l'emmenait aux endroits où viennent boire les chevreuils, et, quand une de ces pauvres bêtes s'approchait, on pouvait dire qu'elle était morte. *Puesto en ama* s'élançait sur elle à travers les taillis ; dans l'impétuosité de leur course, les deux animaux cassaient les branches et faisaient un bruit d'ouragan, tandis que le braconnier, chaussé de légères sandales, se mettait à leur poursuite. Lorsque le chien avait atteint le chevreuil, il le mordait entre les pattes de derrière, à la partie la plus sensible, de sorte que le chevreuil tombait par terre en bramant de douleur, jusqu'à ce que le Mosco, survenu, lui donnât le coup de la mort. Tout cela, c'était l'affaire de quelques minutes. Mais, hélas ! un jour ce valeureux collaborateur avait succombé. Les gardes, pour se débarrasser de lui, s'étaient réunis en grand nombre, s'étaient déployés en tirailleurs, et, par une décharge de mousqueterie, l'avaient abattu non loin de son maître ; puis, de joie, ils avaient emporté triomphalement le cadavre jusqu'aux bureaux de l'administration, qui l'avait fait empailler, avec des yeux de verre, pour le garder comme une des curiosités de la résidence royale. Après ce récit, le Mosco ne manquait jamais d'ajouter :

— Et dire que le brigand qui a si lâchement tué le meilleur de mes chiens vit encore ! Dire que je ne l'ai pas tué à son tour !

A force d'entendre le Mosco raconter ses expéditions nocturnes, Maltrana et Manolo éprouvèrent le

désir de prendre part à l'une d'elles. « A une seule, bien entendu ! Ils voulaient voir ce que c'était, pas davantage ! » Mais certains détails dont le braconnier faisait mention, refroidissaient brusquement leur enthousiasme, et ils n'étaient plus si pressés d'aller chasser au Pardo.

— Hier soir, leur disait-il, du côté de Somontes, les gardes ont envoyé du petit plomb au *Bonifa*, un pauvre bougre qui ne sait pas se tirer des pieds... La semaine dernière, au Goloso, ils ont mis la main au collet du Bastian et du Paleto, les ont roués de coups, et ces pauvres diables sont maintenant à la prison de l'Escorial... Aux Caños Quebrados, il y a un assassin de garde qui commence par faire feu et qui crie ensuite : « Halte-là ! »... A Navachescas, il y a un autre bandit qui a tué deux braconniers et qui serait très heureux, dit-on, de m'avoir au bout de son escopette... Les gardes montés sont les plus à craindre de tous. L'un d'eux a un cheval qui est terrible. Cette bête infernale, plus perspicace et plus malfaisante que les hommes, s'acharne à poursuivre le braconnier, le mord, le renverse entre ses pattes, le piétine sous ses sabots, jusqu'à ce que le cavalier, mettant pied à terre, vienne au secours du malheureux, afin de pouvoir le conduire vivant à la prison... Et on s'expose à tout ça pour un bénéfice dérisoire ! C'est à présent l'époque de la reproduction, et les lapins sont si maigres qu'on ne les vend pas plus d'une peseta la paire. On risque donc souvent sa vie et sa liberté pour gagner six ou huit réaux par jour ; ce qui n'empêche pas les gardes,

qui, eux, touchent de gros appointements, de traquer sans pitié ces pauvres meurt-de-faim !

Au récit de ces fâcheux incidents, Manolo et Maltrana échangeaient des regards d'intelligence : « Entendu ! C'était partie remise. » Mais le Mosco, comme pour s'amuser de leur frayeur, montrait alors un singulier empressement à les emmener ; si bien qu'à la fin, piqués au jeu, le journaliste et le camelot acceptèrent l'invitation. Après tout, en allant une seule fois braconner au Pardo, on avait grand'chance de ne faire aucune mauvaise rencontre, puisque le Mosco lui-même passait souvent des mois sans apercevoir un garde. Bref, le rendez-vous fut fixé pour le lendemain, à la tombée de la nuit, dans un cabaret qui se trouvait sur la route.

A l'heure convenue, Maltrana et Manolo se rejoignirent à la *glorieta* des Cuatro Caminos. Ils avaient endossé leurs plus mauvais habits, si tant est que l'un et l'autre fussent bien sûrs d'en avoir qui méritassent d'être appelés meilleurs ; ils portaient de vieilles casquettes rabattues sur les yeux, et ils avaient tout à fait la mine de conspirateurs qui ont conscience de la tragique gravité de leur entreprise.

C'était le camelot qui servait de guide, parce qu'il connaissait le lieu du rendez-vous. Ils quittèrent la grand'route à Bellasvistas et s'engagèrent dans un chemin creux, entre des tuileries et des murs de jardin près desquels coulaient, écumeuses et bruissantes, les eaux d'un canal. Déjà la nuit tombait ; le ciel était d'un bleu violacé ; au sommet des

hauteurs sombres qui fermaient l'horizon, des touffes d'arbres se détachaient en noir sur une longue bande d'or pâle. Une étoile d'une clarté laiteuse voguait dans la brume légère. Les clochettes d'invisibles troupeaux tintaient, lentes et mélancoliques ; les chiens des *huertas*¹ aboyaient ; des chariots grinçaient au loin. Les fenêtres de quelques habitations rurales, perdues au milieu de terrains vagues, commençaient à s'éclairer.

Enfin ils aperçurent une sorte de cabane isolée, basse, sans autres ouvertures que la porte et deux étroites fenêtres. C'était le lieu du rendez-vous, le *Ventorro de las Latas*², construit avec de vieilles boîtes de conserves en guise de briques. La toiture était faite avec des feuilles de fer-blanc arrachées à des bidons de pétrole ; de grosses planches vermoulues, engagées dans le mur extérieur, servaient de bancs. Ils entrèrent dans la petite salle enfumée et ils demandèrent un verre de vin, pour attendre le Mosco.

Un quart d'heure plus tard, celui-ci parut. Dans un petit sac pendu à son cou, il portait le précieux furet pelotonné au fond de la prison de toile et cherchant la chaleur contre la poitrine de son maître. Près du braconnier était le jeune *Chispas*³, grinçalet d'une vivacité simiesque, qui, plein d'admiration pour le Mosco, n'avait pas d'autre rêve que de vivre comme lui de la chasse prohibée.

¹ Jardins potagers et fruitiers.

² « Le cabaret du fer-blanc. »

³ « Étincelles. »

Chispas tenait l' « aiguille » sur son épaule et avait dans sa ceinture les bourses que l'on poserait à l'entrée des terriers, pour prendre les lapins fugitifs. Deux chiens complétaient l'équipage de la *cuadrilla*. Toute la petite troupe se mit en marche.

— Pour le moment, dit le Mosco à ses compagnons, vous pouvez causer et fumer. Nous sommes encore en pays sûr. Je vous avertirai quand il faudra ouvrir des yeux de lynx.

Les deux néophytes suivaient à pas légers le braconnier qui, tout en marchant, leur faisait part de ses réflexions personnelles.

— Cela n'a pas le sens commun, disait-il, d'aller à pareille besogne avec des gens comme vous. Mais, cette nuit-ci, nous chasserons pour rire. Une simple amusette ! Nous visiterons quelques terriers, afin de vous donner une idée de la chose. Les chevreuils et les cerfs vont être bien contents, lorsqu'ils s'apercevront que je n'ai point affaire à eux.

Ensuite il leur demanda s'ils s'étaient bien restaurés, avant de partir. Dans la montagne, ils ne rencontreraient que des ruisseaux où ils pourraient boire une gorgée d'eau, mais c'était tout ; et encore valait-il mieux ne pas s'en approcher, parce que c'étaient les endroits les plus surveillés par les gardes. Mais, quand ils seraient de retour aux Carolinas, il leur ferait une *cachuela*¹ dont ils se purlècheraient les babines.

— Mais es-tu certain que nous ne nous trouve-

¹ Fressure de lapin à la chasseur.

rons pas nez à nez avec les sbires? demanda Manolo, inquiet.

— J'espère ne pas les voir. Mais, tu sais, je ne réponds de rien. Le hasard est si grand !

Un long silence accueillit ces paroles peu réjouissantes. Pour distraire ses compagnons de leurs tristes pensées, le Mosco recommença de bavarder. Il leur décrivit l'immensité du Pardo : quatorze lieues carrées de terre, que les rois se réservaient pour leurs chasses ; et cela sans compter la Casa de Campo¹, la Granja², le Domaine d'Aranjuez³, d'autres domaines encore dont il ne se rappelait pas les noms. Cette observation fit oublier à Manolo son inquiétude et le ramena soudain à sa marotte.

— Ah ! s'écria-t-il, quand l'autonomie sera ce qu'elle doit être, un tel scandale prendra fin. Nous créerons sur les rives du Manzanares une *huerta* qui dégotera celles de Valence et de Murcie. Nous jetterons les arbres à bas, pour que nos coreligionnaires du quatrième état aient du bois de chauffage, et nous labourerons le sol, pour qu'il produise du blé. Vive le pain à bon marché !... Quatorze lieues de terre affectées au divertissement d'un seul homme, alors que le quatrième état ne jouit que de sept pieds carrés, au cimetière !

¹ Vaste parc créé par Philippe II, en face du Palais royal de Madrid, sur la rive droite du Manzanares.

² Palais et domaine royal situés à San Ildefonso, non loin de Ségovie.

³ Palais et domaine royal situés au sud et à environ 50 kilomètres de Madrid, un peu au-dessus du confluent du Tage et du Jarama.

Cependant Maltrana considérait les chiens qui ouvraient la marche, silencieux, le cou tendu, l'oreille dressée, scrutant l'horizon noir sans prêter la moindre attention à leurs congénères qui aboyaient dans les fermes lointaines. On avait cheminé plus d'une heure et on ne voyait pas encore les murs du Pardo. Le Mosco remarqua l'essoufflement de ses compagnons, la peine qu'ils avaient à gravir les côtes, dont les cailloux se détachaient et roulaient sous leurs pieds.

— Du courage ! leur dit-il. Je m'attendais bien à vous voir tirer la jambe. Vous êtes des citadins, vous autres : vous ne savez pas marcher. Et pourtant ce n'est qu'une promenade !...

Ils traversèrent le lit sablonneux de deux torrents à sec. Maltrana, en s'arrêtant sur un mamelon pour souffler, se retourna et vit en arrière, au-dessus des noirs plissements du terrain, quelque chose comme une lueur d'incendie qui répandait ses teintes rouges dans une large portion du ciel. C'était la buée lumineuse de Madrid invisible. A une moindre distance, sur la ligne irrégulière de l'horizon, apparaissaient d'innombrables points de lumière, tantôt en groupes serrés, tantôt en longs chapelets. On aurait dit que la terre était un sombre miroir d'asphalte où se reflétaient les étoiles.

Le Mosco, avec l'assurance d'un homme qui connaît bien les lieux, étendit le bras et donna des explications. De toutes ces lumières, les plus voisines étaient celles de Bellasvistas et des Carolinas ; un peu plus loin, c'étaient celles de Chamartin et de

Tetuan ; les autres, à peine visibles parmi la houle des ombres, c'étaient celles d'Aracava, de Pozuelo d'Alcorcon ; et là-bas, là-bas, si loin que, pour les distinguer, il fallait avoir, comme le braconnier, des yeux de hibou, c'étaient celles de l'Escorial.

En descendant du mamelon, ils rencontrèrent un large ruisseau. Le Mosco se baissa et prit Maltrana sur ses épaules, malgré les protestations du jeune homme qui ne voulait pas se laisser porter. Mais c'était la coutume des braconniers, de se porter ainsi l'un l'autre pour passer les ruisseaux : celui qui avait porté à l'aller, était porté au retour. De cette façon, chacun se mouillait également. Les malades seuls, c'est-à-dire ceux qui étaient encore en convalescence ou qui souffraient des fièvres, étaient exempts de cette réciprocité. Or le Mosco considérait ses débiles acolytes comme de vrais malades.

De l'autre côté du ruisseau, le chemin s'engageait entre deux hautes clôtures de plantes épineuses. Là, le Mosco avertit Maltrana et Manolo de jeter leurs cigarettes : on entrait en territoire ennemi. Ce lieu s'appelait le *Mal Paso*¹, et souvent les gardes, sortant des limites de leur juridiction, venaient s'y embusquer pour surprendre les chasseurs, lorsque ceux-ci retournaient chez eux. C'était là, précisément, qu'ils avaient à moitié tué d'une balle son ami le *Garrucho*², une nuit que les deux braconniers rapportaient chacun un chevreuil sur leurs épaules.

¹ « Le mauvais passage. »

² « L'Andaillot. » Nom d'un petit cercle ou anneau, soit de fer, soit de bois, qui sert à enverguer les voiles.

Le pauvre diable, après guérison de sa blessure, avait été expédié au bagné d'Alcalá pour crime de « grande chasse ». Quant au Mosco, il avait réussi à s'enfuir sans lâcher sa charge.

— Une injustice, grommela le Mosco, un abus ! Cet endroit-ci n'est pas à eux, et, hors de l'enceinte murée, il n'y a que des promeneurs comme vous et moi. Mais les gardes appartiennent à la maison royale, et il n'existe ni tribunal ni Dieu qui consentirait à leur donner tort.

Ils continuèrent à marcher une bonne heure sur des terres mouvantes, pleines de cailloux contre lesquels ils trébuchaient. Maltrana, en traversant une vigne, buta contre un vieux cep et se meurtrit une jambe. Mais où donc étaient-ils, ces fameux bois du Pardo ? Est-ce qu'ils fuyaient devant eux à travers les ténèbres ?

— Courage ! répétait le Mosco à voix basse. Nous touchons au but. Je vois les murs.

Ces murs, ni Manolo ni Maltrana ne les apercevaient ; et le dernier, traînant sa jambe endolorie, avançait péniblement, les yeux fixés sur Vénus qui brillait à l'horizon. Quand il gravissait une côte, la planète montait dans le ciel ; quand il redescendait, elle redescendait aussi, jusqu'à paraître au niveau du sol. Elle semblait se jouer des quatre noctambules, tantôt les invitant à la poursuivre, tantôt se sauvant de sommet en sommet devant eux.

Ils arrivèrent enfin au pied du mur. Maltrana en considéra la hauteur avec un étonnement effaré. « Ce n'était pas un simple mur, c'était la muraille de la

Chine ! Et il fallait passer là-dessus ? Quant à lui, il aimait mieux se coucher par terre et attendre le retour des autres : il était trop fatigué. »

— Silence ! fit le Mosco. Tu passeras. Je me charge de ta personne.

Déjà le braconnier et son aide préparaient l'escalade, se parlant d'une voix sans timbre et sans résonance, marchant si doucement que leurs pas ne faisaient aucun bruit. Maltrana les comparait mentalement à des fantômes.

— Allons, Chispas !

Chispas appuya un pied sur les mains du Mosco, et, en une seconde, il fut à califourchon sur la crête. Puis ce fut le tour des chiens. Ces bêtes connaissaient leur devoir ; elles se laissèrent prendre et soulever par le Mosco, s'accrochèrent au haut du mur avec leurs pattes, se hissèrent, s'aplatirent sur le faite, s'y tinrent un instant en équilibre, puis sautèrent de l'autre côté, sans autre bruit qu'un léger froissement de feuilles sèches. Ensuite Maltrana se sentit empoigné par les jambes et porté en l'air, tandis que Chispas, le saisissant d'en haut par les bras, l'attirait vers lui ; et, sans trop savoir comment, il se trouva tout à coup sur le mur, étourdi de cette rapide assumption, le corps froissé par les aspérités des briques.

— Oh ! la belle cible que ferait ce *gachó*¹ ! ricana tout bas le braconnier. Le beau coup de fusil que perdent les gardes !

¹ « Garçon », mot gitane.

Maltrana eut à peine la force de protester. « Une plaisanterie qui n'était guère de saison et qui donnait la chair de poule ! » Mais il était entièrement en la puissance de ses compagnons goguenards, et, toujours avec l'aide de Chispas, il dut se laisser choir de l'autre côté du mur. Manolo, plus agile, escalada sans trop de peine. Un moment après, le Mosco rejoignit la petite troupe.

Ils étaient dans la ratière, et Maltrana songeait avec anxiété que, s'ils avaient la malchance d'être surpris par les gardes, jamais il ne pourrait franchir de nouveau un obstacle si difficile. Mais bientôt la peur fit place à un autre sentiment : ce qu'il avait devant lui, c'était un monde nouveau qui l'émerveillait.

La forêt immense, rendue plus belle par la clarté diffuse des constellations, avait un vague aspect de jardin enchanté. Les épais buissons de cistes, entre lesquels tournaient des sentiers sinueux, ressemblaient à des roseraies centenaires. La terre paraissait blanche, d'une blancheur de lait ; les arbres formaient des voûtes où s'enchevêtraient le noir treillis des branches, et, dans les espaces vides, les étoiles faisaient voir leurs yeux clignotants. Au sommet des collines, des pins solitaires détachaient leurs parasols sur le bleu du ciel, les uns droits et fiers, les autres obliques, comme s'ils voulaient se coucher. On ne voyait pas les fleurs de ce jardin étrange ; mais Maltrana les imaginait énormes, telles que jamais il n'en avait vu s'épanouir à la lumière du soleil. Dans l'air flottait un parfum de résine si âcre et si épais qu'en

le respirant on croyait le mâcher. A l'improviste, des cris d'oiseaux invisibles s'élevaient parmi le silence. Tout cela, c'était la fantastique forêt de Siegfried, dans l'opéra de Wagner.

Maltrana doutait presque de la réalité de ce spectacle. Apparemment ce n'était qu'un songe. Ces chiens muets, qui ne respiraient pas et qui tournaient les regards vers leur maître comme pour aboyer avec les yeux, c'étaient des chiens de rêve ; et c'étaient aussi des figures de rêve, ces deux chasseurs qui marchaient comme des ombres, en se baissant de temps à autre et en se parlant sans remuer les lèvres. Le sable criait sous les pas du jeune homme, et, dans le profond silence, ce faible bruit lui paraissait si fort, si éclatant que les gardes devaient l'entendre à plusieurs lieues de distance. Par instants, la forêt s'agitait avec de sonores ondulations. Un coup de vent, secouant une branche, donnait le signal ; et aussitôt tous les arbres frissonnaient, oscillaient. Ormes, pins, yeuses, chênes balançaient leurs têtes ; l'orchestre immense retentissait ; la symphonie sauvage se propageait d'un bout à l'autre de la forêt, éveillant les échos dans le creux des vallons, montant aux notes aiguës dans les régions hautes, s'atténuant dans les régions basses jusqu'à n'être plus qu'un soupir de harpe tremblante.

Maintenant Maltrana ne pensait plus à avoir peur ; ses jambes fléchissaient de fatigue, mais son âme était séduite par la majesté du passage nocturne.

Le Mosco, qui connaissait tous les bons endroits, fit halte près d'un grand chêne. Là s'ouvraient des

terriers qui certainement n'étaient pas vides. Sur son ordre, Manolo et Maltrana s'accroupirent. Les chiens, muets, tournaient autour de l'arbre, flairant le gibier souterrain. Chispas disposa les bourses aux entrées des galeries, et le Mosco tira le furet de son sac. La *bicha* avait au cou un petit grelot, et à la patte la corde qui la forcerait à revenir vers son maître. Le faible tintement se perdit sous terre.

Manolo suivait avec attention les opérations du Mosco ; mais Maltrana s'était couché tout de son long et contemplait le ciel d'un azur sombre, givré d'étoiles. Il avait bien affronté le danger pour voir les braconniers à l'œuvre ; mais, à présent qu'il les avait vus, il se désintéressait des résultats de l'opération.

Chispas laissa échapper un petit cri de joie, puis un autre, puis un autre encore. Trois... quatre... cinq ! Le furet faisait de la bonne besogne. A mesure que les lapins venaient se prendre dans les bourses, les uns sans blessure, les autres avec la tête déchirée et sanglante, l'aide-braconnier les ramassait, et, après les avoir étranglés de ses doigts nerveux, il les passait à Manolo. Celui-ci riait avec une joie brutale de Nemrod destructeur, puis tendait les pièces toutes chaudes à Maltrana, pour les lui faire tâter.

Quand les terriers furent épuisés, le Mosco tira la corde et ramena le furet. Mais l'ivresse du sang avait excité la bête, et le chasseur lança un juron étouffé, avant de la remettre dans le sac : elle lui avait mordu un doigt.

Le jeune homme quitta, non sans regret, son lit de

feuillage pour suivre la *cuadrilla* qui s'en allait à la recherche de nouveaux terriers. « Puisqu'on avait vu, pourquoi ne retournait-on pas à la maison ? »

— Retourner à la maison ? bougonna le Mosco. Sacrebleu ! la nuit s'annonce trop bonne !

Ils marchèrent encore deux heures durant, afin de gagner certaines parties du bois que le braconnier savait très giboyeuses. Maltrana profitait de toutes les haltes pour s'allonger sur les feuilles. La planète qu'il avait contemplée en cours de route ne luisait plus sur l'horizon, et de nouveaux astres s'élevaient dans le ciel. Le jeune homme, de plus en plus charmé par la beauté de la forêt, se disait à lui-même que, décidément, le défrichement du bois projeté par le camelot, dès qu'aurait triomphé le principe de l'autonomie fédéraliste, serait peut-être une réforme très révolutionnaire, mais que, l'utilité publique dût-elle en hurler de rage, ce serait beaucoup moins beau, quand on aurait mis la charrue dans le vaste domaine.

Un signe d'alarme, donné par les chiens, tira Maltrana de ses rêveries : les deux bêtes s'avançaient avec précaution, s'arrêtaient à chaque instant, tournaient les yeux vers leur maître ; leurs queues avaient des mouvements qui exprimaient l'indécision ; leurs oreilles se dressaient d'inquiétude.

— Chut ! murmura le Mosco, pour avertir ses amis de se tenir cois dans le fourré.

Ils étaient tous à genoux, appuyés sur les mains, allongeant la tête pour mieux entendre. Mais un chien grogna d'une façon presque imperceptible, et

le Mosco parut se tranquilliser. Il y avait bien quelqu'un dans le voisinage, mais ce n'était pas un ennemi. Jamais les chiens ne grognaient à l'approche des gardes ; quand ils se décidaient à le faire, c'était qu'ils avaient reconnu des chasseurs.

Le Mosco se releva, se donna sur la cuisse quelques coups du plat de la main ; et aussitôt, de l'autre côté du fourré, des coups semblables répondirent, comme reproduits par un écho. Puis il porta le dos de sa main à sa bouche, et un léger sifflement d'oiseau de nuit traversa le silence. Tout de suite un autre sifflement se fit entendre. Et les branches s'écartèrent, livrèrent passage à deux hommes courbés, que deux chiens accompagnaient. Ceux du Mosco allèrent se frotter silencieusement contre leurs congénères.

— Qu'est-ce que vous avez pris ? demanda le Mosco à ces hommes.

— Rien ! Trois lapereaux...

— Bonne chance !

Et chacune des *cuadrillas* s'éloigna de son côté.

Le Mosco s'arrêta une seconde fois dans un taillis où l'on percevait, à peu de distance, le clapotis d'une eau invisible courant entre les cailloux. Tandis que les chasseurs procédaient au furetage, Maltrana, distrait et regardant aux alentours, vit soudain surgir au-dessus des broussailles deux croix à plusieurs branches, rudes, informes, comme taillées à coups de hache ; puis un mufle noir, verni par l'humidité, apparut dans le feuillage, et des yeux larmoyants et brillants se fixèrent sur lui, une

seconde. Troublé par la surprise, il s'imagina voir un horrible monstre, un digne produit de la forêt enchantée, quelque chose comme le dragon de cette légende wagnérienne qui, dès les premiers pas, s'était présentée à sa mémoire. Il se dressa d'un bond. Aussitôt les croix disparurent et les broussailles grincèrent, froissées par une galopade.

— *Rediós*¹ ! s'écria involontairement le Mosco. Et moi qui n'ai pas apporté mon fusil ! Les cerfs le savent bien, les gredins, et ils se fichent de moi !

Après un commencement de poursuite, les chiens, s'apercevant que leur maître demeurait immobile, revinrent à côté de lui. La fuite du fauve ôta au Mosco l'envie de continuer la chasse.

— Allons-nous-en. Pour ce que nous faisons ici !...

Et ils battirent en retraite, marchant droit au mur d'enceinte. Quand Maltrana, après avoir de nouveau escaladé le mur, avec l'aide de ses compagnons, se retrouva dans la campagne déserte et noire, il poussa un soupir de soulagement. Désormais il était presque sûr de n'avoir plus à craindre l'escopette des gardes.

— Il est deux heures du matin, dit le Mosco. Nous serons rentrés chez nous avant l'aube.

Chispas et le braconnier cheminaient alertement, sans la moindre fatigue, mais peu satisfaits de l'expédition. Ils ne rapportaient qu'une dizaine de lapins : c'était une nuit presque perdue.

Lorsqu'ils repassèrent au sommet du mamelon, Maltrana revit les groupes et les chapelets de lu-

¹ Juron qu'on pourrait traduire par « Dieu de Dieu ! »

mières, le nuage de clarté rougeâtre qui flottait sur Madrid. La grande ville reposait, enveloppée dans cette buée sinistre, tandis qu'aux alentours s'agitaient dans l'obscurité les aventuriers de la vie, insoucieux du péril. A considérer ainsi la capitale, le jeune homme crut y reconnaître un symbole de la civilisation moderne, où l'inégalité est implacable. Les heureux, les repus, protégés par un ordre social dont ils sont les seuls à recueillir les avantages, dormaient au chaud, dans leurs maisons bien closes, avec l'agréable torpeur d'une digestion copieuse. Mais, au delà du cercle rouge formé par l'illumination urbaine, dans la zone d'ombres occupée par l'inconnu, des yeux irrités brillaient au fond des ténèbres, des griffes s'affilaient, des appétits de bêtes affamées rôdaient sournoisement. Les rebuts de la société, les vagabonds, les hors-la-loi n'osaient pas encore se montrer en plein jour et s'attaquer aux heureux. Mais un jour viendrait où la horde des misérables, plus hardie, se ruerait sur la cité opulente, se saisirait des richesses et du bien-être monopolisés jusqu'alors par les privilégiés ; et cette horde aurait pour elle la force, sur laquelle les privilégiés avaient toujours fondé le meilleur de leurs droits.

IV

LE second jour du carnaval, dans l'après-midi, en sortant de la rue des Artistes, Maltrana, incertain, s'arrêta aux Cuatro Caminos. Descendrait-il à Madrid, ou monterait-il vers Bellasvistas et les Carolinas ?

Il avait horreur du carnaval madrilène, grossier, monotone, et qui n'offre pas d'autre plaisir que celui d'avoir les côtes enfoncées à coups de coude ou les pieds écrasés par la foule. Il résolut donc d'aller à la recherche de son ami le Mosco et, par la même occasion, de rendre visite à sa grand'mère dans le nouveau logement qu'elle habitait, c'est-à-dire chez Zarathustra. La pauvre vieille désirait beaucoup parler à son petit-fils, d'après ce que lui avait dit le vieillard, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés. En somme, cela ne coûtait rien à Maltrana, de contenter sa grand'mère. Et puis, aux Carolinas, on continuait à jaser du trésor de la bonne femme. Qui sait ? Peut-être songeait-elle à coucher Isidro sur son testament.

Le jeune homme sourit de la cupidité qui s'éveillait en lui. Il se sentait de bonne humeur, quoiqu'il n'eût pas gagné un sou depuis quelque temps. Il venait d'emprunter à son beau-père un peu de pe-

tite monnaie. Comme il avait scrupuleusement remboursé tout l'arriéré de sa part de loyer, il inspirait confiance au maçon.

Cet après-midi-là, il caressait l'espoir de faire collation chez le Mosco, espoir d'autant plus cher qu'il avait la certitude de ne pas dîner, lorsqu'il rentrerait à Madrid. Malgré sa misère, il conservait cette belle assurance de la jeunesse qui toujours compte sur l'imprévu, qui toujours s' imagine que l'univers entier s'occupe d'elle et que le cours des événements ne saurait manquer de se modifier, à seule fin de la tirer d'un mauvais pas. Dans son optimisme, il croyait fermement qu'il arriverait plus tard à une haute fortune. Aussi faisait-il bon visage à toutes les rigueurs du sort. Un jour ou l'autre, le sort finirait par capituler, vaincu.

L'avant-veille, rue d'Alcalá, près du Ministère des Finances, il avait rencontré don Gaspar Jiménez, premier marquis de Jiménez, ce sénateur parent de la dame qui l'avait assisté au bon temps. Plusieurs fois déjà il s'était trouvé nez à nez avec lui, sans attirer l'attention de ce solennel personnage. Le sénateur le reconnaissait bien, mais passait en feignant de ne pas le voir : il était sans doute informé de sa vie errante, de sa volonté de ne pas devenir un homme sérieux, de l'existence de bohème où l'étudiant s'embourbait au beau milieu de sa carrière universitaire. Or don Gaspar était inflexible sur les principes. « La vie n'est pas un jeu », comme il l'avait déclaré au jeune homme en mettant celui-ci à la porte de chez sa bienfaitrice.

Pour toutes ces raisons, le jeune homme éprouva une grande surprise à constater que le personnage, sanglé dans une longue redingote, coiffé d'un chapeau à haute forme, affectant le maintien grave et solennel qui sied à un gouvernant, loin de détourner les yeux, lorsqu'ils se croisèrent, lui adressait un aimable sourire. Et même le sénateur quitta deux messieurs non moins majestueux que lui-même, avec lesquels il s'entretenait, pour s'approcher de Maltrana et lui mettre sur l'épaule une main protectrice :

— Comment allez-vous, mon jeune ami ? Et comment vont vos affaires ?

Le terrible Maltrana qui, dans les réunions de « jeunes », était d'une intransigeance implacable, qui ne pardonnait rien ni aux individus ni aux institutions, qui crachait sa bile sur toutes les choses existantes, qui décrivait son pays comme une immonde écurie d'Augias où l'on n'aurait pas déniché la moitié d'un homme propre, ne laissait pas de s'adoucir à la moindre marque de considération que lui donnait quelqu'un des puissants du jour. La tape amicale du sénateur et ce bienveillant sourire le troublèrent au point de le faire bégayer. Il s'avisa de remarquer qu'il était très utile d'être depuis longtemps en relation avec les gens pour les bien connaître. Jusqu'ici, ce monsieur lui avait paru n'être qu'un bourgeois méprisable et ridicule, un pédant à tête vide. Voilà l'inconvénient de juger les personnes sans les avoir fréquentées beaucoup ! Maintenant qu'il le revoyait après plusieurs années, il s'aperce-

vait subitement que c'était un homme sympathique, lui trouvait même un certain air de penseur, d'économiste éminent, de grand financier qui tient les clefs du coffre-fort national. Il faut se garder de toute exagération : lorsqu'un homme s'élève, ce n'est pas sans motif ; et, puisque celui-ci était monté si haut, cela prouvait qu'il avait quelque chose dans le ventre.

— Vous n'avez pas terminé vos études ? continua le sénateur. Si vos goûts vous portent d'un autre côté, vous avez bien fait. Vous êtes un artiste ; vous êtes destiné à devenir un écrivain...

Au vif étonnement de Maltrana, le sénateur parla au jeune homme des articles publiés par celui-ci dans les journaux. Il ne les avait pas lus, c'est vrai : le temps lui manquait pour nombre de choses ; mais on les lui avait signalés avec de grands éloges. C'était de la littérature « profonde », la seule qui plût au marquis. Il aimait les études sérieuses, consciencieuses. Ah ! travailler sérieusement, consciencieusement !...

Maltrana, transfiguré, ne se tenait pas de joie à entendre quelqu'un louer ses articles, et quelqu'un qui n'était pas le premier venu, quelqu'un qui, le jour où l'on s'y attendrait le moins, serait nommé ministre.

— Venez me voir quand vous pourrez, avec une entière confiance. Vous savez que nous sommes de vieux amis : je vous considère comme de la famille... Et j'ai idée qu'il y a intérêt pour vous à venir me voir : notre entrevue vous sera profitable...

Maltrana, dont ce discours exaltait les espérances, s'offrit à faire visite au sénateur dès le lendemain. Mais don Gaspar devait passer le carnaval dans sa propriété de Medina del Campo, loin des bruits de la ville, ainsi qu'il convenait à un homme sérieux. Après les fêtes, il attendrait la visite du jeune homme. Il était toujours chez lui dans la matinée.

Cela dit, le marquis serra cordialement la main de Maltrana et s'éloigna, escorté de ses majestueux acolytes. L'autre le suivit du regard avec une réelle sympathie. Certainement il tirerait grand profit de cette amitié inespérée. Durant tout le carnaval, le souvenir de don Gaspar l'accompagna comme une promesse de bonheur.

En arrivant à Bellasvistas, Maltrana crut avoir sous les yeux une peinture de Goya traduite en tableau vivant. Plusieurs filles appartenant à des familles de chiffonniers, les cheveux en désordre, s'amusaient à berner dans une couverture un mannequin fait avec un vieil habit qu'elles avaient bourré de paille et dont le corps, déformé par d'énormes protubérances, était surmonté d'une tête de carton, tandis que les pieds étaient chaussés de bottines déchirées. Une troupe de garçons s'efforçait de leur enlever ce mannequin, qu'ils voulaient emmener prisonnier à la taverne voisine. Mais les filles défendaient leur fantoche à coups de balais, et, dans le tumulte de la lutte, toute la bande galopait sur les ondulations des terrains vagues. Quelques-unes des combattantes roulaient si brusquement par

terre qu'elles laissaient voir la saleté de leurs dessous.

Maltrana, avec son macfarlane râpé et son chapeau de bourgeois pauvre, vint distraire de la bataille cette rude jeunesse. Les filles se mirent à l'escorter en se donnant le bras, et elles chantaient avec une impertinente insistance :

Le voilà, le voilà !
Regardez ce caban-là !¹

Les garçons riaient de la plaisanterie et semblaient prêts à la soutenir en saluant d'une bordée de cailoux le monsieur au caban, s'il avait le mauvais goût de se fâcher.

Maltrana laissa derrière lui cette allégresse hostile et s'engagea dans la campagne. Avant de pousser jusqu'aux Carolinas, il se proposait de faire sa visite à la cahute de Zarathustra.

Cette cahute était au haut d'une petite éminence d'où la vue s'étendait sur tout Madrid. De loin, cela ressemblait à un tas de décombres et d'immondices. Il y avait trois bâtiments distincts, mais si bas, si bien tapis dans une dépression du sol, que les toits dépassaient à peine le profil du monticule. La cariole de Zarathustra paraissait plus grande que la maison, et, reposée sur l'arrière-train, les brancards en l'air, avec la sous-ventrière de la mule qui les

reliait, elle se détachait sur le ciel à la façon d'une fourche patibulaire.

Le jeune homme devina la proximité de la cahute en apercevant cinq chiens qui s'élançaient contre lui. C'étaient les fidèles compagnons de Zarathustra. Il y en avait de diverses races et de diverses tailles ; mais tous étaient immondes, avec des yeux jaunes de bile, avec une bave d'enragés à la gueule : des bêtes quasi sauvages, qui voyaient seulement de loin en loin venir à la maison quelque pauvre hère, et qui, à l'aspect d'Isidro, éprouvaient une stupeur féroce et s'irritaient de son aspect de citadin. Ils s'approchèrent de lui sans aboyer, en découvrant leurs crocs, bien décidés à mordre, la gueule tendue vers les mollets.

Le visiteur ramassa une pierre et cria de toute sa force, pour avertir Zarathustra et la *señora* Eusebia. De derrière la cahute un coup de sifflet répondit, et la petite voix cassée du maître rappela les chiens. Alors Isidro put s'avancer, ayant sur les talons la meute farouche qui l'escortait en flairant ses vêtements. Il se faufila entre la carriole et un petit mur, pénétra dans une cour qui donnait sur la campagne, avec Madrid dans le fond et, à droite, les sombres hauteurs de la Casa de Campo. Trois côtés de cette cour étaient clos par des bâtisses dont l'ensemble formait la demeure du grand Zarathustra.

Ce dernier était assis sur un seau renversé, fort occupé à coudre avec de la ficelle quelques pièces de vieux tapis qui devaient servir de couverture pour sa mule.

— Excuse-moi si je ne me lève pas, dit-il de sa voix qui était presque celle d'un enfant. Tu es de la maison. Ah ! ces maudites jambes !...

Il avait remplacé sa chasuble ordinaire, en peau de lapin, par une autre, celle des grandes solennités, celle qui, garnie de petits miroirs et de vieux rubans de couleurs, lui donnait l'aspect d'un sauvage de théâtre. Ce vêtement était une relique de sa vie joyeuse d'autrefois, un souvenir des années où il descendait pour le carnaval au centre de Madrid, paré de ses oripeaux les plus magnifiques, acceptant l'ébahissement et les moqueries du public comme autant de témoignages d'admiration. Il avait conservé l'habitude de se travestir ainsi, les jours de fête ; mais, maintenant que ses jambes étaient ankylosées par les rhumatismes, il ne sortait plus de chez lui.

Maltrana considéra curieusement le logis de Zarathustra, qui s'était augmenté de constructions nouvelles depuis la dernière fois qu'il y était venu. L'activité du bonhomme, son ingéniosité à tirer parti de tout, lui faisaient un besoin de transformer perpétuellement son habitation. Le vieux sourit de la surprise d'Isidro.

— Eh bien, que t'en semble ? L'édifice s'est beaucoup agrandi, n'est-ce pas ? C'est le Palais royal de Tetuan. Il vient des messieurs de Madrid exprès pour le voir, surtout des peintres !... Ce corps de bâtiment (et il montrait la cabane à la porte de laquelle il était assis), c'est le magasin. Cet autre, en face, c'est la cuisine et l'écurie : elles communiquent

avec le corps central, qui est la plus ancienne construction et que nous habitons, ta grand'mère et moi.

Isidro avait envie de rire, à entendre Zarathustra parler de son immeuble sur ce ton grave et en expliquer ainsi les diverses parties. Le chiffonnier l'avait édifié lui-même avec la seule aide de son domestique, et il lui avait donné la solidité d'un château fort.

Les trois bâtisses ressemblaient à trois buttes où une famille de taupes aurait ouvert des trous qui seraient les portes, creusé des galeries tortueuses qui seraient les appartements. Toutes les dépouilles de la ville avaient été utilisées pour l'édification de ce logis. C'était à peine si l'on remarquait, de place en place, quelques briques et quelques pierres provenant de maisons jetées bas ; tout le reste était fait avec les matériaux les plus hétérogènes. Dans le mortier étaient incrustés, en guise de moellons, des bidons de pétrole, des boîtes de conserves, des cafetières, des vases de nuit, des formes de cordonnier ; et, à côté de ce vulgaire butin, il y avait des tessons de potiches en porcelaine, des colonnettes d'albâtre, des fragments de statues, le tout placé au petit bonheur, selon le hasard des trouvailles faites journellement à Madrid.

Maltrana vit une longue pointe oxydée qui jaillissait du mur, au-dessus de la tête de Zarathustra, et, en regardant mieux, il reconnut que c'était une grande seringue. Plus loin brillaient deux *azulejos* aux reflets dorés, entre lesquels s'allongeait un bras

de femme couleur de bronze, bras qui, probablement, avait soutenu quelque lampe à gaz, dans un café. Plusieurs seaux de zinc, défoncés et encastrés horizontalement dans la muraille, étaient comme autant de hublots. Le plafond, fait de paille, de branchages, de vieilles toiles cirées, constituait une couverture épaisse que ne pouvaient traverser les pluies les plus persistantes. Les lézardes en étaient calfatées avec du papier et avec des chiffons. La toiture de la cuisine avait pour couronnement une cruche cassée, qui servait de tuyau de cheminée.

Le « magasin » exhalait une puanteur de poussière, d'os en putréfaction, de hardes moisies, à laquelle s'ajoutait l'indéfinissable relent des vieilles mesures longtemps closes. Des mouches tenaces bourdonnaient dans l'obscur profondeur de ce bouge, mouches aux reflets métalliques, à l'aspect sinistre, venimeuses, horriblement gonflées, comme si elles venaient de sucer la terre grasse d'un cimetière.

Maltrana demanda des nouvelles de son aïeule.

— Je suis seul à la maison, répondit Zarathustra. J'ai envoyé mon domestique, le *Bobo*¹, à Madrid pour y voir les masques ; et la vieille est à la « Doctrine chrétienne », dans ce grand préau de Bellas-vistas où les dames patronnesses réunissent les chiffonniers, afin de leur faire chanter des cantiques.

Zarathustra, qui se piquait de connaître tout Madrid, avait ouï parler de quelques-unes de ces dames si dévotes, au temps où elles étaient jeunes, et il ne

¹ « Le Niais. »

pouvait penser à elles sans rire et cligner de l'œil. « Le diable qui se fait ermite !... » Elles donnaient aux chiffonnières un drap de lit chaque année, leur distribuaient du riz et des châtaignes à la Noël ; mais, en retour, elles les obligeaient à venir chaque semaine écouter deux conférences religieuses. Au carnaval, il y avait une réunion solennelle pour demander au Seigneur de pardonner les folies du monde, et ensuite commençait la fatigante période du carême. Toute chiffonnière qui manquait à ces pieuses assemblées perdait son droit au drap.

— Je t'assure, Isidro, que nos pauvres femmes gagnent bien ce qu'on leur donne. Quand elles reçoivent le drap des dévotes, elles ont des calus aux genoux, comme les éléphants. Mais que veux-tu ? Lorsqu'on est gueux et pressé par le besoin, on se résigne à bien des choses... Il faut voir celles de notre quartier, quand elles sortent de la Doctrine. De vraies mines de Sainte-Nitouche, tant que ces dames peuvent les apercevoir. Mais ensuite... Le moins qu'elles disent des dévotes, c'est que ce sont des pimbêches. Bref, il n'est personne qui n'aime à recevoir des cadeaux. Par exemple, vois ta grand-mère : toute l'année, elle pense au fameux drap. Pourquoi diable y tient-elle si fort, elle qui, comme chacun sait, est riche ? Ah ! mon cher Isidro, les femmes sont une bizarre engeance ! Ta grand-mère m'a vu plus d'une fois dans la gêne. J'ai eu à payer le fermage des terres que je cultive là-bas : car tu n'ignores pas que je suis agriculteur, avant d'être chiffonnier. Je n'avais pas le sou, et elle m'a laissé

dans le plus grave embarras, sans vouloir me dire où elle cache son trésor. Pourtant le bâton a fait son office. Avec les femelles, tu sais, il faut avoir le pain dans une main et le gourdin dans l'autre. Ah ! tu peux croire que je les connais, puisque j'en ai eu cinq. Jeunes, ce sont des perruches éprises de fêtes, qui ne songent qu'à se donner de l'agrément et à vous faire des traits ; vieilles, ce sont des ivrognesses et des ladres qui ne lâcheraient pas un liard, quand bien même leur homme devrait aller tout nu.

Et Zarathustra garda le silence, les yeux fixés sur Madrid qui profilait à l'horizon sa grande masse de toits et de tours. Le ciel bleu, où ne flottait pas le moindre nuage, un ciel de Castille sec et ardent, d'une étrange limpidité, faisait ressortir les contours des objets et semblait rapprocher la cité lointaine.

Le chiffonnier croyait atteindre par le regard de ses petits yeux chassieux toute la portion d'humanité qui, logée sous cet énorme abri de tuiles, se démenait à cette heure ou vociférait dans les cellules et dans les galeries de la vaste fourmilière. Et sa voix prenait un ton solennel, comme toutes les fois qu'il s'imaginait émettre des pensées transcendantes.

— La femme, Isidro, est inférieure à l'homme et indigne de lui. Fais bien attention à ce que je te dis là, et rappelle-toi toujours cette vérité. Il te servira d'avoir eu pour ami un sage qui a beaucoup vu et qui connaît la vie. Oui, la femme est un animal pauvre de cervelle ; elle est infatuée d'elle-même comme un paon, bête comme une pie perchée sur un

caillou. Donnez-lui de beaux atours, des bottines ajustées et tout ce que la coquetterie exige : elle se tient pour satisfaite. Mais, si vous ne lui donnez pas un train de châtelaine et le luxe qu'elle convoite, elle livre son corps au diable. L'homme est plus digne et plus noble : il se préoccupe d'autre chose que de chiffons. Aussi est-ce lui qui doit commander et, à l'occasion, jouer de la trique, pour obtenir qu'on le respecte. En blouse et en espadrilles, on se sent souvent supérieur à un monsieur qui porte gibus et pardessus. Moi, tu sais, j'ai de belles frusques, et je pourrais m'habiller tous les jours comme me voici ; mais je n'en ai aucun désir. Par contre, dans le monde des chiffonnières, il n'y a pas une femelle qui, trouvant dans un lot de guenilles une bonne jupe, ne se la mette aussitôt sur la carcasse pour faire enrager ses voisines. Quand une femme est mal nippée, fût-elle vieille et laide, ce n'est pas que l'envie lui manque d'être coquette, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement...

Ainsi parlait Zarathustra.

Maltrana, que gênaient les mauvaises odeurs du magasin et les essaims de mouches, finit par quitter son siège : trois morceaux de liège cloués en forme de banc. Puisque sa grand'mère n'était pas là, il se disposait à partir.

Mais le chiffonnier le retint. Ce n'était pas qu'il lui conseillât d'attendre la vieille : car, si ces dames voulaient prier pour obtenir le pardon de tous les péchés joyeux qui se commettraient dans l'après-midi à Madrid, elles avaient de quoi prier jusqu'à la

nuit close. Seulement il désirait lui montrer sa maison en détail, surtout la pièce qu'il avait arrangée à l'occasion de son mariage. Les femmes se plaisent aux superfluités du confort, et il n'avait pas voulu que la *señora* Eusebia renonçât à sa jolie maison des Carolinas pour venir habiter une hutte d'Indiens.

— On a un brin d'aristocratie, tu vas voir ! dit le vieux en se levant avec effort, après avoir piqué son aiguille dans les morceaux de tapis qu'il posa sur le seau qui lui servait de siège.

Il marchait courbé à la taille, les jambes écartées et raides. Il précéda Maltrana dans un couloir sombre, bas de plafond, si étroit que les coudes frôlaient les objets cimentés dans les murs. La faible clarté qui tombait du toit, par une boîte de conserves mise là-haut en guise de lucarne, répandait à l'extrémité du couloir une lueur jaunâtre, tandis qu'un essaim de mouches dansait dans ce pâle rayon.

D'un côté s'ouvrait un espace demi-circulaire, qui servait d'écurie. Les cloisons étaient en bois vermoulu provenant de démolitions, et les interstices étaient calfeutrés avec de la paille et des journaux déchirés. Au plafond, d'immenses toiles d'araignées flottaient comme des drapeaux noircis par la poudre, ou recouvraient les murs comme des hardes pendues dans la boutique d'un fripier. Les oreilles de la mule touchaient presque le toit. Cette bête paraissait d'une grandeur qui faisait contraste avec l'étroitesse du réduit. Maltrana songea aux miracles qu'engendre l'habitude et à l'agilité que devait déployer l'animal pour se glisser tous les jours par

cet obscur passage où il y avait à peine de la place pour un homme.

Zarathustra, en sortant de l'écurie, souleva une portière de percale à ramages ; mais Maltrana ne vit d'abord que d'épaisses ténèbres.

— Frotte une allumette ! dit le chiffonnier.

Lorsqu'un bout de bougie, planté dans le col d'une bouteille, brûla sur une commode, Isidro put distinguer enfin, parmi des ombres vacillantes, une sorte de caverne plus exigüe que l'écurie, recouverte d'un toit de paille, avec des murs où étaient fichés des clous pour soutenir les nombreux haillons dont se composait la garde-robe des vieux : jupes de satin endommagées, vastes redingotes chargées de pièces, chapeaux de soie aux poils hirsutes, aplatis comme des accordéons.

— Avoue que cela ne manque pas d'élégance ! proclama le chiffonnier. Regarde-moi cette commode ; examine ce lit qui fut peut-être celui d'un duc. Ne trouves-tu pas que tout cela sent la demeure princière ? Des meubles qui m'ont coûté de bonnes pièces de cent sous, au Rastro ! Je les ai achetés aux parents de la Mariposa, des gens sans cœur qui, devenus riches, ne connaissent plus la famille. Nous sommes encore en procès pour quelques pesetas que je ne veux pas leur donner... Mais admire donc, mon gaillard : la chose en vaut la peine.

Et Maltrana dut admirer, à la lueur de la bougie, le grand lit de forme ancienne, jadis doré, mais si usé qu'en maints endroits le métal uni semblait mat,

et qu'en d'autres endroits des taches de vert-de-gris dénonçaient un long séjour dans les greniers, sous des crevasses par où filtrait l'eau pluviale.

Ensuite Zarathustra, non sans orgueil d'artiste, fit voir, aux endroits où la paroi ne disparaissait pas sous des haillons, les décors des panneaux : images de saints, chromos de femmes nues ou de danseuses roses, le tout ramassé à l'aventure et rapporté pour être mis aussitôt en belle place dans la chambre à coucher, contre la muraille, au moyen de petits clous ou de mie de pain. Enfin il montra ce qu'il y avait de meilleur dans son ménage : quelques planches qui, disposées à la façon d'un dressoir, portaient des piles de lourdes assiettes, des douzaines de ces tasses d'épaisse faïence qui sont en usage chez les marchands de vin, des piles de verres emboîtés les uns dans les autres.

— Si je voulais, dit-il, je pourrais inviter à dîner toutes les Carolinas sans être obligé de rien emprunter à personne. Réfléchis un peu, mon garçon ! Ta grand'mère a-t-elle jamais joui d'une pareille abondance ? On se croirait dans un café de la Puerta del Sol.

Aux lueurs incertaines de la bougie, Maltrana voyait les assiettes rayées de balafres noires, les tasses fendues ou privées d'anses, les verres ébréchés. C'était le rebut des établissements dont Zarathustra enlevait les ordures ; et ce rebut, il l'emmagasinait depuis des années, sans savoir à quoi cela pourrait lui servir.

La chambre à coucher n'avait pas d'autre ouver-

ture que la porte. Le toit en était si bas qu'entre le plafond et le lit il restait à peine l'espace nécessaire pour s'étendre. Il fallait s'y introduire en rampant, comme dans un terrier de garenne. Isidro fit remarquer au vieillard l'absence de fenêtre.

— C'est précisément ce qu'il y a de mieux compris dans ma chambre à coucher ! Quand il fait froid, quand il gèle, on y dort si bien, avec la chaleur de la mule et du fumier, que c'est un vrai paradis. Grâce à la manière dont la pièce est close, nous y avons des mouches même en plein hiver. Tu peux m'en croire : par un jour de neige, on n'est pas aussi bien sur la place d'Orient¹ qu'ici.

Le chiffonnier haussa la lumière vers le plafond, en touchant avec précaution, comme si c'étaient des objets précieux autant que fragiles, les toiles poussiéreuses qui se balançaient sous la paille du toit.

— Des toiles d'araignées, tu vois ! Il y en a partout. Nous n'avons ni fenêtres, ni vitres, ni aucune de ces choses superflues qui nuisent à la santé ; mais, pour ce qui est des toiles d'araignées, je parierais bien que pas un richard n'en possède de plus belles !

Maltrana était déconcerté par le ton sérieux de Zarathustra.

— Là où tu vois des toiles d'araignées, continua le vieux, sois sûr que tu verras toujours la santé fleurir. C'est ce qu'ignorent nos médocastres de Ma-

¹ La *Plaza de Oriente*, à l'ouest de Madrid, devant le Palais royal.

drid. Parce qu'ils ont lu des livres imprimés, ils se moquent des savants qui, comme moi, ont pour livre la terre et le ciel. Dans les maisons des villes, il n'y a pas de toiles d'araignées : c'est pourquoi tous ceux qui les habitent sont anémiques, blêmes, et meurent jeunes. La toile d'araignée est un présent du bon Dieu qui veut nous conserver en santé. Elle tamise l'air, lui enlève les malfaisantes petites bêtes qui donnent les maladies, attrape les microbes et autres insectes...

Ainsi parlait Zarathustra, en promenant sa bougie près du plafond ; et de l'ombre émergèrent les toiles énormes, séculaires, œuvres de nombreuses générations, à travers lesquelles transparaissait avec un éclat rosé la flamme de la bougie. Elles descendaient jusqu'à toucher le lit ; le vieillard, en dormant, les agitait de son haleine ronflante ; et il lui arrivait, au réveil, d'en trouver quelqueune tombée près de sa bouche.

— Voilà qui allonge la vie ! Cela ne s'achète pas avec de l'argent. Si ta grand'mère veut que le bâton entre en danse, elle n'a qu'à m'en décrocher une !...

Quand Maltrana revint à la petite cour, il ferma les paupières, ébloui par le soleil. Après avoir séjourné dans cet antre saturé de poussière et de fumier, il aspirait délicieusement l'air pur. En revoyant Madrid avec la masse prodigieuse de ses bâtiments, avec ses tours où sonnaient les cloches, avec ses hautes cheminées noires, il ne fut que plus étonné de cette vie rude et sauvage qui persistait à côté d'un vaste foyer de civilisation, de cette bar-

barie, à peine sortie de l'animalité primitive, qui campait aux portes d'une grande ville.

Zarathustra s'efforçait de retenir le jeune homme : il eût été fâché d'abréger un entretien qui lui permettait de faire briller sa science.

— Tu vois ce beau soleil ? Eh bien, nous aurons de la pluie avant la fin de la semaine. L' « enterrement de la sardine » sera mouillé. Toutes les nuits, la face de la lune est inquiétante. Ou je ne sais pas un mot des choses du ciel, ou cette lune-là nous annonce de grandes révolutions, des famines, des pestes, du sang répandu...

— Adieu, grand Zarathustra ! dit le jeune homme.

Le vieillard pouvait continuer de philosopher avec ses chiens autour de lui, tout en contemplant la ville ingrate qui ne rendait pas justice à son savoir. Quant à Maltrana, il s'en allait de ce pas chez son ami le Mosco ; il reviendrait un autre jour voir sa grand'mère.

Aux Carolinas, Maltrana fut ébahi et déconcerté par l'aspect qu'offrait ce quartier livré aux réjouissances du carnaval. Dans cette population perpétuellement affublée des dépouilles de la ville, on ne discernait pas sans peine ceux qui étaient travestis et ceux qui ne l'étaient pas. Ce gamin qui passait, un pied chaussé d'une botte vernie et l'autre d'un soulier rouge, les jambes empêtrées dans les plis d'un pantalon d'homme, la tête couverte d'un chapeau « Paméla » en paille dégommée, où se voyaient encore des vestiges de fleurs, ce n'était pas un masque. Il

cheminait avec la gravité de l'enfant pauvre qui fait les commissions de ses parents, et il tenait serrée contre sa poitrine une grande bouteille qu'il allait faire emplir à la buvette voisine. Ce n'étaient pas non plus des masques, ces femmes crasseuses qu'on apercevait là-bas, avec des jupes multicolores ; ce n'étaient pas des masques, ces hommes en vestes de soldat ou en redingotes verdâtres dont les pans battaient sur des culottes rapiécées et dont les revers de soie bâillaient, laissant voir des poitrines velues. Un faux nez de carton ou un chiffon percé de trous à l'endroit des yeux dénotaient seuls les gens travestis, dans ce faubourg où tout le monde semblait pratiquer un continuel travestissement.

Dans les ruelles, près des portes et à l'intérieur des cours, on voyait par monceaux des rondelles de papier de couleur mêlées à des ordures. C'étaient les balayures du premier jour de carnaval, les confettis et les serpentins ramassés dans la matinée sur les promenades de Madrid. Des galopins brandissaient de petits drapeaux, des guirlandes de fleurs artificielles, d'autres ornements tombés des voitures qui, la veille, roulaient dans la Castellana.

Isidro parcourut plusieurs rues que bordaient en majeure partie des clôtures de basses-cours. Au-dessus de ces clôtures s'élevaient de hautes meules de vieille paille destinée aux fours des tuileries. Le bruit des pas éveillait de féroces mâtins qui, avec des aboiements sourds, montraient leurs grosses têtes sur les chaperons des murs de torchis.

Une odeur de bouse humide imprégnait l'air. Par

les portes entr'ouvertes on apercevait, fouillant du groin dans des tas de vieilles chaussures et de hailons, les pourceaux destinés aux traiteurs de la banlieue, après qu'on les aurait engraisés avec les immondices de la ville. Maltrana considérait avec répugnance ces animaux sordides, d'une terrible voracité. Il se rappelait les confidences du Mosco indigné contre certains chiffonniers qui, trouvant à Madrid un chien mort, l'emportaient sur leur cariole et le jetaient dans leur cour où, quelques instants après, il ne restait plus de cette charogne qu'un squelette dépouillé de chair.

Enfin Maltrana déboucha sur une large esplanade, et la vue de la Sierra dissipa ses nausées. Le Guadarama obstruait l'horizon de sa masse rose, que semblaient couronner des pyramides de sel. La neige couvrait les sommets, brillante, ensoleillée, détachant sur l'azur profond sa virginale blancheur, puis s'abaissant en lignes sinueuses dans les ravins et les précipices. Le panorama grandiose faisait oublier cette misérable taupinière des Carolinas, où des êtres humains cherchaient leur subsistance dans les déchets abandonnés par leurs semblables.

En descendant la dernière rue du faubourg, celle au bout de laquelle est la Fontaine du Caño Dorado¹, sur le Cerro de los Pinos², — un coin de verdure planté par les entrepreneurs du canal de Lozoya, et que les années ont transformé en un véritable bos-

¹ « Le tuyau doré. »

² « La colline des pins. »

quet, — Isidro vit venir à lui une troupe de jeunes drôles. A leur tête marchait un vieux masque qui, costumé avec des toiles d'emballage et des rubans de papier, la figure barbouillée de suie, brandissait un long balai.

— Non, tu ne me reconnais pas ! Non, tu ne me reconnais pas !...

Et, en manière de salut, le masque envoya au jeune homme un coup de balai sur la tête, puis se sauva d'un pas titubant, suivi par la troupe des voyous qui hurlaient à ses trousses.

Ah ! maudit ivrogne ! Était-il donc si difficile de le reconnaître ? C'était Coleta, le chiffonnier alcoolique, qui divertissait le quartier par ses extravagances de pochard.

Arrivé à la maison du Mosco, Isidro dut appeler plusieurs fois. Enfin une femme parut, les mains croisées sur le ventre. C'était *la Borracha*, la femme de Coleta, une loqueteuse qui avait sur le front un bandeau d'où pendait un petit carré de linge, pour protéger un œil. Dans ce quartier infect, elle était célèbre pour le peu de soin qu'elle prenait de sa personne. Elle avait des croûtes sur ses mains jamais lavées, de peur sans doute que l'eau n'en ternît les bagues de laiton. Une pustule trouait le cartilage de son nez. « La malpropreté et l'eau-de-vie lui rongeaient la chair, » comme disait Coleta, lorsqu'il l'agonisait d'injures.

— Il n'y a personne ! répondit-elle avec une douceur hypocrite. Le Mosco est parti ce matin avec M. Manolo. Quant à Féliciana, elle s'est déguisée.

Depuis un bon moment, elle est avec ses compagnes à la fontaine, là-bas. Vous pouvez l'apercevoir d'ici.

Et elle indiqua à Isidro un groupe bariolé, qui se démenait entre les arbres du Cerro de los Pinos.

Le jeune homme finit de descendre la rue. Au delà des dernières maisons commençait le bosquet du Caño Dorado, contrastant avec l'ignoble misère de ce faubourg. L'humidité bienfaisante avait fait croître dans le fond du vallon une grande masse d'arbres qu'un peuple d'oiselets animait de son gazouillis. Un parterre anciennement cultivé, avec de hautes bordures de buis taillées aux cisailles, s'étendait autour de cette fontaine où les filles des Carolinas venaient emplir leurs cruches. C'était un coin paisible et silencieux qui, au printemps, s'égayait de fleurettes et de chansons, et que ne connaissaient pas les habitants de Madrid : un paradis secret, un morceau de poésie réservé à la horde haillonneuse qui campait sur les hauteurs environnantes.

Maltrana aimait la tranquillité du Caño Dorado. Cet ancien parterre lui rappelait ceux de la Moncloa¹, mais avec plus de solitude et plus de rusticité. On n'y rencontrait dans les allées que les fillettes du voisinage, la cruche à l'épaule. Et il aimait aussi le chant continu de l'eau qui tombait du tuyau dans un bassin à quadruple vasque.

¹ Maison de campagne des rois d'Espagne, près de Madrid, au nord-ouest, sur la rive gauche de Manzanares.

A peine eut-il pénétré sous les arbres, il vit accourir à lui les masques indiqués par *la Borracha*.

— C'est Isidro ! C'est le savant ! C'est celui qui écrit dans les gazettes !

La bande le cerna. Il n'y avait que des femmes. Lasses de se promener par les rues du faubourg, elles s'étaient retirées dans ce petit bois, où elles avaient à se défendre contre les garçons qui les taquinaient. Pour respirer à l'aise, elles avaient ôté leurs masques et s'étaient mises à jouer comme des fillettes. Mais, à l'apparition de Maltrana, elles se remasquèrent vivement, s'élancèrent à sa rencontre, sautèrent autour de lui, le bousculèrent, le saisirent par les revers de sa jaquette en criant avec des gloussements de poules :

— Tu ne me reconnais pas ! Tu ne me reconnais pas !

Plusieurs étaient costumées en bébés, avec des étoffes de couleurs vives ; leurs chevelures, quelque peu huileuses, étaient répandues sur leurs épaules, et leurs jupons courts laissaient voir la rondeur de leurs mollets et les rayures criardes de leurs bas. Presque toutes portaient des gants ; et cette parure, cachant leurs mains rudes et assez malpropres, satisfaisait leur vanité, mais paralysait les mouvements de leurs doigts. D'autres, costumées en *golfos*¹, étaient empaquetées dans des culottes d'homme que faisait presque éclater l'ampleur de leurs chairs rondelettes. Un mouchoir rouge couvrait le collet de leurs blouses,

¹ Le *golfo* madrilène correspond à peu près au « voyou » parisien.

et par-dessous leurs casquettes s'allongeaient des accroche-cœur, à la mode rufiane.

A force de s'agiter autour d'Isidro, elles l'envelopèrent d'un nuage de musc, parfum à bon marché dont s'étaient imprégnées ces vierges du crochet, pour donner plus de charme à la fête.

— Tu ne me reconnais pas ! criaient ces garnements aux formes rebondies, en lui tirant la moustache et en le giflant de si bon cœur que ses joues en rougissaient.

— Tu ne me reconnais pas ! criait avec insistance un bébé rose, que Maltrana considérait avec attention.

— Ah ! tu crois que je ne te reconnais pas, ma petite ? répondit-il enfin. Tu es Felicianana. Il n'y a pas dans tout le quartier d'autres mains faites comme les tiennes. C'est pour cela que tu n'as pas mis de gants, coquette !

Juste à ce moment, une troupe de garçons parut, et les filles, qui voulaient se faire lutiner, coururent à leur rencontre. Il en résulta que Maltrana demeura en tête à tête avec le bébé rose.

— Oui, tu es Felicianana, reprit le jeune homme en lui saisissant les mains. Quand ton père rentrera-t-il à la maison ?

— Mais non, je ne suis pas Felicianana ! protesta le bébé, d'une voix tremblante où semblait vibrer la colère. Felicianana a les mains plus laides que les miennes. La preuve en est que tu les as vues cent fois et que tu n'en as pas dit un mot d'éloge à la pauvre fille.

— Allons, ma petite, assez de sottises ! Est-ce que tu as bu, cet après-midi ?

— Tu es un orgueilleux, Isidro ! répliqua le bébé, parlant très vite, comme s'il craignait de manquer de souffle avant d'avoir tout dit. Tu es un nigaud qui, infatué de ta propre importance, ne fais attention à personne. Tu es si fier d'être appelé savant que tu ne vois rien de ce qui t'entoure et que tu n'as pas le moindre flair pour deviner les sentiments des personnes avec lesquelles tu te trouves en rapport.

Maltrana l'écoutait avec stupeur et lui avait lâché les mains.

— Quelles bêtises dis-tu là, ma fille ? Es-tu en ribote ?

A travers les trous du masque, elle fixait ses yeux noirs et profonds sur ceux d'Isidro.

— Je te répète que je ne suis pas Feliciano ; mais je suis sa meilleure amie : elle est pour moi plus qu'une sœur, elle est une autre moi-même ! Eh bien, sais-tu ce que pense Feliciano ? Elle pense que tu es pétri d'orgueil. Elle a beau te faire les doux yeux, jamais tu ne la regardes, sans doute parce qu'elle vit aux Carolinas et qu'elle travaille dans une fabrique de casquettes. C'est clair : monsieur habite Madrid, écrit dans les journaux, s'habille comme un seigneur ! Probablement il ne manque pas d'actrices qui se le disputent, de grandes dames qui font l'amour avec lui !

Maltrana riait de l'ingénuité de cette fille. La pauvre enfant ! Elle se figurait l'existence du journaliste comme une carrière d'opulence et de

triomphes ! Cela faisait au jeune homme l'effet d'une ironie cruelle.

— Felicianana, tu es pompette !

— Laisse-moi donc tranquille avec ta Felicianana ! Je t'ai déjà dit que je ne suis pas elle. Si je l'étais, je te dirais quatre mots bien sentis, et tu ne l'aurais pas volé, grand faiseur d'embarras, vilain poseur, méchant qui n'aimes que toi-même ?... Mais ne te fâche pas. Si je te dis tout ça, c'est parce que j'ai un masque et qu'on nous a fait boire un peu, là-haut... Pauvre Felicianana ! Pauvres femmes ! Vous autres hommes, vous avez arrangé les choses de telle façon qu'il ne nous reste qu'à nous taire et à mourir de chagrin, si vous ne devinez pas ce que nous avons dans le cœur. Et toi, vaurien prétentieux, avec toute ta science, tu es si incapable de deviner quoi que ce soit, tu es si aveugle que tu ne sais pas même faire une différence entre Felicianana et les gibelottes de lapin auxquelles son père te convie !...

Maltrana, troublé maintenant, ne savait plus quoi répondre. Il était intimidé par la hardiesse avec laquelle s'exprimait le bébé rose. Il lui avait repris les mains qu'il serrait très fort, et il répétait :

— Tu es Felicianana ! Tu es Felicianana !...

— Au lieu de répéter toujours le nom de Felicianana, tu ferais mieux de la regarder, quand tu es en sa présence ! Jamais tu n'as observé ses yeux, jamais tu n'as vu en elle rien d'extraordinaire. Tu te réserves, sans doute, pour quelque chose de meilleur. Ta mère, paraît-il, voulait te marier à une dame, et ta grand'mère affirme qu'un de ces jours tu viendras lui

faire visite en carrosse, avec une demoiselle de haut lignage... Laisse donc Feliciana tranquille ; laisse la pauvre fille pleurer et se consumer de chagrin. Mais sache bien ceci, bandit, canaille, fripouille ! Feliciana, malheureusement pour elle, s'est toquée de toi ; elle t'aime. Mais elle est femme, et elle se tait, et elle se mange le sang à voir que toi, bourrique, tu ne la comprends pas ou que tu t'amuses à faire semblant de ne pas la comprendre...

Derrière le masque s'exhala un soupir ; le bébé rose porta les mains à son cœur, et, par les trous du carton, Isidro vit les yeux se mouiller de larmes.

Ému par ces paroles, il ne prononça plus un mot ; mais, instinctivement, il saisit le masque et l'arracha. Ce fut le visage de Feliciana qui apparut, congestionné, ruisselant de pleurs. Découverte, elle eut d'abord un mouvement pour fuir ; mais vite elle sourit.

— Tu sais, Isidro : ce n'était qu'une plaisanterie. Avoue que j'ai bien réussi à t'intriguer, et oublie les balivernes que je t'ai dites.

— Feliciana, répondit le jeune homme gravement, il ne faut pas que tu pleures. Plaisanterie ou réalité, je te bénis pour le courage que tu as eu de me dire tout cela. Oui, oui, tu as raison, je ne suis qu'un sot : mais ne crois pas que je sois un orgueilleux. A présent l'aveugle voit, le distrait regarde.

Et, par un mouvement instinctif, une de ses mains quitta celles de la jeune fille et se glissa autour de la taille souple. Feliciana fixa sur lui des prunelles mouillées, noires comme deux gouttes d'encre, où se

reflétait le feu lointain du soleil. La pression de ce bras autour de sa taille semblait la briser, la terrasser. Ils se contemplèrent en silence, étonnés l'un et l'autre de cet audacieux et brusque rapprochement.

Mais les cris des autres masques retentirent soudain à peu de distance. La bande joyeuse revenait du bosquet, poursuivie par les garçons. Alors Feliciana sentit toute sa hardiesse l'abandonner. Elle eut un geste d'effroi, comme si elle s'éveillait nue en présence des hommes. Elle s'arracha du bras de Maltrana, courut vers un arbre, y appuya ses coudes et cacha sa face dans ses paumes. Elle ne voulait pas être vue par Isidro, et elle avait peur de le regarder. Maintenant elle pleurait tout de bon, et elle soupirait :

— Quelle honte, mon Dieu ! Quelle honte !...

V

— ASSEYEZ-VOUS, jeune homme. Vous êtes ici chez vous : je vous considère, vous le savez, comme un membre de la famille.

Et le sénateur don Gaspar, marquis de Jiménez, caressait Maltrana en lui donnant sur l'épaule ces petits coups protecteurs dont le journaliste était fier.

Ils étaient dans le cabinet du personnage, pièce meublée avec la sévérité qui seyait à un homme de cette importance sociale et de cette supériorité intellectuelle. Chaises de cuir, tentures sombres. Sur les rayons d'une bibliothèque s'alignaient les tomes des *Sessions du Sénat*, renforcés de mercuriales, de statistiques, de tarifs : tous volumes d'un format imposant, imprimés au frais du budget. Contre les murs, dans des cadres mirifiques, brillaient des diplômes de membre honoraire décernés au marquis par des sociétés diverses, mais qui tous proclamaient ses mérites, ainsi qu'une large pancarte, prodige de calligraphie, où les propriétaires syndiqués de Castille félicitaient « leur digne sénateur » pour les remarquables discours qu'il avait prononcés sur la protection des céréales. Un portrait à l'huile, de gran-

leur naturelle, occupait tout un panneau. Le marquis, peint en pied, vêtu du frac, décoré de tous ses ordres, appuyait le coude sur le marbre de la cheminée et soutenait de la main droite un front sourcilieux, lourd de méditations. Un chef-d'œuvre ! Cet homme à la poitrine constellée, que le portrait représentait en grande tenue comme s'il faisait une visite officielle dans sa propre maison, n'était pas sans avoir quelque ressemblance avec certains prestidigitateurs célèbres.

Le grave sénateur, qui parlait toujours aux gens sur un ton autoritaire, paraissait gêné aujourd'hui en présence de Maltrana. Il s'adressait au jeune homme d'un air distrait, comme s'il avait l'esprit préoccupé d'autre chose, l'interrogeait avec une affabilité contrainte, s'informait de sa manière de vivre, de ses efforts, de ses aspirations ; et il avait un pli creusé entre les yeux, tandis que, d'un regard vague, il semblait chercher une occasion pour amener l'entretien au point voulu. Enfin il aborda la question pour laquelle il avait demandé à Maltrana de venir le voir.

— Oui, mon jeune ami, prononça-t-il avec la solennelle emphase qu'il affectait quand il causait avec des collègues, dans les couloirs de la Chambre haute. J'ai pris la liberté de vous inviter à venir chez moi, parce que j'ai à vous faire une proposition que j'estime très avantageuse pour vous... Je suis d'avis qu'il faut protéger la jeunesse. J'aime les jeunes gens, car je suis jeune encore, quoique beaucoup de personnes se refusent à le croire en me voyant occupé

de sévères études et de problèmes ardues qui, d'ordinaire, sont plutôt l'apanage de la vieillesse. Mais la vie n'est pas un jeu, comme je me suis déjà permis de vous le dire en d'autres circonstances. Non, la vie n'est pas un jeu, et il faut la prendre avec tout ce qu'elle a d'austère... Au surplus, ce qui sera peut-être avantageux pour vous me sera indubitablement utile à moi-même, et, si vous acceptez ma proposition, vous aurez des droits à ma reconnaissance...

D'abord Maltrana, qui écoutait attentivement cette phraséologie oratoire, n'y comprit goutte. Il pria donc M. le marquis de vouloir bien expliquer son désir, en protestant qu'il serait heureux de lui rendre service, s'il le pouvait.

Sur quoi, M. le marquis se remit à parler avec une infinité de détours et de périphrases, comme s'il avait peur de découvrir d'un seul coup le fond de sa pensée. Il était fort occupé ; il était l'homme qui, de tout Madrid, avait le moins de loisir pour satisfaire ses goûts personnels. D'une part, la sacro-sainte défense des blés, d'autre part, les sociétés de propagande catholique et ouvrière, absorbaient tout son temps. Il était vice-président de plusieurs ligues, secrétaire de plusieurs autres, et il considérait ces fonctions comme un devoir de conscience. En outre, son parti se montrait d'une intraitable rigueur sur la discipline, exigeait qu'il assistât à toutes les réunions ; et, au surplus, il avait à diriger l'éducation de ses deux fils, garçons irréprochables qui professaient les saines opinions de leur famille et

qui méritaient les éloges des bons Pères, leurs anciens maîtres.

Maltrana riait sous cape, acquiesçant par de grands signes de tête. Il connaissait de vue les fils du marquis, les avait maintes fois rencontrés, la nuit, à Romea et en d'autres lieux où chantent et dansent des étoiles de dixième ordre. L'un d'eux avait même signé en blanc des billets à tous les usuriers de Madrid, pour entretenir une divette venue de Perpignan.

— Dans ces conditions, continua le sénateur, toujours sur un ton oratoire, il m'est impossible de consacrer mon activité à des travaux littéraires, de donner à mes conceptions personnelles la forme parfaite que je rêve. Sachez, en effet, mon cher Maltrana, que je suis aussi écrivain. C'est la raison pour laquelle j'aime tant les jeunes gens qui, comme vous, s'adonnent aux belles lettres. Mes amis prétendent que je parle avec assez d'éloquence ; mais, vous pouvez m'en croire, je suis encore mieux doué comme écrivain que comme orateur. Jusqu'à présent, j'ai publié peu de chose ; mais c'est pure modestie de ma part. Ah ! si vous voyiez les tas de papier que j'ai noircis !...

Et, comme Maltrana esquissait un geste de curiosité, don Gaspar se hâta de reprendre :

— Non ! non ! Je ne puis vous montrer aucune de mes ébauches. Comme je n'ai jamais le temps de les achever, mes scrupules m'obligent à les détruire... J'aurais besoin d'être secondé par quelqu'un qui me donnerait un coup d'épaule... J'ai des idées, un

grand nombre d'idées ; mais ce qui me manque, c'est la collaboration d'un jeune homme instruit, qui disposerait de tout son temps pour coucher ces idées sur le papier. Vous, par exemple...

Maltrana comprit que le personnage était arrivé à ses fins : car il constata dans la physionomie de don Gaspar une détente, le soulagement d'avoir enfin lâché la proposition honteuse qu'il était si pénible de formuler. Cette proposition, il l'accepta en quelques paroles brèves. Quelle était la nature du travail ? Il se mettrait à la besogne tout de suite. Et il remercia beaucoup M. le sénateur d'avoir songé à lui.

Hélas ! le pauvre garçon n'était que trop sincère, quand il se déclarait flatté par l'offre du grand personnage !

L'intention de don Gaspar était de composer un livre, mais un livre remarquable qui consoliderait son prestige d'économiste et de penseur. Il n'avait pas de secrets pour Maltrana, et il confessait au jeune homme que cet ouvrage serait le dernier échelon qui lui permettrait d'atteindre à un portefeuille de ministre, le jour où son parti reviendrait au pouvoir. Le président du groupe lui avait promis d'écrire la préface de l'ouvrage.

— Vous voyez, mon cher, quel honneur ce sera pour nous !

Ce « nous » laissa froid le jeune homme : il renonçait d'avance à tout ce qui n'était pas la rétribution pécuniaire allouée par le marquis.

— Vous écrirez, continua le personnage, et je vous

fournirai les idées. De cette façon, il me semble que votre travail sera de « coudre en chantant¹ », comme dit le proverbe. Vous avez l'esprit ouvert, vous saisissez vite les choses. Mais vous aurez bien soin de ne pas vous écarter du thème que je vous donnerai, de n'y mêler aucune de ces rêveries modernes et diaboliques qui séduisent les jeunes gens de notre époque. Le livre sera dédié à Sa Majesté ; pas n'est besoin de vous en dire davantage. Une dédicace très simple, mais éloquente, et que vous aurez la bonté d'écrire. Voici la thèse qu'il s'agirait d'y développer. Comme le Roi est le premier soldat de la nation, le premier agriculteur, le premier chasseur, le premier en toutes choses, soit qu'il s'agisse de diriger la politique, soit qu'il s'agisse de diriger une automobile, ainsi, pour moi et pour tous les honnêtes gens qui ont quelque chose à perdre, il est le premier sociologue. Ne croyez-vous pas qu'une dédicace ainsi conçue ferait bon effet ?

Isidro approuva d'un geste.

— Car mon ouvrage, ne l'oubliez pas, doit s'inspirer des principes socialistes. Mais n'ayez peur : ce sera le bon socialisme, le pratique, celui qui est réalisable, celui qu'admettent et défendent les esprits sains, celui qui concilie les exigences de notre époque avec les traditions religieuses et avec les intérêts existants.

Maltrana demanda le résumé de ces idées qui

¹ *Coser y cantar*, locution qui s'emploie pour signifier qu'un travail n'offre aucune difficulté.

seraient la substance même de l'œuvre, la forte trame sur laquelle il n'aurait qu'à broder une exposition verbale, à « coudre en chantant », comme disait don Gaspar.

— Mon livre, reprit celui-ci, pourra s'instituler *le Vrai Socialisme*. Mais, si vous trouvez un titre meilleur, libre à vous de le prendre. Je n'en fais pas une question d'amour-propre. Vous avez carte blanche, vous êtes le maître. Plus vous aurez d'initiative, mieux cela vaudra.

Et, gravement, le sourcil froncé, comme si chaque idée lui coûtait une douleur à extraire, il indiqua son plan. Le livre devait être un hymne à la charité. Que les riches donnent aux pauvres ; que les pauvres respectent les riches ; que les uns et les autres se confient à la direction de l'Église catholique, apostolique et romaine, laquelle, en ces matières, est depuis des siècles la souveraine doctoresse, et à Sa Sainteté, qui est le premier et le plus sage socialiste du monde.

— Il me semble qu'avec cela vous avez tout ce qu'il faut pour faire le livre. Convenez que ces idées ne sont pas banales ; convenez qu'elles offrent des points de vue entièrement nouveaux. Les énoncer de vive voix est bientôt fait ; mais je sais, moi, le temps que j'ai mis à les ruminer, à les préciser, à les élaborer de telle sorte que vous n'ayez plus qu'à les écrire. D'ailleurs, ne craignez pas de vous étendre. J'ai aussi mes vues sur les dimensions de l'ouvrage, et je tiens à ce que le volume soit gros, très gros. On dépensera pour les frais d'impression tout ce qui sera nécessaire. Je veux que les chapitres soient

précédés de sommaires imprimés en caractères plus petits : j'ai toujours aimé cette disposition, qui donne à l'ouvrage un air de méthode et de forte doctrine. Et puis, je désire que toutes les pages aient des notes, beaucoup de notes, et que ces notes prennent autant de place que le texte : j'ai observé que tous les livres de valeur se présentent ainsi. Dans les notes, il importe de citer un grand nombre de noms, surtout des noms étrangers. Vous en trouverez sans peine : il suffit pour cela de consulter des catalogues, de passer quelques matinées à la bibliothèque. Ah ! si j'avais le temps !...

Maltrana souriait en écoutant les conseils de son protecteur.

— En somme, la besogne est aisée, poursuivit le marquis. Ne croyez pas que j'ignore les sources. Pour tout ce qui concerne le socialisme sain et non scandaleux, nous sommes en Europe plusieurs penseurs qui nous accordons à soutenir les mêmes principes. Selon ce que m'a dit le chef de mon parti, il y a un professeur italien ou suisse, je ne sais plus au juste, qui a publié une remarquable étude sur le socialisme catholique. Mais on n'a pas le temps de tout lire. Cherchez-la, cette étude, et vous ajouterez ainsi une nouvelle source à toutes celles que j'ai déjà consultées moi-même.

Le sénateur parla longtemps encore pour démontrer que, grâce aux données qu'il venait de fournir à Maltrana, celui-ci n'aurait aucune difficulté à rédiger le livre.

— Ce que j'en dis, mon jeune ami, n'a aucune-

ment pour objet de réduire vos honoraires. Je suis d'avis qu'un travail de cette sorte doit être bien payé. Je vous donnerai donc trois mille réaux¹ ; mais, comme je vous en ai averti, je veux que le volume soit gros, et surtout qu'il y ait beaucoup de notes. Peut-être même, si vous travaillez à mon goût et si vous exécutez fidèlement l'œuvre telle que je l'ai conçue, irai-je jusqu'à quatre mille réaux. Pour le moment, voici cent pesetas que je vous avance.

Maltrana prit le billet, non sans un battement de cœur, et souscrivit étourdiment à toutes les exigences du personnage.

— Donc, au travail, mon jeune ami ! La vie n'est pas un jeu. Il faut travailler, il faut être pratique. A un homme sérieux comme vous l'êtes, je crois inutile de recommander la discrétion. Tout cela doit rester entre nous... Ce n'est pas, d'ailleurs, que j'attache à cette affaire plus d'importance qu'il ne convient. Le temps me manque, voilà tout. Je vous donne le livre tout fait ; vous n'avez qu'à l'écrire. Ah ! si j'avais un peu plus de loisir !... Dès que vous aurez terminé le premier chapitre, apportez-le-moi, et faites de même pour les suivants. Je les recopierai au fur et à mesure et je les enverrai à l'imprimerie. En dépit de mes occupations, j'espère que je trouverai assez de temps pour cette petite besogne. De cette manière, je serai plus sûr d'avoir un texte correct et qui réponde exactement à mes vues.

¹ Soit 750 francs.

Lorsque Maltrana fut dans la rue, il lui sembla que la fortune volait devant lui, les ailes déployées, pour lui montrer le chemin du bonheur. Il n'éprouvait pas le plus léger remords d'avoir accepté cette tâche de mercenaire. Il se moquait du socialisme catholique et des « idées » de son protecteur : quatre niaiseries que cet imbécile jugeait suffisantes pour charpenter un livre ! Quel idiot que ce marquis de Jiménez ! Mais en lui Maltrana respectait l'homme providentiel dont l'intervention allait changer le cours de sa propre existence, l'instrument du sort favorable qui l'aiderait à sortir enfin du borbier où sa volonté s'enlizait. Le billet de cent pesetas, bien plié dans une poche de sa jaquette, était pour lui comme un lest qui donnait à sa personne un nouvel aplomb. Et après ce billet-là il en viendrait d'autres dont le chiffre serait encore plus important, à la seule condition de remplir quelques centaines de pages avec des coupures de livres étrangers, avec des sottises que, pour son propre compte, il n'admettait nullement, mais que le grave sénateur signerait sans hésitation et abriterait sous le prestige de sa paternité fictive. Le solennel marquis pouvait dormir tranquille : il aurait son livre plus tôt qu'il ne l'espérait ; et il l'aurait volumineux, riche de notes, de sommaires, d'appendices ; et au bas des pages défileraient pêle-mêle tous les auteurs connus et inconnus, sans compter quelques autres que Maltrana se chargerait d'inventer. Était-il possible que l'illustre personnage ne se montrât pas satisfait ? Or, quand il aurait pris le goût d'être auteur à si bon

marché, il ferait sûrement au jeune homme une autre commande, lui donnerait encore des idées pour de nouveaux ouvrages. Oui, il y avait là un filon à exploiter. Cela valait un titre de rente.

Il était près de midi, et Maltrana se dirigea vers ce « cabaret des génies » qu'il ne fréquentait qu'aux jours de prospérité. Quelle bombance de sybarite il allait s'offrir ! Il chercha sur la carte les plats les meilleurs, ceux dont il se contentait de lire les noms avec mélancolie, lorsqu'il venait dans l'établissement sans autre capital qu'une peseta. Vive le pays de Cocagne ! Il se fit servir à sa fantaisie, commanda les mets les plus chers, prit de véritable café, envoya même le garçon chercher au bureau de tabac un havane de prix. Il fallait fêter l'heureux événement.

Tout en savourant son petit verre de cognac dans un nuage de fumée odorante, il sentait renaître en lui, grâce au calme d'une bonne digestion, cette confiance dans le destin qui jamais ne lui avait manqué lorsqu'il avait l'estomac bien garni. Il songeait à l'avenir. Son protecteur avait raison : la vie n'est pas un jeu. Il était urgent pour lui de changer au plus tôt de méthode. Le travail exige de l'ordre. Il renoncerait donc à ses habitudes de noctambule, cesserait d'aller au bureau du journal. Dorénavant, il ne pouvait plus habiter le bouge de la rue des Artistes, où il était obligé d'attendre que son beau-père et son frère eussent quitté le lit pour dormir à son tour. Il en avait fini avec la vie de bohème et ses misères. Il était en droit d'avoir un chez-soi, comme tout le monde. Et pourquoi pas aussi une femme

qui l'accompagnerait dans son ascension vers la fortune ? L'image de Feliciana, de la tendre Feli, comme il l'appelait, se dessina devant ses yeux, parmi les nuages bleuâtres de la fumée.

Il gardait encore l'impression de surprise et d'orgueil produite en lui, quatre jours auparavant, par les propos de la jeune fille. Lui si laid et si besogneux, qui n'inspirait aux femmes que des railleries ou de l'indifférence, il se savait aimé maintenant ; et, chose plus extraordinaire, c'était la femme qui était venue à sa rencontre, qui s'était offerte dans un transport de passion hardie. Sans doute il ne se dissimulait pas que, dans cet amour, la méprise entraînait pour une certaine part. Feliciana l'adorait comme un être supérieur : il était le seul homme qui eût fait entrevoir à cette pauvre fille la possibilité de vivre autrement que dans le milieu sauvage, malpropre et brutal où elle avait grandi.

« Pour Feli, pensait-il, je suis la poésie, je suis un peu de ciel descendu ici-bas. Elle m'aime et elle m'admire en même temps. Pourvu qu'elle ne perde pas ses illusions, quand elle me connaîtra mieux ! »

Si la Fortune l'avait persécuté pendant des années, c'était pour lui accorder enfin tous les biens à la fois : l'argent et l'amour. Depuis que Feliciana lui avait fait son aveu, il ne pouvait plus dormir sans avoir le sommeil interrompu par des visions où la fille du Mosco le caressait d'un sourire et lui tendait les bras. Au réveil, cette image, ennoblie et embellie par le rêve, demeurait longtemps fixée dans sa mémoire, et elle s'ajoutait à tant d'autres chi-

mères qu'il portait dans le bagage de ses espérances.

Quand il se demandait s'il aimait vraiment la jeune fille, il demeurerait indécis, ne savait quoi se répondre à lui-même. Il ne connaissait que l'amour théâtral et romantique, et il s'avouait sincèrement que le sien n'était pas de cette espèce. Habitué par sa culture à chercher les raisons des choses et à disséquer les passions, il finissait, à force d'analyse, par convertir en squelettes ses sentiments les plus vrais. Non, certes, il n'aimait pas Feli avec une ivresse folle ; mais il était doucement attiré vers elle par la sympathie ; et dans cette sympathie il y avait un peu de gratitude, un peu d'amour-propre, même un peu d'égoïsme : car il voyait en elle la femme désirable qui donnerait du charme à son existence.

Souvent, au grand dommage de sa dignité de philosophe, il rêvait les yeux ouverts, quand il songait à l'avenir. Lorsque son imagination prenait l'essor, il se voyait acclamé par les peuples, salué dans le monde entier comme le plus beau génie du siècle, appelé à présider, au nom de la science, les États-Unis d'Europe qui devraient leur bonheur au grand Maltrana, au Napoléon du progrès moderne, au héros dont les conquêtes n'auraient eu pour objet que le seul bien de l'Humanité. Mais, quelquefois aussi, ses ambitions romanesques volaient moins haut. Non ; pas de suprématie, pas d'États-Unis européens, pas d'entraves d'aucune sorte ; il se contenterait d'être un homme qui aurait sa subsistance assurée et qui vivrait paisiblement dans l'abondance et dans l'étude. Avec ce que lui rapporteraient

ses publications et ses traductions, il pourrait avoir bientôt un appartement où il réunirait beaucoup de livres et quelques objets d'art. Puis, quand il serait fatigué par le travail, des bras de femme, blancs et nus, viendraient le surprendre par derrière, une bouche câline effleurerait ses oreilles et lui chuchoterait des paroles d'amour.

Ce dernier rêve n'avait rien d'impossible, et l'heure était même venue de le transformer en réalité. La bonne fée des légendes avait pris Maltrana par la main, et, avec sa baguette d'or, elle faisait naître des rosiers sur le bord de la route où elle conduisait son favori.

Il sortit du cabaret avec son gros cigare aux lèvres, poussant la fumée devant lui comme si ses illusions s'échappaient par sa bouche et le précédaient dans sa marche.

Le soleil tiède de l'après-midi et l'azur transparent du ciel pénétraient pour ainsi dire jusqu'à son âme. Quelques masques, derniers vestiges de la fête passée, vagabondaient encore dans les rues. Il leur souriait, les trouvait intéressants. N'y avait-il pas aussi dans son esprit des fantômes qui erraient, affublés d'oripeaux trompeurs ? Il s'achemina pédestrement vers les Cuatro Caminos. Il avait l'intention de s'arrêter rue Bravo Murillo, en face de la fabrique de casquettes où travaillait Feli, et d'attendre la sortie de la jeune fille pour lui raconter la fortune inattendue qui améliorerait son existence.

Comme il se promenait sur un trottoir de cette

large rue, il vit venir à lui une ancienne connaissance.

— Bonjour, don Vicente.

C'était un homme vêtu d'habits brossés avec soin, mais dont l'ampleur excessive attestait qu'ils n'avaient pas été faits sur mesure. Le chapeau trop grand avait son cuir intérieur gonflé par des bourrelets de papier. Sous ce chapeau apparaissait une figure rougeaude, creusée de rides au fond desquelles la peau était blême et luisante. Les yeux clignotaient, enflammés, dépourvus de cils, avec la cornée imbibée de sang. Les oreilles écartées se détachaient presque du crâne, comme si elles allaient prendre leur vol. Les pointes de la moustache et de la barbe, d'un blanc jaunâtre, trahissaient la maladie de ciseaux maniés à l'aveuglette. Don Vicente semblait avoir une robuste complexion de paysan, faite pour résister aux plus rudes épreuves ; mais les privations avaient amaigri son corps et donné à son allure une certaine irrégularité. Ses jambes n'avançaient qu'au prix de secousses nerveuses. Il gesticulait et parlait seul, sans prendre garde à la surprise des passants. Quelquefois il s'arrêtait, appuyait son coude sur une de ses mains et portait l'autre main à son front divisé par une ride verticale.

Lorsque ce bizarre individu entendit le salut du jeune homme, il hésita une seconde, comme si ses yeux enflammés ne lui permettaient pas de reconnaître aussitôt celui qui lui adressait la parole.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Maltrana ? répondit-il enfin, d'une voix douce. Que la Vierge

vous garde ! Vous avez toujours beaucoup de travail ?

Maltrana avait connu don Vicente grâce à ses propres habitudes de noctambulisme : comme il se couchait après le chant du coq et que don Vicente se levait avant l'aube, ils s'étaient rencontrés souvent dans les rues de Madrid, aux alentours des marchés ou aux Cuatro Caminos, quand le jour commençait à poindre.

Le bohème éprouvait pour cette manière d'apôtre une admiration mêlée d'ironie. Tout comme Maltrana, qui se croyait venu trop tard dans un monde trop vieux pour le comprendre, don Vicente aurait dû naître trois ou quatre siècles plus tôt. Alors la multitude l'aurait vénéré, les rois l'auraient visité dans sa chaumière, les fidèles, à l'heure de sa mort, se seraient précipités sur son cadavre pour arracher des mèches de ses cheveux et des lambeaux de son habit, afin d'en faire de saintes reliques ; et peut-être figurerait-il aujourd'hui sur les autels, après avoir troqué ses vieilles hardes contre des manteaux d'or.

Le bonhomme avait toujours les poches pleines de petites feuilles volantes où étaient imprimées des oraisons, de petites images pieuses et de journaux outrageusement dévots, que les associations catholiques le chargeaient de distribuer. La première fois que Maltrana l'avait remarqué, c'était un matin, près de la place de la Cebada¹, où l'apôtre retar-

¹ La place et le marché de la *Cebada* se trouvent en bordure de la rue de Toledo, au sud-ouest de Madrid, non loin du *Rastro*.

dataire se chamaillait avec un charretier, parce que celui-ci excitait ses bêtes par d'effroyables jurons. Don Vicente s'était agenouillé, les bras en croix, devant ce pécheur, et il l'avait supplié de le frapper lui-même à coups de fouet et de satisfaire ainsi sa colère, mais de laisser en paix le nom de Dieu : car il aimait mieux mourir que d'entendre ce saint nom outragé. Dès lors, le journaliste s'était pris d'intérêt pour ce fou qui déambulait à travers Madrid comme un revenant, au grand ébahissement des uns et à la gouailleuse jubilation des autres.

Quelquefois don Vicente arrêtait les servantes qui s'en allaient au marché, et il les entretenait de la Vierge, sans s'apercevoir qu'elles se détournent pour rire de ses mines de curé ; mais, dans le fond, elles avaient de la pitié pour la toquade de ce bon monsieur, dont, au surplus, elles appréciaient beaucoup la parfaite politesse. D'autres fois, il venait s'asseoir dans l'échoppe d'un savetier, frôlant de la tête les vieilles caricatures anticléricales du *Motin*¹ collées contre le mur ; et il parlait à ce savetier de Dieu et des saints, sans s'inquiéter des fredons ironiques ni des coups de marteau frappés sur le cuir. D'autres fois encore, il entrait dans les cabarets, indifférent aux moqueries des farceurs qui l'invitaient à prendre un verre. « Merci bien ! Il ne buvait pas. Le vin lui faisait mal aux yeux... » Cependant, à condition qu'on voulût bien l'écouter, il finissait par avaler une ou deux gorgées, en manière de mor-

¹ « L'émeute. »

tification, mais avec les mêmes gestes d'horreur que si ce breuvage eût été un poison violent ; puis il expliquait aux farceurs ses dévotions naïves, sa piété d'homme ingénu. Parfois aussi il lui arrivait de se fâcher tout rouge, d'être saisi d'une de ces rages qui, de temps à autre, s'emparent des fous tranquilles. C'était lorsque les mauvais plaisants accueillirent son arrivée par des blasphèmes adroitement choisis pour exciter sa fureur. D'abord il écoutait en fermant les yeux, en baissant la tête, comme un martyr dans les premières angoisses de la torture ; puis il perdait patience devant les abominables insultes qui s'attaquaient à toute la cour céleste ; et alors le rustre, l'homme sanguin et brutal ressuscitait en lui ; ses poings se fermaient et menaçaient.

— Sainte Vierge Marie ! Divin Seigneur ! rugissait-il sur un ton pareil à celui des impies qui blasphémaient le nom de Dieu.

Mais il suffisait que les loustics, attendris par cette indignation, cessassent leur jeu, pour que soudain cet exalté se calmât, redevînt doux, recommençât à les appeler « ses chers frères ».

— Mes affaires vont assez bien, don Vicente, dit Maltrana, répondant à la question du vieillard. Et les vôtres ? Où allez-vous de ce pas ? Vous faites toujours de la propagande ?

L'apôtre sourit en clignant avec malice ses petits yeux chassieux.

— Ce n'est pas le moment de se reposer, monsieur de Maltrana. Les jours de carnaval ont mis à une rude épreuve la clémence du Seigneur. Que de fois

ne l'a-t-on pas offensé durant ces mascarades ! Mais l'heure favorable au repentir est venue : celle de la fatigue et du désenchantement.

Et il jetait un coup d'œil vers les Cuatro Caminos, comme si ces misérables quartiers d'ouvriers devaient nécessairement héberger une population crapuleuse qui avait passé les fêtes en sales orgies. Maltrana lui fit observer que, s'il voulait convertir de grands pécheurs, il ferait mieux de retourner au centre de Madrid : car, dans la banlieue, il n'y avait que de pauvres diables qui, manquant de pain, ne pouvaient guère penser à de criminelles bombances.

— Il y a partout des pécheurs qui ont besoin de sages conseils, repartit don Vicente, et chacun choisit son champ d'action suivant ses forces. Les théologiens, les prêtres instruits, les aigles de l'Église se chargent de la haute classe ; moi, je ne suis qu'un pauvre oisillon du Seigneur, un oisillon qui chante comme il peut, et je vais aux humbles, aux seuls qui puissent me comprendre. Et néanmoins, si vous voyiez ce qu'il m'en coûte pour conquérir certaines âmes ! J'ai employé quatorze ans à remettre dans le droit chemin un savetier, un homme terrible qui a été *cantonal*¹ à Grenade, pendant la Révolution, et qui a renversé de son autel la Très Sainte Vierge. (Ici don Vicente ôta son chapeau et inclina la tête.) Eh bien, j'ai fait de lui un agneau du bon Dieu. Depuis un mois, il est inscrit à la confrérie de sa paroisse. C'est la principale des conversions que j'ai

¹ A peu près l'équivalent de notre expression « communard ».

obtenues. Avec celui-là, je n'ai pas perdu ma salive.

— Et vos yeux, comment vont-ils ?

— Comment voulez-vous qu'ils aillent ? Mal, très mal ! Je me fais trop de bile. Les pécheurs me donnent trop de souci !

Maltrana lui conseilla la tranquillité.

— Croyez-vous donc que je puisse rester tranquille ? s'écria don Vicente, s'exaltant. Mon sang bout lorsque, en ma présence, quelque sauvage injurie Dieu. C'est comme si on me tirait un coup de fusil en pleine poitrine. Oui, oui, j'aimerais mieux recevoir un coup de fusil en pleine poitrine que d'entendre tous ces blasphèmes !

Et il se frappait rudement la poitrine, ou bien il écartait les bras comme pour offrir sa vie à son interlocuteur et supplier celui-ci de le tuer. Quelques passants ralentissaient leur marche et regardaient ce vieillard qui gesticulait de tous ses membres et qui semblait aux prises avec d'invisibles ennemis.

— Du calme, don Vicente ! Soignez-vous, conservez votre vie pour servir votre Dieu.

— Ah ! si tout le monde était comme vous, monsieur de Maltrana ! Vous êtes un vert¹, c'est vrai. Je n'ignore pas quelles sont vos opinions. Vous vivez dans l'oubli de Dieu et de la Sainte Vierge. Mais vous avez de l'éducation, vous ne vous moquez pas des choses saintes, vous ne blasphémez pas. Bref, vous êtes un honnête homme, et un jour viendra où Dieu vous touchera le cœur. C'est pour cela que je ne vous

¹ *De los verdes* ; comme on dirait chez nous « un rouge ».

donne pas de conseils, à vous. Que pourrais-je dire, moi pauvre oiseau du Seigneur, à un savant, à un philosophe ? Tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu pour le salut de votre âme ; et ne doutez pas que je récite plus d'une dizaine de chapelet à votre intention... Si vous négligez le Seigneur, c'est parce que votre situation est difficile ; mais, un de ces jours, vous éprouverez les effets de la divine miséricorde. Alors vous vous repentirez, et vous vous souviendrez de ce que vous dit aujourd'hui frère Vicente.

Maltrana, pour rendre l'attente moins ennuyeuse, cherchait à retenir cet original qui aurait voulu poursuivre sa route vers les Cuatro Caminos.

— Vous avez été soldat, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il, afin de prolonger la conversation.

— Oui, j'ai été militaire. D'autres, qui sont des saints, l'ont été comme moi.

Au souvenir du temps où il avait servi sous les drapeaux, la parole du bonhomme s'animait d'une sorte d'orgueil, de ce même orgueil que laisse paraître l'Église quand elle rappelle que nombre de ses saints ont été des hommes d'épée.

— Ne vous ai-je pas déjà raconté que j'ai pris part à la fameuse échauffourée d'Alcolea, mais du côté des méchants ? Vous savez ce que c'est que la discipline. J'étais caporal à Cadix. On commanda : « Feu ! » ; et je dus obéir à mes chefs, canarder le parti de la religion, de la reine, de tout ce qu'il y a d'ancien et de respectable. C'est le plus grand péché que j'aie commis dans ma vie ; mais Dieu me le par-

donnera, parce que j'ai agi par contrainte et n'ai pas eu l'intention de l'offenser. Plus tard, après avoir quitté le service, je me suis consacré à la dévotion.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris l'habit monastique ?

— Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué ! Un marquis très pieux, mon ancien colonel, a même fait des démarches pour que je fusse admis dans un couvent ; mais on n'y a pas voulu de moi. Je n'ai pas assez de capacité pour porter le froc.

Il disait cela en courbant la tête et en se faisant tout petit, par modestie. Maltrana pensa que, sans doute, les moines avaient craint l'exaltation de don Vicente : avec cette sainte folie, un tantinet vagabonde, il n'était guère possible que cet homme s'accommodât de la vie conventuelle.

— Mais je vis comme si j'appartenais à un ordre, continua don Vicente. J'ai ma règle. Un prêtre m'a écrit sur un papier ce que je dois faire à chaque heure du jour, et j'observe exactement ses instructions, afin de ne pas déplaire au Seigneur. Ma règle m'ordonne de me promener, de me promener beaucoup, de faire chaque jour plusieurs heures d'exercice, sans songer aux choses de la religion... Et puis, un autre prêtre a réformé les premières instructions, m'a prescrit des promenades encore plus longues, m'a imposé de passer tous les après-midi à la campagne. Il paraît que, si je ne faisais pas cela, ma tête risquerait de se troubler et que le démon me martyriserait de tentations luxurieuses. J'observe ma règle. Tous les après-midi, je vais à la campagne, et je change

d'endroit chaque jour. J'ai fait plus de vingt fois le tour de Madrid. Il n'y a aux environs ni un enfant ni une femme qui ne connaissent frère Vicente. Je leur distribue tant d'images !... Si je me promène ainsi, c'est par obéissance. Je parle aux oiseaux, aux chiens, à toutes les bêtes du bon Dieu que je rencontre sur ma route. Mais, quant à cesser de songer aux choses de la religion, je ne peux pas, non, je ne peux pas ! C'est plus fort que moi. Sur ce point, je pêche par désobéissance.

Don Vicente s'affligeait de ne pouvoir oublier, fût-ce une minute, les affaires de l'âme et les grandeurs du ciel.

— On dit que je pense trop, et peut-être dit-on vrai. Il y a des nuits où il me semble que ma tête bout et où je n'arrive pas à fermer l'œil. MM. les prêtres affirment que je me nourris insuffisamment, que je devrais ménager davantage ma santé. Mais non : il y eut des saints fameux qui ne mangeaient pas autant qu'un moineau, tandis que moi, monsieur, certains jours, je m'abstiens de jeûner et je dépense un réal ou même plus pour ma nourriture. Les bonnes dames qui me protègent me donnent de l'argent, quantité de vieux habits, et elles me recommandent d'avoir soin de ma personne. Je réponds « oui » à tout ce qu'elles me disent ; mais je distribue le meilleur de leurs aumônes aux pauvres qui vivent dans le péché, pour voir si, par là, je réussirai à les amadouer et à obtenir d'eux qu'ils se repentent. Toutefois, comme séculier, je tâche de me présenter convenablement, d'avoir une tenue dé-

cente ; et il me semble qu'en effet je ne suis pas trop mal habillé.

Ce disant, il se regardait des pieds à la tête, assez content de sa chemise en grosse toile, de la redingote qui flottait sur ses membres, de la cravate noire qui faisait plusieurs fois le tour de son cou. Mais brusquement un souvenir lui traversa l'esprit :

— Je suis attendu à Bellasvistas. J'ai trois réaux dans ma bourse et un paquet de petits imprimés, pour une veuve : la pauvre femme est malade et elle a une ribambelle d'enfants... Vous savez où je demeure, et j'espère qu'un de ces jours vous viendrez jusque chez moi et m'honorerez de votre visite. Vous n'avez qu'à demander « monsieur Vicente », ou « don Vicente », ou « frère Vicente », à votre choix : car on m'appelle de toutes ces façons. Je souhaite que vos affaires marchent bien, et, comme j'ai de l'affection pour vous, je vous recommande particulièrement une chose. Ayez beaucoup de foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, en sa Sainte Mère, en notre puissant patron saint Joseph ; et, avec leur aide, soyez sûr que tout ira bien pour vous, sinon sur la terre, au moins dans le ciel ! Bonsoir, monsieur de Maltrana.

Et il porta la main à son chapeau, découvrit son crâne étroit, pelé, pointu, aux oreilles saillantes ; puis il s'éloigna en gesticulant.

Des femmes commençaient à sortir de la fabrique de casquettes. Maltrana vit Feli s'arrêter sous le porche et le guigner du coin de l'œil, comme si déjà

elle l'avait aperçu par les fenêtres de l'atelier. Mais elle eut soin de dérober ce regard aux compagnes qui sortaient avec elle et de remonter seule vers le haut de la rue. Maltrana la rejoignit à quelque distance. Lorsqu'il la salua d'un air timide, elle rougit, au souvenir de la scène qui avait eu lieu le second jour du carnaval.

Il se mit à lui parler avec émotion. Depuis qu'elle lui avait confessé son amour, il ne pouvait plus la considérer avec la même froideur qu'au temps où, pour lui, elle était simplement la fille du Mosco, et où il mangeait les délicieuses gibelottes sans faire attention aux tendres œillades de la casquettière. Mais, en songeant à son heureux sort et à l'ouvrage dont le marquis de Jiménez lui avait fait la commande, il retrouva bientôt son aplomb d'homme supérieur.

— Feli, je suis venu t'attendre parce j'ai quelque chose d'important à te dire. Il faut que nous puissions causer à notre aise. Ici tout le monde nous connaît. Allons-nous-en plus loin.

Ils tournèrent par une rue latérale, et sans se rendre compte de la direction prise, ils se trouvèrent bientôt en pleins champs. Ils côtoyèrent le troisième réservoir¹, se dirigeant vers la Patriarcal de San Martin qui dressait devant eux la sombre masse de ses cyprès. Alors la jeune fille voulut s'arrêter. Où allaient-ils ? Mais Isidro la força doucement de con-

¹ Les eaux du Loyosa sont recueillies dans trois réservoirs, et le troisième, de construction récente, est le plus au nord.

tinuer encore. Ils s'engagèrent dans un chemin qui, passant entre des terres labourées, était tout noirci par la cendre et par les escarbilles d'une fabrique voisine.

— Feli, déclara le jeune homme, depuis ce que tu m'as dit l'autre jour, j'avais besoin de m'entretenir avec toi. La présence de tes amies ne m'a pas permis de le faire tout de suite. D'ailleurs tu pleurais comme une Madeleine.

— Allons donc ! Je n'ai rien dit du tout ! s'écria Feli, les joues écarlates. Ou, si j'a dit quelque chose, je ne m'en souviens plus. Je parlais sans savoir : j'étais grise.

Isidro se rapprocha d'elle, se serra contre son flanc, perçut la fermeté souple et la tiédeur palpitante de sa chair, à travers le petit châle et la jupe mince.

— Écoute, Feli. Pas d'enfantillages ! A quoi bon dissimuler et faire des coquetteries, comme si nous nous voyions pour la première fois ? Je t'aime et tu m'aimes, c'est bien simple... Est-ce que je me serais trompé ?

La jeune fille resta muette et baissa les yeux ; mais son front s'inclina imperceptiblement, pour signifier que c'était vrai. Alors Isidro glissa un bras sous le petit châle et enlaça la taille fine. Cette étreinte silencieuse, cet enlacement invisible en disaient plus que toutes les paroles.

Ils marchèrent avec lenteur, sans se regarder, comme si leur vie s'était concentrée à l'endroit où leurs corps se touchaient et confondaient les batte-

ments de leurs artères. Maltrana croyait cheminer au milieu d'une brume qui lui cachait les objets, qui rendait le sol élastique et donnait à ses pas une légèreté surnaturelle. Un parfum étrange, d'une suavité capiteuse, lui flattait les narines. Il lui semblait impossible qu'une jeune fille élevée aux Carolinas, parmi les ordures de la ville, eût si bonne odeur. Ce parfum émanait de la chevelure noire peignée à la diable, avec une négligence qui n'était pas sans grâce, du corps svelte et des jupes agitées par la marche. C'était une essence miraculeuse qui certainement ne pouvait s'acheter dans aucune parfumerie, qui peut-être n'était qu'une illusion née de la fantaisie du jeune homme, mais qui lui montait à la tête comme le vin le plus capiteux. Jamais une femme passant près de Maltrana n'avait senti si bon. Il commençait à connaître par expérience de ce qu'étaient l'amour et ses divines ivresses.

Ils virent s'avancer vers eux un homme de mine farouche, qui tenait un crochet à la main. C'était un employé de l'octroi. Par un mouvement instinctif, ils se séparèrent. Cet incident les tira de leur somnolence extatique. Maltrana, chez qui les impressions étaient moins durables, revint, comme il disait, à la réalité. La nouvelle si importante dont il voulait faire part à Feli, c'était tout bonnement cette besogne qu'il allait entreprendre, cet argent qui lui tombait inopinément dans la poche. Il en était fou de joie, comme si la possession de cette modeste somme eût assuré son bien-être pour tout le reste de son existence.

— Tu me portes bonheur, Feli, conclut-il. Je vais être riche. Par conséquent, nous le serons tous les deux.

Et, comme la jeune fille insistait pour savoir quelle serait cette richesse, il s'expliqua, non sans un peu d'hésitation :

— Riches, ce qui s'appelle riches, nous ne le serons pas tout d'abord. Je ne recevrai en tout que trois mille jolis réaux. Mais c'est déjà quelque chose, et après ceux-ci d'autres viendront. L'essentiel, c'est de trouver sa voie, et j'ai trouvé la mienne... Sais-tu pourquoi je ne faisais pas attention à ta gracieuse personne ? Parce que, jusqu'à ce jour, j'étais sans feu ni lieu. Comment aurais-je pu songer à une femme ? Je n'avais à lui offrir que de partager ma misère.

Et il entreprit la description de l'indigence où il avait vécu jusqu'alors. Mais elle l'arrêta. Il était pauvre ? Elle le savait du reste. Maintes fois elle avait remarqué avec quel appétit, révélateur de jeûnes forcés, il mangeait à la table du Mosco. Mais qu'importe ? Il était honnête, il était savant, et, pour elle, il était le plus bel homme du monde.

— Méchante ! protesta le jeune homme en coulant de nouveau son bras sous le châle. Tu veux donc te moquer de moi ?

— Je le dis comme je le pense, répondit la jeune fille avec sincérité. Le plus bel homme de Madrid. Mais n'en soyez pas plus fier pour ça, mon petit monsieur !...

Elle était devenue amoureuse sans savoir com-

ment. Son père lui parlait avec admiration des grands hommes méconnus qu'il avait fréquentés, au temps où il était imprimeur ; si bien que, le jour où Isidro s'était présenté à la maison, elle s'était mis dans la tête qu'il était un de ces êtres supérieurs qui, vus de la cabane du braconnier, prenaient une apparence de demi-dieux. Le Mosco trouvait au jeune homme un talent qui élevait presque le journaliste famélique à la hauteur de ses idoles d'autrefois. M. Manolo, le Fédéral, gémissait de ce qu'un écrivain d'un tel mérite ne se fît pas inscrire sur la liste du parti. Quant à la Mariposa, elle parlait de son petit-fils à tout le monde, prédisant que bientôt on le compterait parmi les plus célèbres personnages de la capitale. Et Feli, échauffée par tous ces éloges, contemplait Isidro avec ravissement, l'écoutait pendant des heures entières sans comprendre un mot de ce qu'il disait, mais charmée tout de même comme par les accords d'une musique céleste. Au surplus, de loin en loin, il se faisait dans l'obscurité de ces incompréhensibles paroles une brèche, il s'ouvrait une large fenêtre par laquelle Feli découvrait un ciel inconnu, un autre soleil, un monde surnaturel habité uniquement par des êtres semblables à Maltrana. Lorsque celui-ci, à la fin du déjeuner, récitait des vers ou dissertait sur ces illustres écrivains étrangers que l'on honore à l'égal des princes, la pauvre Feli sentait son cœur palpiter, ses jambes trembler, les larmes monter à ses yeux, comme si elle avait la révélation d'une religion nouvelle. Mais ensuite des doutes la tourmentaient. Isidro n'était-il pas trop

haut pour descendre jusqu'à l'humble fille d'un braconnier ?

Chaque fois que le jeune homme arrivait, blême comme un affamé, elle éprouvait une joie singulière. Elle s'appliquait à soigner la cuisine, mettait toute son intelligence à réussir le salmis de chevreuil. Elle bénissait les privations qu'impose la vie de bohème, puisque ces privations la rapprochaient en quelque sorte providentiellement de l'homme aimé, puisqu'elles lui permettaient d'espérer encore. Mais il y avait de longs intervalles pendant lesquels on ne voyait pas Isidro. Il restait à Madrid. Madrid ! Ce nom inspirait à Feli une véritable colère. Elle était sûre que, là-bas, il possédait des femmes plus belles qu'elle-même et qu'il vivait dans l'intimité des actrices, comme tous ceux qui écrivent dans les journaux. Ah ! que de nuits blanches elle avait passées à se désoler et à gémir, croyant perdus tous ses rêves de bonheur !

Maltrana, dans son for intérieur, riait de la naïveté de la jeune fille. Quelle âme candide et ingénue ! Ah ! si elle avait connu la réalité de la vie qu'il menait ! Supposer qu'il passait son temps à rigoler avec des actrices et de grandes « cocottes », justement aux heures où, à demi mort de faim, il n'avait d'autre espérance que la bienfaisante casserole de la rédaction ! Les paroles de Feli étaient, sans qu'elle s'en doutât, d'une ironie cruelle.

Tandis qu'elle contait ainsi l'histoire de son amour, ils avaient pris le vieux chemin qui mène à la Patriarcal. Le bruit de leurs pas, qui faisaient grin-

cer le sable, était agrandi par le silence. De temps à autre, un oiseau pépiait et le feuillage palpitait d'invisibles battements d'ailes.

Feli, qui n'avait jamais vu que de loin ce cimetière, éprouvait une inquiétude. A travers le feuillage, elle apercevait la blancheur des monuments funéraires. Son bras serra plus fort celui d'Isidro.

— Folle ! dit-il. Ce n'est qu'un jardin. La dernière personne qu'on y a enterrée, c'est ma protectrice, et, depuis des années, on n'y avait pas inhumé un seul cadavre. L'endroit est joli et fait songer à l'amour beaucoup plus qu'à la mort.

Du parterre qui s'étend devant la Patriarcal, Feli contemplait la façade de la nécropole : deux pavillons roses, unis par une colonnade de la même couleur. L'un des pavillons était la chapelle, avec sa toiture surmontée d'une flèche de fer où étaient suspendues deux cloches couvertes de rouille. L'autre servait d'habitation au gardien, et des pots de fleurs s'y alignaient sur le rebord d'une fenêtre en plein cintre, à l'abri d'un store dont la brise faisait onduler les nuances gaies. Une grille fermait la colonnade, mais laissait voir entre les barreaux tout le cimetière semblable à un bosquet verdoyant. Les cyprès, sveltes et gracieux, se dressaient en files, le long des allées. Dans les intervalles des troncs se groupaient de hauts rosiers, d'une majestueuse vieillesse. Des plantes grimpantes enroulaient leurs spires aux piliers des cloîtres et montaient jusqu'aux arcades en fer à cheval. Dans les plates-bandes, où débordait une riche végétation, les mausolées, les

figures gisantes, les anges de marbre avaient l'air d'être les statues d'un parc.

Chaque fois que Maltrana considérait du dehors ce cimetière détachant sur le ciel les toitures arrondies de ses pavillons, les clairs profils de ses colonnades et les fines aiguilles de ses cyprès, il pensait à ces nécropoles classiques qui étaient tout ensemble des forteresses, des sanctuaires et des promenades. La douce tranquillité de ce lieu, troublée seulement par le murmure du feuillage et par le chant perpétuel des oiseaux, dissipa l'inquiétude de Feli.

— Entrons, dit le jeune homme. C'est un cimetière de roman. Pas un jardin de Madrid n'est si beau.

Le couple amoureux était attiré par le poétique silence de ce lieu désert. Ils aperçurent sous la colonnade une vieille occupée à tricoter un bas, et, près d'elle, un gros homme qui fixa sur eux un regard scrutateur et leur demanda :

— Vous venez ici pour quelqu'un de votre famille?

Maltrana répondit avec l'assurance de celui qui dit la vérité :

— Oui. Nous venons pour la personne qui m'a servi de mère.

Le gardien, médiocrement satisfait de cette réponse trop vague, grogna quelques paroles inintelligibles, et les jeunes gens entrèrent dans la Patriarcal, non sans sourire des soupçons de ce brave homme.

Isidro voulut d'abord mener Feli à la tombe de sa protectrice, et ils quittèrent l'allée principale pour

descendre dans une cour voisine par un petit escalier en forme de tunnel.

Cette cour était beaucoup plus basse que le reste du cimetière, et ils n'y virent ni arbres ni fleurs. Tout le terrain était occupé par la mort, et les tombes envahissaient même les galeries du cloître. L'abandon avait répandu là un charme mystérieux. Les grandes pierres sépulcrales, mises de guingois par le temps et par la pluie, avaient leurs inscriptions à demi effacées ; les plantes parasites croissaient entre les dalles qu'elles descellaient par la vigoureuse poussée de leurs racines. Les couronnes, accrochées aux vieilles croix de fer, avaient perdu leurs immortelles d'or et n'étaient plus que des cerceaux de paille noire et pourrie, où pullulait la vermine.

Isidro fit halte devant une niche. Là reposait son bon ange, celle qu'il appelait « la Dame ». Il se souvenait avec émotion des paroles de cette bonne vieille promettant de lui chercher une femme qui le rendrait heureux. Eh bien, la femme qui le rendrait heureux, elle était ici présente, et elle venait saluer la Dame, lui témoigner à son tour de la gratitude. Elle n'était pas riche, sans doute ; peut-être même n'était-elle pas aussi bonne chrétienne que la Dame l'aurait souhaité. Mais pourtant elle embellirait l'existence du jeune homme, lui donnerait le courage d'avancer dans la carrière où ne pouvait plus le soutenir cette protectrice dont la mort avait paralysé la main charitable.

Quand ils sortirent de cette cour funèbre, l'allée principale leur en parut plus admirable. Ce jardin,

avec sa beauté mélancolique, écartait toute idée lugubre. Il n'était pas bourré de cadavres comme les cours voisines. Les tombes disséminées y avaient l'apparence de monuments décoratifs placés là sans autre dessein que d'égayer la monotonie de la verdure. C'étaient des tombeaux de riches, de privilégiés, qui, même après le trépas, gardaient l'aisance confortable des heureux. Des noms d'anciens ministres, de généraux, de duchesses illustres brillaient en lettres d'or sur la façade de ces énormes joujoux de marbre.

Les premiers papillons battaient des ailes sur les rosiers qui, dénudés par l'hiver, commençaient à gonfler de sève leurs tendres bourgeons. Des insectes bourdonnaient dans l'air lumineux du soir ; la terre se fendillait pour livrer passage à une végétation luxuriante, à un fouillis de verdure. De cyprès en cyprès voletaient des oiseaux noirs, dont les sifflements déchiraient le silence : c'étaient les pies et les merles cachés dans les fourrés du cimetière, unique refuge de feuillage au milieu d'une campagne aride.

Trois enfants en blouses blanches, joufflus et roses comme des angelots, trois bambins appartenant à la famille du gardien ou venus de quelque maisonnette voisine, jouaient accroupis sur l'herbe, démolissant les fourmilières ou jetant des pierres aux oiseaux. Feli les regarda tendrement : elle avait envie de les prendre dans ses bras et de manger de baisers leurs petites frimousses roses et sales, comme si, dans ce coin perdu, ils symbolisaient le triomphe de la vie.

Sous l'influence de ce milieu doux et mélancolique, Isidro exposait à Feli ses idées. Il aimait le cimetière de San Martin et sa tumultueuse végétation de jardin abandonné, parce qu'il y trouvait la beauté de la Mort telle qu'il l'avait conçue. Non, la Mort n'était pas un squelette au rire sardonique et aux burlesques entrechats, comme l'avait représentée l'art barbare du moyen âge, dans son horreur de la chair. C'était une grande dame d'une beauté triste ; pâle, extrêmement pâle, et dont la peau mate semblait absorber la vie ambiante, sans garder à sa propre surface ni sève ni coloris ; dont les yeux noirs, fixes, glacés, profonds, ramassaient la lumière sans s'éclairer eux-mêmes du moindre reflet. C'était une matrone aux hanches puissantes, dans les entrailles de laquelle se recréait la vie, une nourrice aux robustes et volumineuses mamelles, toujours gonflées d'un lait dense et amer. A l'une des mamelles était pendu le Souvenir, que faisait pleurer cette amertume ; à l'autre était pendu l'Oubli, qui tétait en fermant les yeux, déjà pris de sommeil. Quand elle apparaissait, les oiseaux se taisaient, les fleurs se fanaient, les êtres animés tombaient sur le sol, tout devenait taciturne. Ses pieds, invisibles sous sa robe de crêpe, faisaient trembler la terre comme s'ils étaient chaussés de cothurnes d'airain. Mais, dès qu'elle était passée, tout ressuscitait derrière elle, sur le bord même de ses voiles funèbres : les fleurs renaissaient, plus vivaces ; d'autres oiseaux lançaient leurs trilles ; de la poussière où s'étaient anéantis les vieillards, les inutiles et les faibles, une génération nouvelle s'éle-

vait, brillante de jeunesse. Maltrana connaissait bien la Mort : il l'avait vue deux fois apparaître devant lui dans toute sa funèbre splendeur, évoquée par le plus sublime des génies artistiques : la première fois, lorsque le sauvage Sigmund parle à la Walkyrie qui lui annonce le trépas prochain ; la seconde fois, lorsque Yseut, désespérée, se tord de douleur et s'arrache les cheveux près du cadavre de Tristan.

Feli écoutait, les yeux dilatés par l'étonnement, et elle faisait effort pour comprendre.

— Comme tu es savant, Isidro ! murmura-t-elle en le caressant du regard. Si je t'aime tant, c'est parce que tu dis de belles choses.

Les amoureux se reprirent par le bras, et Isidro conduisit la jeune fille à une muraille percée de niches, dans l'endroit le plus bas du cimetière.

— Je veux, lui dit-il, te montrer comment finissent les hommes d'un talent supérieur, comment dorment leur dernier sommeil ceux qui, pendant leur vie, ont eu des adulateurs et des fanatiques. Regarde !

Et il lui indiqua une niche, la plus misérable de toutes. L'orifice en était à peine protégé par une toile cirée qui se détachait aux angles, haillon noir sur lequel il y avait des lettres jaunes à demi effacées. Feli lut avec difficulté :

Aparisi y Guijarro.

— C'est un personnage qui fut célèbre de son vivant, continua le jeune homme. Il prononçait aux

Cortès des discours qui duraient plusieurs séances. Les curés de toute l'Espagne, les dévots, les femmes attendaient avec impatience les gazettes pour y savourer son éloquence. Et maintenant, tu vois : le premier cabaretier venu est mieux logé après sa mort. C'était un poète, un rêveur ; et, je ne sais pourquoi, les poètes sont malchanceux en politique. Je ne partage pas ses idées ; mais j'ai pitié de lui et je le défends par esprit de corps. Une telle ingratitude nous console, nous autres qui travaillons sans espérance dans la boutique d'en face, dans celle des pauvres, dans celle de la plèbe. Mais n'est-il pas honteux que le roi laisse cette tombe dans un abandon si indécent ? Les représentants de la tradition ne devraient-ils pas se souvenir un peu du grand artiste qui les encourageait par ses hymnes oratoires ? Et n'est-ce pas une dérision infâme, de citer son nom à tout propos comme la gloire du parti, tandis que ses restes demeurent oubliés dans ce coin où personne ne songe à leur rendre le moindre hommage ?

Feli épelait les *graffiti* crayonnés sur le plâtre, autour de la niche. C'étaient des vers puérils ou absurdes en l'honneur du « Cicéron espagnol », du « paladin de la foi et des traditions » ; c'étaient les témoignages d'enthousiasme de quelques prêtres illettrés qui, de passage à Madrid, avaient voulu, avant de rentrer dans leurs villages, faire une visite à la tombe de leur grand homme. Isidro examina les signatures.

— Elles sont toutes du menu peuple : curés pau-

vres, *guerrilleros*¹ abusés, petites gens de cette basse classe qui a encore du cœur. Et il avait du cœur, lui aussi, ce rêveur chimérique, cet artiste égaré. Il était pauvre, et il a défendu les riches ; il était plébéien, et il a demandé la résurrection du passé avec tous les privilèges de race ; il avait le caractère indépendant, et il a soutenu la thèse de l'absolutisme. Ceux qu'il défendait ne se souviennent plus de lui ; et peut-être, en cela, ne font-ils qu'obéir à un instinct infailible. Si cet homme a vécu pour eux, il n'était pourtant pas de leur espèce...

Les deux jeunes gens revinrent à l'allée principale. Cette allée aboutissait à un édifice ouvert, sorte d'abside qui dressait à l'extrémité du cimetière ses murs en hémicycle et sa moitié de coupole. Dans les parois étaient ménagées des cavités renfermant de belles urnes funéraires. Les compartiments de la voûte étaient ornés de peintures qui représentaient la résurrection de Jésus. La grande baie du fond, close par une grille, laissait voir à travers son vitrage la colline située vis-à-vis et un bouquet de peupliers placé entre deux maisonnettes rouges, dans une dépression du terrain. Au-dessus de cette baie s'ouvrait une demi-rosace aux vitraux de couleur qui, filtrant le soleil du soir, prêtaient aux murs, aux tombes, au dallage, les teintes polychromes de l'arc-en-ciel. Les reflets de cette illumination fantastique faisaient vivre et palpiter les figures de

¹ Paysan qui fait partie d'une *guerrilla*, c'est-à-dire d'un parti armé pour harceler l'ennemi.

la voûte, qu'elles animaient d'une splendeur d'apothéose.

— Comme c'est beau ! murmura la jeune fille.

Cela réjouissait les yeux et faisait oublier la funèbre destination de l'édifice. L'hémicycle semblait être une salle de bal éclairée par des flambeaux de toutes les couleurs, et où les défunts, en vêtements somptueux, souriants et inoffensifs, allaient prendre part à la fête. Les oiseaux piaillaient dans les arbustes voisins ou sautillaient sous les arcades, comme attirés par cet éclat.

Les personnes inhumées dans cette partie du cimetière ne suggéraient, à raison de leur haute condition sociale, que des idées de luxe et de plaisir. Il y avait là des princesses fameuses par leur beauté, des dames du palais mortes à la fleur de l'âge et qui, en leur temps, avaient été des objets d'adoration. Leurs noms, se détachant en or sur la blancheur laiteuse des marbres, faisaient rêver à des divertissements élégants, à de galantes entrevues, à de fastueux boudoirs parfumés de suaves essences et ornés de fleurs exotiques.

Isidro, comme si ces souvenirs d'amour et de volupté eussent éveillé en lui la fièvre du désir, fixa les yeux sur Feli absorbée dans la contemplation des tombes, lui enlaça de nouveau la taille, l'attira et la baisa où il put, au hasard de la rencontre, entre le lobe rosé d'une oreille et le cou brun dont la peau frissonna sous le contact de ses lèvres. Mais la jeune fille se dégagea d'un geste brusque.

— Oh ! Isidro ! s'écria-t-elle, rougissante.

Et elle baissa tristement la tête, comme si l'audace de son amoureux lui faisait mal. Puis, sans adresser au jeune homme le moindre reproche, elle s'accusa elle-même d'imprudence. C'était sa faute, à elle, s'il n'était pas plus sage : elle aurait dû éviter cette solitude, refuser d'entrer dans le cimetière avec Isidro, qui devait avoir pris l'habitude des plus blâmables hardiesses avec ses amies de Madrid. Tout en parlant, elle jetait autour d'elle un regard craintif, comme si les tombes allaient s'ouvrir et les morts se lever du sépulcre, indignés d'une telle profanation.

Isidro, lui, souriait. La petite sotte ! Pourquoi avait-elle peur ? Cet endroit-là était tout comme un autre, et les gens qui dormaient dans ces fastueuses enveloppes de marbre avaient jadis, eux aussi, connu les ivresses de l'amour. Si les morts pouvaient se rappeler le passé, la mémoire des heures amoureuses leur serait une consolation dans la nuit éternelle. Ces grandes dames, couchées dans les tombeaux dont les inscriptions célébraient leurs titres nobiliaires et leur bienfaisance, n'avaient certes point passé toute leur vie avec la couronne sur la tête, sans faire autre chose que la charité. Elles avaient été des femmes orgueilleuses de leur beauté, et elles avaient octroyé à plus d'un amant, comme une royale aumône, la faveur d'admirer leurs plus secrets appas. Ce haut magistrat dont Feli voyait là, sur un sarcophage, la figure couchée dans les plis d'une toge sévère, n'avait pas toujours eu ce sourcil froncé et cette physionomie solennelle ; parfois, chez lui,

l'homme l'avait emporté sur le personnage ; parfois il avait envoyé au diable les rogues attitudes, les propos sentencieux, les principes austères, et, comme un jeune homme en goguette, il était allé clandestinement jouir d'une soirée de bonheur loin de sa famille, dans de mystérieux recoins.

— Ah ! ma chère âme, conclut-il avec la véhémence exagération qui lui était habituelle, au lieu d'avoir peur des morts nous devrions rire d'eux. Comment peux-tu croire qu'ils nous fassent un crime de nous aimer en leur présence ? Sois bien certaine qu'au contraire ils nous envient. Crie donc avec moi : « Vive l'amour ! »

— Non, non ! murmura-t-elle. Allons-nous-en. S'aimer dans un cimetière ! Cela nous porterait malheur. Vite, allons-nous-en.

Et, frappée d'une terreur enfantine, elle l'entraîna. Isidro se laissa conduire. Mais, en passant sous l'arcade qui donnait accès à l'abside, le jeune homme poussa une exclamation de surprise et retint Feli. La lumière, tombant du vitrail sur elle, la baignait des pieds à la tête dans un flot mouvant de rayons et faisait resplendir toute sa personne des teintes de l'arc-en-ciel.

— Comme tu es belle ! s'écria-t-il, ravi. Ah ! si tu pouvais te voir ! Ta jupe est verte et ton corsage bleu. Tu as la bouche orangée. Une de tes joues est violette et l'autre couleur d'ambre. On dirait que tu portes des œillets sur le front...

Elle demeurait immobile et souriait avec complaisance, heureuse qu'il la trouvât belle. Elle se livrait

à la caresse des rayons magiques en fermant à demi les yeux, aveuglée par le flot des couleurs qui palpiétaient sur sa robe et sur sa chair. Sa coquetterie flattée dissipait sa crainte, avec cette facilité d'oubli qui est ordinaire aux femmes, lorsqu'elles sont chatouillées dans leur vanité.

Au contact ardent de la lumière s'ajouta bientôt pour la jeune fille une autre sensation. Son amant recommençait à l'étreindre, la pressait avec plus de passion que tout à l'heure ; et elle était sans force pour lui résister.

— Laisse-moi baiser ce jaune d'or ! disait-il. Et ce brun !... Et ce bleu !... Et le rose de ton front !... Et l'héliotrope de tes lèvres !... Et les violettes de tes paupières !...

Les baisers drus tombaient sur elle en pluie sonore, dans le silence de la nécropole. Elle se débattait avec mollesse, faisait d'inutiles efforts pour se dégager. A chacun de ses mouvements, les couleurs changeaient de place, glissaient de-ci, de-là, sur ce corps adorable. Toutes les diaprures du couchant passaient sur sa bouche. Maltrana n'en oublia aucune, voulut les savourer toutes, sans exception. Les yeux mis-clos, frémissante sous l'assaut du désir viril, elle se sentait près de défaillir ; ses jambes fléchissaient sous elle, et elle balbutiait entre deux soupirs :

— Assez, assez !... Laisse-moi !... Tu me tues, tu me tues !... Si tu ne veux pas me lâcher, je crie !... Tu m'assassines !...

Quand elle eut réussi à se délivrer, elle rajusta son châle, lissa ses cheveux en désordre ; et, ce faisant,

elle fixait sur Isidro un regard où il y avait des reproches et de la gratitude. Puis elle lui dit :

— Je me sauve. Tu voudrais m'empoigner encore une fois. Quel enfantillage, de s'amuser ainsi avec des couleurs ! Partons. Nous finirions par nous quereller.

Et elle s'enfuit vers la sortie, comme pour éviter les explications. Il courut après elle. En arrivant près de la grille, ils ralentirent le pas et marchèrent au flanc l'un de l'autre, d'un air grave, comme s'ils étaient attristés par la visite qu'ils venaient de faire aux sépultures. Ils passèrent, sans desserrer les lèvres, devant le gardien qui les avait accueillis avec tant de défiance, et ils sourirent en pensant qu'après tout cet homme n'avait pas eu tout à fait tort. Un peu plus loin, le souvenir des caresses les rapprocha ; leurs bras se réenlacèrent ; ils cheminèrent serrés l'un contre l'autre, échangeant des regards où brûlait encore le feu des récents baisers.

Feli oubliait sa fâcherie. A se voir dans la campagne découverte où elle n'avait plus à craindre les brusques entreprises de son amant, elle s'abandonnait, s'appuyait sur lui, presque pâmée, le frôlant de son haleine, le regardant de si près qu'il croyait sentir la chaleur de ses yeux enfiévrés.

Le soir tombait ; le soleil se cachait ; dans le ciel aux douces teintes mauves, la lune voguait comme un petit nuage pâle, encore offusquée par la lumière du jour. Leurs pieds faisaient craquer la poussière de charbon répandue sur le chemin. Près d'eux passaient, se dirigeant vers Madrid, des femmes sor-

dides qui portaient sur les bras des enfants endormis, des vieilles ridées et noires comme des sorcières, qui s'en allaient avec des gamelles destinées à recevoir la soupe de San Bernardino¹. Ces malheureuses, en croisant le jeune couple, devinaient des amoureux et demandaient la charité. Isidro leur distribua les sous avec largesse, en y ajoutant des conseils joyeux qui faisaient rire Feli. « Il ne s'agissait pas d'acheter du pain avec ces sous-là ! S'il leur donnait l'aumône, c'était pour qu'elles pussent acheter du vin et prendre la grande cuite ! » Son âme débordait d'un tel bonheur qu'il aurait voulu que tout le monde se réjouît et dansât, dans une orgie délirante.

Un homme venait vers eux avec un panier d'oranges. Isidro surprit chez son amie un regard avide, et il arrêta cet homme. « Vite, ils voulaient tout ce qu'il y avait de meilleur dans le panier. Feli aimait ces fruits-là, et elle n'en avait pas encore mangé de l'année. » Il aurait répandu aux pieds de la jeune fille, comme un tapis d'or, toute la récolte des plaines de Valence.

Elle n'accepta qu'une seule orange, — la plus belle, — et ils poursuivirent leur route. Elle jouait comme une fillette avec la petite sphère d'or, qu'elle faisait sauter dans ses mains. Finalement elle y perça un trou, pressa l'orange entre ses doigts et se mit à sucer le jus. Un filet d'ambre coula jusqu'à son menton

¹ L'*Asilo de San Bernardino* est situé au nord-ouest de Madrid, dans la banlieue.

par la commissure des lèvres, emmiella sa peau délicate. Le jeune homme voulut boire ce jus, et sa bouche effleura celle de Feli.

— Encore ? s'écria la jeune fille qui se rejeta en arrière, moitié souriante, moitié fâchée. Mauvais sujet, tu ne vois donc pas que les passants nous regardent ?

Et elle rit de la mine dépitée d'Isidro, qui baissait la tête comme un enfant que l'on gronde. Puis, avec une grâce mignarde, elle lui posa l'orange sur la bouche.

— Tiens ! Ne pleure pas ! C'est ici que j'ai mordu. Suce... Mais ne t'avise pas de retourner aux bécots ! Sinon, je te traite comme un enfant à la mamelle. Gare au fouet, gare au fouet, si bébé n'est pas sage !

Et, de sa main fine et blanche, de cette main de demoiselle qui étonnait si fort les gens des Carolinas, elle lui donna sur la joue de petites tapes amicales.

A la nuit, ils entrèrent dans une guinguette du vallon d'Amaniel, La jeune fille avait objecté, sans d'ailleurs y mettre trop d'insistance, qu'elle était obligée de rentrer à la maison ; mais il protesta. Le père de Feli ne s'inquiéterait pas pour si peu ; il supposerait qu'elle était restée, comme tant d'autres fois, chez une amie de Bellasvistas. Au surplus, peut-être qu'à cette heure il était déjà sur le chemin du Pardo.

Des lanternes vénitiennes répandaient dans la guinguette une clarté diffuse. Là, de même qu'au faubourg des Carolinas, on avait utilisé de vieux

tramways pour l'ameublement. Les bancs à dossiers mobiles venaient d'une *jardinera*¹; les cloisons étaient faites avec des *persianas*² de fenêtres. Près du plafond, en manière de frise, s'alignait un solde de photographies jaunâtres où des vues de la Havane, des boulevards de Paris et des avenues de Vienne voisinaient avec celles de la Fontaine de la Teja et du Viaduc. Des têtes d'anges peinturlurées et dorées, rebuts des vitrines de quelque prétentieuse boutique, avaient l'air de soutenir les solives du plafond.

Isidro, qui voyait tout couleur de rose, admirait la décoration de la guinguette. « Très joli ! très original ! Ça, c'était vraiment de l'art moderne ! » Et le patron, flatté des éloges de ce jeune monsieur qui semblait intelligent, répondait avec modestie :

— J'ai un peu de goût, voilà tout. Ça m'a coûté gros... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

Isidro voulait pour Feliciano une collation complète. Mais elle ne se sentait pas grand appétit, n'avait envie de rien prendre. Finalement, pour ne pas le contrarier, elle demanda une bouteille de bière. Dans les coins, il y avait d'autres couples qui se tenaient les mains sous la table et qui se dévoraient des yeux.

Tout à coup, derrière un bouquet de verdure, le son criard d'un piano mécanique éclata comme une

¹ Voitures ouvertes de tous côtés, ce qu'en France on appelle communément des « baladeuses ».

² Ce sont les volets à lamelles qui protègent les voyageurs contre le soleil.

fusée. Un éphèbe en béret, qui avait au cou un petit mouchoir et qui portait de larges culottes d'odalisque, tournait la manivelle. Isidro écoutait avec ravissement. « Quel talent il avait, ce garçon-là ! Et quelle musique puissante ! » Jamais l'amoureux n'avait ressenti une impression si forte, pas même aux concerts de musique classique. Cette valse qu'au premier abord on était tenté de croire composée pour un bal de servantes, c'était en réalité un morceau sublime, peut-être l'œuvre d'un génie inconnu. Non, non, il n'hésitait pas à le déclarer : c'était aussi magnifique que la *Neuvième Symphonie* !

— Lève-toi, Feli. Nous allons nous offrir quelques tours de danse. Il s'agit de voir comment se trémousse ton joli corps de gitana.

Ni l'un ni l'autre n'étaient habiles à danser. Isidro, à l'époque où il était étudiant, avait bien reçu quelques leçons de ses amies, dans les cafés voisins de l'Université ; Feliciano avait bien dansé quelquefois avec ses compagnes ; mais, en somme, ils ne savaient guère. Ce fut elle qui, avec son instinct de femme, suivit le mieux la mesure et dirigea son cavalier. Du reste, que leur importait de danser bien ou mal, de faire rire ou de ne pas faire rire les clients de la guinguette ? Ce qu'ils voulaient, c'était d'être dans les bras l'un de l'autre, collés l'un contre l'autre depuis la poitrine jusqu'aux genoux, se transfusant leur âme avec la chaleur de leurs corps et mêlant leurs haleines. Ils éprouvaient une folle allégresse, comme si la gorgée de bière qu'ils avaient bue contenait toutes les ivresses du monde.

Au sortir de la guinguette, ils se promenèrent d'un pas incertain dans la campagne déserte. Ils étaient devenus taciturnes. Près du *canalillo*¹, ils firent halte. La face béate de la lune se reflétait dans le cristal bleu de l'eau. Cette clarté les gêna ; ils s'éloignèrent, cherchèrent un endroit obscur. Ils voulaient se reposer, se sentaient à bout de force, ne pouvaient se promener davantage. Ils se réfugièrent derrière un talus, se dissimulèrent dans l'ombre que projetait l'amas de terre. Et bientôt un murmure de baisers, de voix étouffées, de languissantes protestations s'éleva de leur cachette.

— Jure-moi que tu ne m'abandonneras jamais !... Jure-moi que tu m'aimeras toujours... Jure-moi que tu ne me méprises pas... Si je suis faible avec toi, c'est parce que je t'aime...

Il jurait tout cela sans paroles ; il le jurait avec ses mains osées, avec ses lèvres caressantes, avec l'impétuosité virile qui lui soumettait, vaincue et asservie, cette fille simple et primitive, altérée d'idéal.

¹ « Le petit canal. »

VI

UN dimanche matin, Isidro et Feliciano descendirent au Rastro. La veille, le jeune homme avait dit, d'un ton résolu :

— Feli, n'attendons pas plus tard que demain. Il est temps pour nous de vivre ensemble. Je suis las d'errer avec toi dans les terrains vagues, comme les gitanos. Je travaille pour toi, et nous avons le droit d'avoir notre nid.

Jusqu'alors, chaque soir, ils étaient réduits à s'égarer dans les champs, aux environs des Cuatro Caminos, lorsqu'il la reconduisait de la fabrique jusqu'auprès de chez elle. Le printemps arrivait et les environs de Madrid commençaient à s'embellir. Les collines verdoyaient sous la poussée des blés et des avoines. Dans les bas-fonds, les amandiers se couvraient de fleurs, les unes blanches comme la nacre, les autres rosées comme la chair féminine. Les lilas épanouissaient à l'extrémité des branches leurs grappes violettes. Les insectes bourdonnaient, ivres de chaleur et de vie ; les oiseaux voletaient, peuplant le feuillage de frissons et de soupirs ; les premiers grillons crissaient, blottis dans l'herbe. La campagne semblait épaissir ses fourrés

pour dissimuler sous leur abri les caresses amoureuses, pour bercer les couples dans les parfums et les chants de sa vie exubérante.

Près de la Huerta del Obispo¹, un chemin bordé d'amandiers attirait tous les soirs Isidro et Feli. Ils se promenaient en se tenant par la taille, entre les arbres qui étendaient sur leurs têtes une voûte de fleurs. Les corolles, rouges comme des lèvres, semblaient s'épanouir pour les saluer.

— Regarde-les ! disait Feli. Ce sont de petites bouches qui nous sourient, qui veulent nous adresser la parole.

Isidro accordait son assentiment à cette poétique affirmation de la jeune fille. Oui, c'étaient des bouches de fleurs qui s'ouvraient pour dire à Feliciana combien elle était jolie.

— Et je partage l'opinion de ce meeting de fleurs ! ajoutait-il avec une plaisante gravité.

La brise du soir faisait frissonner les arbres, et une pluie de pétales tombait sur Feli, s'accrochait dans sa chevelure. Ils s'asseyaient sur les talus gazonnés, et, tout en causant, cueillaient les marguerites écloses à portée de leurs mains. Ils attendaient ainsi le crépuscule, et souvent la nuit les surprenait dans le voisinage de ce canal silencieux et profond qui, avec l'indulgente complicité de la lune, avait assisté à la première communion de leur amour.

Feli vivait dans une douce somnolence, grisée par

¹ « Le Jardin de l'Évêque. »

son bonheur et un peu étonnée que le monde eût en réserve tant de délices. Tout lui paraissait bon ; elle se donnait avec une impudeur sublime, se sentait capable de tomber aux bras d'Isidro en pleine *glorieta* des Cuatro Caminos, avec le même abandon passionné que lorsqu'ils étaient dans la solitude.

Isidro, lui, était plus exigeant et moins facile à satisfaire. Certes la campagne était belle au printemps ; mais, malgré tout, cette façon d'aimer n'était ni très commode, ni très sûre, ni très favorable au travail. Maintenant qu'il avait un peu d'argent, il s'embourgeoisait, comme il le disait lui-même avec ironie, en parlant de son opulence. Il éprouvait le besoin d'avoir un chez-soi, d'habiter sous un toit qui fût à lui, de disposer d'une retraite où il pût s'enfermer pour travailler, dans la tiédeur de l'intimité amoureuse.

Son ouvrage sur *le Vrai Socialisme* était presque achevé. Il s'était mis à la besogne avec beaucoup d'entrain ; pour écrire, il s'installait, à la Bibliothèque nationale, à l'Ateneo, dans tous les lieux où il trouvait du silence et des livres. Sa tâche avançait rapidement, et il n'oubliait pas les recommandations du marquis de Jiménez. Au bas de chaque page il mettait une solide assise de caractères petits et serrés, avec des citations d'auteurs appartenant à tous les pays, d'œuvres appartenant à toutes les littératures ; et il poussait même le scrupule jusqu'à en rapporter de longs passages dans la langue des originaux. Nulle affirmation, si simple qu'elle fût,

ne manquait d'être corroborée par le témoignage d'une demi-douzaine d'autorités. L'exposition avançait lentement, avec une prudence infinie ; mais, quand l'écrivain posait le pied quelque part, il était sûr de ne pas trébucher. N'avait-il pas pour le guider, pour le soutenir, tous les savants de la terre ? L'érudition coulait à torrents dans les notes, et Maltrana les avait prodiguées avec une facilité que ne gênaient pas les scrupules. Quand il voulait fortifier sa démonstration par des textes étrangers et qu'il n'en avait pas sous la main, il indiquait comme références le profond John Shipwrecked, membre de la Royal Society de Londres ; l'illustre Olaf Skagerrak, membre de l'Académie de Norvège ; le célèbre Wenceslas Erzdummkopf, professeur à l'Université de Göttingue, le judicieux Athanase Nigodinopoulo, président de l'Aéropage scientifique de Béotie, et quantité d'autres sociologues non moins fantastiques, inventés par le secrétaire pour ahurir son patron. Après tout, ce n'était pas lui qui signerait l'ouvrage !...

Le marquis de Jiménez recevait un chapitre tous les deux jours, et, en le recopiant de sa propre main, malgré ses absorbantes occupations, il était stupéfait de la science de son jeune collaborateur.

« C'est un livre qui fera du bruit, pensait-il. Peut-être même est-il trop remarquable ! Il faut que j'y mette un peu du mien. »

Et, pour donner au style sa marque personnelle, il changeait de place les points et les virgules, modifiait l'ordre des mots, écrivait « illustre » là où Mal-

trana avait mis « célèbre », et réciproquement. Une besogne vraiment pénible, après laquelle il serait bien étrange que l'on contestât au marquis la paternité du livre !

Obligé de travailler tout le jour, le jeune homme avait quitté le galetas de la rue des Artistes et couchait maintenant à Madrid, chez un compagnon de bohème qui lui donnait l'hospitalité dans sa mansarde. Mais cet arrangement n'était que provisoire. Isidro ne pouvait embarrasser indéfiniment son ami ; et d'ailleurs il avait encore un second motif, un motif grave, pour vouloir s'installer d'une autre façon. Sans doute le Mosco s'inquiétait peu de la conduite de sa fille et ne la surveillait guère ; mais elle rentrait si souvent en retard et elle alléguait des prétextes si étranges que des soupçons viendraient sûrement au père ; sans compter que les gens du quartier commençaient à bavarder, et qu'une mauvaise langue se chargerait, un beau matin, de lui glisser dans l'oreille toute l'histoire. Bref, Isidro estima que ces rencontres idylliques en pleins champs étaient trop dangereuses, et il se persuada que, si Feli l'aimait, elle devait le suivre et lui sacrifier tout ce qui n'était pas leur passion.

Lorsqu'il parla à sa maîtresse de se mettre en ménage avec lui, elle hésita, un instant :

— Et mon père ?...

Mais quelques mots de Maltrana suffirent pour vaincre cette résistance. Elle était en pleine ivresse d'amour, sans autre volonté que de l'adorer, de se donner entièrement. Vivre avec lui, vivre avec lui !

Pour un tel bonheur, elle renierait volontiers tout son passé.

Or Maltrana possédait deux mille réaux ; un sérieux capital. Jamais il n'avait vu tant d'argent à la fois. Ils pourraient donc aller vivre à Madrid, où personne ne les connaîtrait. Ils seraient mari et femme pour les gens qui ne comprenaient l'amour que dûment enregistré par le maire et par le curé. Plus tard, s'ils avaient des enfants, ils songeraient à régulariser leur situation...

Feliciano, vaincue dans ses derniers scrupules, consentit à tous les projets de son amant. Elle aussi, elle désirait cette vie nouvelle qui lui permettrait d'être toujours avec Isidro, de ne plus retourner à ce quartier des chiffonniers qui lui semblait plus sale et plus triste qu'auparavant.

Il discuta longuement avec Feli les détails de leur installation.

— Il faut être pratiques, disait-il, se caser en vrais bourgeois.

— Tu verras, tu verras ! répondait Feli. Nous ferons des économies et nous vivrons très bien.

Pour être « pratique », Isidro chercha d'abord un logement à l'autre bout de Madrid, dans un endroit retiré où ils ne risqueraient pas d'être découverts après le scandale de la fuite. Mais les loyers y étaient inabordables !

Enfin, un samedi, il expliqua à Feli qu'il avait trouvé ce qu'il leur fallait, et qu'ils pourraient s'installer dès le lendemain. Il avait rencontré « frère Vicente », ce saint un peu fêlé qui distribuait des

imprimés catholiques dans la banlieue. Frère Vicente habitait près de la place de la Cebada, et son appartement situé sous les toits, au quatrième étage, avait plus de pièces qu'il n'en occupait lui-même ; il leur céderait donc volontiers celles qui ne lui servaient à rien. C'était un brave homme, doux et facile à vivre, sans autres défauts que sa manie de piété. Il avait hébergé déjà des ouvriers avec leurs familles ; mais il avait fini par les congédier, à cause des bavardages des femmes et de l'ivrognerie des maris. Il ne voulait plus loger personne. Néanmoins, quand le jeune homme, après lui avoir annoncé son mariage, lui demanda s'il consentirait à sous-louer une partie de l'appartement, le dévot accueillit avec plaisir cette demande : car « monsieur de Maltrana », comme il disait, était un homme poli et bien élevé, qui l'écoutait toujours en silence et qui ne se permettait jamais une raillerie contre Dieu et les saints.

Isidro énuméra donc à Feli les avantages de la combinaison. Ils demeureraient si loin des Carolinas qu'il faudrait être bien malin pour venir les dénicher là ; ils ne paieraient que trois douros de loyer ; ils auraient pour eux, outre la cuisine dont frère Vicente n'usait pas, une vaste pièce qui, ayant vue sur tous les toits de Madrid, ferait un très agréable bureau, et encore une autre pièce qui serait leur chambre à coucher. Un vrai petit palais ; mais il faudrait y mettre des meubles.

Feli abandonna la maison paternelle, un matin que le braconnier, las de son expédition nocturne, dormait d'un profond sommeil, et elle courut re-

joindre Maltrana qui l'attendait à la *glorieta* de Bilbao¹.

Ils se mirent en route pour le Rastro. Feliciana connaissait à peine cette région de Madrid. Habitée à la vie semi-rurale de Tetuan, elle éprouva une sorte d'inquiétude quand elle se sentit bousculée par la foule, aux approches de la Cebada. Les revendeuses, tenant à la main deux citrons ou un bouquet de persil, criaient à tue-tête leurs légumes. Rue de la Ruda, la jeune fille dut saisir le bras d'Isidro, pour ne pas tomber sur l'asphalte glissant, couvert de feuilles vertes, de paille mouillée, d'écailles de poisson. Des femmes en tabliers crasseux, bombés par des ventres proéminents, offraient « le bon chou pommé » et « la fraîche escarole ». Les paniers des marchands ambulants encombraient la chaussée ; les étalages débordaient sur les trottoirs étroits.

Quand ils arrivèrent à la place du Rastro, la jeune fille se reposa quelques minutes, appuyée contre la grille du monument élevé au soldat de Cascorro. Isidro semblait réfléchir. Il finit par plonger les mains dans les poches de son gilet, en retira deux billets de vingt-cinq pesetas et une poignée de pièces blanches.

— Garde l'argent, ma petite ! dit-il. Je me connais : si c'est moi qui l'ai, je le dépenserai en bagatelles avant que nous ayons acheté nos meubles.

Felicianana sut bon gré à Isidro de cette prudente

¹ Dans la rue de Fuencarral, un peu au-dessus de l'*Hospicio San Fernando*.

résolution. Elle enveloppa dans son mouchoir la petite fortune qu'elle tint serrée entre ses deux mains, d'un air de ménagère prête à défendre son trésor. Puis ils descendirent vers l'inférieure cohue du marché de bric-à-brac.

La Ribera de Curtidores s'ouvrait devant eux en pente si rapide que les maisons du bas avaient leur faite au même niveau que la partie de la chaussée sur laquelle ils se trouvaient. Par-dessus les toitures des Americas, Feli apercevait les ondulations des collines jaunes, les légères boursouflures de la plaine castillane, si sèche que les objets s'y accusaient à de grandes distances. Des deux côtés de la Ribera, sous des tentes faites avec des toiles blanches ou avec des toiles d'emballage aux couleurs sombres, étaient disposées les traditionnelles boutiques en plein vent des brocanteurs.

Par terre, sur de vieilles bâches, s'éparpillaient les objets les plus hétéroclites : épées de théâtre aux fourreaux de velours, briquets cubains, sabres recourbés de la milice nationale, faïences ébréchées, salières cassées, vases de porcelaine réparés avec de grossiers crampons, anciennes lithographies encadrées sous des verres poudreux et représentant les infortunes d'Atala ou les exploits de Fernand Cortès, tableaux bitumineux où, dans l'empatement noir, on distinguait un coup de pinceau rouge qui était une jambe, une tache d'ocre jaune qui était un crâne chauve.

Les piquets qui soutenaient les tentes étaient reliés par des cordes auxquelles se balançaient des unifor-

mes de soldat, des redingotes montrant la chaîne, des pantalons élimés, des basquines passées de mode depuis trente ans, des jupes qui sentaient l'humidité, la poussière, et qui avaient dû longtemps moisir dans les coffres d'une soupente. Parmi les marchands, les uns se tenaient immobiles, avec une passivité mauresque, et attendaient la demande des acheteurs, tandis que d'autres s'agitaient, vantaient le bon marché de ce qu'ils avaient là, garantissaient que le tout provenait de faillites célèbres. On y trouvait les rebuts de l'élégance et les déchets du caprice féminin : garnitures de jais qui ne se portaient plus, guirlandes de fleurs pour chapeaux, blondes et gazes défraîchies, mille choses démodées avant que l'on en eût fait usage. Dans d'autres endroits, il y avait de vieux télescopes, des cornets à piston, des cartouchières en cuir fendillé, des selles de cheval ; et, au milieu des nippes malpropres, on avait la surprise d'apercevoir les roses pâles d'une chasuble.

Sur la chaussée passaient, avec de grands paniers de quincaillerie, des vendeurs ambulants qui criaient leur marchandise : — tout à un réal la pièce, depuis le bougeoir jusqu'à la brosse et à la paire de peignes ; — des camelots aux vigoureux poumons, qui, pour attrouper les badauds, se démenaient comme des épileptiques, couraient autour de leurs places, gesticulaient, exhibaient tels ou tels articles, les remettaient à des compères soi-disant acheteurs, afin que l'exemple persuadât les récalcitrants.

— Ici le marchand est devenu fou et donne tout pour rien ! hurlait l'un, d'une voix de stentor.

— Prenez en main et achetez ! Dépêchez-vous ! Faites de la place à ceux qui arrivent ! mugissait un autre.

Parmi la sordide et grise camelote accumulée sur les trottoirs, les yeux étaient frappés soudain par des objets si luisants qu'ils éblouissaient les yeux. C'était un étalage de bronzes astiqués pour la vente du dimanche : des braseros à couvercle doré, des mortiers de cuisine, une multitude de revolvers de Biscaye, à un prix qui faisait trembler pour ceux qui oseraient s'en servir !

Le meuble que les jeunes gens désiraient acheter le premier, c'était le lit, et ils s'arrêtaient devant tous les étalages, devant toutes les portes des boutiques où des lits étaient en montre : — lits de toute espèce, en fer ou en bois, les uns repliés, les autres développés, avec leurs sommiers élastiques. — Il y en avait tant que cela faisait tourner la tête à la jeune fille. Plusieurs lui plaisaient à la fois, et elle ne pouvait se décider pour aucun. Mais Isidro l'entraînait : ils n'étaient encore qu'à l'entrée, et il leur restait beaucoup de choses à voir. Là-bas, aux Americas, le jeune homme avait des amis, des parents : c'était chez eux qu'ils trouveraient les articles les plus avantageux.

Au bas de la Ribera, quelques femmes avaient rassemblé autour d'elles une foule de personnes de leur sexe, en offrant « de magnifiques bas de fil d'Écosse à trois réaux la paire » ! Isidro se poussa avec Feli dans cette foule. Il voulait que la première emplette qu'ils feraient ensemble fût pour elle : quel-

ques paires de ces jolis bas, une demi-douzaine. Elle protesta, en le tirant par le bras. « C'était de la folie ! Pourquoi une demi-douzaine ? Jamais elle n'en avait eu autant. Non, non, il ne fallait pas jeter l'argent par les fenêtres. » Mais il se fâcha pour rire, lui imposa silence :

— Sachez, madame, que votre devoir est d'obéir et de prendre ce qu'on vous offre !... Voyons, Feli, donne l'argent à cette brave femme, puisque c'est toi qui l'as... Comme tu vas être jolie, ma mignonne, quand tu enfileras dans les pantoufles tes pieds chaussés de ces bas de couleur !

Et elle rougissait à cause du caractère intime du cadeau, murmurait à l'oreille de son amant :

— Ce cadeau-là porte malheur. J'ai entendu répéter souvent qu'il fait qu'on se querelle.

Il était donc nécessaire de détruire cette fâcheuse influence par un autre cadeau. Et elles'arrêta devant l'étalage d'un brocanteur chez qui elle venait d'apercevoir un énorme encrier de cristal fermé par une boule de métal doré. Après avoir marchandé longtemps, elle acheta l'encrier et le remit à Isidro.

— Tiens, voilà pour toi. Tu auras de quoi écrire, mon pauvre petit, avant d'épuiser l'encre !...

Ils entrèrent enfin dans la vaste enceinte des Nuevas Americas. Là étaient les gros commerçants, ceux qui achetaient les ferrures et les ornements des maisons en démolition. Leurs magasins étaient des baraques de vieilles planches ; mais, comme la prodigieuse quantité des marchandises ne trouvait pas de place dans ces étroits réduits, les objets s'en échap-

paient, envahissaient les ruelles et les places de l'enceinte.

A tel endroit, il y avait surtout du marbre, et on y voyait en grand nombre des croix de sépultures, des comptoirs, des lavabos, même des monuments funéraires dont les constructeurs avait fait faillite avant de les poser sur les tombes. En tel autre endroit, c'étaient des entassements de tapis roulés qui exhalaient une odeur de pourriture et qui montraient les couleurs déteintes de leur envers. Ailleurs, il y avait des files de machines industrielles et agricoles dont l'acier se moirait de reflets bleu sombre, des enseignes arrachées à des portes ou à des balcons, et qui, avec leurs énormes lettres d'or, annonçaient des magasins de modistes françaises ou d'élégants salons de coiffure qui n'existaient plus.

Dans certains endroits, le vieux fer s'élevait en montagnes, si mangé de rouille qu'il semblait devoir se briser comme verre. C'étaient des locomobiles démontées dont les roues étaient couchées dans la boue, des chaudières immenses dont le ventre creux s'affalait dans des cadres de planches rompues ; et, parmi ces résidus industriels, il y avait d'interminables rangées de balustrades encore en bon état, de grilles de jardin qui gardaient dans leurs gonds le plâtre des piliers.

Les deux amants s'arrêtèrent à peine quelques minutes dans cette partie du Rastro. Ils traversèrent la Ronda de Embajadores, encombrée de gens, de brocanteurs libres qui ne pouvaient payer une place, de badauds qui écoutaient chanter la complainte

d'un crime célèbre, devant l'affiche où en étaient représentées les scènes les plus truculentes ; et ils pénétrèrent dans une autre enceinte.

Dès l'entrée, ils virent des bouquineries où de vieux messieurs aux vêtements râpés feuilletaient des volumes entre les pages desquels ils plongeaient leurs nez chaussés de lunettes ; de petites boutiques où, dans un désordre indescriptible, s'entassaient des tableaux troués, des feuilles de verres sales et opaques, de vieux bahuts, des cornes d'abondance dédorées, cassées à la pointe.

D'anciens décors de théâtre, de grosses toiles maculées de peintures où l'on entrevoyait des vestiges de palais et d'arbres touffus, servaient de rideaux et de cloisons à ces boutiques misérables. Le sol des ruelles était pavé de pierres inégales, qui par endroits s'enfonçaient dans la boue et disparaissaient sous des ruisseaux d'eau noire et fétide. Ces ruelles nauséabondes, avec leurs îlots de cailloux et leurs lacs de fange, faisaient ressembler cette partie du marché aux allées étroites et tortueuses d'un souk mauresque.

Isidro, en riant, indiquait à Feli tel ou tel de ces étalages dont la valeur totale ne montait pas à plus de trois pesetas. Sur de vieux journaux étaient exposés des marteaux sans manche, des couteaux ébréchés et sans poignée, des heurtoirs, de vieilles blagues à tabac, des exemplaires moisissus de revues illustrées. Le marchand se tenait immobile sur une chaise boiteuse, sans se soucier des essaims de mouches qui volaient autour de ses lèvres ; et, de temps

à autre, plutôt pour les effrayer que pour attirer le public, il criait :

— A un sou !... à un sou la pièce !...

Ce qui manquait le moins, c'était la ferraille poussiéreuse, oxydée et rougeâtre. Isidro admirait la patience de certains fureteurs qui, avant besoin d'une vis ou d'un clou pareil à celui qu'ils tenaient à la main, employaient toute leur matinée à se promener d'étalage en étalage, sans se lasser de fouiller dans les tas de fer.

Une boutique de vieilles poupées attira l'attention de Feli. C'étaient des poupées qui avaient habité des maisons de riches et qui, avec une joue crevée ou une jambe de moins, attendaient au Rastro la seconde partie de leur carrière, offertes maintenant à l'enfance misérable, aux mioches que l'indigence réduisait à chercher leur bonheur dans cette saleté. Une pauvrese marchandait une des poupées, et elle n'arrivait pas à s'entendre avec la vendeuse, tandis que la fillette, accrochée aux jupes de sa mère, s'efforçait de saisir la goton nue, qui avait la tête toute noire et un bras brûlé.

— Je la veux, je la veux ! pleurnichait la fillette avec un bégaiement enfantin.

Mais la pauvrese rejeta la poupée à terre.

— Ça coûte trois sous, ma petite ! Je ne suis pas assez riche.

Feli intervint, émue par le gros chagrin de l'enfant :

— Prenez-la, madame. C'est moi qui l'offre à votre petite.

Et elle paya, tandis que la femme la remerciait et que la fillette, serrant sur son cœur la goton mutilée, répétait, à l'instigation de la mère :

— Merci, madame ! Merci bien !

Ensuite Isidro se mit en quête de son oncle « l'Ingénieur », lequel, quoique retiré des affaires, ne laissait pas de venir tous les dimanches faire là son étalage.

A l'autre extrémité de la place grinçait un orgue de Barbarie. Les mélodies nasillardes en arrivaient par lambeaux jusqu'à Maltrana, dans les courts intervalles où les marchands interrompaient leurs vociférations. Le jeune homme prit Feli par le bras et se dirigea vers le lieu d'où partait cette musique lamentable. Il ne s'était pas trompé : le joueur d'orgue était son oncle « l'Ingénieur ».

Celui-ci était vêtu d'un pardessus châtain à larges boutons et coiffé d'une casquette sous la visière de laquelle ressortaient les deux taches noires de besicles garnies d'étoffe, qui protégeaient sa vue malade. Il était assis dans un fauteuil de bois blanc doré, aux courbes gracieuses, qui datait du XVIII^e siècle. La soie ancienne qui recouvrait ce fauteuil avait gardé, entre les déchirures et les effilochures, le lointain souvenir d'une scène pastorale. A côté de l'Ingénieur était assise sur un tabouret une grosse femme au nez camard, aux chairs débordantes, qui, pour s'abriter du soleil, avait ouvert une ombrelle rouge ornée de dentelles, dont la richesse contrastait avec la malpropreté de ses nippes.

Isidro ne fut pas surpris de la voir là. Il connaissait

les faiblesses de l'Ingénieur. C'était, sans doute, la favorite du moment. L'oncle, depuis qu'il était veuf, jouissait d'une détestable réputation de paillard dans tout le quartier, depuis la Ribera de Curtidores jusqu'à la promenade des Acacias. Il n'y avait pas au Rastro de vendeuse d'abatis, de fripière ou de marchande de bric-à-brac qu'il ne courtisât, fort du prestige que lui assuraient ses talents et les honnêtes économies qu'on lui supposait. Les odalisques se succédaient à tour de rôle dans ses faveurs, avec des alternatives de scandales et de rixes, sans que l'illustre Ingénieur se décidât formellement pour aucune.

Campé dans son fauteuil magnifique, il tournait la manivelle de l'orgue et se délectait aux sons criards, qu'il accompagnait avec des mouvements de tête. Il avait à ses pieds une abondante collection de livres à l'usage des aveugles. Qui diable pouvait aller chercher au Rastro une marchandise comme celle-là ?

Quand l'Ingénieur, à travers ses lunettes aux verres fumés, aperçut un couple arrêté devant son étalage, il crut avoir affaire à des clients.

— Un orgue superbe, *caballero*¹ ! Fabrication allemande... A vendre pour rien !... Vous êtes un homme de goût. Je vais changer le registre, et vous entendrez un morceau remarquable : la marche du *Prophète* !

Isidro lui répondit par un éclat de rire, tandis que

¹ « Chevalier » ; terme qui s'emploie à peu près comme chez nous le mot « Monsieur ».

la formidable odalisque tirait l'Ingénieur par la manche, afin de lui faire comprendre son erreur.

— Mais, mon oncle, c'est moi ! dit Maltrana.

— C'est toi ? Et qui donc es-tu ?

— Isidro, le fils de votre sœur ! Je me suis marié ; je viens avec ma femme faire quelques emplettes, et j'ai voulu vous voir, pour vous demander conseil.

En apprenant qu'une femme accompagnait son neveu, l'Ingénieur lâcha brusquement la manivelle, et, foulant aux pieds les livres pour aveugles, il approcha de Feli ses besicles et la considéra, un bon moment.

— Parfait, mon neveu ! dit-il ensuite avec un sourire de connaisseur. Toutes mes félicitations !... Je suis enchanté de faire votre connaissance, ma jeune dame, et je vous souhaite de vivre longtemps sans devenir plus antipathique ni plus laide... Pardieu, mon neveu, ces livres-ci ne sont pas pour elle ! Quelle paire d'yeux elle a, ton associée !

Puis, s'adressant à son obèse compagne, du même ton que s'il parlait à un chien :

— Écoute, toi ! Ne trouves-tu pas que cette jeune dame ressemble beaucoup à Nicanora, la cigarière de la rue Mira el Sol¹ ?

— Mais non, mais non, elle ne lui ressemble pas du tout ! repartit la grosse femme avec non moins de rudesse, en faisant voir entre ses lèvres gonflées comme des saucisses une denture pointue et jaunâtre. C'est toi qui es aveugle ! Madame est beaucoup

¹ « Regarde le soleil. »

plus jolie, et la Nicanora serait très flattée de ressembler à la semelle de ses chaussures.

— Peuh ! fit dédaigneusement l'Ingénieur, tu as la berlue. Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, vous autres. Elle a pris Nicanora en grippe, parce que la gosseline en tient pour moi. La semaine passée, elles se sont crêpé le chignon, et on a dû les conduire au poste.

— Bran pour vous deux ! répliqua la mégère, d'une voix éraillée.

Puis, satisfaite de ce souhait charitable, elle se retourna sur son siège, tint son ombrelle droite et demeura immobile, pinçant les lèvres et feignant de ne voir et de n'entendre ni l'Ingénieur, ni le neveu et la nièce.

Après quoi, le vieux brocanteur, toujours assis dans son fauteuil, donna les conseils demandés par Isidro pour les achats à faire. La boutique de la Ribera de Curtidores appartenait maintenant à ses enfants : il la leur avait cédée, pour jouir d'une liberté complète. Après avoir tant travaillé, il avait bien le droit de s'amuser un peu. Mais d'ailleurs il gardait le goût du métier, surtout pour ce qui concernait les instruments de musique. Ses confrères n'acquéraient pas un mécanisme défectueux sans lui demander de le réparer. Il avait toujours chez lui quelque bijou, comme cet orgue, et, chaque dimanche, il venait s'installer dans les Americas, afin de ne pas en perdre l'habitude.

L'Ingénieur s'indignait en parlant de sa famille. Son frère, l'antiquaire, était un orgueilleux qui, de-

puis qu'il se trouvait en rapport d'affaires avec des marquis et des curés riches, était devenu insupportable. Ils ne se rencontraient pas une fois sans que ledit antiquaire lui jetât à la face ses fredaines et ses aventures scabreuses. C'était un jésuite, un hypocrite ; il vivait comme un imbécile, sans fantaisies galantes. A quoi lui servait son argent ? L'Ingénieur conseillait à Isidro de ne pas aller chez un pareil individu.

— Si tu entres chez lui, aux Americas Viejas, il te recevra avec ses airs solennels qui donnent envie de lui administrer une paire de gifles. Quant à mes deux fils, ils sont brouillés avec moi. Ils me cherchent continuellement chicane, me renient pour moins d'un sou. C'est à peine s'ils me saluent, et ils allèguent que c'est à cause de ma façon de vivre, parce que je parle à telle ou telle personne. Mais tout ça, c'est de la frime ! La vraie raison, c'est qu'ils ne veulent pas me payer ce qu'ils me doivent pour la cession de la boutique. Que leur importe, à ces juifs, ce que fait leur père ?... A côté d'eux j'ai l'air d'un jouvenceau. Il n'y a pas dans la famille de gaillard plus jovial et plus dégourdi que ce saint homme d'Ingénieur.

Malgré tout, il finit par conseiller à Maltrana d'acheter le lit dans la boutique de ses fils : ils avaient des articles neufs et à bon marché. Il ne fallait pas faire cette acquisition-là aux Americas : on n'y trouvait que des lits ayant déjà fourni un long service et où, pour le moins, une famille entière était morte.

Puis l'Ingénieur demanda des nouvelles de sa mère,

la *señora* Eusebia. Il ne l'avait pas vue depuis plus d'un an. Comment s'arrangeait-elle avec le *señor* Polo ? Un jour que l'envie lui en viendrait, il se déciderait peut-être à pousser jusque là-haut. Il ne connaissait plus les habitants des Carolinas. Pour lui, Madrid finissait au café de San Millan, où il se réunissait chaque jour à des copains pour reluquer les femmes de la Cebada. Quand son neveu voudrait le voir, il savait où il pourrait le trouver.

Cela dit, il recommença de faire tourner la manivelle, de sorte que la nasillarde mélodie grinça pour la seconde fois. Isidro se disposait à quitter son oncle ; mais celui-ci, avant de le laisser partir, eut un accès de générosité :

— Prenez tout ce qu'il vous plaira ! Puisque vous êtes nouvellement mariés, je vous dois un cadeau de noce.

Et, d'un geste noble, il leur montra la marchandise éparpillée à ses pieds, ces livres pour aveugles dont les uns étaient ouverts au vent, les autres posés sur la tranche, le dos en l'air. Les jeunes gens se contentèrent de le remercier.

— Je ne vous offre pas l'orgue, continua-t-il, parce que j'ai un faible pour la marche du *Prophète*. Mais, quand j'en serai las, venez le prendre : il vous fera passer de bons moments.

Les amoureux s'éloignèrent. En remontant vers les hauteurs du Rastro, ils traversèrent la cour des Americas Viejas. Feli y admira les vastes magasins d'antiquités, les ameublements dont les sièges de soie voyante égayaient les recoins sombres de la cour.

Puis ils entrèrent dans la boutique des fils de l'Ingénieur et ils y demeurèrent plus d'une heure à faire leur choix et à marchander. Isidro s'aperçut bientôt que ses cousins étaient « des juifs », comme disait leur père. Ils n'avaient ni gaieté ni cordialité : c'était comme si la poussière de leur magasin eût gagné aussi leur âme. Ils parlaient avec une gravité pleine de défiance, craignaient évidemment qu'Isidro ne se targuât de sa qualité de parent pour acheter à crédit. En tout autre endroit, le jeune homme aurait eu les mêmes meubles à meilleur compte ; mais, justement à cause de la parenté, il eut honte de débattre les prix. Il acheta un petit lit doré, un sommier, deux oreillers et deux couvertures, un bureau, une table de salle à manger, quelques chaises. Tout cela était modeste et peu coûteux. Le lit de fer lui-même, avec ses dorures si éblouissantes que les amants se reprochaient cette élégance et s'accusaient de gaspillage, ne valait que sept douros. Tandis qu'ils faisaient leurs achats, ils se regardaient avec inquiétude. Comme c'était cher ! Mais leur remords se dissipait lorsqu'ils examinaient de nouveau ce lit, surtout ce sommier élastique. Elle, aux Carolinas, elle n'avait jamais eu qu'une mauvaise paille étendue sur des planches ; et lui, dans la rue des Artistes, il avait dû attendre, pour reposer ses os, que son beau-père lui laissât le grabat. Quand ils sortirent de la boutique, ils tremblaient d'émotion.

— Que d'argent dépensé ! disait Feli, en appréciant au toucher la diminution de la petite poignée de monnaie qu'elle serrait dans sa main. Si nous con-

tinuons à gaspiller de la sorte, nous serons bientôt réduits à demander l'aumône.

Mais Isidro la rassurait. N'allaient-ils pas commencer une vie nouvelle, avoir leur chez-soi, être les maîtres dans leur logis ? A quoi bon s'inquiéter ? Ils avaient encore de l'argent pour les besoins du ménage. D'ailleurs, avec sa plume, il saurait en gagner d'autre !... Et il parlait de sa plume avec une fière assurance, comme si le monde entier attendait impatiemment qu'il daignât écrire et mettre en vente un ouvrage.

Sortis du Rastro, ils considérèrent, un instant, près de la place, les échoppes des savetiers qui utilisent les vieilles chaussures ramassées dans les rues. Ces hommes avaient devant eux des tas de souliers mouillés, extraits d'une large cuve, et ils les dépeçaient comme des bêtes mortes, en arrachaient les clous, les semelles, les talons, tout ce qui pouvait servir. Le reste, jeté à terre, se collait aux pavés comme de flasques débris de viande.

Devant la statue du soldat de Cascorro, ils croisèrent deux marchands d'habits qui revenaient de courir les rues en s'égosillant à crier leur marchandise. Ils portaient sur le bras des hardes de toutes sortes. Ils étaient chaussés d'espadrilles, coiffés de casquettes par-dessus lesquelles ils avaient arboré, comme insignes de leur profession, l'un un chapeau à haute forme, l'autre un chapeau de prêtre, d'un noir verdâtre. Ils marchaient gravement, comme deux caricatures de la Bourgeoisie et du Clergé, sans prêter la moindre attention aux rires des curieux.

Ils entrèrent à la taverne du Manco¹, pour s'entretenir de leur commerce entre deux verres.

Isidro et Feliciano avaient hâte de se voir dans leur petit appartement. Ils hésitèrent une minute devant la porte d'un café, se demandant s'ils y déjeuneraient ; mais ils se décidèrent à revenir chez eux : ils préféreraient manger seuls, n'être pas gênés par les regards du public.

Lorsque le garçon du restaurant voisin se présenta avec un grand plateau, à ce haut étage où ils cachaient leur bonheur, ils firent mettre sur une petite table, qui appartenait à don Vicente, la grillade de porc aux pommes de terre, la morue frite, le dessert de raisins secs et d'amandes grillées, la bouteille de vin. Ils dévorèrent avec le bel appétit de la jeunesse, encore excité par le plaisir que donne le changement de milieu. De temps à autre, Feli fronçait le sourcil, hantée par ses préoccupations de sage ménagère :

— Ça commence mal. Nous dépensons trop. Avec le prix de ce déjeuner apporté du restaurant, j'avais de quoi nous faire vivre deux jours !

Isidro ne répondait que par des éclats de rire. Il fallait bien se donner de la joie. C'était le jour de leur noce, ce premier dimanche qu'ils passaient ensemble ! Plus tard, ils songeraient à faire des économies.

Ils burent dans le même verre, chacun ayant soin de poser ses lèvres à l'endroit où les lèvres de l'autre

¹ • Le Manchot. •

avaient laissé une marque. Ils s'embrassaient entre deux bouchées, et les baisers imprimaient sur leurs joues de petits ronds de vin et de graisse.

— Vilain, dans quel état tu me mets ! disait-elle avec une moue gentille, en s'essuyant la figure. Laisse-moi donc manger en paix ! Je n'en puis plus ; j'ai besoin d'être tranquille. Nous avons encore tant de choses à ranger !

Grâce à frère Vicente qui survint, le repas se termina dans un calme relatif. Le saint homme venait d'entendre plusieurs messes, d'assister à une réunion de confrérie, de causer avec ces messieurs de la Conférence qui lui donnaient des images et des brochures pieuses pour qu'il les distribuât aux prolétaires impies. Les dimanches étaient pour lui des jours de grand labeur. Il ne voulut pas accepter les reliefs du repas que le jeune homme lui offrait :

— Merci bien, monsieur de Maltrana !

S'il refusait, ce n'était point par fierté ; mais on était en carême, et il jeûnait rigoureusement. Il avait pris dans la rue sa modeste collation. N'était-ce pas suffisant pour « cette maudite chair de péché » ?

Il fixait avec une certaine inquiétude sur Felicianas ses yeux malades, troublé de voir une femme jeune et jolie dans sa propre salle à manger, dans cette salle aux murs garnis de rayons poussiéreux sur lesquels s'alignaient les dos vénérables de bouquins où, selon lui, étaient renfermées toute la sagesse et toute la sainteté du monde.

Car frère Vicente adorait les livres de théologie, et il en possédait une telle quantité qu'on en aurait

bien chargé trois camions. C'était la seule dépense de luxe qu'il se permettait. Tous les bouquinistes de Madrid le connaissaient, et, lorsqu'ils avaient de vieux ouvrages de droit canon, de casuistique ou d'hagiographie, reliés en parchemin, ils les mettaient de côté à son intention, heureux d'avoir un amateur pour ces invendables rossignols. Le saint homme n'avait ni fauteuil ni couchette ; il dormait par terre, sur un matelas, et n'allumait jamais de bougie ; mais il avait loué cet appartement de huit douros par mois, afin d'avoir la place nécessaire pour loger sa bibliothèque. C'était sa faiblesse, son plaisir coupable, son vice. Du reste, il n'ouvrait jamais un de ces bouquins, n'était pas capable de les comprendre, avait de trop mauvais yeux pour s'en permettre la lecture. Il avait bien essayé de lire un peu de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix ; mais ses idées s'étaient vite embrouillées, sa tête avait tourné. Aussi se contentait-il, depuis lors, de considérer les dos des innombrables volumes, et il lui semblait qu'il avait devant lui un jardin : le jardin de la science éternelle, où chaque livre, sous son enveloppe de peau et sa couche de poussière, était une fleur d'un parfum exquis.

Embarrassé, frère Vicente se promenait de long en large, avec ses gros souliers de curé qui, à chaque pas, faisaient clic clac ; et, ne sachant quoi dire à cette belle fille, il ânonnait :

— Alors vous êtes la femme de M. de Maltrana?... Très bien, très bien !... Dieu vous accorde une longue vie de bonheur !

Feli se disait à elle-même que cet homme était né pour porter une soutane ou un froc.

— Alors vous êtes la femme de M. de Maltrana?... Très bien, très bien !... Dieu vous bénisse et vous donne beaucoup d'enfants, pour qu'ils vous accompagnent en paradis !... Vous avez une honnête figure. M. de Maltrana, lui aussi, est honnête, quoiqu'il ne songe guère à son salut. Vous le guiderez dans le bon chemin : en ces matières-là, les femmes sont plus habiles que les hommes... J'ai idée que nous nous entendrons, que nous vivrons comme de pieux chrétiens dans une sainte paix...

Frère Vicente expliqua la façon dont ils arrangeraient leur existence. Liberté pour tous ! Ils avaient leur clef et il avait la sienne. Chacun pourrait entrer et sortir à sa guise. En cas de besoin, on s'appellerait les uns les autres, pour s'assister mutuellement, comme de bons frères. Quant à lui, il lui arrivait parfois de se coucher lorsque le soleil brillait encore à l'horizon ; mais, d'autres fois, il ne rentrait qu'à une heure avancée de la nuit, soit qu'il fût aux prises avec quelque blasphémateur, soit qu'il veillât des malades dont il espérait la conversion *in extremis*. La nuit était aussi convenable que le jour pour servir Dieu... Au reste, il dormait peu, n'aimait pas le sommeil : car le Malin, pour nous tenter, pour nous séduire par des visions coupables et impures, choisit précisément le moment où nous sommes endormis. Il attendait donc avec impatience le point du jour, et il était sur pied dès l'aube, afin d'aller entendre la première messe. A l'heure où ses loca-

taires se lèveraient, il serait depuis longtemps à courir les rues.

— Ne vous imaginez pas, madame, continua-t-il, que j'aie toujours vécu aussi chrétiennement qu'à présent. J'ai eu mon temps de libertinage, de noctambulisme. (Et il sourit avec une candeur qui voulait être malicieuse.) Quand je travaillais à conquérir l'âme de mon savetier, un mécréant de Grenade qui a commis d'effroyables sacrilèges et dont la conversion vous a peut-être été contée par M. de Maltrana, j'ai passé des mois et des années sans me coucher jamais avant que l'aurore parût. Ce pécheur prenait plaisir à m'entendre ; et moi, je m'attachais à lui, je l'accompagnais dans les tavernes et dans certains lieux pires encore, sauf votre respect, madame : dans des lieux où, au temps des martyrs, les païens ont conduit des vierges saintes. Puisse le Seigneur me le pardonner ! Et il buvait, commettait des péchés abominables, tandis que moi, sans accepter ses politesses, sans faire cas de ses blasphèmes, je continuais à lui tenir des discours édifiants jusqu'à ce qu'il fût bien ivre, pour voir si je réussirais alors à l'amener dans une église et à lui faire entendre une messe, une seule, avec l'espoir que le Christ et sa sainte Mère me viendraient en aide et lui toucheraient le cœur. Cela m'a coûté cher, mais je suis arrivé à mon but : j'ai rendu une âme à Dieu !

Et, en clignotant de ses yeux rouges, il se frottait les mains, très fier de sa malice et enchanté de cette conversion qui était l'acte le plus glorieux de sa vie.

— Vous serez bien ici, madame, ajouta-t-il. On trouve tout ce qu'il faut dans le quartier même. Vous avez à proximité plusieurs églises où l'on dit des messes à toute heure. En outre, la cathédrale de San Isidro ¹, avec sa fameuse chapelle « isidorienne », est pour ainsi dire à portée de la main. On y fait une musique admirable. Il y a des enfants de chœur, une bande de chérubins, que vous écouterez bouche bée...

Sur ces entrefaites, deux hommes de peine se présentèrent, apportant une partie des meubles, et frère Vicente prit congé des jeunes gens. Ce soir-là, il avait à faire de la propagande. Il irait visiter d'abord, sur la grand'route d'Estramadure, quelques pauvres hères qui, en été, n'avaient pour tout moyen d'existence que le travail dans les tuileries, et, en hiver, que le vol des cardons et du bois à brûler, dans la Casa de Campo. Il conclut :

— Je vous laisse absolument maîtres des lieux. Avec d'autres locataires, je n'aurais pas tant de confiance. M. de Maltrana n'a pas à se gêner : il peut disposer de ma bibliothèque. Toutes les portes restent ouvertes. Si vous avez à clouer quelque chose, vous trouverez ce qu'il vous faudra dans la caisse aux outils. Si madame a besoin de boutons, de fil et d'aiguilles, il y en a une provision sur une planche de la bibliothèque.

¹ *San Isidro el Real*, qui sert provisoirement de cathédrale pendant la construction de *Nuestra Señora de la Almudena*.

Les amants, restés seuls, consacrerent une grande partie de l'après-midi au rangement de leurs meubles. Les hommes de peine avaient tout laissé pêle-mêle, au beau milieu de la pièce dont le jeune homme voulait faire son bureau. Après de longues réflexions et de non moindres hésitations, Isidro et Feli se décidèrent à mettre les choses en place.

— Ici la table, près de la fenêtre, dit Feli. Tu écriras, le dos tourné à la cuisine ; et moi, au moment où tu t'y attendras le moins, je viendrai tout doucement sur la pointe des pieds, je jetterai mes bras autour de ton cou et je te donnerai un gros baiser... Comme ça !... comme ça !...

Et le silence monacal de l'appartement de frère Vicente fut troublé par une pluie de baisers sonores et par les soupirs de passion qui accompagnaient les tendres étreintes.

La grande affaire de l'après-midi fut l'installation du lit. Ils le changèrent de place un nombre incalculable de fois sans arriver à être satisfaits tous les deux. Ils haletaient, la face rouge de fatigue, à tourner et retourner cette lourde couche dans l'étroite pièce. Feli, les manches retroussées, les boucles rebelles collées au front par la sueur et la poussière, frappait du pied sur le plancher et faisait la moue, jamais contente. Elle voulait que le lit fût bien en vue, que la lumière fît ressortir tout l'éclat de l'or. N'était-ce pas pour cela qu'ils avaient dépensé tant d'argent ? Et, quand ils avaient obtenu le résultat cherché, divers inconvénients se révélaient. Serait-ce elle qui coucherait du côté du mur ?

Ne faudrait-il pas qu'elle se levât la première, pour vaquer aux soins du ménage ? Et, si elle couchait du côté du mur, elle ne pourrait pas se lever sans troubler le sommeil d'Isidro. Ils changeaient donc encore une fois le lit de place, mais sans réussir à trouver l'arrangement parfait.

Lorsqu'ils eurent à peu près fini d'installer leur chambre, ils gagnèrent la pièce qui devait servir de bureau à Isidro. Le jeune homme alla chercher le marteau et les clous : il voulait orner les murs d'estampes données par un ami. C'étaient des portraits, et il expliqua chaudement à sa maîtresse la géniale grandeur de ces personnages qui, sur le papier, faisaient des gestes léonins ou levaient en l'air des yeux ardents d'inspiration.

— Regarde bien, ma petite ! Celui-ci, c'est Victor Hugo, un demi-dieu. Quand j'aurai rangé ma bibliothèque, je te ferai lire quelque chose de lui... Cet autre, c'est Frédéric Strauss, qui a soumis la vie de Jésus à une impitoyable critique... Ce barbu-là, c'est Darwin ; et celui qui ressemble à un hérisson blanc, c'est l'oncle Schopenhauer. Voici Zola, avec son regard triste comme s'il allait pleurer ; et voici mon ami Hæckel, ce petit vieux si coquet et si sympathique !... Des gens distingués, tu sais ; des particuliers de marque, qui ne s'offenseront pas de vivre avec nous en pleine allégresse juvénile. Et je te prie de croire qu'ils en verront de drôles, ces illustres copains !...

Elle souriait en regardant les portraits, et, dans sa naïve ignorance, elle croyait de bonne foi que

c'étaient des messieurs de Madrid en relations familières avec son amant. Mais cette familiarité supposée lui inspira une crainte. Ne seraient-ils point mal vus de don Vicente, leur propriétaire ?

Isidro éclata de rire. La veille, en apportant les estampes, il les avait justement montrées à don Vicente, et le dévot était resté longtemps perplexe.

— Moi, s'était-il écrié, je me méfie toujours des hommes de grande réputation. Je ne connais pas ces *caballeros*, puisque je ne lis jamais les journaux ; mais, quand les feuilles publiques s'occupent beaucoup d'un homme, cela me met la puce à l'oreille. A notre époque, on ne parle que des grands pécheurs, et les saints vivent dans l'oubli.

Puis, après réflexion, il avait demandé :

— Parmi ces messieurs-là, n'y aurait-il pas Voltaire ou Garibaldi ?

Frère Vicente ne connaissait pas de plus grands ennemis de Dieu. Le nom de Voltaire le mettait hors de lui, faisait monter à ses yeux rouges des larmes de pieuse rage.

— Non, non, don Vicente ! Ils n'y sont pas !

— Je m'en félicite : car, s'il y avait eu Voltaire ou Garibaldi, j'aurais sûrement décampé. Il me serait impossible de vivre sous le même toit que de pareils démons.

Tranquillisé par l'expresse déclaration du jeune homme, il avait complaisamment examiné ces figures, avait même loué les grandes barbes d'argent et les fronts sereins qui, selon lui, donnaient à certaines d'entre elles un air de béatitude.

Quand Isidro eut achevé de clouer quelques portemanteaux dans la chambre à coucher, la nuit tombait. Il fallait penser au souper et à l'éclairage. Les nécessités de la vie matérielle troublaient leur amoureux isolement, les obligeaient à sortir de cette inconscience d'oiseaux vagabonds qui bâtissent leur nid pour la première fois. Le jeune homme prit son chapeau. Il allait acheter le nécessaire.

— Adieu, ma petite. Adieu, ma mignonne. Je reviens dans un instant.

Et, avant de se quitter, ils s'embrassèrent très fort ; puis ils se détachèrent l'un de l'autre ; mais aussitôt ils se rapprochèrent, s'étreignirent, se couvrirent encore de baisers, comme s'il eût été sur le point d'entreprendre un très long voyage. Enfin ils se séparèrent.

— Ferme bien la porte, recommanda Isidro, déjà sorti sur le palier, comme s'il craignait que Feli ne courût de grands périls pendant son absence.

Et il ne s'éloigna qu'après avoir entendu la clef grincer dans la serrure.

Il revint au bout d'une demi-heure avec un paquet de bougies, deux côtelettes panées, une miche d'une livre, une bouteille de vin et un sac de petits fours : une orgie ! Décidément la vie bourgeoise, avec un logement à soi et une femme à soi, avait du bon. Oui, la vie était gaie, à condition qu'on la prît dans un sens dionysiaque, et ce n'était pas bien difficile : pour cela, une vitrine de confiseur et les beaux yeux d'une jeune fille suffisaient, fût-elle née dans le cloaque de Tetuan.

Feli l'attendait au haut de l'escalier, tremblante de peur.

— C'est toi, Isidro ? demanda-t-elle, d'une voix qui trahissait son angoisse.

Il était nuit close. Quand les ombres avaient envahi son nouveau logement, elle avait été prise de la crainte de l'inconnu. Tout l'effrayait, surtout cette multitude de livres alignés sur les vieux rayons, et ce Christ ensanglanté, aux longs cheveux pendants, que frère Vicente avait dans la pièce voisine. Elle s'était réfugiée dans l'escalier, et elle attendait avec impatience le retour d'Isidro.

Celui-ci alluma une bougie et déposa ses emplettes sur la table. Alors Feli retrouva sa gaieté. Durant tout le dîner, ils firent des projets pour le lendemain. Ils iraient voir les boutiques de la rue de Toledo, pour y acheter des draps de lit. Isidro, malgré les protestations de Feli, songeait aussi à lui offrir un certain costume exhibé sur un mannequin, à la porte d'un magasin de modes, et il se rappelait que, depuis longtemps, elle rêvait d'avoir des bottines hautes, très hautes, de couleur jaune, avec beaucoup de boutons.

— Mais nous allons nous ruiner, mon bébé ! soupira-t-elle, en appuyant sa tête contre l'épaule de son amant. Tu n'es pas assez riche pour faire toutes ces dépenses.

Isidro protesta. Il travaillerait. Et à quoi pouvait-il employer son argent, si ce n'était pour sa Feli, pour cette jolie casquette qui avait tout abandonné afin de le suivre ?

— Ne dis pas cela ! répliqua-t-elle. Quand bien même le prince des Asturies me ferait la cour, je lui dirais non. J'ai mon Isidro qui, pour moi pauvrete, est plus que tous les princes et tous les rois de la terre !

Isidro n'en protesta pas moins qu'il était désolé de n'avoir pas une existence meilleure à lui offrir. Il aurait voulu la loger dans un plus bel appartement, lui donner une servante, l'habiller comme une dame, la mener au théâtre dans une loge, la voir saluée par les hommes du monde, lire dans les journaux l'éloge de « la toute belle M^{me} de Maltrana ».

Elle se mit à rire comme une gamine :

— Grand fou ! Est-il permis de désirer des choses si « superficielles » ? L'important, c'est qu'on s'aime. Je ne demande qu'à rester toujours ainsi... assise sur tes genoux... les lèvres sur tes lèvres...

Pendant quelques minutes, il demeura pensif. Il avait confiance en l'avenir ; le bien-être physique l'induisait à croire que ses rêves d'ambition n'étaient pas de pures chimères.

— Oui, reprit-il, je travaillerai et je réussirai. Jusqu'à présent, j'ai lutté en vain contre la malchance ; mais tu me porteras bonheur. Désormais je me sens une force que je ne me connaissais pas... Je me consacrerai à la politique. Dans notre pays, il n'y a pas d'autre moyen pour arriver promptement, et je veux faire de toi une grande dame. J'ai quelque chose dans le ventre, je te l'affirme. Le jour où je me serai révélé, j'imposerai le respect. Je serai directeur de journal, je serai député aux Cortès. Et je devien-

drai ministre, Feli ; et tu seras ma femme, la femme de Son Excellence !...

Il parlait avec la foi de tous les humbles qui ont un peu d'imagination. Et elle riait avec un enthousiasme enfantin, sans concevoir le moindre doute au sujet des espérances de son amant, persuadée que ces rêves pouvaient se réaliser la semaine prochaine.

— C'est cela ! Femme de Son Excellence ! J'aurai des calèches, des laquais à livrée galonnée d'or ; et mon oncle le Fédéral restera bouche bée, quand il me verra passer à la Puerta del Sol, devant le trottoir où il tient sa boutique. Et tu iras au Palais royal, tu fréquenteras les duchesses...

Mais soudain le visage rieur s'assombrit ; elle pinça les lèvres et ajouta, sur un ton de mauvaise humeur :

— Non, non, je ne veux pas que tu sois ministre et que tu fréquentes les duchesses ! Tu m'entends, Isidro ? Je te défends d'accepter un portefeuille. Promets-moi que tu le refuseras, quand ils te l'offriront. Promets-le-moi, ou je me fâche... et je te corrige !...

Et, avec une feinte colère, elle le souffleta doucement de sa menotte blanche, lui tira les cheveux sans pitié.

— Eh bien, je te promets de ne plus l'être, répondit en riant Isidro. Je donne ma démission. Grande crise ministérielle... Mais lâche-moi donc, ma petite : tu me fais mal, à me tirer les cheveux si fort !

Alors elle lui baisa les yeux délicatement, comme

si elle avait peur de lui blesser les paupières avec ses lèvres.

Finalement, ils se sentirent envahis par une douce lassitude, gagnés par le désir du repos. Donc, à la niche ! Mais ils ne dormirent pas : ils n'avaient pas sommeil. Couchés dans l'obscurité, ils entendirent le grincement de la serrure et les pas de frère Vicente, qui rentrait à tâtons. Feli prêta l'oreille aux bruits que faisait le saint et en devina la cause : « Pan ! pan ! » Il ôtait ses gros souliers et les jetait sur le plancher... Il se déshabillait... Il s'allongeait sur sa paille... — Elle eut l'esprit traversé par une idée drôle qui lui donna une si forte envie de rire que, pour étouffer cette invincible hilarité qui la tordait, elle dut presser ses lèvres sur l'épaule de son amant. Isidro, riant aussi sans savoir pourquoi, lui demanda à l'oreille la raison de ce fou rire :

— A quoi penses-tu ?

— Je pense à la mine que doit avoir le saint en chemise !...

Longtemps encore un petit murmure s'éleva dans la pièce voisine : c'était frère Vicente qui récitait ses prières. Puis au murmure succéda un ronflement pénible. Mais, de temps à autre, le ronflement était interrompu par de longs soupirs et par de pieuses exclamations :

— Ah ! Seigneur !... Lâche-moi, Satan ! Je te reconnais bien !... Tu perds ta peine avec moi, démon ! Ma chair est morte... Gloire à Dieu !...

VII

DANS le calme de sa nouvelle existence, Maltrana termina vite le livre du marquis de Jiménez. Et ce grave personnage se montra satisfait du travail, chargea même le jeune homme de surveiller l'impression et de corriger les épreuves. Un sénateur est si occupé !

Quand l'ouvrage fut imprimé, « l'auteur » confia encore à Maltrana une nouvelle besogne. Le chef du parti, qui devait écrire la préface, ne tenait pas sa promesse et payait d'excuses don Gaspar. Celui-ci ne s'en offensait pas ; il connaissait trop les exigences de la politique, impitoyable pour ceux qui se dévouent à ses écrasants labeurs. En fin de compte, l'illustre homme d'État avait donné au marquis une preuve insigne de confiance : il l'avait prié de rédiger lui-même cette préface et autorisé à y mettre la signature de son chef. Quand on était capable d'écrire un livre si magistral, on pouvait bien, en une soirée, jeter sur le papier quelques pages d'introduction.

— Et moi, mon jeune ami, continua le sénateur, je vous donne à mon tour plein pouvoir pour l'accomplissement de cette honorable tâche, dont vous vous acquitterez, je n'en doute pas, avec tout le soin

dont vous êtes capable. Quel honneur pour vous ! Écrire des choses qu'un homme célèbre daignera rehausser de sa signature ! Peu de gens, à votre âge, ont eu pareille gloire !... Je crois inutile de vous indiquer ce que vous aurez à dire dans cette préface. Je m'en rapporte entièrement à votre talent. Le chef, qui a pour moi une particulière affection, n'aurait certes pas ménagé les éloges à mon livre, si ses occupations le lui eussent permis. Laissez donc courir votre plume sans scrupule. Vous savez mieux que personne la valeur de ce livre, qui résume l'expérience d'une longue vie politique, et où il y a des passages vraiment remarquables.

Le marquis parla ensuite de la rémunération de ce nouveau travail. Pour le livre, qu'il s'était engagé à payer trois mille réaux, il irait jusqu'à mille pesetas. Il était content, quoique les notes fussent un peu maigres : car le chef — qui, en réalité, n'avait pris connaissance que de la table des matières — avait porté aux nues l'érudition de l'auteur. De plus, pour la préface, Maltrana toucherait cinquante douros ; mais il devrait se distinguer, faire un travail qui étonnerait, qui aplatirait les autres présidents de groupes, assez téméraires pour discuter, aux Cortès, contre l'illustre chef du parti.

— Je vous initie aux mystères de la haute politique. Vous pouvez être fier de les connaître, à votre âge ! Mais bouche close, n'est-ce pas, mon ami ! Vous me perdriez aux yeux du chef, s'il venait à savoir que cette préface a été faite par un autre que moi-même. Il n'aurait plus confiance en moi ; et sa

confiance, il est de votre intérêt que je la garde. Ah ! quand nous serons au pouvoir ! Vous verrez, vous verrez, quand nous serons au pouvoir !...

Maltrana, estimant la rétribution suffisante, écrivit la préface. En tout, cinq mille réaux, dont il avait déjà mangé la moitié. Mais il avait encore du pain sur la planche pour deux mois, et, pendant ce temps-là, il était probable que don Gaspar, flatté du succès, concevrait le désir de publier un autre livre. En vérité, la vie était gaie.

Isidro continuait à être sous le charme de sa nouvelle existence, si paisible, si régulière, si bien ordonnée, aux côtés de Feli. Celle-ci se révélait excellente ménagère. Chaque matin, enveloppée dans son châle, elle descendait sur la place, un panier au bras ; et, dès qu'elle était revenue, elle retroussait ses manches et passait la journée à cuisiner, à épousseter, à laver et à faire sécher le peu de linge que possédait Isidro. Jamais la mise du jeune homme n'avait été aussi soignée : ses amis célébraient avec étonnement la blancheur de ses chemises, la propreté de son chapeau. En outre, il engraissait, prenait un teint meilleur. Le pot-au-feu de Feli, les ragoûts paysans dont elle avait appris la recette chez son père, et la bonne habitude de se coucher tôt rendaient une vigueur nouvelle à cet organisme ébranlé par les privations et par les désordres de la vie de bohème. Les camarades disaient :

— Il a une petite qui le soigne, qui le bichonne... Une perle !... Et jolie, avec ça !... Le chançard !

Et ils glosaient sur les cachotteries astucieuses de

Maltrana qui, connaissant la liberté de langage et les hardiesses de ses camarades, avait grand soin de ne pas leur faire savoir où il demeurerait. Il redoutait leurs visites et ne donnait de rendez-vous, même aux plus intimes, qu'à l'Ateneo.

Feli n'éprouvait pas moins les bons effets du changement de vie. Elle se montrait tout heureuse ; et cependant, de loin en loin, un nuage passait dans ses yeux, quand elle pensait au Mosco. Que devenait son père, seul dans la mesure des Carolinas ? Que disait-il de sa fille ?...

Les après-midi du dimanche, les deux amants sortaient dans la banlieue, mais en évitant de s'approcher des Cuatro Caminos ; ou bien ils se promenaient dans les allées les plus solitaires du Buen Retiro¹. Et alors Isidro considérait sa maîtresse avec une sorte d'orgueil, comme si elle était son œuvre à lui, et il se complaisait à en louer les perfections.

— Si tes anciennes amies te voyaient, ma petite !... Te voilà devenue une dame ! Le jour où tu t'y attendras le moins, je te ferai cadeau d'un chapeau.

Elle avait acheté son costume dans un magasin de modes de la rue de Toledo². Elle avait été séduite par certains mannequins placés sur le trottoir : des dames sans tête, vêtues d'étoffes voyantes et alignées comme pour une réception. Sur le ventre de

¹ Le *Buen Retiro* ou *Parque de Madrid* est un immense jardin planté d'arbres qui se trouve à l'est de la ville, dans le quartier le plus aristocratique.

² *Calle de Toledo*, longue rue qui va de la *Plaza Mayor* (Grande Place) à la *Puerta de Toledo* (Porte de Tolède).

chacune d'elles pendait un écriteau indiquant le prix. Féliciana avait choisi une robe bleue à sou-taches noires, qui, d'après la formelle déclaration de la demoiselle de magasin, était la « dernière création de Paris ». Cette robe, complétée par une modeste mantille, la transfigurait. Elle avait même couvert d'une paire de gants ces jolies mains dont elle était si fière aux Carolinas. Mais ce qui flattait le plus sa vanité féminine, c'étaient les bottines couleur citron, qu'elle avait longtemps rêvées et qui lui paraissaient être le plus joli présent de son amant. Elle se préoccupait beaucoup de sa chaussure, considérait ses pieds comme la partie la plus précieuse de sa personne, et, tout en marchant, elle lorgnait avec coquetterie les deux taches d'or pâle, à pointes aiguës, qui apparaissaient et disparaissaient alternativement sous la bordure de sa jupe.

De ces promenades dominicales ils revenaient fatigués, les pieds poudreux, contents de retrouver la douce tranquillité de leur petit appartement, avec le dîner qui les attendait et que suivrait une nuit voluptueuse. Le sentiment de leur bonheur domestique les portait à s'isoler de plus en plus, à s'enfermer dans leur amour et à oublier le reste de l'univers. Tout ce qu'ils souhaitaient, c'était que cette vie durât éternellement.

Isidro, lorsqu'il descendait de son étage, se figurait mettre les pieds sur une autre planète. Dans la rue, il regardait les passants avec surprise, comme s'ils eussent été d'une autre espèce que lui-même. Certainement la plupart de ces gens-là ni n'aimaient

ni n'étaient aimés. Comment pouvaient-ils donc vivre de cette façon ? Lui, c'était à peine s'il se rappelait l'époque récente où il languissait comme dans les limbes, n'ayant d'autre passion que de lire, d'émettre des paradoxes et d'aboyer après les hommes arrivés, sans s'apercevoir qu'il y avait des femmes sur la terre et un paradis qu'on appelait l'amour ! Il ne réussissait pas à comprendre que, jusqu'alors, il eût été capable de vivre comme une plante, comme un caillou, sans véritables joies, sans douces tristesses, sans aspirations idéales. Ah ! il n'y avait de poésie en ce monde que pour ceux qui, comme lui, étaient amoureux ! Et il se disait avec orgueil que les amoureux constituaient dans l'humanité une élite aristocratique dont il faisait partie.

Un jour, Maltrana rencontra Manolo, le Fédéral, sur le trottoir de la Puerta del Sol où le camelot distribuait son « papier ».

— Bien, très bien, citoyen ! dit ironiquement le camelot. Toi et Feli, vous en avez fait de belles ! Il est incroyable que des « intellectuels », que des personnes qui n'appartiennent pas au quatrième état, commettent de pareilles sottises.

Et il le regardait avec ses yeux en boules de loto, soufflant, essuyant la sueur de sa face ; puis il recommençait à faire tomber sur Isidro l'avalanche de son indignation :

— Non, pardieu, ce n'est pas croyable ! Et ne va pas t'imaginer que je vous reproche de vous être mis ensemble et d'avoir usé de votre autonomie natu-

relle. Cela pourrait scandaliser les réactionnaires et les unitaires ; mais moi, non, parce que je suis un citoyen conscient et que j'ai moi-même conclu plus d'un contrat de cette sorte. L'homme est libre, la femme est libre, l'amour doit être libre et autonome. Mais ce qui est une gaminerie digne du fouet, c'est la façon dont cette morveuse a laissé son père dans l'abandon, là-bas, aux Carolinas... Je vais bien tenir compagnie au Mosco plus souvent que par le passé. Chispas habite bien avec lui, et ils ne font pas mauvais ménage. Mais, malgré tout, le pauvre homme est triste ; quelque chose lui manque ; il ne veut pas qu'on parle devant lui de la gosseline, et de toi moins encore. Il boit comme un moustique, et, quand il a son compte, il veut s'en aller au Pardo tuer à bout portant le garde qu'il accuse d'avoir assassiné son chien *Puesto en ama*. Vous l'avez mis dans un tel état qu'un de ces jours il va faire une grosse bêtise.

Maltrana, pris de remords en songeant au mal qu'il avait fait à cet ami, éprouva un vif désir de réparer sa faute. Manolo ne pouvait-il pas intervenir en leur faveur et obtenir que le Mosco pardonnât ?

— Votre conduite n'a pas de nom, poursuivit le Fédéral. Vous vous aimiez ? Parfaitement ! Alors il fallait venir me trouver, moi qui suis l'homme pratique par excellence, et nous nous serions rendus ensemble aux Carolinas, pour causer un peu. De ces lèvres que voici, j'aurais fait une motion : « Frère, ces enfants s'aiment ; ils sont en âge d'être autonomes, et ils doivent se confédérer devant

la nature. Au surplus, l'affaire ne comporte pas d'autre solution : car, à ce que prétendent les mauvaises langues, ils ont déjà l'habitude de se promener, le soir, dans les terrains vagues, et je soupçonne qu'ils ont goûté au pot-au-feu avant le coup de midi. Telle est mon opinion. » Le débat ainsi engagé, nous aurions discuté avec autant de tours de parole qu'il eût été nécessaire ; et sois certain que, sur le résumé que votre serviteur aurait fait de la discussion, vous auriez été autorisés, en vertu de vos droits individuels, à aller au dodo sans que le Mosco se posât en tyran centralisateur. Mais, après votre irrationnelle équipée, il est devenu difficile de mettre cette affaire à l'ordre du jour.

Maltrana, tourmenté pas sa conscience, eut un mouvement d'audace et parla d'aller lui-même, en compagnie du camelot, solliciter le pardon du braconnier.

— Non ; il est encore trop tôt, répondit Manolo. Si tu te présentes chez lui à l'improviste, le Mosco est capable de te traiter comme un chevreuil de Sa Majesté. Les mains lui démangent d'occire quelqu'un. Laisse-moi le soin d'arranger ça. Tu ne sais pas jusqu'où va mon habileté. Dis-toi bien qu'en ce moment tu parles à la Diplomatie en personne.

Bref, il se chargea d'apprivoiser peu à peu la bête féroce. Isidro pouvait être tranquille : la négociation était en bonnes mains. Tant que les délinquants n'iraient pas là-bas, ils ne couraient aucun danger. Le Mosco se tenait sur son territoire et jurait de ne plus mettre les pieds dans Madrid, afin de ne pas y

rencontrer les fugitifs. Du reste, jamais Manolo ne lui avait encore parlé d'eux, quoiqu'il eût appris leur retraite dès la semaine qui avait suivi la fugue. Ils habitaient près de la Cebada, chez un vil réactionnaire, chez un vieux fou qui distribuait des images de piété et qui amusait les gens par ses sermons.

— Vous voyez que je n'ignore rien, conclut le camelot, en riant de la surprise de Maltrana. Dans ma boutique, on est au courant de tout ce qui se passe à Madrid.

Rentré au logis, le jeune homme parla à Feli de cette rencontre. Elle pleura un peu ; mais son chagrin passa plus vite qu'il ne l'avait prévu.

— Il faut espérer, dit-elle, que l'oncle viendra à bout d'obtenir de papa notre pardon. Mais, en tout cas, je suis résolue à ne pas te quitter : il me serait impossible de vivre sans toi, maintenant.

Ce qui lui inspirait cette ferme résolution, c'était d'abord l'amour sincère qu'elle avait pour Isidro, et c'était aussi un sentiment d'une autre nature. La vie trop rude qu'elle avait menée aux Carolinas lui faisait peur, depuis qu'elle avait commencé à goûter une existence plus facile.

Quelques jours après, vers neuf heures, comme Isidro se rendait à la Bibliothèque nationale, il reconnut, à l'entrée de la rue du Carmel, la carriole de Zarathustra. Le chiffonnier philosophe, assis dans le véhicule avec sa longue barbe répandue sur les genoux, attendait son domestique, le Bobo, qui était

allé prendre des ordures aux étages supérieurs de la maison voisine.

Zarathustra se redressa en apercevant Isidro. C'était la première fois qu'il le revoyait depuis le départ de Feli, et il le regardait en clignant malicieusement ses petits yeux. Il lui apprit de fâcheuses nouvelles. Quelques jeunes chiffonniers avaient réussi à découvrir l'endroit où habitait le faux ménage, et ils s'étaient empressés de conter la chose au père de Feli.

— Car ils t'en veulent, tu sais ! Tu t'es adjugé la perle du faubourg, coquin ! Ce qu'on t'envie là-bas !...

Et, comme avait déjà fait Manolo, Zarathustra déconseilla au jeune homme d'aller voir son beau-père. Le Mosco était de plus en plus sombre et irritable, et, un jour, il avait déclaré à la Mariposa que, si jamais il rencontrait Maltrana, il le tuerait. D'ailleurs il était peu probable que le braconnier cherchât cette rencontre. Ce qui était plus à craindre, c'était qu'il se fît tuer lui-même : il passait les nuits au Pardo, et même, quelquefois, il y pénétrait en plein jour, comme pour provoquer les gardes, pour les forcer à s'occuper de lui. Ceux-ci, d'abord, avaient fermé les yeux, afin d'éviter un conflit qui causerait peut-être une effusion de sang ; mais ils étaient aux abois et ne pouvaient feindre plus longtemps l'ignorance sans se compromettre. Oui, une de ces nuits, il y aurait du sang répandu.

— Le fait est, conclut Zarathustra, que tu t'es conduit comme un galopin. Ah ! si tu avais mes

quatre-vingt-dix ans ! Si tu possédais mon expérience !... Crois-moi : tu en auras bientôt assez. L'amour, c'est comme la rougeole : tout le monde y passe, à un certain âge. Mais, mon petit, l'homme est beaucoup plus heureux quand il vit seul. Tu n'es pas sans savoir que je suis resté quelques mois à la Carcel Modelo¹. C'était pour avoir administré à ma troisième femme une raclée un peu forte, un jour que je l'avais surprise avec un jeune drille. Et cette chienne-là avait plus de soixante ans !... Toutes se valent, et il faut bien les prendre comme elles sont, puisque nous ne pouvons nous passer d'elles. Mais, je te l'ai déjà dit : l'homme est un animal noble et fier, tandis que la femme...

— Oui, oui, Zarathustra, je sais ! interrompit Isidro, qui redoutait le bavardage du vieux. Adieu, sage philosophe ! Bien le bonjour à la grand'mère !

Quelque temps s'écoula sans que de nouvelles rencontres vinssent rappeler aux amants le désarroi causé chez le chasseur par la fuite de Feli. Maintenant Isidro manquait de travail ; mais une partie de la somme versée par le marquis de Jiménez était encore entre les mains prudentes de la jeune femme. Il avait fait visite au sénateur, pour le cas où celui-ci aurait conçu de nouvelles idées et où l'envie de publier d'autres livres le chatouillerait. Malheureusement l'illustre « auteur », en pleine lune de miel

¹ « Prison modèle. » Grande prison cellulaire située dans la banlieue, au nord-ouest de Madrid.

littéraire, ne songeait qu'à savourer le charme de son premier succès.

L'œuvre se pavanait, splendide, sous une couverture mirifique, aux vitrines des libraires. Quant à se vendre, c'était une autre paire de manches. Le sénateur déclarait avec découragement que personne n'était curieux de connaître la véritable solution du problème social. Quel pays ! Échauffez-vous donc la tête, travaillez nuit et jour, condensez, à force d'études, en d'innombrables notes, toute la sagesse de la terre, pour qu'ensuite on fasse moins de cas de vous que d'un *novillero*¹ !

Ce qui toutefois, pour le marquis, rachetait cette indifférence du public, c'étaient les éloges de ses collègues de la Chambre haute, — lesquels, ayant reçu le volume à titre d'hommage, le conservaient intact sur leur pupitre, sans même le couper, — et aussi les entrefilets laudatifs des journaux, entrefilets dûs à des rédacteurs qui s'étaient contentés de donner un coup d'œil aux sommaires des chapitres. La préface du chef avait été reproduite par tous les organes du parti.

— Quel homme, mon cher Maltrana ! s'écriait le sénateur, si transporté d'enthousiasme qu'il oubliait à qui il parlait. Quel prodigieux talent ! Quelle pureté de style !

Mais, hélas ! le marquis ne songeait pas à composer un autre ouvrage avant l'année prochaine : il jugeait maladroit de se prodiguer. Au surplus, il

¹ Apprenti *torero*.

éprouvait un peu de fatigue. On ne publie pas tous les mois une œuvre de cette importance. Pour le moment, son unique occupation était de lire les critiques de la presse. Il attendait les journaux avec une impatience fébrile, toujours inquiet de ce qu'ils pourraient dire, soit en bien, soit en mal. Quand il rencontrait un petit article élogieux, il s'empressait d'en donner connaissance à sa famille ; puis il s'enfermait dans son cabinet, où il passait des heures entières à contempler ce bout de papier avec des yeux tendres ; et, finalement, il le montrait à tous ses visiteurs, de l'air dégoûté d'un grand homme qui est las de la gloire.

Isidro, pour le moment, n'avait donc rien à espérer de ce côté-là. Mais sa confiance n'en fut nullement ébranlée : il trouverait ailleurs d'autres besoins. Seulement, comme il n'avait rien à faire, il perdit l'habitude de rester à la maison, et il alla passer ses après-midi à l'Ateneo ou dans les cafés, pour y discuter avec les jeunes littérateurs. Puis il commença de rentrer tard dans la soirée, et il conseilla à Feliciano de se coucher sans l'attendre. La littérature imposait des obligations : si l'on voulait se faire connaître, il était indispensable de se montrer, d'assister aux « premières », d'intervenir dans les discussions de l'Ateneo, de prendre part aux interminables et stériles débats qui s'y engageaient sur l'existence de Dieu ou sur la séparation de l'Église et de l'État.

Un matin, Feli vint le réveiller tandis qu'il dormait encore d'un profond sommeil. Le soir précé-

dent, il s'était distingué dans une controverse sur « la philosophie du merveilleux », et il reposait, satisfait de sa propre éloquence. Quand il apprit que José l'attendait dans le cabinet de travail et paraissait en proie à un trouble violent, le grand homme en herbe sauta à bas du lit. Que pouvait bien lui vouloir ce brave maçon ?

Dès qu'Isidro parut, José, les larmes aux yeux, lui saisit les mains :

— Quel malheur, mon ami ! Quelle honte ! Si tu n'arranges pas cette affaire, je crois que j'en mourrai !

Isidro le fit asseoir et lui recommanda le calme. De quoi s'agissait-il ? Il ne fallait pas se désespérer : il y avait remède à tout.

Alors, en présence de Feli, le maçon parla de son fils, du fameux Barrabas qui sûrement le ferait périr de chagrin.

Barrabas venait d'être mis sous les verrous. Trois jours auparavant, on l'avait coffré avec d'autres rôdeurs, pour un vol de bronze et de fil de fer commis dans une fabrique de Vallecás¹. Depuis plus d'un mois il avait abandonné la rue des Artistes, sans que son père réussît à découvrir l'endroit où il s'était retiré. Du reste, cette fuite n'était pas la première. Plusieurs fois déjà, Isidro le savait bien, Pepin avait disparu, et les rossées que son père lui avait administrées, au retour, étaient demeurées inefficaces pour l'assagir. Une vraie peau de chien ! Ni coups ni con-

¹ Village situé à 7 kilomètres de Madrid, au sud-est.

seils n'avaient donné le moindre résultat. C'était un chenapan, mais pas ordinaire : aussi distingué dans le vice que son frère aîné l'était dans l'étude ; à tel point que ses camarades l'avaient élu capitaine.

— Ce qu'il m'a fait souffrir, le gueux ! continua José. J'ai perdu le salaire de trois ou quatre journées à le chercher, mais inutilement. Et pourtant je conserve un certain flair, du temps que j'étais gendarme. On m'avait raconté qu'il vagabondait aux environs du Cerro del Pimiento avec une troupe de garnements et avec une gaupe qui est sa bonne amie, la *Piquirri*, une gamine sèche comme un échalas, toute couturée, qui vend des journaux à la Puerta del Sol et qui s'y retrouse jusqu'aux genoux, pour que les vieux messieurs reluquent ses mollets pareils à des flûtes. Eh bien, j'ai passé là des journées entières et je n'ai pu mettre la main dessus. Ensuite je l'ai cherché à la montagne du Principe Pio¹, dans les grottes creusées sous les casernes, du côté de la gare du Nord. J'ai cru le pincer dans ce qu'on appelle le Palais de Cristal, un bouge où les voyous se rassemblent avec toutes les roulures et toutes les gouapes qui attendent les soldats aux abords du quartier. Mais, là non plus, je ne l'ai pas aperçu. Or, hier soir, aux Cuatro Caminos, en causant avec un gars de Zamora² qui a été mon camarade au régiment et qui maintenant est de la police, j'ai appris où le vaurien nichait. Il est à la

¹ Éminence située à l'ouest de Madrid et sur laquelle sont construites plusieurs casernes, notamment le *Cuartel de la Montaña*.

² Petite ville de la province de Léon, sur le Douro.

Carcel Modelo ! Tu entends : mon fils est à la Carcel Modelo !... Moi qui suis son père, je peux paraître sans éducation, être taxé d'ignorance ; mais, partout où je me suis trouvé, personne n'a jamais rien eu à redire sur mon compte, et mes chefs m'ont toujours cité comme un exemple de bonne conduite...

Sur ce, José porta une main à ses yeux et les frotta, pour y faire rentrer des larmes. Son fils en prison !... Il lui semblait que tout son passé de rude honnêteté et d'intégrité féroce s'écroulait d'un coup. Qui aurait dit cela, au temps où, le fusil sur l'épaule, il conduisait le long des routes les criminels emmenottés ? Qui aurait dit que, lui, le soldat de la loi, le gardien de l'ordre, il aurait pour fils un gibier de galère et augmenterait d'une unité l'armée sinistre de ceux qui vivaient en guerre perpétuelle contre l'ordre social ? Désormais il n'aurait plus le cœur d'aborder dans la rue ses anciens chefs, pacifiques vétérans qui végétaient à Madrid, gênés par l'étroitesse de leur solde de retraite. Il n'oserait plus dire : « Comment allez-vous, mon capitaine ? », à ces messieurs qui, se rappelant son passé de probité et d'obéissance, lui serraient la main comme à un égal et lui demandaient des nouvelles de sa famille. Pourrait-il leur répondre que son fils unique était en prison pour vol ? Ce misérable fils obligeait le père à sortir du monde des honnêtes gens et lui enlevait pour toujours la fierté d'une vertu qui était son seul luxe. En prison à quatorze ans ! Et ce gredin-là portait le nom d'un homme qui avait cent fois mérité des éloges pour services rendus à la société !

— Je t'en prie, Isidro, gémissait le pauvre José, fais pour lui tout ce qui te sera possible... Je ne sais pas trop moi-même ce que je te demande : car, si, par impossible, tu avais le moyen de le tirer de l'endroit où il est, je n'y consentirais pas. Le bandit n'a que trop mérité son sort ! Qu'il pourrisse, qu'il pourrisse, qu'il crève en prison !...

Mais, un instant après, les sentiments paternels reprenaient le dessus :

— Va tout de même le voir. Moi, je ne peux pas y aller : je le mettrais en pièces. Mais toi, tu as la langue bien pendue, et il te respecte : il tiendra compte de tes paroles. Sermonne-le. S'il a failli, qu'au moins il se corrige, se repente. J'ai vu de grands criminels qui ont fini dans la peau d'hommes honorables. Et... si tu connaissais quelque greffier qui eût en main le procès, ou quelque personne qui possédât de l'influence... fais une démarche pour lui, je t'en supplie ! Il faut que le gamin sorte de ce mauvais pas. Dès qu'il sera dehors, je me charge de lui. Il mourra sous mes coups plutôt que de s'échapper encore une fois !

Le malheureux père causa longtemps avec Isidro. La fâcheuse aventure de son fils avait bouleversé toutes ses idées. Il lui semblait que, depuis sa jeunesse, la société s'était étrangement corrompue. Autrefois les honnêtes gens formaient une caste, et leurs enfants, par la force du sang et de l'éducation, étaient honnêtes comme eux ; mais aujourd'hui tout était confondu et le mal s'insinuait jusque dans les meilleures familles. Naguère, José se croyait cer-

tain que son fils serait un homme probe, puisqu'il était né d'un homme probe et n'avait reçu que de bons conseils et de bons exemples ; mais voilà que, tout à coup, ce malheureux avait passé dans le clan des malandrins, de la canaille qui ne respecte ni l'autorité ni le bien d'autrui. Ah ! non, le monde d'aujourd'hui n'était pas tel que le maçon s'était plu si longtemps à l'imaginer, et l'injustice, la malversation, le crime se rencontraient dans les plus hautes classes sociales. Outre les voleurs qu'arrêtaient les gendarmes, il y en avait beaucoup d'autres que l'on n'arrêtait pas, et c'étaient peut-être les pires. Ainsi, en ce moment, José travaillait à une grande coquine de maison que l'on construisait dans la banlieue et dont le gouvernement voulait faire une caserne, un hospice ou quelque autre chose de ce genre. L'entreprise avait été concédée sans adjudication publique, et l'État payait de bons millions à l'entrepreneur. Mais celui-ci construisait en carton-pâte ; le ciment était de la poussière ramassée sur la route ; les murailles étaient de simples cloisons en briques sur champ ; les pilastres étaient vides. Les gens du métier tremblaient de peur, à voir une bâtisse pareille. On n'en était qu'au premier étage ; mais, un beau jour, quand l'édifice monterait plus haut, tout s'écroulerait et les ouvriers seraient écrasés comme des punaises... Oui, aujourd'hui, chacun ne songeait qu'à gagner de l'argent, beaucoup d'argent, quitte à offrir des pots-de-vin aux gros bonnets qui ordonnaient les travaux. Certes José continuait à croire que les révolutionnaires étaient de scandaleux perturbateurs ; mais

pourtant il commençait à se dire aussi que peut-être, sur certains points, ils n'avaient pas toujours tort. Car enfin cela faisait bouillir le sang dans les veines, de voir autour de soi tant d'iniquité impunie !

Conclusion : Isidro promet au père de s'occuper de Pepin. Il connaissait le directeur de la prison, pouvait lui recommander lui-même ce chenapan ; et il tâcherait ensuite de trouver, parmi ses amis, une personne qui interviendrait auprès des juges.

Dès l'après-midi, Maltrana se rendit à la Carcel Modelo. C'était Feli qui l'avait pressé de faire cette démarche sans aucun retard : sa sensibilité féminine s'était émue pour le jeune prisonnier. Elle se rappelait vaguement ce Pepin, qu'elle avait vu maudrauder aux Carolinas avec des bandes de voyous. Le pauvre avait cependant une bonne figure. Ce qui l'avait perdu, c'étaient les mauvaises compagnies.

Isidro fut introduit dans la prison par un employé que le directeur lui donna pour guide. Quand le dernier guichet fut ouvert, le jeune homme ressentit une impression de froid et de tristesse. Il aperçut tout d'un coup les vaisseaux énormes, les galeries superposées, les portes des cellules munies de gros verrous. En tombant des toitures vitrées, le jour s'assombrissait, prenait une teinte grise et crépusculaire, comme dans une crypte. Un silence de tombe pesait sur l'invisible population de ce lieu, enfermée là comme dans les niches d'un cimetière. Derrière ces portes verrouillées, il y avait des êtres humains condamnés au silence, qui mangeaient et qui pensaient,

mais qui ne participaient plus à la vie extérieure que sur le signal donné par le clairon, lorsqu'on leur apportait la gamelle on qu'on les faisait tourner dans le préau comme des bêtes en cage, pendant quelques minutes. Un vol d'oiseaux réfugiés sous les vitrages battait des ailes, dans cette lumière de plomb, et leurs piailllements résonnaient comme une parodie de l'allégresse printanière.

L'employé lui fit monter un escalier au haut duquel étaient les cellules des enfants. Après qu'ils eurent fait quelques pas dans une longue galerie, le surveillant de la section jeta un ordre, et un jeune garçon bondit de porte en porte avec une légèreté de diabolotin, tirant à grand bruit les verrous.

A l'entrée de chaque cellule parut alors un gamin qui se mit en position, avec une raideur militaire. Ils se lançaient les uns aux autres des coups d'œil obliques, les lèvres pincées pour étouffer le rire. Ils étaient chaussés d'espadrilles effilochées ou marchaient pieds nus sur le carreau froid, les vêtements rapiécés et sales. Quelques-uns n'avaient que la chemise et un pantalon d'homme soutenu par une bretelle passée en travers de la poitrine. Les caboches rasées laissaient voir l'étrange conformation d'un grand nombre de crânes. Certaines têtes étaient énormes, si lourdes qu'elles semblaient osciller sur le cou mince et faible ; d'autres, aplaties par derrière, décelaient l'insuffisance de la masse encéphalique. Tels de ces malheureux avaient les yeux insolents et canailles, d'une fixité agressive ; tels autres avaient la gorge ravinée de scrofules, le nez et les joues ron-

gés par des ulcères. Et ils se tenaient raides, les mains sur la couture du pantalon, le ventre en avant, la chemise faisant poche et pleine d'objets divers qui leur servaient de jouets.

Le guide de Maltrana les connaissait tous comme d'anciens clients de la maison. Le premier qu'il signala fut le *Machaco*¹.

— Quand on l'amena ici pour la première fois, dit-il, ce gamin avait si grand'peur qu'il se trouva mal en passant la grille et qu'il fallut lui donner des soins. Maintenant il est à la prison comme chez lui. Hé ! Machaco, combien de fois es-tu venu nous voir ?

— Vingt-trois fois, en comptant celle-ci.

— On t'a pincé pour avoir volé le porte-monnaie d'une dame, n'est-ce pas ? Tu le lui avais arraché des mains et tu avais pris tes jambes à ton cou ?

— Non, monsieur, fit le Machaco d'un air grave. Je le lui avais pris dans sa poche. Je ne travaille pas de la façon que vous dites.

A cette protestation de dignité professionnelle, l'employé sourit, puis continua la revue des vauriens. L'un d'eux, un même à la grosse tête, aux yeux effarés, habillé d'une veste de futaine brune, se nommait le *Paletto*². On l'avait arrêté pour le vol d'un corset. Il jeta sur Maltrana des regards de victime expirante, supposant que ce visiteur était un puissant personnage.

¹ « Le Jaspineur. »

² « Le Balourd. »

— Oui, monsieur, j'ai pris le corset, pleurnicha-t-il avec son rude accent campagnard. J'avais faim... Je suis venu à Madrid avec mon père ; nous cherchions du travail... Je ne recommencerai plus, monsieur. Je suis un honnête garçon...

Les gauches contorsions du Paleto et ses jérémiades provoquèrent chez les autres une hilarité mal réprimée.

— Silence ! cria le surveillant, d'un ton impérieux.

Tous redevinrent immobiles et baissèrent la tête ; mais sur leurs lèvres errait un sourire amusé.

L'employé nommait l'un après l'autre chacun des garnements rangés sur une double file. D'abord, le *Besugo*¹ et son inséparable ami le *Gallego*², puis le *Margallo*³ et le *Viruelas*⁴, — tous quatre complices de Barrabas dans le vol du bronze et du fil de fer. — On les avait séparés du frère de Maltrana, pour éviter les batailles : car celui-ci parlait de « manger le foie » à ses complices, qu'il accusait d'avoir trop parlé devant le juge. Ces précoces malandrins avaient le regard louche et les maxillaires volumineux. Quant au Viruelas, c'était un monstre de laideur, avec ses traits déformés, son nez aplati, ses yeux presque enfouis sous des sourcils pendants ; et, en outre, sa bouche et sa peau exhalaient une odeur nauséabonde.

Puis vinrent le *Golfin*⁵, un angelot aux cheveux

¹ « La Brême. »

² « Le Galicien. »

³ « Le Palmier nain. »

⁴ « La Variole. »

⁵ « Le joli Voyou. »

bouclés, aux yeux bleu clair, qu'il fallait surveiller de très près à cause de la sympathie excessive qu'il inspirait à ses compagnons ; le *Boto*¹, le *Feo*², le *Pasiago*³, qui avaient déjà passé plus d'une saison dans l'établissement et qui travaillaient toujours ensemble ; le *Morritos*⁴, le *Lenteja*⁵ et le *Lagarto*⁶, qui, âgés de moins de treize ans, avaient leurs maîtresses en ville, circonstances qui leur donnait un grand prestige aux yeux de leurs camarades. Ces maîtresses étaient des femmes qui auraient pu être leurs mères, des filles de trottoir qui se faisaient un jeu de la passion de leurs petits hommes et qui les excitaient à voler : car elles ne croyaient à leur amour que s'ils se présentaient à elles avec de l'argent.

L'employé dit à l'un d'eux :

— Et ta bonne amie ? Est-elle venue te voir ?

Le gamin répondit négativement :

— Ah ! les femmes ! Toutes les mêmes ! Elles ne vous aiment que quand elles voient de la galette.

Et il compléta cette déclaration de principe par une cynique grimace de sa face vicieuse et prématurément flétrie.

Ensuite l'employé expliqua à Maltrana les difficultés de la fonction de surveillant. Il fallait être

¹ « La Ganache. »

² « Le Laideron. »

³ « Le Natif de Pas » (province de Santander).

⁴ « Le petit Mufle. »

⁵ « La Lentille. »

⁶ « Le Léopard. »

doux avec ces jeunes prisonniers : le directeur exigeait que l'on s'abstînt de toute punition corporelle. Mais cependant il était nécessaire de les traiter avec énergie : car, à la moindre défaillance, ces voyous, malicieux comme des singes, prenaient un air insolent et se mutinaient. Pour communiquer de cellule à cellule, ils avaient inventé d'ingénieuses télégraphies, et ils tramaient des complots contre tout gardien qui leur était antipathique.

La révolte consistait à faire au gardien une *tapa-dera*¹, et voici en quoi cela consistait. Chacun d'eux, enfermé dans sa cellule, frappait contre la porte avec le couvercle de sa tinette, et le vacarme bouleversait toute la prison. Le surveillant salué par ce charivari était dans la nécessité d'abandonner son poste et de passer à la section des hommes, plus tranquilles et plus disciplinés que ces effrontés macaques.

Enfin, à l'extrémité de la galerie, Maltrana aperçut Barrabas debout à la porte de sa cellule. Celui-ci avait vu entrer son frère sans témoigner la moindre émotion. Il mettait son orgueil à être un « bon prisonnier » ; il imitait les gestes et l'impassibilité des vétérans du crime, logés en bas ; il se piquait de connaître toutes les sonneries du clairon, et il affectait de se mouvoir automatiquement, comme un vieux « cheval de retour » qui serait habitué à tous les usages de la « boîte ». Il salua l'employé en portant la main à sa tempe, et il se tint immobile.

— Il me semble, dit Maltrana, que tu te trouves

¹ De *tapa*, couvercle.

assez bien ici, tandis que ton pauvre père est accablé de honte et de douleur... Voyou ! Mauvais drôle !...

Barrabas sourit et haussa les épaules, comme pour donner à entendre que son frère aurait aussi bien fait de ne pas se déranger pour venir lui adresser de semblables reproches. Maltrana n'en continua pas moins à semoncer le jeune forban :

— Tu es ici pour vol. Comprends-tu bien ce que cela veut dire ? Te rends-tu bien compte du déshonneur qui en rejaillit sur nous tous ? Ne crains-tu pas de faire mourir ton père de chagrin ?

Barrabas se départit de son immobilité pour lancer des regards de haine aux garnements plantés un peu plus loin devant les portes.

— Je suis ici, dit-il d'une voix rauque, par la faute de ces mouchards qui ont mangé le morceau devant le juge. Si l'on m'a pris, c'est leur faute, et, dès que je pourrai, je leur crèverai la peau.

Malgré l'impudence de cette réponse, Maltrana voulut prolonger l'entretien ; mais il ne tarda pas à se convaincre de la parfaite inutilité de sa démarche. Barrabas n'était pas un de ces médiocres délinquants qui commettent le mal par faiblesse plutôt que par audace ; c'était un criminel-né, qui s'imposait à ses camarades par son énergie précoce et par sa férocité native. Il était déjà célèbre par la facilité avec laquelle il tirait la *navaja*¹ ; malgré sa jeunesse, tout le monde le respectait au Palais de Cristal ; personne, dans les grottes du Principe Pio, n'osait lui disputer

¹ Couteau à ressort, qui sert d'arme au bas peuple espagnol.

la place la meilleure pour dormir, ni les plus jolies drôlesses qui venaient y passer la nuit. Ce gamin avait tous les appétits et toutes les convoitises, était résolu à conquérir toutes les brutales jouissances, celles du jeu, celles de la ripaille, celles de la luxure, et il ne concevait pas d'autres moyens pour arriver à ses fins que la violence et le meurtre. Chez lui, les instincts sanguinaires de la bête de proie n'étaient contenus par aucun frein religieux ou moral. Son rêve était de devenir chef de bande. Il avait lu un livre qui circulait en cachette dans la prison, l'histoire de *José-Maria, roi de la Sierra Morena*, et les exploits de ce chevaleresque détrousseur de grand chemin lui avaient singulièrement exalté l'imagination. Il se voyait déjà cheminant par monts et par vaux à la tête de sa compagnie, semant partout la terreur, ne faisant quartier à personne et amassant par le brigandage des richesses immenses.

Fatigué enfin du cynisme de cet affreux bonhomme, Maltrana le quitta, non sans lui avoir promis qu'il tâcherait, malgré tout, de voir les juges et de dire quelque chose en sa faveur.

Revenu à la maison, il ne cacha point à Feli la mauvaise impression que lui avait faite cette visite. Mais, dans la soirée, lorsque José, qui n'était libre qu'à ce moment-là, reparut, il n'eut pas le courage de lui avouer franchement ce qu'il pensait.

— Eh bien ? avait demandé le père, anxieux.

Par pitié pour cet excellent homme, Maltrana essaya de lui donner des espérances : on réussirait peut-être à obtenir l'élargissement de ce polisson.

Les jours suivants, après avoir fait quelques démarches, sans conviction et sans succès, il se montra moins optimiste : il dit au père que, pour faire relâcher Pepin, il faudrait donner caution, mais qu'on ne trouvait pas facilement une caution, quand on était pauvre.

Finalement, il se résolut à déclarer toute la vérité. Ce garçon était perdu, et le mieux qu'il y avait à faire, c'était de le laisser sous les verrous, pour l'empêcher de commettre d'autres méfaits.

A la suite de cette déclaration, José ne revint plus chez Maltrana. En dépit de son caractère rigide, le père s'était senti offensé de voir son beau-fils désespérer si vite de la régénération de Barrabas. Et Maltrana, n'étant plus stimulé par José à intercéder pour son gredin de frère et ayant d'ailleurs d'autres soucis en tête, cessa de s'occuper du petit prisonnier.

Feli avait beau être économe, la situation du faux ménage devenait très critique. Il n'y avait presque plus d'argent à la maison. De temps à autre, une traduction procurée par un ami, un article placé dans un journal illustré arrêtaient momentanément la baisse des fonds. Mais cela ne suffisait pas pour assurer l'entretien du ménage.

Le jeune homme pensa, un instant, à faire un effort et à entrer dans la rédaction d'un journal. Mais l'entreprise était malaisée : non seulement tous les emplois étaient pris, mais en outre Maltrana n'avait guère d'aptitudes pour ce genre de travail, et sa réputation d'indolence s'était répandue partout.

Quelquefois il espérait son salut d'ouvrages bizarres dont l'idée lui venait subitement et qui, selon lui, étaient destinés à faire grand tapage. Mais qui voudrait les imprimer ? Et où trouver le courage de les écrire, avec cette volonté engourdie et cet obsédant souci du lendemain ?

Il commençait à douter de sa force. Il perdait peu à peu la confiance qui lui était venue aux jours de bien-être, lorsqu'il croyait à d'étonnantes ascensions vers le triomphe. Dans son désespoir, il se disait qu'il était un malheureux condamné à la misère et qu'il avait moins de talent qu'un portefaix. Ses vêtements râpés de « monsieur » n'étaient que la livrée de la faim. Rentré dans sa chambre, il s'allongeait sur le lit, nerveux et triste comme sous la menace d'une catastrophe, et il cachait sa face entre ses mains. La pauvre Feli accourait et lui demandait, en balbutiant d'inquiétude :

— Qu'est-ce que tu as, Isidro ? Qu'est-ce qui t'arrive, mon trésor ?

Elle le caressait comme une mère, plongeait ses doigts dans la chevelure frisée de son amant, tandis que celui-ci répondait d'une voix entrecoupée par les soupirs :

— Rien !... Je n'ai rien !... De la migraine ; de la lassitude causée par le désœuvrement ; de l'ennui...

Il gémissait de son impuissance, et la douce Feli pleurait, sans réclamer d'autres explications : car, avec son instinct de femme, elle devinait un rapport entre ces crises et le tas de monnaie, de plus en plus réduit, qu'elle gardait dans la commode. Et

puis, la jeunesse, l'amoureux contact de leurs corps finissaient par sécher cette pluie de larmes. Ils s'embrassaient, les yeux encore humides, sentant le besoin de se serrer l'un contre l'autre pour mieux résister au malheur. Les baisers succédaient aux larmes, et ils s'abandonnaient à l'amour avec un reste de mélancolie qui donnait à leur étreinte des douceurs nouvelles.

La nuit, Isidro restait dehors de plus en plus tard. La craintive Feli avait dû surmonter sa peur du logement désert et des effroyables images pieuses qui appartenaient à don Vicente. Elle cousait jusqu'à onze heures passées, à la lumière d'un quinquet acheté au Rasto. Quand don Vicente, rentrant à la maison, apercevait de la clarté sous la porte, il frappait d'une main discrète :

— M. de Maltrana n'est pas là ?

Feli répondait qu'elle était seule. Alors il refusait d'entrer : il était trop tard, et, demain, il lui faudrait se lever dès l'aube.

— Travaillez beaucoup, madame, et dormez bien... Si vous disposez d'un moment de loisir et si vous voulez vous distraire un peu, n'oubliez pas de lire la jolie prière que je vous ai remise : vous gagnerez quatre-vingts jours d'indulgences...

Quelques instants après, Feli entendait le bruit des souliers qui tombaient sur le plancher, l'écrasement de la paille, les soupirs et les oraisons jaculatoires, les apostrophes au Malin qui tourmentait le dévot dans son lit par des tentations charnelles. Vers minuit, elle se décidait à se coucher aussi et elle

attendait dans l'obscurité le retour d'Isidro. Chaque fois que des pas résonnaient dans l'escalier, elle tressaillait d'espérance. Quelquefois elle s'endormait, vaincue par la fatigue, et elle ne se réveillait qu'en sentant sur ses yeux la violente impression du jour.

Isidro, d'un air fatigué, se dévêtait près du lit. Quelle heure était-il ?... Trois heures... quatre heures... Il s'excusait de son retard en alléguant les obligations qui s'imposent à un écrivain, les exigences du métier. Il fallait fréquenter les réunions du café de Fornos, aller dans les bureaux de rédaction, courir les rues avec des noctambules qui pouvaient aider un ami. Certes il aimait Feli autant qu'autrefois ; mais il se devait à la littérature et au public.

Un soir, il se rendit à un banquet donné par souscription en l'honneur d'un confrère qui venait de publier un volume de vers. C'était une fête des « jeunes », une occasion pour eux de se serrer les uns contre les autres, de prouver leur force et de faire enrager les « vieux ». Feli brossa avec beaucoup de soin le vêtement de son amant, lui versa sur le mouchoir quelques gouttes d'eau de Cologne qui restaient au fond d'un flacon. Pour les dépenses imprévues, elle ajouta deux pesetas au douro, prix du repas, qu'elle préleva tristement sur ce qu'elle appelait le « capital du ménage ». Isidro parti, elle travailla longtemps ; puis elle finit par se coucher. A l'aube, elle fut réveillée en sursaut par des mains qui se posaient sur son front ; et elle vit devant elle Isodri transfiguré, les joues rouges, les yeux brillants d'un éclat extraordinaire ; et elle perçut un parfum de

fleurs fanées, remarqua, éparpillés sur le lit, plusieurs bouquets qui avaient indubitablement orné les couverts, à la table du festin.

— Vive l'Art ! hurla Isidro avec une exaltation qui fit rire Feli malgré elle. Vive l'éternelle Beauté ! Vive la Jeunesse triomphante !

— Mais tais-toi donc, sacripant ! interrompit la jeune femme. Puisque tu es en train de vociférer, tu devrais pousser un vivat en l'honneur du vin : car il me semble que tu es un peu gris.

— Oui, je suis saoul, c'est vrai : saoul d'enthousiasme, de vie, d'inspiration ! L'avenir est à nous, ma petite ! Les « jeunes » triomphent ! Toi, tu es la Beauté, la Muse de la Jeunesse. Laisse-moi te couvrir de fleurs !...

Et, comme un enfant espiègle, il se mit à lui jeter les bouquets à la figure. Elle se défendait, protestait :

— Oh ! Isidro, tu vas réveiller don Vicente !

— Au diable le sacristain ! Qu'il crève, ce rat d'église ! A bas l'obscurantisme ! Vivent l'Art et la Jeunesse !

La gaieté de l'ivresse lui faisait contempler Feli avec des yeux pleins de passion. Ah ! comme elle était belle dans le désordre du sommeil, avec ses cheveux ébouriffés, ses joues rosées, sa gorge d'une blancheur de camélia sous les fausses dentelles de la chemise, croisant derrière sa tête le marbre parfait de ses bras potelés ! Oui, c'était vraiment la Muse de la Jeunesse ! Et il la baisait sur la face, sur les épaules, sur la poitrine, dans tous les adorables

recoins de la chair qu'elle découvrait en se tournant et se retournant, toute frissonnante sous cette averse de caresses et de chatouillis qui lui arrachaient des rires étouffés et des plaintes voluptueuses.

— Laisse-moi donc, méchant ! balbutiait-elle entre deux rires. Laisse-moi, ou j'appelle !

Mais il continuait de l'embrasser, entrecoupant ses caresses de paroles ardentes :

— Appelle, si tu veux. Je ne te lâche pas ! Je t'adore ! Tu es pour moi la Vénus de Milo... Mais, non ! Quelle sottise ! La Vénus de Milo n'a pas de bras, et les tiens sont admirables. C'est la Vénus de Médicis que je voulais dire, ou celle de Canova, ou celle du Capitole... Oui, oui celle du Capitole est la plus épatante de toutes !... Permets que je te baise à genoux, que je me prosterne pour t'adorer !...

Feli souriait de ces folies. Elle était heureuse de le voir gai. Elle s'était endormie en pensant à la nécessité de lui dire une chose... une chose très importante...

Isidro pencha la tête, pour entendre mieux :

— Parle ! Dis-moi ce que c'est !

Mais, au lieu de parler, elle cacha son visage et rougit beaucoup. Non, pas maintenant ! Elle avait peur que don Vicente ne l'entendît à travers la cloison...

Enfin elle prit dans ses mains la tête d'Isidro, l'attira près de ses lèvres et chuchota des paroles accompagnées de câlineries enfantines.

Lorsque Isidro se redressa, ses yeux ne brillaient plus ; sa joyeuse ivresse s'était dissipée ; il avait

perdu l'envie d'acclamer la Jeunesse et l'Art. La paternité venait de jeter son fardeau d'inquiétudes, d'affections graves et de pénibles devoirs sur le chemin de leur amour. Avoir un enfant ! Tout d'un coup, le bohème crut sentir peser sur ses épaules la chape de plomb des années, et sa misère lui en parut plus noire et plus triste.

L'indéfinissable émotion qu'il éprouva était un mélange de contentement et de crainte. Sa personnalité allait se dédoubler, se prolonger dans l'avenir. Cela le grandissait, comme homme ; mais, en même temps, il lui semblait que quelque chose se détachait de lui. L'allègre jeunesse, qui ne connaît ni responsabilités ni obligations, était finie pour toujours, et, dans le lointain, les illusions en fuite battaient des ailes.

VIII

L'EXISTENCE de Maltrana se modifia profondément. L'argent s'en allait, et des gains minimes, lents et irréguliers, n'empêchaient pas la baisse des fonds. Dès lors, Feli parut moins agréable à Isidro. Elle lui témoignait la même tendresse qu'autrefois, continuait à le soigner et à le dorloter avec cette admiration qui faisait d'elle une dévote plutôt qu'une amante ; mais elle avait des crises de tristesse inexplicables. Souvent, lorsque le jeune homme rentrait à la maison, il la trouvait couchée à plat ventre sur le lit et pleurant silencieusement.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demandait-il aigrement. Je voudrais bien savoir ce qui te fait pleurnicher ainsi.

Elle ne le savait pas bien elle-même : elle pleurait sans cause précise. La maternité bouleversait son faible organisme. Une invincible tristesse s'emparait d'elle, tourmentait son imagination. Elle songeait vaguement à l'être mystérieux qu'elle portait dans ses entrailles, au destin qui attendait cet être, lorsqu'il viendrait au monde, à la misère qui rôdait autour du logis et qui les menaçait tous des plus dures privations.

Il arrivait aussi qu'Isidro surprît dans les yeux de Feli une curiosité importune, comme si elle le regardait pour la première fois, comme si elle le voyait sous un jour nouveau et le trouvait complètement transformé. C'est qu'elle commençait à douter de lui. La maternité semblait avoir aiguisé son intelligence : elle se demandait si son amant était vraiment l'esprit supérieur qu'elle avait rêvé, s'il ne manquait pas quelque faculté essentielle à cet homme incapable d'un travail soutenu, toujours indécis et inquiet, et qui, malgré la misère menaçante, passait la plus grande partie de ses journées dans les salons de l'Ateneo ou dans les cafés, à bavarder sur l'avenir des « jeunes », sur la décadence des « vieux », sur le « propre de l'art », ou à proclamer le dessein d'écrire des livres sublimes, mais qui, en réalité, n'avait jamais la force de prendre la plume et de se mettre à une besogne de longue haleine.

Isidro, de son côté, n'aimait plus Feli de la même manière. La Vénus devant laquelle il s'était agenouillé avec passion, avait cessé d'être. Chez la pauvre fille, déformée par la grossesse, les lignes harmonieuses s'altéraient, les courbes divines perdaient leurs justes rapports. Ces bottines jaunes, dont elle avait été si fière, étaient maintenant trop étroites pour elle. Par instants, elle éprouvait des nausées, des vertiges, des crises de nerfs ; et alors Isidro, avec son égoïsme d'« intellectuel », abandonnait la maison pour chercher ailleurs une compagnie plus amusante.

L'état maladif de Feli coïncida avec un événement qui faillit compromettre la vie de la jeune femme.

Un matin, Manolo, le Fédéral, se présenta chez eux. Feli, qui ne l'avait pas vu depuis qu'elle avait quitté la maison paternelle, le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié :

— Et papa, comment va-t-il ?

Mais Manolo répondit à peine, s'excusa en disant qu'il avait besoin de faire une communication urgente à Isidro, et pria celui-ci de descendre dans la rue, pour qu'ils pussent causer plus à leur aise. Maltrana, pressentant quelque malheur, se hâta de le suivre.

— Tu n'as pas lu les journaux d'aujourd'hui ? lui demanda Manolo, quand ils furent sur le trottoir. Eh bien ! le Mosco est mort, ou, pour parler plus exactement, il a été assassiné. Les sbires sont arrivés à leurs fins !

Et il raconta la mort tragique de son frère. La presse ne consacrait qu'un petit nombre de lignes à ce « fait divers ». L'homicide, accompli en terre royale, inspirait peu d'intérêt. Le Mosco et son digne acolyte Chispas étaient tombés dans une embuscade dressée par les gardes. Le maître était mort criblé de chevrotines ; le disciple était à l'hôpital avec deux balles dans l'épaule. Certains journaux, en rapportant le fait, affirmaient que les victimes étaient de redoutables braconniers qui avaient tenu tête aux gardes ; mais les feuilles de l'opposition protestaient que c'étaient de pauvres hères mourant de faim, qui

s'étaient introduits dans le domaine sans autre intention que d'y cueillir des cardons.

— La chose a eu lieu l'avant-dernière nuit, continua le camelot. Je l'ai apprise hier, dans la soirée : on est venu des Carolinas pour m'en avertir. Mais je n'ai pas voulu aller voir le corps. A quoi bon ? Puis-je le ressusciter ? Ceux qui l'ont vu disent qu'il faisait pitié : une balle dans le front, une autre dans la bouche, du plomb partout. *Cristo !* Est-ce ainsi qu'on tue des hommes ?... Les gardes se sont réunis à plusieurs pour le surprendre ; ils savaient où devait passer celui qu'ils guettaient, et, bien tranquillement, de derrière les broussailles, ils ont fait feu sans que le malheureux pût porter la main à son escopette. Les voilà contents ! Ils sont débarrassés de leur bête noire. Quant au pauvre Chispas, aussitôt guéri, si tant est qu'il guérisse, il ira au bagne... On enrage, Isidro, à penser que des gaillards de cette trempe-là meurent comme des chiens parce qu'ils ont voulu vivre du superflu des autres, et qu'on les massacre comme des bêtes féroces pour le seul crime d'avoir chipé quelques lapins. *Puñales*¹ ! Et, après ça, on s'étonne que nous demandions la révolution !...

La mort du Mosco affecta beaucoup Maltrana. Il se dit, non sans remords, que peut-être, dans une certaine mesure, il était personnellement responsable de cette catastrophe : c'était la colère qui avait poussé le braconnier à se lancer, tête basse, dans ses

¹ « Mille poignards ! »

expéditions périlleuses, comme pour défier la mort. Et le jeune homme songea aussi à la redoutable secousse que cette nouvelle donnerait à la pauvre Feli, déjà si débile et si souffrante.

Lorsqu'il remonta, elle l'attendait, les yeux interrogateurs et la physionomie attristée, comme si son instinct de femme lui eût déjà fait deviner la funeste aventure. « Certes l'oncle ne s'était pas décidé à venir les voir sans un grave motif. S'agissait-il du père ? Celui-ci s'était-il décidé à venir reprendre sa fille ? Allait-il paraître d'un moment à l'autre ? » Les circonlocutions d'Isidro éclairèrent la perspicacité de Feli. Brusquement elle comprit tout.

— Ne m'en dis pas davantage, Isidro ! murmura-t-elle. Ne t'efforce plus de me cacher la vérité. Tu n'as rien à craindre pour moi : je suis forte. Ils l'ont tué au Pardo, n'est-ce pas ?

Isidro admira le courage de Feli. Cette femmelette nerveuse, qui souvent pleurait sans cause, demeura comme impassible, les yeux secs, au récit du meurtre de son père. Depuis longtemps, sans doute, elle pressentait cette fin, et les premières paroles qu'elle prononça, lorsque le jeune homme eut tout raconté, résultaient probablement de réflexions anciennes, qu'elle avait tenues secrètes :

— Ne crois-tu pas, Isidro, que, s'il est mort ainsi, ce soit un peu notre faute ?

Isidro, qui s'était déjà posé la même question, s'efforça toutefois de rassurer sa compagne. Non, non, ils n'étaient aucunement responsables de ce malheur. Le Mosco n'était mort que de sa témérité.

Cela, c'était la fin logique de toute une existence de bravade : on n'adopte pas impunément une façon de gagner sa vie qui consiste à exposer sa peau chaque soir. Feli n'avait-elle pas vu maintes fois son père rentrer tout ruisselant de sang, avec de terribles blessures ?

Ces raisons parurent tranquilliser la jeune femme. Mais, aussitôt qu'elle se trouva seule, elle éclata en sanglots.

Les jours suivants, l'oncle Manolo revint plusieurs fois les voir, au sujet du modeste héritage. Ce fut lui qui vendit aux habitants de Tetuan les fameux chiens du braconnier, les engins de chasse, tous les meubles. Il réalisa ainsi une soixantaine de douros, qu'il remit à la jeune femme ; et celle-ci les garda, sans rien en dire à Isidro. Ils avaient un pressant besoin d'argent. La chaleur était venue, et le costume d'hiver que Feli portait encore, ne laissait pas, quoique râpé, d'être lourd, fatigant, étouffant. Ils prirent le deuil l'un et l'autre, avec des vêtements noirs achetés dans les magasins à bon marché de la rue de Toledo.

Feli ne se permit pas le moindre caprice à l'occasion de ces nouveaux achats. Pourquoi se faire belle ? La grossesse altérerait son corps frêle et malade. Elle passait des semaines entières sans sortir de la chambre, sans se mettre à la fenêtre. Elle n'avait plus la force de s'habiller. C'était pour elle un pénible travail d'aller à la cuisine et de préparer le repas. Elle ne prenait plus soin des effets d'Isidro, le laissait partir sans donner un coup d'œil à ses cols sales, à

son pantalon crotté par la boue des pluies anciennes.

Elle aimait à être seule, préférait qu'il fût dehors. Quand il était parti, elle s'asseyait sur le vieux fauteuil dont il se servait pour écrire, et elle demeurait immobile pendant des heures, contemplant avec une fixité hypnotique son ventre énorme, monstrueux, qui enflait, enflait toujours, soulevait les jupes, découvrait les pieds gonflés. Et elle se demandait, d'une voix tremblante : « Qui sait?... Je vais peut-être en avoir deux ? »

Maintenant il advenait parfois que don Vicente entrât chez ses voisins, le soir, même lorsque Feli était seule. Quelque ami du dévôt s'était présenté en l'absence de celui-ci et avait chargé la jeune femme d'une commission pour le « frère ». Tantôt c'était un vieux curé à la soutane luisante et verdâtre, aussi fou et aussi pauvre que don Vicente lui-même, qui avait apporté un paquet de petits imprimés à distribuer ; tantôt c'était un membre d'une confrérie, qui avait averti que les funérailles d'un sociétaire des Conférences catholiques se célébreraient le lendemain, à l'église de Santa Cruz ; tantôt c'était le terrible cordonnier converti qui était venu deux fois dans la journée, d'un air farouche, pour dire qu'il avait besoin d'argent, tout de suite.

Don Vicente souriait et faisait l'éloge de ces visiteurs, « d'excellentes personnes, très pieuses et très honnêtes ». Puis il demandait à Feli :

— Et vous ? Votre grossesse va bien ?

Depuis qu'il la voyait dans cet état, défigurée, alourdie et dolente, ne pouvant faire un mouvement sans pousser des soupirs de fatigue, elle ne lui inspirait plus l'effroi que le sexe causait toujours au saint homme. Pour lui, la douloureuse maternité sanctifiait cette femme : il pouvait désormais l'approcher sans crainte et sans répugnance, la traitait avec une familiarité paternelle. De son côté, Feli le consultait avec une confiance ingénue, comme s'il avait été une commère du voisinage, se plaignait à lui de l'extraordinaire grosseur de son ventre, lui demandait si cela était naturel. Alors, sans aucun scrupule, il considérait l'abdomen gonflé, et, l'esprit hanté par l'idée du miracle qu'il croyait voir partout, il posait à son tour des questions étranges. Est-ce que l'être qu'elle avait dans les entrailles ne lui disait rien ? Est-ce que cet être ne lui avait jamais parlé, ne lui avait jamais manifesté sa volonté par des bruits insolites ?

— Vous auriez tort, ajoutait-il, de croire que je vous tiens ce langage sans rime ni raison. Tout laïque que je suis, j'ai de la lecture. Je possède chez moi une vie de saint Vincent Ferrer, mon illustre patron, que son panégyriste appelle à juste titre « le saint Paul espagnol ». Et ne vous imaginez pas que ce soit un de ces petits livres comme on en fait aujourd'hui. Non : c'est un gros volume relié en parchemin, imprimé depuis des siècles ; et il a pour auteur le Révérend Père Valdecebro, savant qui s'est acquis une grande renommée par ses ouvrages sur les mœurs des bêtes, et qui assurément était incapable

de mentir. Eh bien, le Père Valdecebro raconte que la mère du saint, au temps où elle était enceinte, éprouvait de vives inquiétudes à cause de la grossesse démesurée de son ventre et des bruits qu'y faisait la petite créature. Certaines nuits, elle crut même entendre des aboiements dans ses entrailles. Épouvantée, elle alla consulter à ce propos l'archevêque de Valence, qui était un prud'homme et un saint homme. « Ne t'effraie pas, femme, lui répondit le prélat. Si ton fils aboie dans ton ventre, c'est parce que Dieu veut qu'il soit le grand dogue de l'Église, le dogue qui se battrait pour elle contre les loups de l'hérésie ! » Qui sait si Dieu, dont la bonté est inépuisable, ne voudra pas répéter en vous un semblable prodige et faire que vous mettiez au monde un autre dogue pour la défense de son troupeau ?

— Mais non, *señor* Vicente ! répliquait Feli, apitoyée par la simplesse du dévot, et un peu choquée aussi par la métaphore saugrenue qui la faisait mère d'un chien. Mais non ! Je vous assure que mon bébé n'aboie pas encore !

— Ayez confiance dans la bonté de Dieu, reprenait le dévot. Tout arrivera en son temps. A l'heure des couches, je vous apporterai des reliques miraculeuses, qui appartiennent à l'un de mes amis, et une ceinture de la Vierge, qui, en pareil cas, opère des prodiges...

Cependant l'été venait de commencer, et Isidro enrageait de voir que toutes les personnes qui auraient pu lui être utiles s'absentaient de Madrid. Il ne

trouvait aucun travail. C'était la morte saison de la librairie ; pas un traducteur n'avait besoin d'une collaboration ; les suppléments illustrés des journaux étaient pleins d'images représentant les souverains en villégiature et l'aristocratie sur les plages du Nord. Il ne restait plus dans les gazettes la moindre place pour un méchant article.

Les mauvaises odeurs de Madrid, endormies pendant l'hiver, se réveillaient avec la chaleur. Les écuries et les vacheries empestaient par la fermentation du fumier ; les bouches d'égout exhalaient une puanteur de pourriture. La rue était plus bruyante qu'aux autres saisons. C'était à croire que les enfants naissaient d'entre les pavés : leurs bandes turbulentes occupaient les trottoirs et s'y livraient à toute sorte de jeux, avec la même liberté que dans un village. Les fenêtres, ouvertes à cause de la température, laissaient entrer le fracas assourdissant des camions, les vociférations des revendeurs criant leur marchandise, le grincement des couteaux aiguisés par le rémouleur, les gémissements de l'orgue de Barbarie dont les ritournelles infatigables donnaient la migraine.

Situées sous le toit, les chambres d'Isidro et de Feli recevaient du matin au soir les feux du soleil. Une chaleur asphyxiante descendait du plafond, comme s'il y avait eu là-haut un four embrasé. Feli, dépoitraillée, tout en sueur, respirant avec peine, traînait çà et là ses savates, accablée par cette atmosphère torride qui était un nouveau tourment. Durant la nuit, on entendait craquer d'une façon

inquiétante le bois des meubles et les planches chargées des livres de don Vicente. Les murs ardents rejetaient leurs parasites ; les punaises tombaient sur le lit, les puces sautaient sur le carrelage, les cafards couraient de tous côtés en bandes répugnantes. Au milieu de cette vermine, Feli sentait empirer son inappétence et ses nausées. Elle mangeait à peine. Le manque d'argent et les soucis de la misère aggravaient sa débilité. Maltrana la voyait se flétrir et perdre la vivacité de la jeunesse, comme si l'être caché en elle eût dévoré le meilleur de sa vie.

Lui aussi, il était en proie à de terribles crises de découragement. Lorsqu'il rentrait à la maison, il était sombre, s'affalait sur son fauteuil, disait qu'il voulait mourir. Il était retourné chez le marquis de Jiménez avec l'espoir de lui inspirer l'idée d'un nouveau livre ; mais le grave personnage était en villégiature dans un de ses domaines et il y resterait probablement jusqu'à l'hiver. Dans ces heures d'abattement, Isidro se rendait bien compte de tout ce que sa situation avait de misérable. Ses bras étaient faibles, ses mains délicates, et il ne possédait même pas, pour gagner sa vie, la force physique d'un manoeuvre. Il se rappelait avec amertume les déclamations qu'il avait lues tant de fois sur le triste sort des ouvriers. Ah ! ceux-là, du moins, ne mouraient pas de faim en pleine rue. L'homme de peine trouvait toujours une croûte et un verre de vin. Mais lui, qu'allait-il devenir avec son instruction inutile, puisqu'il n'avait pas la vigueur grâce à laquelle les gueux en blouse gagnent leur subsistance ? Il appartenait

à cette légion d'infortunés dont les plaintes n'ont pas d'écho, qui mendient timidement leur pain en rougissant de leur redingote râpée, et qui, par l'aspect grotesque de leur indigence, provoquent, non la pitié, mais le rire, tandis que l'ouvrier manuel inspire plutôt de la crainte. Et, pour la première fois, il pensa que la plus grande erreur de sa vie avait été peut-être de se laisser déraciner du champ de misère où il avait pris naissance ; que peut-être cette bonne dame, sa protectrice, avait été, sans le savoir ni le vouloir, la mauvaise fée de son destin ; qu'il était condamné à la faim perpétuelle, parce qu'il avait rêvé la gloire et endossé les vêtements élimés du bohème, alors que le salut aurait été pour lui de garder la blouse de ses ancêtres.

La pauvre Feli, anémiée par les privations, appesantie par la grossesse, eut un élan d'énergie surhumaine et fit un de ces efforts que seule est capable d'accomplir la nervosité féminine. Il lui était impossible de retourner à la fabrique de casquettes : elle habitait trop loin, et d'ailleurs le scandale de sa fuite lui en interdisait l'accès. Mais elle était habile aux menus ouvrages qui sont à la portée des filles pauvres et qui les aident à tromper la faim. Elle ferait des « fleurs » pour corsets et elle poserait des « baleines ». Elle était restée en bonnes relations avec la patronne d'un magasin pour lequel elle avait travaillé, quand c'était la morte saison à la fabrique de casquettes.

Isidro s'opposa d'abord à ce projet. « Eh quoi ! elle travaillerait, tandis qu'il demeurerait, lui, dans

une inaction forcée ? elle travaillerait, quoiqu'elle fût malade et que son état l'obligeât à de longues heures d'immobilité ? » Il s'imaginait que c'en serait fait de leur amour, si ces belles mains se soumettaient à l'esclavage du salaire. « Plutôt mourir l'un et l'autre de privations que de voir la douce Feli se dégrader encore par un labeur servile ! Elle était une dame, elle était la femme d'un écrivain... »

Feli accueillit ces protestations par un haussement d'épaules. Son bon sens lui fit mépriser de tels scrupules ; et, un soir, en rentrant, le jeune homme vit la chambre pleine de corsets, de pauvres corsets blancs qu'elle était allée chercher au magasin. Elle cousait, le buste incliné sur son ventre énorme, faisait les « fleurs », c'est-à-dire les piqûres triangulaires qui ornent les extrémités des « baleines ». C'était une tâche pénible et mal rétribuée, comme tous les travaux de femme.

Isidro se fâcha : « Voulait-elle se tuer ?... » Mais un sourire de Feli arrêta net ces remontrances. Elle lui indiquait des yeux le tiroir de la commode où elle serrait l'argent : il n'y restait plus qu'une pincée de pesetas provenant de la somme remise par l'oncle Manolo. Ils n'avaient pas payé à don Vicente les derniers mois de loyer ; ils avaient des dettes dans plusieurs boutiques de la rue ; et Isidro serait obligé de renoncer à la pièce blanche qu'elle lui remettait de temps à autre pour son tabac, de renoncer aux banquets des « jeunes » et aux modiques extra qu'il estimait indispensables pour se faire voir et pour entretenir sa réputation littéraire.

La misère approchait, la vraie, la noire, celle qui est sans trêve et sans miséricorde. Feli la sentait venir, et elle ouvrait ses grands yeux pleins de mystère, comme pour suivre du regard ce fantôme rôdant autour d'elle. L'être qu'elle portait dans ses entrailles semblait, lui aussi, pris d'inquiétude, commençait à s'agiter ; et la mère pleurait en songeant à l'avenir de son petit. L'indigence serait la seule fée qui se pencherait sur le berceau. Si la fortune ne devait pas avoir enfin pitié d'eux, mieux valait que cet innocent pérît avant de voir le jour, avant que la mère l'eut serré dans ses bras et se fût attachée à lui.

Elle s'adonna au travail avec une ardeur féminine, avec cette résistance dont ne sont capables que les tempéraments nerveux. Quand Maltrana s'éveillait, il la voyait déjà installée devant un tas de corsets et cousant avec courage. L'unique beauté qui restât à la jeune femme, c'étaient ses yeux profonds et tristes. Et, lorsqu'il rentrait au logis, à une heure avancée, il la retrouvait encore devant le tas de corsets et il n'obtenait pas sans peine qu'elle se couchât.

— Laisse-moi terminer cette douzaine, lui disait-elle, sans lever la tête.

Il avait honte d'un tel sacrifice. Quand il était dans la rue, il pensait tout à coup à Feli et il éprouvait un cuisant remords. N'était-ce pas abominable qu'il se promenât ainsi sans rien faire, pendant que la pauvre femme peinait dans cette atmosphère de four ? Un besoin lui venait de retourner à la maison et de lui tenir compagnie : il s'imaginait que sa présence diminuerait l'ignominie de la situation. Remonté près

d'elle, il allait d'une chaise à une autre, lisait, parlait afin de dissimuler son ennui. Quelquefois, faute de livres, — car il avait vendu tous ceux des siens qui avaient quelque valeur, — il en tirait un de la bibliothèque de don Vicente, et il s'amusait, un moment, de leur pieuse extravagance. Mais ce n'était pas le temps de rire, et bientôt il remplaçait sur le rayon le bouquin mangé des mites.

D'autres fois, pour se mettre au niveau de sa vaillante compagne, l'envie lui venait de travailler. Il allait écrire un livre remarquable : il avait des idées plein la tête. Et il s'asseyait à son bureau, trempait sa plume dans l'encre, se caressait le front, tandis que derrière lui grinçait l'aiguille piquant la toile, et que les corsets s'empilaient avec un bruit sec, et que les mouches bourdonnaient autour de sa tête. Dans la chaleur suffocante, des gouttes de sueur perlaient à sa peau ; et il déchirait feuille sur feuille, finissait par jeter la plume avec un geste de colère. L'inspiration était mise en fuite par le grincement de l'aiguille, par le bruit de la toile cousue et par l'irritante obstination des mouches. Alors il se levait, se promenait de long en large, s'injuriait lui-même, s'accusait de n'être qu'un imbécile ; tant qu'enfin Feli, importunée par cette mauvaise humeur, l'engageait à descendre dans la rue pour y chercher un peu de distraction.

Humilié de son désœuvrement, il voulut, faute de mieux, accompagner Feli, lorsqu'elle rapporterait l'ouvrage à l'atelier. La première fois, il avait laissé la pauvre martyre se charger du ballot, qu'elle

appuyait sur son ventre énorme, et se traîner ainsi jusqu'à la Puerta del Sol. N'était-il pas un intellectuel ? N'avait-il pas de nombreux amis qui ne devaient pas le rencontrer dans la rue avec un fardeau ? Même dans le malheur, un écrivain ne doit-il pas conserver sa dignité ? Ces scrupules égoïstes se dissipèrent lorsque, la seconde fois, il vit Feli souffler de fatigue en préparant le paquet.

— Laisse cela, ma petite, murmura-t-il, honteux. Je vais t'emballer les corsets et je te les porterai jusqu'au magasin. Je ne me pardonnerais pas de te laisser aller seule.

D'abord elle refusa cette aide. Un « monsieur » faire cette besogne de commissionnaire ? Mais il insista, et elle était si brisée qu'elle consentit sans trop de peine. Dès lors, tous les deux jours, aussitôt que la nuit était venue, ils sortaient ensemble, lui pliant sous le poids du paquet pour lequel elle toucherait quelques réaux. Sur le trottoir, il avait soin de se tenir tout contre le mur, tâchant de dissimuler son visage et jetant aux passants des regards obliques. Il marchait vite, et la jeune femme, malgré l'engourdissement de ses jambes, devait se hâter pour le suivre et haletait derrière lui.

Lorsqu'il n'y avait pas d'ouvrage à rapporter du magasin, le retour était plus lent et plus tranquille. Elle lui prenait le bras. La chaleur, emmagasinée dans la journée, montait de l'asphalte. Il y avait moins de monde dans les rues. Beaucoup de balcons étaient clos, et c'était à peine si quelques rectangles de lumière se détachaient sur les façades obscures.

Des gens étaient groupés aux terrasses des cafés et des bars, devant les petites tables. A beaucoup de fenêtres étaient pendues des cruches de terre suintant l'eau. Quand Isidro et Feli se rapprochaient de chez eux, c'est-à-dire des bas quartiers, une affreuse odeur, sortie des bouches d'égout, commençait à les prendre à la gorge. La place de la Cebada, avec ses détritrus de légumes, était un fumier en putréfaction.

Ils causaient de l'emploi de l'argent que Feli venait de toucher : cinquante centimes par douzaine de corsets. En travaillant jour et nuit, elle arrivait péniblement à gagner une peseta. Ce salaire était si mince qu'il ne permettait pas de faire face aux besoins les plus urgents. Même après avoir supprimé le café et le vin, même en ne mangeant que tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir d'inanition, il était impossible de nouer les deux bouts. Feli avait beau faire et refaire le compte des dépenses projetées, jamais cette petite poignée de sous ne suffisait pour équilibrer le budget.

Un soir, comme ils traversaient la Puerta del Sol, leur attention fut attirée par les cris des camelots.

— La catastrophe ! Demandez l'horrible catastrophe ! Un mort et de nombreux blessés !

Une étrange curiosité l'emporta sur l'esprit d'économie, et ils achetèrent le journal. A la lueur d'un bec de gaz, Maltrana parcourut la manchette qui, imprimée en gros caractères, indiquait sommairement la nature de cette catastrophe. Il s'agissait de l'écroulement d'une bâtisse en construction, celle où

travaillait José. Aussitôt, par une sorte de pressentiment, le jeune homme fut certain que c'était son beau-père qui avait péri sous les ruines de ce scandaleux édifice. Il chercha dans l'article la liste des victimes, trouva d'abord les noms des blessés que l'on avait portés à l'hôpital, puis celui de José, avec l'adresse exacte du pauvre homme, le seul qui eût été retiré mort d'entre les décombres. Et son cœur se serra au souvenir de la bonté que l'ancien gendarme avait toujours témoignée à sa mère et à lui-même.

L'enterrement se fit le lendemain. Tous les ouvriers maçons avaient décidé d'assister au convoi et de promener le cadavre à travers Madrid, en manière de protestation contre les rapines meurtrières des gros bonnets. Isidro, lui aussi, voulut accompagner le corps au cimetière : c'était tout ce qu'il pouvait faire pour le défunt.

Il sortit par la Porte de Toledo¹, arriva au pont, tourna à gauche, sur la rive du Manzanares, et se dirigea vers la Morgue, où le cadavre avait été déposé. Le soleil chauffait le fleuve réduit en mares croupissantes et souillé par les immondices qu'y déversaient les égouts. Des centaines d'ouvriers en blouses blanches, des femmes aux bras nus, qui venaient de quitter les lavoirs, étaient groupés aux environs. Ils commentaient tous la catastrophe, avec des malédictions et des cris de colère. Les femmes étaient les plus audacieuses et les plus bruyantes. Elles regardaient

¹ De la *Puerta de Toledo*, à laquelle aboutit la rue de Toledo, on va par le *Paseo de los Ocho Hilos* (promenade des huit fils) jusqu'au *Puente de Toledo* (pont de Toledo), sur le Manzanares.

du côté de Madrid en levant les poings avec une expression de menace.

— Voleurs, voleurs !... Ils tuent les prolétaires pour s'enrichir !... Ils ne se soucient que de leurs bénéfices !... Les travailleurs peuvent crever comme des chiens !...

Puis elles dévisageaient les hommes, les apostrophaient, les insultaient grossièrement. Quelles poules mouillées ! Après un fait pareil, ils resteraient calmes, comme toujours ; ils attendraient que sonnât pour eux l'heure de périr dans une autre catastrophe. Ah ! si elles avaient porté la culotte ! Si on leur avait permis d'intervenir dans les affaires des hommes ! Non, non, cela ne se passerait pas ainsi...

Et les maçons répondaient par des gestes de découragement. Que faire ? Ils n'avaient pas d'armes. Ils étaient las de se faire écharper à la moindre protestation risquée dans la rue.

Maltrana put entrer à la Morgue en s'ouvrant un passage parmi la foule compacte des blouses blanches, et il aperçut le cadavre de José sur une table de marbre, dans une modeste bière qu'avaient payée les compagnons et dont le couvercle n'était pas cloué encore. Le malheureux avait, disait-on, l'épine dorsale rompue, le corps fracassé ; mais la face apparaissait intacte, contractée toutefois par une expression d'immense douleur. L'un des yeux, démesurément ouvert, semblait exprimer par le regard fixe de sa pupille vitreuse la dernière pensée de la victime, la malédiction qui avait passé comme un éclair dans son cerveau, à la minute suprême. Sans doute cet

homme était mort en reniant tout ce qu'il avait respecté pendant sa vie, en protestant avec abomination contre l'injustice sociale, en demandant vengeance contre l'égoïsme criminel des classes dirigeantes.

On cloua le couvercle et on étendit sur la bière le drapeau rouge de la corporation. Des maçons prirent le cercueil sur leurs épaules et commencèrent à fendre la cohue. Partout, sur la rive du fleuve, sur le pont et dans le *glorieta* de Toledo, il y avait une multitude de blouses blanches ; et les chapeaux ou les casquettes se soulevaient au passage du cercueil. Mais, quand le cortège, au lieu de franchir le pont pour aller au cimetière, obliqua vers Madrid et arriva devant les deux pyramides de pierre qui posent sur les quilles dorées de leur piédestal, — si bien que ces monuments offrent une vague ressemblance avec de gigantesques tables de nuit, — une épaisse barrière noire, semée de points brillants, intercepta le passage : c'était la police venue en force pour empêcher la manifestation.

Le cortège ne laissa pas d'avancer résolument. Les femmes vociféraient autour du cercueil, furieuses et larmoyantes, comme si le soleil trop ardent avait frappé de démence leurs têtes échevelées.

— Voleurs, voleurs !... A Madrid, à Madrid !... Mort aux assassins !

D'autres, avec des gestes tragiques de pleureuses, montraient la bière couverte du drapeau rouge. Elles ne connaissaient pas la victime ; mais elles criaient, enrôuées par l'émotion :

— Il s'en va, le bon travailleur, l'honneur du monde !... Un homme du peuple, un homme en blouse !... Le malheureux !... Et ceux qui l'ont assassiné gardent les douros et font ripaille !...

La tête du cortège se heurta à la police. Un officier de paix harangua les manifestants. « Ils pouvaient prendre par la promenade des Acacias et faire le tour de Madrid sur les boulevards extérieurs, sans incommoder personne. Tels étaient les ordres qu'il avait charge d'exécuter. Mais défense était faite au cortège d'entrer en ville et de passer par la Puerta del Sol pour gagner la rue d'Alcalá¹. »

En guise de réponse, une longue perche se leva sur la houle des têtes, perche au bout de laquelle flottait un haillon noir semblable à un sinistre linceul. C'était le symbole improvisé de la colère et de l'indignation, arboré par un groupe de jeunes gens. En même temps les femmes protestaient avec violence, se massaient autour du cercueil, excitaient les porteurs à rompre les rangs de la police.

— C'est cela ! Il faut que nous passions par les boulevards extérieurs, comme le bétail !... Les pauvres à l'écurie, à l'abattoir !... Les rues de Madrid ne sont faites que pour les calèches et les automobiles !... A mort les voleurs ! A mort les bourreaux !

Les policiers reculaient, mais sans cesser de tenir tête à cette poussée formidable ; et, par la force

¹ Le *Paseo de las Acacias* va du pont de Toledo jusqu'à la gare du Midi, en contournant la ville. La *calle de Alcalá* va de la *Puerta del Sol* au *Buen Retiro*, c'est-à-dire qu'elle traverse le plus riche quartier de Madrid.

de l'habitude, ils empoignaient déjà leurs sabres et commençaient à dégainer avant l'ordre. Plusieurs d'entre eux semblaient même irrités de ce que l'officier entrât en pourparlers avec les manifestants. Qu'attendait-on pour cogner ? On n'était venu que pour ça.

Isidro ne sut pas de quelle manière commença la collision. Mais, subitement, il vit un remous se produire en avant du cercueil ; des cris s'élevèrent ; des coups secs retentirent, pareils au bruit d'un linge mouillé qu'on secoue. Sur les têtes de la multitude brillèrent au soleil, comme des rubans blancs, les gros sabres qui taillaient.

La foule s'éparpilla, courant dans toutes les directions. En une seconde se forma ce vide tragique qui s'ouvre entre ceux qui fuient et ceux qui frappent. Le sol était couvert de casquettes perdues, et un homme tombé s'efforçait de se relever sur ses mains, le front sanglant.

Les femmes étaient moins pressées de se sauver que les hommes. Quelques-unes même s'arrêtaient, les bras en anses, hurlant toutes les injures que leur suggérait leur imagination excitée :

— Lâches !... Argousins !... Crapules !... Cocus !...

Puis, soulagées par ces insultes, elles recommençaient à courir, quand s'approchaient les sabres levés.

Une troupe de robustes gars, postée dans des terrains vagues, résistait aux policiers assaillants avec l'intrépidité de la jeunesse. C'étaient les braves que fait surgir toute révolte populaire, les héros

de la rue qui sont chantés par la plus enthousiaste poésie lorsqu'une révolution triomphe, mais qui, après une simple émeute, sont jetés en prison pêle-mêle avec les escarpes.

— Des fusils ! rugissaient-ils en se regardant les uns les autres, comme pour se les demander mutuellement. Ah ! si nous avions des fusils !...

Leur geste avait quelque chose de tragique : il signifiait la résolution de vaincre ou de mourir. Faute d'armes, ils ramassaient des pierres, des gravois, des morceaux de fer-blanc, de vieux souliers, et ils lançaient sur les policiers une pluie de ces inoffensifs projectiles. Soudain, on entendit comme un claquement de fouet : l'officier de paix venait de décharger son revolver.

— Feu ! Feu !

Et les policiers, revolver au poing, firent feu sur les épaules qui fuyaient comme sur des cibles mouvantes.

Maltrana, lui, ne voulut pas fuir ; il demeura près du cercueil, pressentant qu'il y serait plus en sûreté. D'ailleurs il était l'unique parent du mort qui figurât dans le cortège, et son devoir était de ne pas abandonner la pauvre dépouille. Dès le commencement de la bagarre, les porteurs, déposant leur charge, avaient détalé. Le drapeau rouge avait disparu dans le tumulte, et la caisse de bois blanc gisait par terre, toute nue. Un ouvrier en blouse vint rejoindre le jeune homme près du cercueil, comme dans un lieu d'asile.

Au moment de la fusillade, Maltrana s'était baissé

instinctivement. Une seconde après, il entendit gémir à côté de lui : la blouse avait roulé dans la poussière et s'était tachée de sang. Il leva les yeux, vit briller sur sa tête l'éclair d'un sabre, se raplatit davantage encore, pour éviter le coup. Mais le coup ne s'abattit point, et le jeune homme entendit une voix qui disait :

— Laisse-le donc : tu vois bien que c'est un bourgeois.

Pour la première fois de sa vie, il comprit les avantages et les privilèges attachés au vêtement qu'il portait. Il avait beau mourir de faim, il demeurerait un bourgeois, un « monsieur », et les coups de sabre n'étaient pas pour lui.

IX

FRÈRE Vicente avait un tyran dont il subissait les exigences avec mansuétude. C'était ce savetier converti qui mettait dans sa foi nouvelle la même violence avec laquelle il avait naguère mangé du curé. Quand il parlait au saint homme, il l'effrayait par les instincts sanguinaires de sa dévotion. L'unique vérité, pour lui, c'était la vérité religieuse ; et à ceux qui n'acceptaient pas cette vérité, le fagot ! Un peu d'inquisition ne serait pas inutile, en ces temps d'hérésie et d'impiété. Il avait cette ardeur du néophyte qui fait peur à son maître, ce zèle implacable du renégat qui veut effacer son passé par de terribles exagérations.

Cet individu ne parlait jamais à frère Vicente sans l'interroger sur les locataires que celui-ci avait dans son appartement, sans s'informer avec minutie de la ponctualité qu'ils mettaient à s'acquitter des termes échus.

— Je parie qu'ils ne vous ont pas encore payé le dernier mois ! s'écriait-il en abordant frère Vicente. Ni le mois précédent, bien sûr ! Et vous, tranquille, comme Baptiste ! Quel homme vous êtes, Seigneur Dieu ! Ce n'est pas de la charité, c'est de la sottise.

La vraie charité commence par les honnêtes gens, par ceux qui défendent les saines doctrines... N'est-il pas honteux que vous perdiez votre argent pour cette engeance, tandis que vous m'abandonnez, moi qui ai de la famille, moi qui suis votre fils spirituel et qui vis en bon catholique !

Là-dessus, le saint s'excusait timidement, fouillait dans ses poches et en tirait quelque monnaie, pour arrêter les récriminations de son redoutable disciple.

— Ce ne sont pas de méchantes gens, affirmait-il en parlant de ses hôtes ; mais ils n'ont pas de chance, et il faut avoir des ménagements pour eux. Elle, c'est une femme exemplaire, très travailleuse, très sérieuse...

— Mais ils ne vont pas à la messe, don Vicente ! interrompait le savetier. Observez-les bien, et vous constaterez qu'ils ne mettent jamais les pieds à l'église. Lui, c'est un impie qui a écrit dans les pires journaux. Entrez un jour dans sa chambre, quand il n'y sera pas, examinez bien ses papiers, et vous y trouverez des tas d'articles contre le Seigneur et contre les Saints... Et puis, j'ai idée qu'ils ne sont pas mariés. C'est un couple qui ne vit pas selon le commandement de Dieu...

Le crédule Vicente protestait : « Son disciple commettait le péché de médisance ; il ne fallait pas avoir ainsi mauvaise opinion de tout le monde ; c'était une fâcheuse habitude que le converti gardait d'avant sa conversion. Sans aucun doute les locataires étaient mariés, puisque M. de Maltrana et

sa femme l'avaient déclaré à leur hôte, et celui-ci devait les en croire. Chacun chez soi, sans bavardage et sans espionnage. Dieu se chargerait de châtier les méchants... »

— A merveille ! rugissait le disciple. Ils vont vivre à vos crochets et manger votre argent, à vous qui êtes mon père, tandis que, moi, j'enrage de ne pouvoir me donner le plaisir d'aller aux « Quarante heures » et au sermon, et je suis forcé de travailler comme un nègre pour que ma femme et mes mioches aient juste de quoi ne pas mourir de faim !

— Tout s'arrangera, reprenait le « frère » avec bonté. La miséricorde du Seigneur est grande et s'étend sur tout le monde...

Isidro, qui avait deviné l'hostilité du savetier et qui ne voyait pas sans dégoût de quelle manière ce butor battait monnaie avec sa conversion, le recevait de fort mauvaise grâce, lorsqu'il venait demander don Vicente. Cette dévotion barbare lui semblait à la fois ridicule et odieuse ; il constatait la tyrannie que le catéchumène exerçait sur le catéchiste, l'impudence avec laquelle le premier abusait de ce qu'il était une âme rachetée pour exploiter la naïve charité du second. D'autre part, se rappelant certaines images pieuses où de saints missionnaires sont représentés avec un sauvage qui, prosterné à leurs pieds, symbolise leurs conquêtes spirituelles, il avait surnommé le savetier « l'Indien converti ».

— Cette brute est venue vous demander, disait Isidro à frère Vicente. Quel animal ! Soyez sûr qu'au ciel on ne vous saura aucun gré de cette recrue. Il

faudra lui mettre une mangeoire dans l'écurie où logent le cheval de saint Martin et la bourrique de Balaam.

— Monsieur de Maltrana, répondait le dévot, un peu plus de charité et d'amour du prochain ! Ce pauvre homme est rude, je n'en disconviens pas ; il garde cela de son passé ; mais il est honnête et il aime Dieu.

« L'Indien converti » ne se trompait pas quand il soupçonnait que frère Vicente venait en aide à ses locataires. Le saint avait remarqué le labeur incessant de Feli, s'était renseigné sur leur indigence par quelques coups d'œil jetés à la cuisine, avait entendu de son lit les propos du couple discutant sur la pénurie du lendemain. Et alors, quand Isidro était absent, il s'approchait avec timidité de Feli et déposait sur le tas de corsets ce qu'il trouvait dans ses poches. Le plus souvent, ce n'était que des sous ; parfois, c'était une pièce blanche, qu'il frottait avec son mouchoir avant de l'offrir.

— Que M. de Maltrana n'en sache rien, disait-il d'un ton mystérieux. Que le secret demeure entre vous et moi. Les chrétiens doivent s'aider les uns les autres. Cet argent m'a été remis, dans la matinée, par les bonnes dames qui me protègent. Il sera pour vous. Vous êtes aussi pauvres que les personnes que je visite dans la banlieue... Allons, ne pleurez pas ! Des jours meilleurs viendront. Dieu serre parfois le garrot, mais il n'étrangle jamais !

Et il riait de l'adresse avec laquelle il faisait la

charité, si secrètement que M. de Maltrana ne se doutait de rien.

Le jeune homme, de son côté, recevait aussi du saint des faveurs particulières.

— Don Vicente, voici le troisième mois que je ne vous paie pas. Les affaires vont mal : en été, il est impossible de trouver du travail. Mais, lorsque la saison sera meilleure, lorsque les gens seront rentrés à Madrid, je m'acquitterai en une seule fois de tout l'arriéré.

— Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur de Maltrana. Je ne vous réclame rien. Avec l'assistance de Dieu, nous réussirons tous à vivre.

La situation du faux ménage devenait de plus en plus difficile. Les deux pesetas que gagnait Feli à baleiner des corsets, et les quelques réaux que Maltrana réussissait à grappiller dans la semaine, en écrivant pour la *Revue sociale* des articles à dix centimes la page, ne leur permettaient pas de vivre, même avec une stricte économie. On ne mangeait plus régulièrement et à heure fixe ; on n'allumait plus le fourneau, sinon de temps en temps ; et, lorsqu'on l'allumait, c'était Maltrana qui, malgré sa morgue d'intellectuel, surveillait la cuisson du maigre fricot, tandis que Feli continuait à piquer les « fleurs ». Si, par hasard, on avait encore mis le pot-au-feu, tantôt il était à moitié cru, faute de charbon, tantôt il était à moitié carbonisé, par la maladresse du cuisinier. La misère inspirait à tous deux une telle nonchalance que, presque toujours, ils se conten-

taient de quelques débris de viande froide achetés à la gargote voisine.

Quand l'argent manquait tout à fait, Maltrana sortait pour battre le pavé. Il descendait de son quatrième étage, « comme le loup, disait-il, descend de la montagne à la plaine, aiguillonné par la faim ».

La victime que ce loup affamé cherchait de préférence, c'était Manolo, le Fédéral. Le jeune homme allait l'attendre à sa « boutique » de la Puerta del Sol, et, dès que le camelot paraissait, il lui exposait la détresse de son existence. Le bon Fédéral écoutait, les yeux baissés, en hochant la tête, comme pour approuver les paroles d'Isidro, trouvait que celui-ci parlait bien, plongeait la main dans une des poches de son pantalon, y remuait une poignée de monnaie, et finissait par en extraire une couple de pesetas, sans se faire prier. Tout ça, c'était la faute d'un régime décrépit.

— Tu vois, disait-il avec solennité, tu vois l'effet de l'unitarisme et de la centralisation ! Tu as du talent et tu meurs de faim. Beaucoup d'autres, hélas ! sont dans le même cas. La centralisation ne profite qu'aux fripouilles. Le jour où chaque État et chaque particulier jouiront de leur autonomie respective, chacun aura son dû. Je te dis ça pour que tu ouvres les yeux, pour que, toi et les tiens, vous vous convainquiez de la façon dont l'unitarisme vous exploite.

Et il lâchait ses deux pesetas, non sans y ajouter une nouvelle avalanche d'incompréhensibles raisonnements que Maltrana écoutait avec résignation.

Pour ne pas importuner trop souvent le Fédéral, Maltrana se souvint aussi de son oncle « l'Ingénieur », et il alla le relancer au café de San Millan. Il le trouva entouré de ses amis, tous aussi vieux que lui-même : de joyeux drilles qui savaient par cœur les noms de toutes les jolies filles des bas quartiers. Cette première fois, l'oncle fit assez bon accueil à la requête du neveu.

— Connu ! répondit-il en clignant de l'œil et en donnant de petites tapes sur l'épaule de Maltrana. Les femmes, il n'y a rien de tel pour faire courir un homme après le quibus. Toutes dépensières, et elles ne sont contentes qu'après vous avoir grugé votre dernier sou. Combien te faut-il ? Trois pesetas ? Mais non, mon garçon ! Avec ça, tu n'as pas de quoi te faire dire une messe. Tiens ! Prends ces deux douros. Quand on a du cœur, on doit s'entr'aider. Ce que je fais aujourd'hui pour toi, tu le feras pour moi demain.

Et il lui remit les deux écus, avec un geste de compagnon d'armes. Puis il ajouta :

— Écoute ! Ton mariage, c'est de la blague. J'ai flairé ça aussitôt que vous avez ouvert la bouche. Ah ! mon neveu, tu es un fameux paillard ! Mais la fille en vaut la peine : elle a des yeux qui brillent comme des quinquets, et, si tu n'avais pas été de la famille, je te l'aurais soufflée. Tu es plus jeune que moi, mais n'importe. J'ai quelque chose qui plaît aux femmes. Les amis que voilà peuvent te le certifier.

Isidro s'en alla, partagé entre des sentiments con-

traires. Il était reconnaissant du service rendu, mais irrité des inconvenantes réflexions de l'Ingénieur. Toutefois, quinze jours plus tard, le besoin le ramena au café de San Millan.

— Ah ! c'est toi ? fit l'oncle en le voyant entrer, non sans quelque déplaisir. Prends donc une chaise.

Et il continua de causer avec ses amis. Puis, brusquement, il dit à son neveu :

— L'autre soir, je vous ai vus passer très chargés de paquets, toi et ta donzelle, dans la rue de Toledo. Elle n'a pas embelli, tu sais. Je n'y vois pas très bien ; mais il me semble qu'elle est devenue laide, avec ce gros bedon, avec cette allure de barque qui roule, avec cette face enflée comme si tu venais de lui administrer une paire de taloches. Je crois même qu'elle a les yeux plus petits...

Maltrana souffrit en silence les propos grossiers de cet homme, d'autant plus pénibles pour lui qu'ils étaient tenus devant ce cercle de vieux roquentins, et il feignit même de sourire, tout en pensant à l'argent espéré.

— M'est avis, continua l'Ingénieur, qu'est venue pour toi l'heure de tirer tes grègues. Les femmes durent peu. C'est comme les cigarettes : quand on en a fumé la moitié, le reste ne vaut rien et il faut jeter le mégot. Pas vrai, messieurs ?

Tous applaudirent aux sages maximes de l'ancien brocanteur. Et, quand le neveu crut le moment propice pour formuler sa nouvelle requête, elle ne fut pas accueillie de la même façon que l'autre fois. Aux yeux de l'oncle, Isidro avait perdu son prestige

de garçon à bonnes fortunes ; il ne lui inspirait plus d'envie ; il n'était qu'un jocrisse manquant de désinvolture pour sortir d'une situation gênante ; il dérogeait en gardant cette gaupe pour l'insignifiante raison qu'il l'avait mise à mal.

— Tiens, voici trois pesetas. Je ne peux pas te donner davantage, et je t'avertis que ce sont les dernières. J'ai beaucoup de charges et les temps sont durs. Je n'ai pas encore pu vendre l'orgue de Barbarie.

De jour en jour, la pauvreté se faisait plus cruelle. Feli, harassée, n'avait plus la même force de résistance qu'aux premiers temps où elle travaillait. Par un suprême effort de volonté, elle se courbait sur son ouvrage, « baleinait » les corsets, brodait les « fleurs » ; mais, dès qu'elle en avait achevé une douzaine, le sang affluait à son visage, sa tête tournait, et, le corps renversé en arrière, elle fermait les yeux comme si elle était sur le point de s'évanouir.

Cependant la détresse empirait au logis, où il ne restait presque rien de l'installation primitive. Maltrana, plus expérimenté qu'elle dans l'art de lutter contre la misère, s'était chargé de liquider le maigre avoir. Pièce à pièce, il avait à peu près tout vendu. Dans la chambre à coucher ne brillait plus ce lit doré dont Feli avait été si fière. Ils dormaient sur un matelas étendu à même le parquet, et ils essayaient de se persuader que, par ces chaleurs, on était mieux ainsi. L'encrier, cadeau de Feli, avait semblablement disparu, et ce sacrifice leur avait procuré un

dîner, après un long jeûne ; mais, depuis la vente de cet objet acheté le premier jour de leur vie commune, il semblait à la jeune femme qu'ils étaient moins unis. Ils avaient vendu aussi leurs vêtements d'hiver, même ce joli costume acheté rue de Toledo et qui marquait pour Feli l'apogée du bien-être. Quant aux bottines jaunes, il aurait été impossible d'en tirer quoi que ce fût : elles étaient dans un état non moins piteux que les illusions du malheureux couple.

Maltrana qui, en d'autres temps, avait tenu tête à la pauvreté avec l'allègre insouciance d'un oiseau vagabond, sentait passer aujourd'hui dans son cerveau les idées les plus sombres, à voir Feli résignée, silencieuse, besognant avec une énergie surhumaine, tandis que le fourneau était sans feu et qu'il ne leur restait plus une croûte de pain. La misère, mauvaise bête, lui soufflait à l'oreille de vilaines idées. A certains moments, le regard du jeune homme errait, fureteur et sinistre, dans les pièces occupées par frère Vicente. Ces pièces étaient devenues les plus riches de l'appartement : au moins étaient-elles garnies de quelque chose, tandis que les leurs ne montraient qu'un effroyable vide. Il éprouvait la criminelle tentation de s'emparer de certains livres pour les vendre, de décrocher le christ sanglant et de le porter au Rastro, où ses cousins l'achèteraient. Il était obligé de faire un grand effort sur lui-même pour repousser ces ignobles envies. D'ailleurs, si le christ valait quelques réaux, les livres n'étaient bons qu'à faire des cornets.

Le dénuement aigrissait son caractère, et peut-être était-ce pour cela que, depuis une quinzaine, frère Vicente semblait l'éviter. Le dévot entraînait et sortait sans lui accorder un regard, sans lui adresser une parole ; et même il ne s'approchait plus de Feli avec sa bonté cachottière, pour laisser quelques réaux sur le tas de corsets. En revanche, un soir qu'elle était seule, arrivèrent « l'Indien converti » et ce vieux curé aussi fêlé que frère Vicente lui-même. Ils dirent qu'ils voulaient attendre le saint ; mais, au lieu de pénétrer dans la chambre du « frère », ils s'introduisirent dans l'appartement des jeunes gens. « L'Indien converti » jetait des regards féroces sur les portraits cloués au mur, — le seul luxe qui rappelât l'aisance d'autrefois. — Maltrana n'avait pas même essayé de les vendre, parce qu'ils n'avaient aucune valeur vénale. Et le curé, suivant les regards de « l'Indien », examinait les figures avec une distraction apparente, lisait et relisait les noms imprimés au bas des portraits, comme s'il craignait de ne pas les retenir. En même temps, il avait une petite toux ironique : « Hem ! hem ! » Et « l'Indien » hochait la tête comme pour répondre : « Hein ? qu'est-ce que je vous ai dit ? »

Deux ou trois jours plus tard, Maltrana s'aperçut que frère Vicente retardait ses sorties matinales ou qu'il rentrait de meilleure heure à la maison, comme s'il cherchait une occasion de lui parler. Cette occasion ne se fit pas attendre. Un matin, au moment où le jeune homme se disposait à descendre, le saint l'aborda sur le palier et lui dit :

— Monsieur de Maltrana, je voudrais causer une minute avec vous.

Après quelques phrases un peu embarrassées sur le regret qu'il avait d'être contraint à prendre une telle résolution, le saint finit par déclarer qu'il changerait de logement à la fin du mois.

— Vous comprenez, monsieur de Maltrana : je ne peux plus payer mon loyer. Ce n'est pas que je veuille vous adresser un reproche ; mais vous n'avez rien fait pour alléger mes charges... Je sais bien que, si vous n'avez pas payé votre part, c'est que vous n'avez pas pu ; mais, moi, il faut que je déménage... Je mettrai mes livres quelque part. Ce bon prêtre, que vous avez vu de temps à autre, me les gardera... Et j'irai vivre chez le savetier : ce pauvre homme et sa famille désirent m'avoir pour me soigner un peu, ce dont j'ai grand besoin...

Maltrana fut anéanti par ce nouveau désastre. Où aller ? Comme l'infortune le rendait irritable, il accueillit par d'aigres récriminations les paroles du « frère ».

— Don Vicente, vous êtes un brave homme et je ne vous crois pas capable d'avoir pris de vous-même une résolution pareille. C'est le fait de « l'Indien converti » qui veut vous accaparer, et peut-être aussi de ce vieux capelan...

Le saint protesta, défendit ses amis. On ne devait pas les juger mal ni leur attribuer des intentions méchantes. S'il déménageait, c'était parce qu'il était pauvre et ne pouvait supporter les frais de l'appartement. Il en était bien fâché pour Feli et

pour M. de Maltrana, qui lui étaient très sympathiques et qui ne lui avaient jamais causé le moindre ennui. Mais, grâce à la miséricorde du Seigneur, tout s'arrangerait et le jeune ménage finirait par se tirer d'affaire.

— Ce qui est essentiel, monsieur de Maltrana, c'est de vous mettre en règle avec Dieu, d'assurer à cet ange de bonté la situation qui lui est due, et de vous unir avec M^{me} Feliciana ainsi que le commande notre Sainte Mère l'Église.

Maltrana comprit tout : frère Vicente savait que Feli et lui n'étaient pas mariés. « L'Indien converti » était capable d'avoir couru toutes les paroisses de Madrid, afin de convaincre son catéchiste qu'il hébergeait un couple de pécheurs livrés à la concupiscence de la chair ! La physionomie du dévot exprimait une évidente répugnance à vivre en contact avec de tels débauchés. Le jeune homme entra en fureur contre ces pieux scrupules.

— Mariés ou non, que vous importe ? s'écria-t-il avec violence. Nous nous aimons, nous supportons ensemble notre misère, et nous n'avons besoin pour cela ni de contrat ni de paperasses. Quel est donc notre crime ?

Le saint haussa les épaules, ébahi et scandalisé de ce que l'on pût mettre en doute l'énormité de ce péché-là.

— Et, de plus, continua-t-il avec douceur, vous m'avez trompé, vous vous êtes moqué de moi. Oh ! je ne m'en fâche point, je ne vous en garde point rancune. Je vous ai admis avec plaisir sous mon

toit ; mais je vous ai déclaré qu'il me serait impossible de vivre avec Voltaire, Garibaldi et autres enfants du démon...

— Eh bien ? interrompit Maltrana, souriant malgré sa colère. Ne me suis-je pas abstenu, pour vous être agréable, d'amener chez moi ces estimables personnages ?

— Mais vous en avez amené d'autres ! répliqua frère Vicente avec irritation, tandis que ses yeux enflammés pleuraient. Oui, d'autres qui sont pires encore ; et vous les tenez là comme de saintes images, et peu s'en faut que vous ne leur brûliez des cierges. Je suis un ignorant et je croyais qu'il n'y avait rien de plus pervers que les deux dont je vous ai dit les noms. Mais on a beau être ignorant, on connaît des personnes sages et prudentes qui vous éclairent. Or, je le sais aujourd'hui, les portraits qui ornent votre chambre représentent des démons encore plus dangereux que les premiers, quoique le Seigneur, par un mystérieux dessein de sa Providence, ait permis qu'ils vécussent afin de nous mettre à l'épreuve.

— Que voulez-vous donc ? s'écria Maltrana, d'un ton agressif. Vous voulez que je les enlève, pour contenter ce savetier qui vous exploite ou ce curé monomane qui vous assiste de ses conseils ?

— Non, non, gardez-les, si c'est votre goût ! répondit le saint avec mansuétude. Vous et moi, nous ne devons plus habiter ensemble. Vous êtes jeune et de votre temps ; moi, je ne suis qu'un pauvre oisillon du bon Dieu. *Ave, Maria purissima !...*

Maltrana jugea inutile une plus longue explica-

tion : frère Vicente était résolu à se séparer du faux ménage. Dès lors, le jeune homme, au lieu de supplier le saint, s'efforça de lui dissimuler le grave dommage que leur causait cette résolution inattendue.

— Fort bien ! Les logements ne me manqueront pas. Et, si cette histoire de déménagement n'est qu'un prétexte pour m'éconduire, vous pouvez rester tranquillement ici avec votre christ et avec la collection d'inepties que renferme votre bibliothèque. Nous allons partir sans retard, plus tôt que vous ne le pensez.

Le saint protesta, quelque peu ému :

— Mais non ! Ne vous pressez pas. Vous avez tout le mois devant vous. Pour ce qui est des termes arriérés, n'en parlons plus... J'ai de l'affection pour vous, monsieur de Maltrana : car, en dépit de vos opinions, vous n'avez jamais blasphémé en ma présence.

Le jeune homme se contenta de tourner le dos à don Vicente, d'un air dédaigneux. Mais, dans la rue, toute son arrogance tomba et l'abattement succéda à la colère. Que faire ? Où aller ? Il se sentait plus malheureux, plus faible qu'au temps où il errait sans gîte, passant les nuits dans une salle de rédaction. Il n'avait même plus comme ressource le grabat de la rue des Artistes.

Arrivé à la Puerta del Sol, il vit que le cadran du ministère marquait neuf heures. Il songea, un instant, à l'oncle Manolo, et il eut l'idée d'aller le relancer dans sa « boutique ». Ils pourraient se réfugier

chez lui. Certainement, lorsque le Fédéral les saurait sur le pavé, il les recueillerait : car il avait bon cœur. Mais Maltrana recula devant la perspective de vivre aux crochets d'autrui et de renoncer ainsi à cette autonomie dont le Fédéral parlait à toute minute. Au surplus, celui-ci avait une femme et des enfants, qui sans doute verraient d'un mauvais œil l'intrusion d'un couple famélique. Et puis, en dépit des circonstances, Maltrana gardait assez d'optimisme pour s'imaginer que bientôt le sort changerait. L'hiver n'était pas loin ; ses protecteurs reviendraient à Madrid, et il lui serait facile d'obtenir qu'on le chargeât d'une série d'articles, d'une longue traduction, d'un livre signé par un autre. L'important, pour l'heure, c'était de trouver un asile où s'abriter, en attendant le moment propice.

Dans la rue du Carmel, il aperçut près du trottoir la carriole de Zarathustra, philosophiquement occupé à faire le tri de ses ordures. Il pensa aussitôt à la Mariposa, au trésor qu'elle tenait caché, et il éprouva une sourde colère contre la vieille avare qui, étant riche, laissait son petit-fils mourir de faim. Subitement il se décida : il profiterait de l'absence du chiffonnier et il irait voir sa grand'mère. Il se sentait capable des pires brutalités à l'égard de cette femme sordide qui l'admirait, qui le portait aux nues, mais qui ne lui faisait jamais le moindre cadeau.

Il y avait longtemps que Maltrana n'était allé aux Cuatro Caminos. Du vivant du Mosco, il n'osait plus s'aventurer dans ce quartier, et, depuis la mort du braconnier, il redoutait de revoir des lieux dont l'as-

pect aurait éveillé un remords dans sa conscience. Mais le besoin fit taire la répugnance, et il se mit en route pour le faubourg de Tetuan.

Parvenu au monticule où était construite l'habitation de Zarathustra, il dut, comme toujours, effrayer par des coups de pierre et par de grands cris les chiens du chiffonnier. Lorsque l'aïeule entendit ce vacarme, elle sortit de sa cuisine et, d'un air interrogateur, fixa ses yeux chassieux sur l'arrivant, qu'elle ne reconnaissait pas.

— C'est moi, grand'mère... Moi, Isidro...

Enfin la Mariposa reconnut son petit-fils et fit un mouvement pour l'embrasser ; mais, après avoir regardé ses mains souillées par d'immondes cuisines, elle s'arrêta. Isidro, que la chaleur suffoquait, s'assit dans la cour, à l'ombre de l'un des trois bâtiments. Alors sa grand'mère lui dit qu'elle était surprise de le voir.

— Ah ! j'étais loin de t'attendre ! Il y a des mois que tu n'es venu ! Depuis ton équipée avec la petite du Mosco...

Et elle s'interrompit, ne voulant pas insister sur le souvenir d'un événement qui avait mis en émoi tout le quartier, mais qu'aujourd'hui personne ne se rappelait plus.

— Qu'est-ce qui t'amène ? poursuivit-elle. Car je me doute bien que tu ne viens pas ici sans motif.

Et la vieille clignait de l'œil et contractait le trou noir de sa bouche ridée, certaine que, si son petit-fils était là, quelque circonstance importante l'avait déterminé à venir.

Isidro ne s'attarda pas à des préambules. Le temps pressait. Zarathustra rentrerait d'un moment à l'autre, et le jeune homme désirait avoir avec la vieille un entretien particulier.

— Grand'mère, dit-il gravement, épargnons les paroles inutiles. Je vais me brûler la cervelle ; mais auparavant j'ai voulu vous dire adieu.

Elle se signa. « Seigneur ! est-ce qu'il était devenu fou ? Pourquoi déraisonnait-il de la sorte ? » Puis, avec des yeux pleins de stupeur, elle écouta le récit qu'il lui fit de sa détresse. Il n'avait plus ni argent ni domicile, et sa pauvre compagne, malade, accoucherait bientôt dans la rue.

— Et moi qui te croyais tout à fait à ton aise ! répétait la Mariposa, consternée. Et moi qui me figurais que tu gagnais des mille et des cents à écrire dans les journaux !...

Mais bientôt il sembla qu'une idée traversait l'esprit de la vieille, qu'elle faisait un retour sur elle-même, qu'elle se repliait et rentrait dans ses haillons comme un escargot effrayé rentre dans sa coquille.

— Ah ! mon Dieu ! gémit-elle. Combien de misère il y a en ce monde ! Ici, on ne sait rien de tout cela. Qu'allons-nous faire, Isidro ? Qu'allons-nous faire ?

Elle lut dans les yeux d'Isidro la réponse qu'elle appréhendait, et elle continua de geindre :

— Ah ! je voudrais avoir les trésors de la reine d'Espagne, pour te les offrir. Mais je suis pauvre, plus pauvre qu'un rat. Le père Polo s'est fourré dans la caboche que j'ai un magot dans une cachette. Dès

que j'ai réussi à économiser deux pesetas, il me les prend, et, quand je n'ai rien à lui donner, il me rosse ! Ah ! si on n'était pas faite à tout, ce serait à en mourir !

— Grand'mère ! grand'mère ! implora Isidro, persuadé qu'en effet elle était riche et qu'elle n'avait parlé ainsi que par hypocrite ladrerie.

Et, s'évertuant à vaincre cette avarice impitoyable, il lui dépeignit l'horreur de sa situation. Il ne demandait rien pour lui-même ; mais il adjurait la vieille de prendre en pitié Feliciano, cette martyre qu'il avait détournée du foyer paternel, qu'il avait entraînée dans un abîme de misère, et qui ne cessait pas de lui témoigner tant d'amour, tant de dévouement.

— Comment vous dire, grand'mère, tout ce que la malheureuse fait pour moi ? Comme je manque de travail, elle peine jour et nuit afin de nous procurer un peu de pain. Si vous m'aimez, aimez aussi celle qui, avec tant d'abnégation, s'efforce de me faire vivre. Pour moi, elle est en même temps une épouse et une mère ; et, plutôt que de la voir sans abri et sans soutien, je me tue, oui, je me tue !

Il s'exaltait par ses propres paroles, s'attendrissait en songeant au dévouement de sa compagne, si bien qu'enfin il baissa la tête et eut la voix coupée par des sanglots. Quand la vieille vit pleurer son petit-fils, elle se mit à pleurer aussi, frotta ses yeux avec le coin de son tablier, se mit à geindre :

— Tu as raison. Il faut faire quelque chose pour elle... Je vois que tu l'aimes beaucoup...

Et elle lui demanda quelle somme il faudrait pour le tirer d'embarras. Si la somme était petite, peut-être réussirait-elle à le secourir, peut-être trouverait-elle à emprunter cinq douros...

— Non, non, grand'mère ! J'ai besoin d'une forte somme, d'une très forte somme. Nous n'avons plus rien, nous manquons de tout. Cinq douros ne nous rendraient aucun service. Ce que je vous demande, c'est de faire un effort pour nous sauver, pour nous sortir de cette ornière jusqu'à ce que je puisse marcher seul.

Les yeux de la Mariposa se séchèrent et sa physionomie prit une expression dure, comme si son émotion s'évanouissait brusquement. « Impossible de donner une forte somme : elle n'était qu'une pauvre... » Et elle croisa les bras, résolue désormais à écouter d'une oreille impassible les lamentations d'Isidro.

Celui-ci comprit ce qui se passait dans cette âme dénaturée par l'avarice, et le désespoir lui arracha un cri de suprême protestation. Voulait-elle donc abandonner son petit-fils sous prétexte qu'elle était pauvre, quand tous les chiffonniers savaient qu'elle possédait un trésor ?

Elle eut une grimace de sorcière narquoise :

— Ah, oui ! mon trésor ! Voilà le mot lâché ! Toi aussi, tu viens pour ça ! Mais ne t'ai-je pas dit mille fois que je ne possède aucun trésor ? C'est une menterie des gens. Je te répète que je suis une pauvre...

Néanmoins, son orgueil d'avare ne lui permit pas

de dissimuler entièrement. Elle laissa échapper un sourire de satisfaction, qui dénonçait tout à la fois l'existence du trésor et la ferme résolution de le défendre envers et contre tous.

Alors Isidro essaya de l'attendrir en lui parlant de l'enfant.

— Grand'mère, supplia-t-il, si vous ne voulez rien faire ni pour elle ni pour moi, faites au moins quelque chose pour celui qui va naître !

La pensée de l'arrière-petit-fils, du rejeton qui serait pour la vieille comme un prolongement de sa propre existence, entra en lutte avec l'avarice. De nouveau la Mariposa se mit à pleurnicher, à s'essuyer les yeux avec son tablier, et elle murmura :

— Le pauvre petit !

Mais elle ne fit aucun mouvement. Isidro revint à la charge, conjura la vieille de se décider à le secourir. Elle continua de se lamenter, sans répondre.

Enfin le jeune homme, saisi d'indignation, s'écria :

— Eh bien, adieu ! Gardez votre richesse. Je sais ce qui me reste à faire.

Et il fit mine de partir. Alors elle courut après lui.

— Isidro, mon enfant ! Non, non, ne t'en va pas !... Je te donnerai ce que tu désires ! Je te donnerai tout, s'il le faut, dussé-je ensuite mourir de faim !... Attends !...

Elle regarda aux alentours, d'un air inquiet, comme si elle craignait la présence de quelque témoin.

— Fais bien attention ! ajouta-t-elle. Avertis-moi, dès que tu verras la carriole du père Polo.

Et elle se glissa dans l'étroit couloir qui menait à l'écurie.

Un temps assez long s'écoula. Isidro se figurait le mal que devait se donner la vieille pour extraire de la cachette, avec ses mains tremblantes, ce fameux trésor que flairait Zarathustra sans parvenir à le dénicher. Quand elle reparut, couverte de toiles d'araignées et de brins de paille pris dans ses cheveux blancs, elle tenait un torchon de toile grise plein d'objets. Elle déposa ce torchon sur un billot de bois, avec de grandes précautions, comme s'il renfermait des choses fragiles, et l'on entendit à l'intérieur un tintement métallique. Puis, de ses doigts gourds, lentement et en observant les environs, par crainte d'être surprise, elle défilait l'enveloppe.

Une splendeur d'or et de pierres précieuses frappa les yeux de Maltrana émerveillé. Le trésor existait donc effectivement ? Vive Dieu ! La réalité tenait en réserve des surprises de conte fantastique !

La vieille, ravie de l'étonnement que montrait son petit-fils, lui dit :

— N'est-ce pas que c'est beau ? J'ai employé toute ma vie à réunir ça. Et ne va pas croire que j'aie rien volé, au moins ! J'ai tout ramassé dans les balayures. Ah ! oui, j'ai eu de bons clients, des richards !...

Mais Isidro avait détourné les yeux du trésor et considérait maintenant sa grand'mère avec une stupeur mêlée de compassion.

— Vous n'avez pas autre chose, grand'mère ? demanda-t-il doucement.

La Mariposa le regarda, scandalisée :

— Eh quoi ! Cela te semble peu ? Mais, mon garçon, il y a là de quoi acheter toutes les Carolinas ! Examine-moi ça en détail...

Un long examen n'était pas nécessaire, hélas ! Le premier éblouissement passé, Isidro avait reconnu l'évidente fausseté des bijoux énormes et absurdes qui brillaient sur ce tas de clinquant. C'étaient des parures de théâtre invraisemblablement fastueuses, en laiton doré, avec des verroteries multicolores dont la grosseur faisait palpiter d'admiration la pauvre Mariposa.

— Vois-tu ces bijoux de reine ? reprit-elle. Ils appartenaient à une actrice qui m'aimait bien. Je les ai trouvés dans une charretée de papiers déchirés, de vieilles robes et de rognures d'étoffes, que j'ai enlevée de chez elle après sa mort... J'ai bien eu l'idée, un moment, de les rapporter aux héritiers ; mais je me suis décidée à les garder, et je ne m'en repens pas. Les héritiers sont des Crésus !

Le jeune homme écarta cette pacotille ridicule pour voir le dessous du tas.

— Remarque ce chapelet, poursuivit la vieille. Tout en perles fines ! Il appartenait à une dame du Palais.

C'étaient des grains de verroterie, avec une faible monture dorée. Tout faux : les broches en doublé ; les bagues noircies, aux pierres opaques et mortes ; les épingles verdâtres et oxydées, aux cabochons de strass ; les boutons de grand uniforme, que la vieille croyait d'or pur...

Isidro mit seulement de côté ce que la Mariposa

considérerait comme de moindre valeur : deux douzaines de cuillers en argent, de formes et de grandeurs différentes, tombées sans doute dans le seau aux ordures pendant qu'on lavait la vaisselle ; une chaînette d'or ; un hochet d'enfant du même métal, et quatre anneaux tout unis, mais d'un certain poids. Peut-être obtiendrait-il de tout cela trente douros.

La Mariposa, qui observait avec attention le choix fait par son petit-fils, souriait en le voyant se contenter des objets les plus modestes et laisser ces gros bijoux qui la remplissaient d'orgueil.

— Tu as raison, approuva-t-elle. Avec ce que tu emportes, tu auras assez pour le moment. Quant au reste, ta grand'mère te le gardera, et, quand elle n'y sera plus, tu en seras maître et seigneur.

Puis, avec un respect religieux, elle replaça dans le torchon de toile grise l'éblouissante ferblanterie éparpillée par les mains de son petit-fils. En son for intérieur, elle lui décernait les plus grands éloges. Ce brave Isidro ! Il ne voulait pas abuser de la bonté de sa grand'mère. La reconnaissance de la vieille fut si vive qu'elle dénoua un des coins du torchon et en tira quelques pièces d'argent.

— Tiens, mon Isidrin ! lui dit-elle. Puisque tu n'as pas été trop exigeant, accepte encore ceci et ajoute-le aux petites choses que tu emportes. C'est tout l'argent que j'ai. Il y a au moins sept douros, en pièces tant petites que grosses.

Il fourra la somme dans son gousset, puis distribua dans les différentes poches de sa jaquette les cuillers et le reste.

— Maintenant tu as vu le trésor, continua la vieille, d'une voix mystérieuse, et tu es le seul qui l'ait vu. Aie bien soin de n'en parler à personne !... Quand mon arrière-petit-fils sera grand, nous vendrons le diadème, les broches, l'épingle de cravate, tous ces bijoux ornés de diamants gros comme des *garbanzos* et qui brûlent les yeux... Réjouis-toi, Isidrin : on ne t'a pas trompé. Ta grand'mère est riche : elle possède réellement un trésor !

Et la vieille, craignant qu'on ne lui ravît ces richesses, prit congé d'Isidro à la hâte et disparut de nouveau dans le couloir, serrant entre ses bras le torchon gris.

X

EN quittant l'appartement de frère Vicente, Isidro et Feli allèrent d'abord habiter, rue des Ambassadeurs ¹, une petite pièce qui donnait sur une cour. Le loyer en était de trois douros par mois ; mais, le premier mois passé, ils ne purent payer le second, et ils furent obligés de chercher autre chose. Pourtant, comme par miracle, ils réussirent à sauver le peu de meubles qui leur restaient.

Plus encore que les tourments de la faim, Maltrana craignait le tracas et le désarroi qu'entraîne tout déménagement. Feli, elle, ne se préoccupait que d'avoir un logis assuré. Ils faisaient l'un et l'autre d'étonnantes économies, pour réunir peu à peu l'argent du terme. Déjà elle avait mis de côté trois pesetas, puis un douro ; déjà elle approchait lentement de deux douros ; mais tout à coup survenait quelque impérieux besoin, quelque nécessité inéluctable : la note de l'épicier qui menaçait de couper le crédit si on ne lui versait pas un acompte, ou l'achat des fournitures qui servaient à baleiner les corsets, ou

¹ La calle de Ambajadores débouche sur la ronda de Ambajadores, dans le quartier du Rastro.

l'urgence de ressemeler l'unique paire de souliers que possédait Isidro, lequel, pendant ce temps-là, demeurerait prisonnier à la maison. Ainsi la mauvaise fortune emportait d'un tour de main toutes les épargnes, sans jamais laisser à la malheureuse femme le loisir de compléter le montant du loyer.

Maltrana prit une résolution. Les pauvres hères comme lui, les gueux dont les moyens d'existence sont problématiques, doivent se résigner à vivre dans ces taudis dont la location se paie à la journée, dans ces phalanstères de la misère où s'entassaient les ouvriers qui, soit par insuffisance de salaire, soit par vice, n'arrivent jamais à joindre les deux bouts.

Il habita plusieurs logements de ce genre au quartier des Peñuelas et au quartier des Injurias¹, malgré la répugnance qu'il éprouvait pour la promiscuité de ces agglomérations, pour l'écœurante saleté des murailles, pour les continuelles disputes des femmes échevelées qui s'insultaient de balcon à balcon. La pauvre Feli n'était pas une princesse, bien sûr ; mais il souffrait de la voir, elle si délicate et si douce, égarée dans un pareil enfer.

Déjà l'automne était avancé, lorsqu'il s'en fut aux Cambroneras². Il avait trouvé là une chambre in-

¹ « Les Petites Roches » et « les Injures ». Ces deux quartiers pauvres sont situés au sud de Madrid, entre les boulevards de ceinture et le Manzanares, le premier au-dessous de la Fabrique de Tabacs, le second près du pont de Toledo.

² « Les Lyciets. » Quartier misérable, situé sur la rive gauche du Manzanares.

dépendante, au premier étage d'une petite maison isolée dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie ; et il se décida à se transporter dans ce quartier, qu'habitaient surtout des gitanos, parce que ceux-ci lui semblèrent plus estimables et plus tranquilles que les familles logées dans les cités ouvrières.

Le loyer se payait, chaque soir, un réal et demi. A la tombée de la nuit, le receveur — un homme sec et basané, que sa taille trop haute faisait marcher en courbant l'échine — frappait à la porte. Il appartenait à la police, et c'était justement une des raisons pour lesquelles le gérant des immeubles des Cambronerass l'avait placé là en qualité de receveur et de gardien de l'ordre. Cet homme touchait comme rémunération un tant pour cent sur les recettes, et il avait le logement gratuit pour lui-même, pour sa prolifique épouse et pour la bande de marmots qui complétait sa famille. Du temps de sa jeunesse passée à la campagne il gardait beaucoup de goût pour la culture de la terre. Lorsque ses fonctions d'agent secret ne l'obligeaient pas de se rendre à Madrid, il travaillait héroïquement à convertir en jardinets des coins de terrains vagues, des monceaux de décombres ; et, à force de bras, il tirait l'eau d'une noria abandonnée.

Les deux nouveaux locataires inspiraient au receveur beaucoup de considération ; il déclarait même que don Isidro et doña Feliciano étaient les seules personnes « convenables » qui habitassent les Cambronerass.

— Entrez, Pepe ! disait le jeune homme, quand, à la nuit close, un grand coup résonnait, frappé contre la porte.

Et Pepe apparaissait, tenant dans sa main un carnet à souches fait de papier bon pour essuyer les rasoirs. Il en remettait à Maltrana un feuillet, après y avoir griffonné quelques hiéroglyphes, et il percevait en retour un peu de billon.

Maltrana était assez satisfait de son nouveau logement.

Par une fenêtre, il voyait le Manzanares presque à ses pieds, et, sur la rive opposée, les prairies peintes par Goya, les collines au sommet desquelles se massent les cyprès et les mausolées, dans les cimetières de l'Almudena et de San Isidro¹. Par une autre fenêtre, il apercevait l'esplanade des Cambroneras, vaste terrain que traversait un ruisseau où les femmes lavaient leurs nippes et où flottaient force chiffons et morceaux de papier.

En face de chez lui, de l'autre côté de la rue, s'ouvrait un grand porche qui donnait accès à une ruelle pavée de cailloux et bordée d'une double rangée de petites maisons, blanches au dehors, noires au dedans. Les unes, très basses de toiture, n'avaient qu'un rez-de-chaussée ; les autres avaient un premier étage, avec galerie de bois où l'on accédait par des escaliers extérieurs, en planches vermoulues qui

¹ Ces cimetières et d'autres encore sont sur la rive droite du Manzanares. Celui de San Isidro s'élève en pente, et, de sa partie supérieure, où se dressent de grands mausolées, on a une belle vue sur Madrid et sur la Sierra.

craquaient à la plus légère pression et menaçaient ruine.

Le jeune homme ne tarda guère à connaître l'hétérogène population des Cambroneras. C'était un monde à part, une société spéciale parmi la horde des miséreux campée autour de Madrid. Pepe, le receveur, lui racontait les mœurs et les bizarreries de ceux qu'il appelait « son troupeau ».

Cette population se partageait en deux classes bien distinctes, qui ne se confondaient jamais : d'un côté les *payos*¹, qui étaient les moins nombreux, et de l'autre les gitanos qui formaient la grande majorité.

Les *payos* se subdivisaient en *pordioseros*², qui allaient tous les matins à Madrid mendier aux portes des églises, et en *quinquilleros*³ qui, l'été, couraient les foires de Castille pour vendre de la camelote, et qui, l'hiver, faisaient les bonneteurs dans la banlieue ou, le cas échéant, participaient à quelques vols.

Les gitanos se répartissaient en trois « nations » : les Andalous, les Castellans et les Manchins. Ils se traitaient tous avec une certaine fraternité, imposée par l'esprit de race et par la coutume ; mais chaque « nation » demeurerait fidèle à son origine et se croyait supérieure aux deux autres. Les Andalous reprochaient aux Manchins leur rusticité, aux Castellans leurs innombrables croisements avec les *payos*, croisements qui avaient par trop adultéré le sang *cañi*

¹ Littéralement « paysans », mais ici avec une nuance de mépris.

² Ceux qui demandent « pour l'amour de Dieu », mendiants.

³ Quincailliers.

dans leurs veines. Et à leur tour les Castellans et les Manchins méprisaient les Andalous, à cause de leur fourberie et des micmacs qui avaient valu à leur race un si mauvais renom.

Quelques jours après son arrivée, Maltrana savait déjà reconnaître les « nations » à première vue. Les Andalous, toujours rasés, portaient de larges chapeaux, de petites jaquettes en velours vineux, et avaient de grands accroche-cœur plaqués sur les oreilles. Les Manchins et les Castellans avaient les moustaches coupées court, portaient des casquettes de fourrure et de longs vestons de drap brun ; seul leur teint bronzé d'Orientaux les distinguait des lourds campagnards de la Manche, dont ils imitaient le costume.

Chez les femmes aussi on devinait aisément la différence d'origine.

Les Andalouses étaient bavardes et criardes, parlaient en gesticulant des mains et de tout le corps, étourdissaient les voisines par leur intarissable caquet. Elles portaient des robes de percale à ramages avec de grands volants, et leur toilette se complétait par le *mantón*¹ croisé sur la poitrine, par un chignon gras retombant sur la nuque, par de petites cornes de cheveux collées sur le front et par des fils de grains bleus enroulés au cou.

La plupart d'entre elles sortaient dès les premières

¹ Sorte de grand fichu qui se met sur les épaules en guise de châle.



heures du jour et ne revenaient qu'à la tombée de la nuit. Elles s'en allaient vers la place de la Cebada, pour y dire la bonne aventure et pour tirer les cartes aux servantes qui formaient le meilleur de leur clientèle. Quand elles partaient, leurs hommes restaient à s'étirer sur le seuil des portes, et des bandes de marmots au teint olivâtre, pieds nus, la panse à l'air, s'accrochaient aux jupes bariolées des mamans.

— *Gachi*¹, disait le mari, tâche de nous rapporter quelque chose à mettre sous la dent. Je suis las d'avoir faim !

Et il souhaitait à sa femme de réussir à soutirer aux *payos* quelques *chulés*, c'est-à-dire quelques pièces de cent sous, ou au moins quelques *plañis*, c'est-à-dire quelques modestes pesetas : car la famille, livrée au hasard des occurrences, en avait grand besoin. Les marmots, eux, se démenaient autour de leur mère, l'accompagnaient jusqu'au pont de Toledo, et, après l'avoir quittée, lui criaient encore de loin :

— Rapportez-nous du *callardó*, maman, beaucoup de *callardó* !

Le *callardó*, c'était le chocolat, régal des gitanos, tout à la fois leur nourriture et leur liqueur. Sans doute ils appréciaient le *balinchó*², trouvaient le *balebás*³ succulent, aimaient fort les *mantejos*⁴, qu'ils se jetaient par poignées aux cérémonies de mariage ;

¹ Mot gitane qui signifie « femme » ou « fille ».

² Porc.

³ Lard.

⁴ Dragées.

mais le chocolat, c'était ce qu'il y avait de meilleur au monde, l'aliment divin qui semblait les enivrer de son parfum délicieux et de sa chaleur vivifiante.

Et la gitana s'éloignait par la porte de Toledo, cherchant dans les replis de son imagination insidieuse le moyen de « refaire » quelque *payo* en lui persuadant que, par certains sortilèges, il gagnerait sûrement le gros lot à la Loterie¹.

Elles rôdaient jusqu'à midi aux environs du marché, arrêtaient les servantes, les enjôlaient par leur bagou, louaient la beauté angélique de ces filles, même quand les pauvres maritornes étaient d'une affreuse laideur, gémissaient avec d'extraordinaires grimaces de désespoir sur les mésaventures amoureuses des souillons de cuisine et les admonestaient de conjurer bien vite le mauvais sort au moyen de l'art gitanesque.

— Ta main... Montre-moi ta main, ma mignonne. Par saint Jean ! Je te le dis, en vérité : tu as là ta fortune et tu ne t'en doutes point !...

Elles avaient leurs clientes qui, douées d'une foi inébranlable et toujours avides de nouvelles révélations, s'empressaient d'accourir dès qu'elles paraissaient. La gitana emmenait sa dupe à l'écart, dans un vestibule solitaire, et là, sur le couvercle du panier, elle étalait les cartes crasseuses tirées de dessous son châle. Tout défilait : l'homme brun qui mourait d'amour pour la servante, mais qu'une autre femme retenait par des maléfices ; la femme pâle,

¹ On sait qu'il existe en Espagne une loterie d'État.

dont il fallait triompher ; l'homme roux, souvent armé d'un sabre, — un militaire, — qui viendrait, monté sur un cheval gris tourdille, pour enlever celle qu'il aimait. Puis les « ors » sortaient deux fois : de l'argent, encore de l'argent !

— Tu as fait un héritage ! affirmait la gitana avec une conviction qui n'admettait pas de réplique.

— Mais quel héritage puis-je avoir fait, pauvre de moi ! répondait la servante ingénue.

— Eh bien, tu feras un héritage.

Et les cartes continuaient à prophétiser. Un valet : c'était de nouveau la mauvaise femme qui serait la perdition de la servante, si celle-ci ne la réduisait pas à l'impuissance en accomplissant exactement ce que prescrirait la devineresse.

Quand la fille, étourdie par ce flot de paroles et commençant à se demander si elle ne ferait pas bien de consacrer ses économies au grand remède qui lui soumettrait l'infidèle, se décidait à lâcher deux réaux, la gitana éclatait en lamentations et en supplications :

— Ma reine, ajoute quelque chose, ne serait-ce qu'un *realillo* ! Avec cette figure jolie comme un œillet, peut-on être si ladre ?... Allons, allons, ma mignonne ! Tu as de si beaux yeux de vierge !... Songe que j'ai une troupe de *churumbeles*¹ pas plus hauts que ça, qui crient la faim. Mon homme est perclus ; mon *bato*² est à l'article de la mort ; ma

¹ Enfants.

² Père.

pauvre *dai*¹ est défunte et mon *plan*² est au bain d'Alcalá...

Et elle continuait à énumérer des malheurs et des morts, comme si la peste noire avait passé aux Cambronas.

— Voyons, ma belle ! Lâche un peu plus de *jurdé*³. Ce n'est pas ça qui va t'appauvrir. Je ne te demande pas des billets de banque... Donne encore, ne serait-ce que trois petits sous de plus !...

Dans leurs explorations autour du marché, quand les gitanas vaguaient, ennuyées de ne pas trouver de clientes, elles se plantaient audacieusement devant les commerçants qui prenaient l'air à la porte de leurs boutiques :

— Vais-je te dire la bonne aventure, mon beau garçon ? Donne-moi ta main, ma petite barbe de saint Jean, toi qui as des favoris de danseur et des prunelles de météore !...

Mais ils repoussaient les gitanas comme des chiennes et les menaçaient d'appeler la police.

Alors elles s'éloignaient sans rancune, avec des moues ironiques, en ouvrant démesurément les yeux :

— Ah ! Saint-Père ! Quel mauvais caractère il a, ce monsieur ! Pis que le *livanó*⁴ qui reçoit les déclarations !... Puisses-tu te voir en *estaribel*⁵, maudit

¹ Mère.

² Frère.

³ Monnaie.

⁴ Pour *escribano*, scribe, greffier.

⁵ « Prison. »

et que le *Baró* ne veuille pas te lâcher, même en payant caution !

L'après-midi, lorsque cessait l'affluence au marché, les gitanas, au lieu de retourner aux *Cambronerías*, poussaient vers le centre de Madrid et battaient le pavé jusqu'au soir. Elles demandaient l'aumône ; elles s'arrêtaient devant les fenêtres des cafés et donnaient de petits coups sur les vitres ; elles lançaient des regards inquiets aux étalages extérieurs des magasins et songeaient à la possibilité d'une négligence. Tout ce qui s'offrait leur était bon, et le vol ne leur semblait pas un grand péché. « *Chiper* » était même une occupation digne d'éloges, pourvu que la chose se fît avec adresse et sans risque. Si elles avaient réussi à « *chiper* » une pièce de toile, quelques pommes ou un petit pain, elles revenaient très fières à la maison et elles disaient aux voisines :

— Aujourd'hui, j'ai « refait » un *payo*.

Quant aux gitanas de la Manche, elles ne quittaient pas leur maison comme les Andalouses ; elles demeuraient volontairement recluses chez elles, avec une passivité d'Asiatiques, et on les y voyait souvent assises par terre, la mâchoire appuyée sur la paume de la main. Les pères ou les maris travaillaient pour soutenir la famille ; et, en temps de chômage, ou lorsque le trafic des bêtes de somme se ralentissait, elles donnaient un tour de clef à leur estomac et supportaient la faim en silence, accroupies près des pierres froides du foyer, les jupes étalées autour d'elles comme d'énormes champignons,

taciturnes et prêtes à mourir sans bouger de place.

Malgré le dénuement de son propre logis, Maltrana ne pouvait voir sans pitié les bouges de ces pauvres gens. C'étaient des tanières dont le sol de terre battue était beaucoup plus bas que la chaussée. Il n'y avait pas de cloisons, et, quand la pudeur exigeait la séparation des lits, on se tirait d'affaire en suspendant à une corde une vieille *manta*¹. Au fond du taudis, la tête plongée dans des caisses qui servaient de râteliers, étaient attachés, la croupe tournée vers la porte, les chevaux, les mules et les ânes qui constituaient toute la fortune de la famille. Les matelas sordides, empilés pendant le jour dans un coin, s'étendaient, la nuit, si près des bêtes qu'ils touchaient presque leurs pattes de derrière. Des briques disposées au milieu de la chambre servaient de cuisine. On n'allumait de feu que le soir, et la fumée du bois emplissait la pièce, sortant par où elle pouvait, soit par la porte ouverte, soit par les crevasses du plafond : car il n'y avait pas le moindre orifice qui fît fonction de cheminée. Les murs disparaissaient sous une couche de suie aussi vieille que la maison elle-même. Les animaux, accoutumés à cette lente suffocation, se contentaient de souffler dans leurs mangeoires. Les femmes, que faisait larmoyer cette atmosphère asphyxiante, serraient sur leur poitrine les nourrissons qui toussaient, pelotonnés contre les mamelles.

¹ Couverture de laine ou de coton, dont les Espagnols se servent aussi comme de manteau.

Pepe, le receveur, célébrait les avantages de ces continuelles fumigations.

— C'est pour cette raison, disait-il, qu'ils ne meurent pas comme des mouches. La fumée nettoie ces êtres qui ne se lavent jamais : car notez bien, don Isidro, que tout ce monde-là est sale. En revanche, je n'ai jamais vu de gens plus scrupuleux sur le chapitre de la nourriture. A aucun prix on ne leur ferait accepter une aumône d'aliments. Lorsque leurs femmes reviennent de Madrid, elles rapportent des comestibles achetés dans les boutiques, des viandes crues qu'elles apprêtent en présence de la famille. Il leur arrive de passer des journées entières sans manger, avec l'indifférence que donne l'habitude du jeûne ; et, en dépit de la faim, ils font des gestes de dégoût lorsqu'ils parlent des chiffonniers, des mendiants et autres *payos* que la misère met en contact avec eux : une plèbe « à l'estomac vil », qui se sustente avec les rebuts des autres. « Chiper » tout ce qu'on peut, fort bien, mais à condition que la denrée soit neuve et qu'elle n'ait encore servi à personne. Même scrupule pour ce qui est du vêtement. Les gitanos portent des habits rapiécés et malpropres ; mais ce sont des habits qui ont été faits pour eux, et ils les préfèrent, malgré leur délabrement et leur saleté, aux plus belles hardes qui auraient déjà de l'usage. Quand un costume d'occasion leur tombe entre les mains, ils le revendent aux chiffonniers avec des airs de grands seigneurs.

Le jeudi, les hommes se réunissaient au marché du bétail, près de la porte de Toledo. Ceux qui n'avaient

pas de bêtes à vendre s'y rendaient tout de même, dans l'espoir de quelque aubaine imprévue, et ils s'armaient d'une grande gaule, comme pour chasser devant eux un troupeau imaginaire. Puis, quand ils revenaient, ils se lamentaient sur la décadence du maquignonage. Il fallait attendre les grandes foires de l'été. Au marché de Madrid, c'était à peine si l'on voyait quelques acheteurs ; il n'y allait guère que des gitanos. Comment auraient-ils pu se tromper entre eux ? Les plus riches faisaient rentrer par les portes étroites des habitations tout ce qu'ils avaient amené au marché : les humbles *guernís*¹ aux longues oreilles, au braiement tapageur ; le *gras*² aux crins tressés, à la queue peignée, qu'ils venaient de faire galoper au bout de leur fouet savant, en affirmant que le roi n'en montait pas un meilleur ; la *chori* et le *choro*³ qu'ils espéraient vendre un bon prix, pendant leur campagne d'été, lorsqu'ils iraient en Castille et dans la Manche offrir leurs bêtes aux paysans.

Le reste de la semaine, les gitanos demeuraient sans rien faire, attendant le retour de leurs femmes, ces oiseaux gais et babillards qui rapportaient dans leur bec la pâture de la famille. Ils déjeunaient d'un verre d'eau-de-vie ou d'une croûte, et ils enduraient la faim toute la journée, dans un désœuvrement placide. Ils jouaient à la barre ou aux boules, sur l'esplanade des Cambroneras ; les plus habiles pinçaient de la guitare et charmaient leur abstinence

¹ Bourriquets.

² Cheval.

³ Mule et mulet.

par des airs mélancoliques ; les plus industriels se couchaient sur le ventre, au bord du Manzanares, et patientaient là des heures et des heures, en attendant qu'un moineau vînt se laisser prendre au piège tendu sur l'herbe. Des vieux à l'air magistral battaient des mains devant une troupe de diabolins au teint couleur de chocolat et aux oreilles garnies de pinceaux de cheveux, qui apprenaient à danser avec une grotesque gesticulation des jambes et des bras, la panse agitée de contorsions sauvages. C'était la vie de tribu : les mâles se reposaient, par le privilège de la force, et ils comptaient sur l'activité de leurs femelles pour être nourris.

Au bout de quelques semaines, Maltrana connaissait par leurs noms les plus notables chenapans de ce peuple gitanesque : des gaillards agiles, au teint bronzé, au visage piqué de petite vérole. Leurs sobriquets étaient le *Mono*¹, le *Bastián*², le *Matamoros*³, le *Malafolla*⁴, le *Cachuli*⁵, le *Mochón*⁶, le *Navaco*⁷, etc. On ne les voyait jamais ivres. Le seul qui, par des discours incohérents et par de grands cris, trahît son goût pour l'alcool, c'était *Salguero*, qui se surnommait lui-même *Salguerillo*⁸ : un petit vieux malicieux qui habitait depuis trente et quel-

¹ « Le Singe. »

² « Le Bastien. »

³ « Le Matamore. »

⁴ « La Mêlée. »

⁵ « La Carpe. »

⁶ « L'Écorné. »

⁷ « Le Marais. »

⁸ Diminutif de *Salguero*, « Saule ».

ques années la première cahute de la ruelle. En hiver, il fabriquait des paniers d'osier, aidé dans ce travail par la vieille qui vivait avec lui ; en été, il allait aux foires où il exerçait son métier de tondeur.

A la chute du jour, les femmes rentraient, fatiguées de toute une journée de courses à travers Madrid. Les estomacs vides frémissaient à l'approche de ces messagères d'abondance. Les gitanos les reconnaissaient, dès qu'elles se montraient sur la côte des Cambroneras :

— Voici la *Buchichi* et la *Pique* ! disaient les joueurs de boules, avisant les maris.

Puis c'était la *Clavellina*¹, la *Cortezona*², la *Pote*³, la *Pelela*⁴ et les *Chirrinás*⁵. Ces dernières étaient les plus jolies de toutes, et elles avaient la réputation d'être fort adroites à rapporter au logis un bon butin. En un clin d'œil elles « refaisaient » le *payo*. La seule qu'on pût leur comparer, c'était la *Culo de corcho*⁶, une gitane obèse, aux petits yeux qui semblaient cousus, mais à la main si preste qu'elle faisait disparaître instantanément sous ses jupes tout ce qui se trouvait à sa portée.

Les hommes allaient à la rencontre des femmes. Le porche de la rue des gitanos vomissait des bandes

¹ « Le petit Œillet. »

² « La grosse Croûte. »

³ « La Cruche. »

⁴ « Le Mannequin. »

⁵ « Les Criardes. »

⁶ « Cul de liège. »

interminables de marmots sales qui, toute la sainte journée, avaient chanté en chœur, joué des castagnettes ou pris des leçons de danse, pour tromper leur faim.

— Qu'apportes-tu ? demandait le mari en étirant ses membres engourdis par l'inaction, en remontant des deux mains sa large ceinture, ou en lissant les mèches de cheveux qui recouvraient ses oreilles.

Si l'expédition avait été fructueuse, la gitana se pavanait avec orgueil. On allumait du feu dans le taudis et on s'asseyait autour de la poêle. La mère jetait des lopins de viande fraîche dans l'huile grésillante, et chacun y piquait avec sa *navaja*, mais avec tant de hâte que la cuisinière avait beau ajouter morceaux sur morceaux, la poêle n'était jamais pleine. Dans d'autres maisons, la poêle était laissée de côté, et, malgré la journée de jeûne, on ne voulait d'autre aliment que le *callardó*. Toute la famille, à croppetons autour du foyer, regardait bouillir la marmite pleine de chocolat. Si la femme avait gagné un douro par ses tromperies et ses rapines, elle employait presque toute cette somme à l'achat des tablettes de la savoureuse pâte. Chacun buvait avec délices le chocolat liquide, ou le mâchait cru, comme du pain.

Mais il y avait d'autres maisons d'où partaient des cris désespérés, un bruit de lutte, de coups donnés contre les murs. Soudain une porte s'ouvrait et une femme avançait la tête, échevelée, avec des gestes d'effroi.

— Au secours !... A la garde !... Mon Enrique me

tue !... Il me casse l'échine et me met en pièces, parce que je ne rapporte rien !

Et elle restait à vociférer ainsi, la tête hors de la porte et le corps dans la maison, sans faire un mouvement, pour que le gitano pût la rosser tout à son aise. Personne ne faisait attention à ces cris : ce n'était qu'un incident banal. Celle qui revenait de Madrid sans butin était sûre d'être rossée. Ainsi le voulaient les bonnes mœurs et la tradition vénérable.

A la nuit close, Pepe, le receveur, passait de bouge en bouge avec son carnet à souches. En certains logis, il trouvait l'homme assis dans un coin, l'air refrogné, et la femme couchée par terre.

— Passe au large, mon petit José ! gémissait la gitana. Aujourd'hui je ne peux pas te donner le réal : je n'ai rien gagné. Regarde l'état dans lequel cette brute m'a mise !

Et elle indiquait son mari, lequel demeurerait impassible, en homme qui vient d'accomplir son devoir. Le foyer était sans feu, et la bande des marmots, sûre qu'il n'y avait pas une croûte de pain à la maison, continuait à jouer des castagnettes dans la rue, — *tra la la ta la !* — passant et repassant devant les portes plus favorisées d'où s'échappait l'odeur du *callardó*, avec l'espoir d'attraper une tartine trempée dans l'appétissant liquide.

En d'autres logis, le receveur remarquait le soin avec lequel la famille dissimulait son abondance. Le fourneau contenait tout juste quelques charbons ; les pots, salis de chocolat, étaient cachés derrière les paillasses. La plus vieille femme de la famille tendait

à José quelque menue monnaie, en poussant des soupirs de découragement :

— Prends cette *plañi*, mon Joselillo. Nous n'avons que ça ! Je te dois encore deux réaux ; je te les donnerai demain. Ah ! nous mourons d'inanition !

Et « Joselillo » poursuivait sa ronde, sans inquiétude au sujet de la recette : car, bien que ces gens fussent souvent en retard, ils finissaient toujours par s'acquitter. C'étaient des vagabonds qui, dès le commencement de l'été, se mettaient à errer de foire en foire ; et il leur était d'autant plus nécessaire d'avoir un gîte assuré pour le moment où reviendraient les froids.

Le matin, quand Maltrana sortait, il faisait volontiers un bout de conversation avec Salguero, le tondeur, qui s'avancait vers lui et le saluait d'un air de déférence :

— Dieu soit avec nous, excellent monsieur !... Vous savez que Salguerillo est votre fidèle serviteur, encore qu'il ne soit qu'un pauvre *cañi*.

Et si Maltrana pouvait lui offrir une cigarette, le tondeur, flatté de la politesse, l'accompagnait en montant la côte jusqu'à la promenade des Ocho Hilos, sans cesser de lui parler avec une incohérence toute gitanesque. L'état du ciel était sa plus grande préoccupation. Depuis longtemps il ne pleuvait pas, et la chose prenait une mauvaise tournure.

— Mais à vous, demandait Maltrana en riant, qu'importe s'il pleut ou s'il ne pleut pas ? Avez-vous des terres qui aient besoin d'eau ?

Salguero faisait une grimace de surprise. La pluie,

c'était du pain pour les gitanos. C'était à la pluie qu'on devait les belles récoltes, et, quand il y avait abondance dans les campagnes, les paysans dépensaient plus d'argent avec les maquignons pour l'achat du bétail.

— Nous autres, nous vivons de l'été, don Isidro. Si ce n'étaient les foires, nous mourrions comme des rats. Je tonds les bêtes et mes camarades les vendent. En hiver, le fourrage est trop cher. Ces pauvres diables jeûnent souvent, afin que les animaux, qui sont leur fortune, ne pâtissent pas devant un râtelier vide.

Salguero parlait avec enthousiasme des foires de l'été, de ces grands marchés de bétail qui assuraient pour le reste de l'année l'existence de la gitanerie nomade. Il les connaissait toutes ; il y allait monté sur un bourricot, les ciseaux à la ceinture. A cette époque-là, il ne demeurait aux Cambronerias que sa vieille compagne et quelques veuves. Même les gitanas les plus prolifiques suivaient la file des bêtes avec toute leur marmaille. Pendant que les hommes embobinaient le client sur le champ de foire, elles couraient les maisons, tiraient les cartes, disaient la bonne aventure ; et les plus âgées s'offraient pour guérir les maladies au moyen de remèdes mystérieux, transmis de mère en fille depuis la plus haute antiquité.

Les deux premières foires, celle de Ségovie et celle d'Avila, se tenaient à la Saint-Jean. Puis, en août, c'était la fameuse foire d'Alcalá. En septembre, il y avait celles d'Illescas, d'Aranjuez, d'Ocaña, de Mora,

de Quintanar et de Belmonte. Les dernières, celles de Consuegra, de Talavera et de Torija, avaient lieu en octobre. Après quoi, tout le monde rentrait à la maison et la période des affaires était terminée.

— Ces foires-là, don Isidro, sont un paradis. A chaque instant on y trafique, on y vend une bête. Ce n'est pas comme ici où, à la Porte de Toledo, des jeudis entiers se passent sans qu'on échange une mauvaise bourrique. Moi, quand je ne suis pas occupé à tondre, j'interviens pour arranger les marchés. Comme j'ai la langue assez bien pendue, je pousse doucement à la roue, pour aider mon compère à vendre sa marchandise. Et ensuite il y a le pot-de-vin : on va boire un grand verre de *mor* ou un petit verre de *pañatón*... Vous ne savez pas ce que c'est ? Que savez-vous donc, si, après avoir lu tant de livres, vous n'êtes pas plus fort en argot ? C'est le piot et l'eau-de-vie. Et, quand j'entends les camarades dire que je suis *molalón*, c'est qu'ils croient que je suis ivre ; mais non, je suis seulement un peu gai...

Dans les premiers jours, Feli avait éprouvé beaucoup de répugnance pour le milieu nouveau où elle se trouvait. Elle s'effrayait de voir tant de gitanos. Elle avait peur de ces hommes à la peau brune, au regard oblique, pareils à des bandits de grand chemin. Elle craignait ces femmes qu'elle voyait de loin vociférer et se menacer dans un langage étrange, langage dont elle comprenait à peine quelques mots. Quoiqu'on laissât les nouveaux venus bien tranquilles, elle n'en ressentait pas moins l'inquiétude de

l'Européenne transportée dans un douar africain, parmi des populations qui semblent soumises, mais qui peut-être gardent dans le fond du cœur l'hostilité innée de la race.

Maltrana riait de ces préoccupations. Où pourraient-ils être mieux qu'ici ? Sans doute la rivière était pleine de détritüs et sentait mauvais ; mais ils finiraient par s'habituer à cette puanteur. En revanche, ils entendaient les oiseaux, et, dès qu'ils ouvraient la fenêtre, ils avaient sous les yeux la campagne. Leur vue ne se heurtait pas contre un mur malpropre qui, dressé à quelques mètres de distance, leur ôterait l'air et l'azur du ciel.

Grâce à sa fantaisie d'homme de lettres, il voyait en beau ce quartier. Un siècle auparavant, c'était la plus agréable partie de Madrid. Les prairies que Feli apercevait là-bas, de l'autre côté du Manzanares, eh bien, c'étaient celles où avaient dansé les *chisperos*¹ et les *manolas*² peints par Goya. C'était là que le grand artiste se promenait avec les jolies duchesses qui se faisaient portraiturer toutes nues. Ces bosquets avaient assisté aux scènes de la période la plus riante et la plus pastorale de notre histoire.

— Songe, Feli, ajoutait le jeune homme, que pour un réal et demi nous vivons comme des seigneurs, en pleine nature, et qu'en outre notre loyer se paie à la journée, ce qui est très commode...

A force de voir continuellement ces gens d'aspect

¹ Hommes du bas peuple de Madrid.

² Grisettes.

effrayant et de mœurs paisibles, la jeune femme cessa de les craindre. Et, de leur côté, les gitanas, à force de la voir baleiner ses corsets près de la fenêtre, finirent par éprouver pour elle une sorte d'admiration. Tant d'activité laborieuse étonnait et disposait à une déférence mêlée de pitié ces femelles vagabondes dont toute la besogne domestique était d'allumer le feu et de jeter dans la poêle les lopins de viande que la famille dévorait à moitié crus.

Au surplus, les gitanos avaient appris vaguement qu'Isidro était un homme de plume, lequel, un de ces jours, pouvait sortir de la triste situation où il se trouvait à présent ; et cela suffisait pour qu'il leur inspirât autant de respect que le juge, que les greffiers, que tous les savants personnages dont la plume a le pouvoir d'envoyer au bagne un pauvre diable, lorsque la moindre bête de somme a disparu d'une écurie. Quelques vieilles, portant la robe noire des veuves, arrêtaient Maltrana pour lui recommander leur fils, qui était à Melilla ou à Ceuta.

— Pour un rien, *señor* ! gémissaient-elles. Un coup de colère ! Il avait sa *churi*¹ dans sa ceinture, et, comme on lui manquait de respect... eh bien, il a « piqué »... Vous avez sûrement de l'influence. Tâchez donc d'obtenir sa grâce, ou au moins qu'on l'envoie dans une prison meilleure...

Ces gens à l'imagination vive et toujours en travail avaient créé une flatteuse légende autour de cette

¹ Couteau.

jeune femme si bonne, si travailleuse, qui se tenait des heures entières derrière les vitres, les yeux baissés, comme une « viergette » sur son autel. Les troupes de petites gitanas loqueteuses, dans leurs courses vagabondes qu'accompagnait le cliquetis des castagnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre et chantaient pour celle qu'elles appelaient la *Señorita*¹. Feli voyait les petites têtes ébouriffées, aux yeux de braise, au teint de cuivre, les bouches ouvertes qui, en chantant, montraient leur palais d'un rose foncé, leurs dents aiguës d'une blancheur éclatante. Elle les saluait d'un doux sourire, et toutes poussaient le même cri :

— Donne-nous quelque chose, *Señorita* !... Envoie-nous au moins un baiser, ma jolie !

Et elles se répétaient entre elles ce qu'elles avaient ouï dire à leurs mères. La *Señorita* était fille d'un riche personnage, d'un marquis ou de quelque chose d'approchant ; mais, comme on ne lui avait pas permis d'épouser Isidro, elle s'était enfuie avec lui ; et maintenant ils souffraient tous deux la faim et elle travaillait pour son homme, ainsi que doit le faire toute femme honnête, aussi consciencieusement que si elle eût une bonne gitana.

Le courage avec lequel Feli entretenait son mâle et les histoires romanesques qui circulaient sur sa haute origine, éveillèrent chez les commères des Cambroneras une irrésistible curiosité. La première

¹ « La jeune dame. »

qui, mue par cette curiosité, s'introduisit chez Feli, fut Teodora, la vieille la plus considérée du quartier pour son grand savoir et respectée des hommes eux-mêmes. C'était une veuve qui portait le deuil avec une exagération toute gitanesque ; par exemple, au-dessus de son foulard croisé, on apercevait le col d'une chemise en percaline noire. Sans mari qui la soutînt, sans autre ressource apparente que trois bêtes de somme appartenant à son fils, elle était la femme la plus « argenteuse » des Cambronerias et elle y habitait la meilleure maison. Chez elle il y avait des tabourets pour s'asseoir, et les murs enfumés étaient décorés avec des bandes de ce papier dont on garnit les planches des cuisines, bandes qui formaient une sorte de tenture multicolore et qui donnaient au logement un cachet oriental, en harmonie avec le teint basané de l'occupante.

La Teodora était la femme la plus instruite de sa tribu. Elle servait de médecin aux hommes, d'accoucheuse aux femmes, de *catañeadora*¹ aux filles qui allaient se marier. Pas de gitana dont la virginité ne passât entre ses mains, pour obtenir le certificat voulu. Les *payos* du quartier l'appelaient par dérision « la mère aux pucelles ».

Donc, afin de pénétrer chez Isidro, elle prétextait la grossesse de Feli. « Elle était plus savante sur cet article que tous les docteurs ensemble. » Après avoir longuement examiné le ventre énorme de la jeune femme, en contractant ses paupières jaunes et en

¹ Le sens de ce mot sera expliqué dans le texte.

allongeant ses lèvres ridées, elle déclara d'un ton péremptoire :

— Ce sera une *churumbela* plus gracieuse et plus mignonne encore que sa mère. Je la vois d'ici.

Flattée par les compliments absurdes de la vieille et par les récits extraordinaires que celle-ci lui faisait des mœurs gitanes, Feli savait gré à Teodora de venir la voir presque tous les jours. Parfois même la visiteuse amenait avec elle, soit quelque voisine, soit sa propre fille, — une jouvencelle de quatorze ans, quasi une gamine, toute vêtue de deuil, le visage empreint de cette tristesse résignée qu'aurait une religieuse contrainte à vivre dans le monde.

— Elle est veuve, disait la vieille. Son mari est mort après deux ans de mariage. Elle ne pourra pas se remarier : notre loi le défend. L'homme, lui, parce qu'il est homme, a le droit de prendre une nouvelle épouse lorsque le temps de son deuil est fini ; mais la femme, non. Voyez cette pauvrete : si jeune, et elle ne vit plus que pour se rappeler le défunt ! Adieu les fêtes, les noces et les bals ! Après la mort de son mari, on lui a coupé les cheveux, non avec des ciseaux, mais, selon notre loi, avec un rasoir ; puis on lui a jeté sur la tête une capuche, et dorénavant il ne lui reste qu'à pleurer. Elle dort dans des draps noirs, chausse des souliers de Galicien¹, s'habille des étoffes les plus grossières ; et, quand il y a divertissement à la maison, elle s'en va

¹ *Zapatos de Gallego*. Les Espagnols se moquent beaucoup des gros souliers découverts que portent les Galiciens.

chez une voisine, loin du bruit... Ah ! la *Merivén* ! Quelle maudite bête, et combien de tristesses la suivent !

Et, à nommer la terrible *Merivén*, c'est-à-dire la Mort, elle faisait de bizarres grimaces d'épouvante, comme si elle l'apercevait debout devant elle et s'efforçait de l'écarter avec ses mains.

D'autres fois, l'attention de Feli se portait sur une fille dont la chevelure était ornée de peignes rouges, dont la jupe à fleurs, très bouffante, était garnie d'amples volants, et qui avait au cou d'innombrables colliers verts, bleus et roses. C'était presque une enfant ; à peine la puberté commençait-elle à bomber son corsage, et ses vêtements trop lâches trahissaient une gracilité de fruit vert.

— Et cette petite, demandait Feli, quand la marie-t-on ?

— Ah bien ! s'écriait la vieille avec un rire impudique, il y a beau temps que la chose est faite !... C'est la femme de mon fils Rafaé, celui que l'on appelle le *Boto*¹. Elle a treize ans. Moi, je me suis mariée plus jeune encore : c'est à onze ans que j'ai épousé mon défunt.

Et la Teodora décrivait à Feli les particularités du mariage, qui est l'acte le plus important de la vie des gitanos.

Le garçon de vingt ans faisait la cour à une fillette de douze ou treize ans : car, cet âge passé, les femmes n'ont plus aucune valeur. L'amoureux

¹ « L'Obtus. »

cherchait d'abord à obtenir l'appui de quelque matrone d'un âge respectable. Aux Cambroneras, c'était presque toujours à Teodora qu'on s'adressait. « *Seña Teodora*, lui disait-on, j'aime une telle, mais pour le bon motif. » Et la vieille, satisfaite de cette marque de confiance, allait trouver la fillette. « Un tel veut être ton *buñó*¹, selon les formes et pour t'épouser ensuite. » La fillette baissait les yeux et répondait : « Puisqu'il ne m'aime pas pour me tromper et me perdre, et puisqu'une femme aussi respectable que vous me répond de ses intentions, je veux bien être sa *buñi*². » Dès lors, les fiancés se voyaient à l'insu des parents, loin du quartier, et ils passaient des heures entières en tête à tête, absolument libres ; mais il n'était pas à craindre qu'un bon gitano se permît rien de trop grave.

Quand le *buñó* se croyait en état de faire vivre un ménage et pouvait compter sur un parrain qui consentirait à se charger des frais de la noce, il enlevait la *buñi* et l'emmenait chez ses propres parents.

Grand scandale ! Le *bato* de la fiancée sortait dans la rue en criant qu'il allait tuer sa fille. Alors tous ses amis, compères et voisins se saisissaient de lui, pour l'empêcher de mettre à exécution sa vengeance. Il jurait, roulait des yeux blancs, demandait une *pusca*³ à deux canons, bien chargée de chevrotines,

¹ Fiancé.

² Fiancée.

³ Fusil.

afin de brûler la cervelle des fugitifs, une *churi* bien affilée, afin de leur couper le cou ; mais d'ailleurs il ne bougeait pas, quoique ses amis ne fissent aucun effort pour le retenir et se bornassent, suivant l'usage, à lui donner de prudents conseils.

— Que vas-tu faire, camarade ! Ce sont des choses qui arrivent dans la vie ! N'avons-nous pas tous fait de même, quand nous étions jeunes ?

Le père finissait par rentrer chez lui ; et, comme il devait manifester de quelque manière son indignation, la coutume était qu'il administrât à sa femme une volée de bois vert et la laissât demi-morte sur le carreau.

Le surlendemain, se présentait devant le père le *gitanillo* ravisseur, en jaquette de velours grenat, la tête coiffée du *pavero*¹ blanc, qu'on ne met que les jours de fêtes ; et il s'agenouillait, tout contrit, devant le père, s'emparait d'une de ses grosses mains, la baisait en gémissant :

— Votre Grâce est le couteau, et moi, pauvre, je suis la chair. Que Votre Grâce frappe où elle voudra.

Cette formule, répétée depuis des siècles, touchait jusqu'aux larmes le vieux gitano, comme s'il l'entendait pour la première fois. Il relevait le jeune homme, lui jetait les bras autour du cou et lui disait avec émotion :

— A toi, je te pardonne, parce que je t'aime et que

¹ Chapeau de feutre mou à larges bords, qui, le plus souvent, est de couleur grise.

tu n'es coupable de rien. Mais elle, Dieu la garde de venir : car je la tuerais !

Quelques jours plus tard arrivait la fille, escortée de la Teodora et d'autres matrones des Cambro-neras.

— Voici ta petite ! criaient-elles du seuil de la porte. Nous allons voir si tu la bats, grande brute !

Le gitano roulait les yeux, levait les poings comme s'il voulait massacrer la fillette qui, mains jointes, était tombée à ses pieds ; et brusquement il fondait en larmes :

— Ma fille !... *Grañi*¹ de mes entrailles !... Quel chagrin tu nous as causé !

Et il l'embrassait, lui donnait des baisers sonores, tandis que sa pauvre femme pleurait comme lui, mais de joie : car, pour le moment, la période des raclées avait pris fin. Puis la fille retournait au logis de son fiancé, où elle demeurerait jusqu'à la noce qui n'avait lieu que huit ou dix mois plus tard, afin de laisser aux parents le loisir d'amasser la somme nécessaire pour la coûteuse cérémonie.

Feli était curieuse de savoir en quoi consistait cette cérémonie du mariage. Elle en avait ouï conter des choses extraordinaires.

— Nous prenons une cruche, dit en riant une compagne de la Teodora ; nous la jetons en l'air, elle se casse, et les voilà mariés !

— Veux-tu te taire, mauvais ange ! s'écria la

¹ « Semoule. »

vieille. Ne te moque pas de la *Señorita*. Cette histoire de la cruche n'est qu'une « blague » qu'on fait gober aux *payos*, et ils l'avalent, comme ils avalent aussi cette autre blague selon laquelle nous volons des *churumbeles* pour en prendre la graisse. Il n'y a ni cruche ni rien de semblable. Il arrive même que quelques-uns des nôtres se marient à l'église. Celle-ci, par exemple.

Et elle montrait sa bru, qui riait avec malice en se rappelant les beaux cadeaux de la noce.

Des dames riches, qui allaient enseigner le catéchisme aux petites filles dans une église voisine, avaient éprouvé de la sympathie pour cette brunette si jolie et si accorte, et elles avaient exprimé un vif désir de la marier catholiquement. Teodora s'était donc abouchée avec les dames, alléguant l'insurmontable obstacle qu'opposait à ce désir la pauvreté de la petite. « D'ailleurs, avait-elle ajouté, les gitanos sont de bons croyants qui ne craignent pas d'entrer à la *cangrí* ¹. Mais les *erajais* ² font payer si cher leur travail ! »

Conquises par la faconde de la Teodora, les dames s'étaient chargées de tout. Elles avaient offert au marié un costume complet, avec une cape de drap fin ; elles avaient si gentiment habillé la mariée qu'elle était belle comme une Sainte Vierge ; et, en outre, elles avaient gratifié les jeunes époux de cent douros, sans compter les dragées achetées en

¹ « L'église. »

² « Les curés. »

énorme quantité : de quoi donner une indigestion à tous les habitants des Cambroneras.

— Quelle noce, *Señorita* ! Que de picaillons ces saintes dames ont lâchés ! La *cangri* était éblouissante de lumières. On a tendu sur la tête de nos mignons un voile doré, et un *erajai* grand parleur s'est mis à brailler avec force gestes, comme s'il n'avait jamais vu de gitanos se marier en chrétiens, comme si nous étions des sauvages ne croyant pas en Dieu. Après la messe, on a lancé dans les Cambroneras des bonbons aussi drus qu'une giboulée qui serait tombée du ciel ; et, une fois les dames parties, quand nous nous sommes trouvés seuls, nous avons remarié nos jeunes gens à notre mode, conformément à la loi gitane.

Avant d'expliquer ce qu'étaient cette mode et cette loi, Teodora regardait autour d'elle avec méfiance. Mais, puisque toutes les femmes présentes étaient mariées ou veuves et qu'il n'y avait là aucune petite fille, on pouvait s'expliquer sans scrupule.

C'était elle, Teodora, qui, dans la circonstance, jouait le rôle principal. La veille de la cérémonie, elle se rendait à Madrid en compagnie des plus anciennes du quartier, toutes avec de grands paniers pour les bonbons. Elles les achetaient par arrobes¹, surtout les dragées qui sont les friandises préférées des gitanos. Il fallait acheter aussi la couronne de fleurs pour la future épouse, l'écharpe de satin qu'elle mettrait

¹ L'arrobe vaut onze kilos et demi.

en travers de sa poitrine, et le mouchoir, le fameux mouchoir, instrument essentiel de la cérémonie.

— Ne craignez pas la dépense, disait le parrain qui se chargeait de ces frais. Que le mouchoir soit du *nipis*¹ le plus fin.

Le jour suivant, la fiancée, rayonnante de beauté, se présentait en jupon et en camisole, avec la bande de satin rouge en travers de la poitrine, les cheveux dénoués et surmontés d'une couronne de fleurs artificielles haute comme un casque. Les invités restaient à la porte de la maison, et la Teodora s'avancait, le mouchoir de *nipis* à la main, grave et sévère comme une prêtresse. Avec elle entraient les parents des futurs époux, les membres les plus âgés des deux familles ; et, lorsqu'on avait refermé la porte, la fille s'étendait tout de son long sur un petit matelas, sans quitter sa couronne et son écharpe. Alors la Teodora, tranquille, sûre de son art et de son habileté, glissait le mouchoir dans le fouillis des jupes ; et, quand elle le ramenait à la lumière, tous les assistants y voyaient trois fleurettes blanches, signes de la virginité. On pouvait donc célébrer la noce. La porte s'ouvrait ; la vieille montrait aux gens du dehors les trois fleurettes, et tout le monde entra en bande, vociférant d'allégresse, saluant la fiancée par de bruyantes acclamations :

— Vive la vertu ! Vive l'honneur ! *Olé* pour le mérite ! Célébrons le mariage !

¹ Toile transparente, d'un blanc un peu jaunâtre, qui se fabrique aux Philippines avec les fibres de l'agave.

Le parrain prenait un panier de dragées et le vidait d'un coup sur la jeune fille. Celle-ci, toujours allongée, recevait cette grêle sans sourciller. Puis les parents la saluaient d'une seconde averse ; et, après les parents, c'était le tour des vieillards les plus respectables et de tous les invités. La fiancée disparaissait sous les bonbons ; on n'apercevait plus que sa tête qui, coiffée du casque de fleurs, faisait effort pour se protéger contre ce déluge, tandis que le reste de son corps demeurait prisonnier sous l'avalanche.

— Célébrons le mariage ! criaient les gens. De la musique ! de la musique !

Aussitôt les guitares faisaient entendre leurs mélancoliques accords. Le fiancé donnait la main à la fiancée, pour l'aider à se relever d'entre les bonbons qui s'écrasaient sous leurs pieds, et ils ouvraient le bal, après qu'elle avait posé sa couronne sur la tête de son mari. La nuit se passait à croquer des dragées, à les jeter contre les murs, à boire par douzaines les tasses de chocolat. Tous les gitanos dansaient avec la mariée, en se coiffant tour à tour du casque fleuri.

Le lendemain matin, les mères des époux emplissaient des assiettes avec les dragées répandues dans la chambre et les envoyaient aux vieilles filles du voisinage, en y ajoutant une fleur de la couronne. Le marié montait à cheval et emmenait sa femme en croupe ; tous les garçons, à califourchon sur leurs meilleures bêtes, leur faisaient escorte, emmenant aussi en croupe les filles du quartier ; et la brillante

cavalcade partait au trot dans la campagne, comme pour initier le nouveau ménage à la vagabonde existence de la race.

— Et bien des jours s'écoulaient encore, achevait Teodora, avant que les époux soient effectivement réunis. Tant qu'ils demeurent avec leurs parents, la pudeur les oblige à dormir séparés. Ils ne se décident à faire lit commun que lorsqu'ils s'établissent dans un logement à eux.

— Mais, demandait Feli, si le mouchoir revenait sans porter de fleurettes blanches ?

— Cela est très rare, affirmait la gitana. Chez nous, les filles se conduisent bien, et il serait à désirer que toutes celles qui se pavanent au *salón* du Prado¹ leur ressemblassent.

— Mais enfin, s'il n'y avait pas de fleurettes blanches ?

— Alors la coupable serait fort à plaindre. Si le mouchoir, au lieu de fleurettes, portait des taches de sang, un cri de malédiction s'élèverait aussitôt contre l'impure. Les femmes se jetteraient sur elle, lui arracheraient sa couronne, déchireraient ses oreilles pour en ôter les pendants, mettraient en lambeaux son jupon et sa camisole. Puis on ouvrirait la porte et elle s'enfuirait comme une bête traquée, parmi les huées des hommes et les griffades des filles, sous une bordée de pierres lancées par les gamins. Et, quand elle se serait réfugiée chez son père, elle ne serait pas

¹ On nomme ainsi la partie la plus élégante du Prado, celle où la belle société vient se promener ou s'asseoir autour de la Fontaine d'Apollon.

encore au bout de ses peines. Celui-ci, inflexible, couperait avec un rasoir les cheveux de la malheureuse, lui donnerait des sacs pour vêtements, la reléguerait dans le coin le plus obscur du logis ; et elle resterait là sans que personne lui adressât la parole, tournant le dos aux gens, tremblant sans cesse d'entendre des injures, jusqu'à ce que, fatiguée de cette lamentable existence, elle se décidât, s'il lui restait un tant soit peu de volonté, à prendre la fuite et à se perdre sur les grands chemins.

Quand Isidro rentrait, Feli lui répétait toutes ces histoires. Et le jeune homme, en l'écoutant, lançait des regards étonnés vers ce pont si voisin où passaient voitures, charrettes et piétons, toute l'agitation d'une grande ville, vers ces rampes éclairées par des files de becs de gaz, vers ce tramway électrique descendant par la promenade des Ocho Hilos et faisant jaillir sous ses roues des étincelles bleues et vertes. A peine y avait-il quelques mètres de distance entre la vie moderne qui circulait là-haut, et cette dépression de terrain où persistaient les traditions de la vie nomade, la barbarie d'une race errante, insensible à tout progrès. Ces deux sortes d'existences se frôlaient continuellement, mais elles s'ignoraient l'une l'autre, se méconnaissaient ; et ceux d'en bas, dans leur isolement, ne subissaient d'aucune manière l'influence de ceux qui habitaient les quartiers supérieurs.

XI

CEPENDANT la saison froide était venue, et les personnes qui auraient pu donner du travail à Maltrana devaient bientôt regagner Madrid. Mais la situation du jeune homme demeurait toujours aussi pénible. Les soucis le rendaient irritable. Quand Teodora lui parlait de l'enfant à naître, lui en détaillait les agréments physiques, lui en décrivait les cheveux et les yeux comme si elle les voyait, il répondait à la vieille avec mauvaise humeur ; et, si elle s'obstinait dans son intarissable bavardage, il la laissait en plan et allait se promener.

Un jour enfin, il apprit que le marquis de Jiménez était rentré de sa villégiature. Cette nouvelle lui redonna un peu d'espoir, et il courut chez le grave personnage pour l'engager à écrire un nouveau livre. L'accueil fut terrible.

— J'en ai assez comme cela ! déclara don Gaspar en fronçant les sourcils. Collaborer encore avec vous ? Non, non ! La jeunesse est trop indiscrete.

Et il raconta que, pendant l'été, tous ses amis s'étaient gaussés de lui. Le bruit courait que le livre n'était pas de celui qui l'avait signé ; qu'il avait été rédigé par un jeune homme moyennant une faible

rétribution, et que ce jeune homme s'était égayé aux dépens de l'auteur putatif, en renvoyant à des ouvrages qui n'existaient pas et en rapportant de longues citations d'écrivains imaginaires.

— Ce dernier reproche me laisse indifférent, continua don Gaspar avec une magnanimité d'homme juste. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Le livre est bon ; tout ce qu'il énonce est vérité pure, je le sais de reste ; et cette histoire d'écrivains fictifs et de livres inventés, c'est tout simplement une calomnie de ceux qui me jalourent. Ce qui me vexe, ce n'est pas cela ; mais c'est qu'on prétend que le livre n'est pas mon œuvre, et qu'on me compromet ainsi aux yeux du chef de mon parti, qui, vous ne l'ignorez pas, m'a honoré d'une préface. Or tout le mal est arrivé par votre faute. Vous avez manqué de prudence ; vous avez babillé avec l'étourderie de votre âge ; vous m'avez mis dans une situation ridicule et qui fait le plus grand tort à ma carrière politique !

Bien qu'anéanti par la colère du sénateur, Isidro essaya de se défendre : « Il n'avait soufflé mot à personne de la façon dont le livre avait été rédigé. Peut-être les ennemis du marquis s'étaient-ils aperçus que Maltrana allait à l'imprimerie corriger les épreuves ; peut-être l'indiscrétion venait-elle d'ailleurs ; mais, quant à lui, il pouvait jurer qu'il n'en avait commis aucune. » Pour ce qui concernait la fidélité des citations, sa conscience ne lui permit pas de repousser le reproche avec la même assurance, et il se contenta de balbutier des excuses : « Peut-être avait-il fait quelques erreurs dans les références, attribué aux

uns ce qui appartenait aux autres... » Mais le marquis l'interrompit brusquement :

— Non, non. Je vous répète que le livre est bien fait, et mon unique chagrin est d'entendre dire qu'il n'est pas de moi... Supposer qu'un homme comme moi soit capable de se parer des plumes du paon !

Il parlait d'un ton amer, avec la même intonation qu'il prenait au Sénat, dans ses discours, lorsqu'il anathématisait les ministres qui ne s'intéressaient pas suffisamment à la question des blés ; de sorte que Maltrana lui-même finit presque par partager l'indignation du marquis contre les mauvaises langues qui doutaient que l'illustre sénateur eût le talent d'écrire un livre.

Le jeune homme s'en alla sans avoir reçu ni argent ni commande. Au surplus, il comprit que désormais don Gaspar lui interdirait sa porte. Le meilleur moyen pour celui-ci de répondre aux bruits fâcheux qui couraient sur son compte et de prouver que Maltrana ne lui avait pas prêté main-forte, n'était-ce pas de rompre toute relation avec ce secrétaire compromettant ? Le marquis le lui avait bien donné à entendre par la froideur de son adieu, par la mollesse de sa poignée de main et par les conseils qu'il y avait ajoutés :

— Plus de discrétion, jeune homme ! Pour réussir, il faut être circonspect. La vie n'est pas un jeu. Préservez-vous du rêve, mon jeune ami !

Maltrana revint navré à son logis des Cambrone-ras.

Tous les jours, il se rendait à Madrid, s'obstinant à poursuivre une espérance qui voletait devant lui sans jamais se laisser atteindre. Il faisait visite à ses amis les journalistes dans les bureaux de rédaction, leur demandait anxieusement s'il n'aurait pas bientôt quelque chance d'y obtenir une place, s'offrait aux administrateurs pour coller des bandes et pour ficeler des paquets. Il se serait contenté de n'importe quoi : l'essentiel, c'était de gagner quarante sous par jour, en faisant une besogne quelconque. Il se procura même des recommandations pour des conseillers municipaux et il sollicita un poste, fût-ce le plus modeste, dans les bureaux de la mairie.

Il était rare, maintenant, qu'il portât des paquets de corsets à la fabrique. Depuis quinze jours, Feli en avait à la maison une douzaine qu'elle ne parvenait pas à terminer. Elle était gravement malade, et Isidro suivait avec inquiétude les progrès du mal. Elle se plaignait de fortes migraines ; elle perdait brusquement la vue, parlait d'une façon incohérente, querellait quelquefois son amant sans motif ; et quelquefois aussi elle se jetait à son cou et l'adjurait de lui pardonner, en pleurant à chaudes larmes.

Le froid très vif annonçait l'approche de l'hiver. Chaque matin, les eaux stagnantes du Manzanares étaient couvertes de glace. Les gitanos, claquemurés dans leurs taudis, s'y enfumaient autour des foyers. Chez les deux amants il n'y avait ni feu ni pain. Feli portait encore ses robes d'été, auxquelles elle ajoutait un petit châle acheté dans une maison où l'on vendait à crédit. Isidro conservait toujours ce mac-

farlane de couleur indéfinissable, qui était comme la livrée de la misère et qui lui servait à cacher son veston trop mince, sa chemise effilochée et mal dissimulée sous un foulard noir, luisant de crasse. Il était plus minable qu'au temps où il habitait la rue des Artistes, sans autre famille que son beau-père et son demi-frère. Feli qui, autrefois, se montrait si soigneuse de sa personne, demeurait maintenant immobile sur l'unique chaise du logis qui ne fût pas boiteuse, et elle semblait ne rien voir, ne rien entendre, n'éprouver aucune autre sensation que celle d'un froid continu qui la faisait trembler sous ses vêtements légers.

Un matin, au moment où Maltrana, le ventre creux, se mettait en route pour Madrid, il s'arrêta sur le seuil de sa porte, frappé d'étonnement : un gros paquet de neige venait de tomber du toit devant lui. Toute la campagne était blanche, d'une blancheur éclatante et funèbre qui faisait penser au suaire d'une vierge morte : blancs, le pont et le fleuve ; blanches, les pentes des Cambronerias, les toitures des maisons, les surfaces des terrains vagues.

Le silence était profond, la solitude absolue. La petite fumée bleue qui s'échappait des cheminées était l'unique indice de vie.

Maltrana hésita, un instant. Il sentit un soudain amour de la chambre close, du chez-soi où il est si doux de s'enfermer dans la mauvaise saison. Mais, hélas ! il ne restait rien au logis. La nuit précédente, le jeune homme avait dévoré une demi-livre de pain

et les croûtes d'un morceau de fromage. Quant à Feli, elle n'avait pas mangé du tout : depuis longtemps, sa grossesse et une invincible répugnance pour les aliments communs lui avaient fait perdre l'appétit.

Pourtant il fallait vivre. Maltrana fut donc obligé de partir, de s'envelopper le mieux qu'il put dans son manteau dont le vent glacial agitait les pans comme les ailes d'un oiseau de mauvais augure, d'enfoncer dans la neige ses pieds mal protégés par les souliers décousus, qui bâillaient ; et, au bout de quelques minutes, il eut si froid qu'il lui sembla marcher pieds nus dans la neige.

A Madrid, il vit les rues désertes, sans voitures, sans tramways, tout égalisé, ruisseaux et trottoirs, sous l'immense cape de neige. Les arbres paraissaient de coton ; aux balcons et aux avant-toits pendaient comme des flocons de laine blanche. Les réverbères étaient coiffés d'un bonnet de nuit. Les gamins, enthousiasmés par la beauté du spectacle, roulaient de grosses boules de neige sur lesquelles ils modelaient ensuite des bonshommes de leur invention.

Maltrana, tremblant de froid, errait de côté et d'autre. Il monta à la chambre d'un ancien camarade pour lui demander un secours, ne fût-ce qu'une peseta ; mais ce camarade était sorti. Il se rendit à l'extrémité opposée de la ville, monta encore chez un autre ami ; mais celui-ci non plus n'était pas à la maison. Comme suprême ressource, il pensa au marquis de Jiménez : il implorerait de lui la charité

même à genoux, s'il le fallait ; et cet homme, qui faisait aux riches un devoir social d'être charitables, n'aurait pas la cruauté de le laisser mourir de faim.

Il s'en alla donc, traînant les pieds, jusqu'au quartier de Salamanca¹. Il fut obligé de discuter avec le concierge, qui d'abord lui refusait le passage, mais qui consentit enfin à le laisser monter par l'escalier de service, pour que la neige fondue de ses chaussures ne tachât pas le tapis du grand escalier. Arrivé à la porte de la cuisine, il pria un domestique d'annoncer sa visite au marquis. Quelques minutes plus tard, le domestique revint dire que M. le sénateur, très occupé, ne pouvait recevoir personne, et, sans plus de cérémonie, il ferma la porte au nez de Maltrana.

Il était déjà midi. Le ciel, d'un gris blafard, annonçait encore de la neige. La lumière, qui semblait être celle d'un interminable crépuscule, se reflétait sur la blancheur en tons livides. Maltrana cheminait, les bras ballants, la tête vide, sans but.

Sa volonté défailait, vaincue. Incapable de lutter davantage, il souhaitait de mourir. Toutes les voies lui étaient fermées, et il se sentait seul comme si le monde se fût dépeuplé subitement. La neige, il ne l'avait pas seulement devant les yeux, il l'avait aussi dans l'âme.

A la Puerta del Sol, il aperçut un énorme brasero plein de charbon et, à l'entour, une bande de voyous

¹ Quartier neuf et aristocratique, au nord-est de Madrid.

et de vagabonds qui se chauffaient les mains en battant la semelle pour se dégourdir les jambes. Maltrana se joignit à ces pauvres hères, et l'action bienfaisante de la chaleur ranima un peu sa volonté. Que faisait-il là ? Il pensa avec remords à Feli qui devait grelotter dans la chambre sans feu, tandis qu'il se chauffait au brasero public. Il se dit qu'il réussirait peut-être à attendrir cet épicier des Cambronerias auquel il devait déjà tant. Pour le moment son salut était là, puisqu'à Madrid il n'y avait moyen de parler à personne.

Il reprit le chemin de son logis. Quand il fut sorti de la Porte de Toledo, il retrouva la neige immaculée et pure, sans une tache, sans un vestige de pas fangeux, unie et brillante, pareille à un vaste linceul qui recouvrirait le fleuve, les collines, les habitations. Cette étendue désolée lui fit peur. Comme son esprit était affaibli par la faim, hébété par le froid, il crut, dans une sorte d'hallucination sinistre, voir son avenir figuré par cette plaine blanche, silencieuse et morne.

Mourir de faim ! Oh ! pour lui, plutôt à Dieu que ce fût à l'instant même ! Il se reposerait enfin, une bonne fois. Mais cette malheureuse qui l'attendait, malade et presque folle, quel serait son sort ?... A cette pensée ses jambes fléchirent, et, s'appuyant contre un arbre, il pleura comme un enfant qui, s'éveillant dans les ténèbres et tâtonnant avec ses mains tremblantes, ne rencontre plus la chaleur du sein maternel et ne sent plus autour de lui que le vide.

Au retour, Isidro put prendre un peu de nourriture. L'épicier des Cambroneras, apitoyé par cette affreuse misère, avait accordé encore à son malheureux client deux pains, une bouteille de vin, un morceau de fromage et une boîte de sardines.

Fête complète ! Après avoir mangé, Isidro sentit renaître en lui l'amour de la vie. Il gratta le fond de ses poches pour y trouver des miettes de tabac ; il roula une cigarette, et, tout en soufflant des nuages de fumée, il contempla de derrière les vitres, avec une sorte de plaisir, ce paysage neigeux qui, quelques heures auparavant, lui avait inspiré une si profonde tristesse.

Quant à Feli, elle ne toucha presque à rien. Après deux ou trois bouchées, elle avait été prise de nausées, et ensuite elle était rentrée dans cette immobilité insensible qui ressemblait à l'anéantissement.

Tout à coup, le jeune homme entendit derrière lui un cri d'angoisse et quitta la fenêtre.

— Je n'y vois plus ! je n'y vois plus ! gémissait Feli, en portant ses mains à ses yeux.

Il courut vers elle :

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma petite ? Qu'est-ce que tu as ?

— Mon père !... Mon oncle Manolo !... balbutia-t-elle d'une voix sourde. J'ai froid, très froid...

Les yeux de Feli étaient fixes, énormément agrandis, faussés par un strabisme qui laissait à découvert toute la cornée et qui poussait la pupille vers l'angle des paupières. Elle avait porté ses mains à son front.

— J'ai mal... très mal..., reprit-elle, sur le ton d'une enfant malade.

Puis elle se toucha l'estomac en répétant la même plainte. Elle inclinait la tête, comme si elle ne pouvait soutenir le poids de cette migraine qui lui engourdisait l'intelligence. Elle répondait d'une manière incohérente aux questions anxieuses d'Isidro, ou bien elle ne répondait pas du tout, s'isolait dans un silence morose.

Soudain elle se plaignit d'un bourdonnement d'oreilles qui l'affolait, d'un fourmillement qu'elle sentait par tout son corps, d'une raideur qui paralysait tous ses membres.

— Ça tourne ! gémit-elle. Les murs tournent !... Le sol s'ouvre... Un trou noir, tout noir... Tiens-moi, Isidro ! Tiens-moi bien... Je tombe... je tombe...

Et, quoique Isidro la tînt fortement serrée dans ses bras, elle remuait les mains et se débattait pour ne pas choir dans l'abîme qu'apercevait son esprit égaré. Puis elle poussa un grand cri et elle se mit à pleurer désespérément.

— Mon père... mon pauvre père !... Tu le vois ? Il est là, sur le seuil de la porte... Il entre... il nous regarde... Il a un suaire... un suaire blanc... blanc comme la neige...

Ses yeux hagards se fixèrent vers le seuil ; et il y avait dans ses paroles une telle certitude d'affirmation que Maltrana se retourna, croyant, une seconde, à la réalité de la vision hallucinatoire.

Avec de grands efforts, il réussit à la porter jusqu'au grabat et à l'y étendre, supposant que la crise

était finie. Elle continuait de pleurer, et il espérait que les larmes la délivreraient de cette douleur qui lui oppressait la poitrine, qui lui transperçait le front comme un clou rougi au feu. Mais bientôt il constata qu'au contraire la crise allait s'aggravant. Couchée sur le dos, la malade ne jetait plus la tête de côté et d'autre, dans un laborieux va-et-vient : elle l'inclinait toujours sur l'épaule droite, en même temps que ses yeux persistaient à regarder vers la gauche avec une inquiétante fixité, comme si elle apercevait dans cette direction quelque chose qui l'épouvantât. Les prunelles se dilataient ; les mâchoires tremblantes s'entr'ouvraient, puis se refermaient en meurtrissant la langue ; la pâleur de la face devenait livide ; la respiration était pénible, brève, irrégulière, coupée par de gros soupirs. Subitement, une violente contraction des muscles de la poitrine fit perdre le souffle à la malade qui demeura inerte, comme si elle allait mourir asphyxiée.

Isidro s'agitait, se démenait autour du grabat, ne sachant que faire, consterné, éperdu à cause de sa solitude et de son inexpérience.

— Feli... ma petite... Respire... parle !... Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que tu as ?...

Et il lui frappait dans les mains, lui tirait sur les bras, lui soufflait dans la bouche, comme si cela pouvait rendre de l'air aux poumons comprimés.

Cette pâmoison dura moins d'une minute ; mais elle parut interminable au jeune homme que torturait une angoisse presque égale à celle de la malade. Feli recommença enfin à respirer ; mais son immo-

bilité se changea bientôt en une surexcitation folle. Les muscles orbiculaires se contractèrent, puis se dilatèrent ; les paupières ne faisaient que se clore et se déclore par des battements rapides. Les yeux roulaient dans les orbites en jetant une lumière étrange, comme si l'électricité des convulsions y eût fait jaillir des étincelles vertes. Les mâchoires se fermaient brusquement et ensanglantaient la langue. Des bulles d'écume venaient poindre aux commissures des lèvres, avec des râles sourds. Le corps se ramassait sur lui-même, puis se détendait, se pliait en arc, tandis que la tête et les pieds s'enfonçaient dans les couvertures en désordre.

Isidro courait comme un fou dans la chambre. Il ouvrit la fenêtre :

— Au secours, cria-t-il, au secours ! Teodora ! *Señora* Teodora !

Personne ne l'entendit. La rue, la place, la ruelle des gitanos, tout était silencieux, couvert de neige. Pas une silhouette noire ne se montrait. Il continua de crier avec l'accent du désespoir. Enfin sortit de la mesure la plus voisine une tête bronzée, ridée, aux yeux curieux.

— Salguero ! Salguero ! Au nom de tes défunts, je t'en conjure ! Va avertir Teodora ! Dis-lui qu'elle se hâte de venir. Ma femme se meurt...

Quand il se retira de la fenêtre, il vit Feli se rouler par terre, la face effroyablement tordue par la crise nerveuse, la bouche pleine d'une écume que le sang de la langue colorait en rouge. Les convulsions l'avaient jetée à bas du lit, le ventre contre le carre-

lage. Il eut grand'peine à la remonter et à la maintenir sur la couche, pour éviter qu'elle tombât une seconde fois.

Peu à peu, l'haleine de Feli devint moins tumultueuse. La bouche bâilla, buvant l'air avec de grandes aspirations sonores ; les ailes du nez s'écartèrent démesurément, puis se resserrèrent ; les frissons furent moins violents ; les muscles cessèrent de se crispier ; les bras s'allongèrent, collés aux cuisses immobiles. Les yeux montraient leurs pupilles élargies et vitreuses : de vrais yeux de cadavre. Un sommeil pesant et léthargique s'empara de la malade. Isidro, un moment, crut qu'elle était morte ; mais, ayant approché des lèvres son oreille, il se tranquillisa : il avait perçu un souffle faible et râlant.

Cependant quelqu'un frappait à la porte. Il alla ouvrir. C'était Teodora, en compagnie d'une autre vieille.

Tandis qu'Isidro, d'une voix tremblante, expliquait ce qui était advenu, Teodora examinait Feli. Ce n'était pas chose nouvelle pour la matrone, qui avait vu beaucoup de femmes souffrir ainsi pendant leur grossesse.

— Elle a du mal au cœur, don Isidro ! déclara-t-elle avec l'autorité que lui donnait son expérience. La *Señorita* est si faible que son état la bouleverse. Mais, quand la *churumbela* sera venue au monde, les crises ne se reproduiront plus.

Ensuite elle parla de saigner Feli. Elle était capable de faire elle-même cette opération : elle avait « piqué » tous les malades du quartier avec une maî-

trise que plus d'un barbier lui eût enviée. Toutefois, devant le geste de protestation que fit Maltrana, elle n'insista point. Soit ! elle s'abstiendrait de saigner : pour l'instant, il n'y avait rien à craindre. Mais, dès que la pauvre *Señorita* se réveillerait, elle lui ferait prendre quelques tasses d'une décoction qui opérait des miracles : des herbes des champs qu'elle avait cueillies elle-même et qu'elle gardait comme un trésor.

Sur son ordre, sa compagne alla chercher les simples ; et Maltrana demeura seul avec la vieille, près de la malade.

Feli, les yeux fermés, dormait paisiblement. Elle ne se réveilla qu'à la nuit close, et elle porta aussitôt la main à son front, comme si elle voulait préciser des souvenirs. Elle regarda autour d'elle, d'un air étonné, parut surprise de se voir au lit, avec une bougie qui brûlait en projetant sur la muraille les ombres d'Isidro et de Teodora.

— *Olé !* tout va bien, cria la gitana. Maintenant nous la tenons !

Téodora, aidée par l'autre vieille, prépara dans la cuisine la fameuse décoction, dont elle fit boire quatre ou cinq tasses à la malade. Puis, comme Feli était tranquille, les deux femmes s'en allèrent après lui avoir bien recommandé de ne pas quitter le lit. Cette crise n'avait été qu'un accident particulier à l'état où elle se trouvait ; mais elle n'en devait pas moins prendre des précautions : car elle pouvait se refroidir, avec ce temps de chien.

Feli se rendormit. Le silence était profond. Au

dehors, on n'entendait ni un pas ni une voix ; la neige pesait sur la vie humaine, en étouffait toutes les manifestations. Il gelait. Un froid piquant et invincible s'insinuait par les fentes des portes, filtrait à travers les murs.

Elle se retourna dans son lit, en murmurant avec un soupir de fillette, sans ouvrir les yeux :

— J'ai froid... très froid !...

Elle avait sur elle l'unique couverture qu'il y eût dans la maison et le petit châle qu'Isidro lui avait acheté au commencement de l'hiver. Le jeune homme étendit en outre sur le lit une robe de percale et le peu de linge pendu à des clous. Mais ces étoffes trop minces n'étaient qu'une protection illusoire. La malade continuait de frissonner. Alors le pauvre Isidro, tout grelottant qu'il fût lui-même, ôta son macfarlane et l'ajouta à ce qui la couvrait.

Nuit terrible ! Isidro se promenait dans la chambre, aussi transi que s'il eût été en pleine rue. On n'entendait pas un souffle de vent ; le calme était parfait ; mais, dans cette paisible atmosphère, le froid mordait d'une façon plus cruelle. C'était à croire que le monde allait finir cette nuit-là, que le soleil ne se lèverait plus, que la terre demeurerait à jamais ensevelie sous son linceul de neige.

Le jeune homme, étant allé jusqu'à la cuisine, vit sur un petit fourneau quelques charbons encore brûlants, laissés là par Teodora lorsqu'elle avait préparé la décoction, et il apporta vite dans la chambre ce poêle improvisé, qu'il plaça près du lit.

Elle gémissait toujours, dans un demi-sommeil :

— J'ai froid... Mes pieds sont glacés...

Il ôta le veston d'été qu'il continuait à porter comme une livrée de misère, et il l'étendit sur le lit. Les charbons consumés s'éteignaient peu à peu. Isidro pensa avec envie à la force musculaire des ouvriers. S'il avait eu la vigueur d'un maçon, d'un paveur, il aurait arraché une porte, mis une fenêtre en morceaux pour entretenir le feu ; il ne serait pas incapable de se défendre contre cette nuit terrible, éternelle comme la mort.

Du feu !... de la lumière !... Feli les demandait anxieusement, tourmentée par la sensation de ce froid qui l'envahissait.

Isidro regarda avec rage les papiers et les livres empilés dans un coin. A Madrid, il ne trouvait personne qui voulût lui procurer du pain ; mais, lorsqu'il revenait à la maison, il avait toujours les poches pleines de papier imprimé. Les camarades lui offraient des journaux, pour lui faire lire leurs articles ; les auteurs le régalaient de livres enrichis de pompeuses dédicaces : « A l'érudit et magistral écrivain Isidro Maltrana, son admirateur, X... » Vraiment ? On l'admirait ? Et pourquoi ? Sans doute pour sa misère ! Les livres, il les vendait quelques réaux, se contentait de ce qu'on voulait bien lui en donner ; mais, malgré cela, il avait toujours des volumes de reste au logis : poèmes plaintifs de gens bien portants et bien nourris, romans qui analysaient des crises psychologiques, traités qui prétendaient fournir la vraie solution du conflit social.

Le papier sali d'encre le poursuivait, l'assaillait, lui barrait le chemin. Mais le pain et le bien-être fuyaient loin de lui, n'abondaient que chez les coquins et chez les idiots.

Avec la colère qui lui inspiraient ces pensées, il jeta sur le fourneau un volume, le premier qui lui tomba sous la main. Le papier, épais et luisant, noircit ; les feuillets se recroquevillèrent ; mais il ne s'éleva du feu qu'une flamme fuligineuse qui emplit de fumée toute la chambre. Ah ! ce maudit papier, qui suscitait tant de folles jalousies chez les imbéciles et qui n'avait pas même le pouvoir de donner un peu de chaleur ! Le jeune homme, craignant que la fumée ne l'obligeât d'ouvrir la fenêtre, prit le fourneau avec le volume roussi et remporta le tout à la cuisine.

Quand il revint, Feli avait ouvert les yeux. Elle parut stupéfaite de le voir en manches de chemises. « Il allait s'enrhumer. Où avait-il mis ses vêtements ? »

Isidro mentit avec un aplomb à faire pleurer : « Il avait jeté son pardessus sur le lit, parce qu'il avait trop chaud. La nuit était magnifique ; il sentait encore dans son estomac la tiédeur de ce vin qu'il avait bu et de ces sardines qui étaient un régal de prince... » En parlant ainsi, il claquait des dents et feignait de rire, pour que Feli ne s'aperçût pas de son mensonge.

Le froid finit par le contraindre à se réfugier dans le lit. Feli protestait contre son obstination à veiller : elle se sentait bien, et il n'y avait plus rien à craindre.

Leurs deux corps se rapprochèrent pour chercher la chaleur, se collèrent l'un contre l'autre avec de grands frissons. Leurs haleines se confondaient ; ils se réchauffaient peu à peu, et, dans cette communion physique, ils goûtaient une sorte de bien-être animal.

Feli se rendormit de nouveau ; mais Isidro demeura éveillé, réfléchissant.

Il semblait que l'obscurité de la pièce embrouillât les idées du jeune homme. Sans savoir pourquoi, il se rappela un de ses jeux, du temps où il était à l'Hospice. Les gamins prenaient une mouche, lui arrachaient les ailes, puis la taquinaient, prétendant la faire voler. Hélas ! il ressemblait à cette pauvre mouche. On lui avait arraché les ailes, on l'avait dépouillé des armes qui, selon l'ordre de la nature, lui eussent permis de lutter pour la vie. Combien il eût été préférable pour lui qu'on le laissât dans le bas-fond social où il était né ! Il se serait adonné au travail manuel, comme ses pères ; et ses bras seraient forts, ses mains seraient dures, le pain ne lui ferait pas défaut. Les affamés en blouse trouvaient toujours quelque moyen d'assouvir leur faim : ici, ils aidaient à décharger une charrette ; là, ils ouvraient la portière d'une voiture ; à tout le monde ils demandaient l'aumône, et les mains charitables donnaient, comme si le rude aspect de l'ouvrier éveillait plus de compassion. Mais lui, mendiant en redingote, il errait dans Madrid, le dos courbé, avec l'abjection du quémendeur qui invente des mensonges pour obtenir un morceau de pain, sans autre ressource

que d'obséder ses amis par le spectacle de sa misère, et trop souvent sans autre résultat que de s'entendre appeler « insupportable tapeur ».

Ah ! cette bonne dame qui l'avait enlevé à son milieu, quel mal elle lui avait fait sans le savoir ! Certes il pensait à elle avec reconnaissance ; mais il se disait aussi que son sort eût été bien meilleur s'il ne l'avait jamais connue, s'il n'avait jamais ouvert un livre, s'il était allé en apprentissage dès sa sortie de l'Hospice. Aujourd'hui il serait couvreur ou maçon, et Feli apporterait le déjeuner au chantier, comme sa mère l'apportait autrefois, et ils mangeraient sur un trottoir ou dans une avenue, sans autre ambition que de satisfaire leurs besoins physiques. Pour le manouvrier, la mort elle-même ne constituait-elle pas un avantage ? La chute d'un échafaudage, l'écroulement d'un plancher n'étaient-ils pas des moyens de s'évader rapidement de ce monde de misère et d'en finir tout d'un coup ?

Pour comble d'infortune, il n'était pas seul à pâtir de son déclassement et de son impuissance. L'iniquité du destin avait mis sur sa route une pauvre fille dont le seul crime était de l'aimer et de l'admirer ; par égoïsme, il l'avait associée à son impuissance et à sa pénurie ; et maintenant la malheureuse était là, le corps déformé et torturé par le labeur de la maternité, quasi agonisante... Son imagination la lui représenta comme un cadavre : il s'accusa de l'avoir assassinée, et il en éprouva un cruel remords. Alors il se sentit lâche devant l'obstination de l'implacable fatalité qui le persécutait ; il eut envie de

mourir, de jeter là une vie trop nuisible à lui-même et aux autres ; et il se mit à pleurer silencieusement, jusqu'à ce que la lumière du jour filtrât par les fentes des volets.

Le lendemain soir, quand il rentra de Madrid en barbotant dans la neige fondue, il était tout joyeux : il avait réussi à gagner quelques pesetas ! Mais il trouva la maison en révolution, et sa joie s'évanouit soudain en apercevant Teodora qui, entourée d'autres femmes, se tenait près de Feli étendue sur la couche et plongée dans le coma. La crise s'était reproduite, et la malade portait au front une contusion qui révélait une chute. Les gitanas, averties par une voisine, étaient accourues pour l'assister.

Téodora, les sourcils froncés, parla au jeune homme. La *Señorita* était très malade et les attaques allaient se répéter souvent. C'était l'effet de la grossesse qui se présentait dans de mauvaises conditions. D'après la matrone, Feli accoucherait dans un mois ; mais ce mois serait dangereux à passer. D'ailleurs Isidro n'avait pas d'argent pour payer un médecin, et rien de ce qui eût été nécessaire ne se trouvait à la maison. Maltrana ne pouvait pas même rester à côté de la malade pour la soigner, puisqu'il était obligé de se rendre à Madrid afin d'y gagner son pain.

— En somme, don Isidro, conclut la gitana, il faut prendre une résolution... Du courage ! La chose est pénible... Je suis persuadée que cette pauvre *Señorita* serait mieux à l'hôpital...

A l'hôpital !... Au premier moment, Isidro demeura comme assommé. Mais ensuite il réfléchit. A l'hôpital ? Et pourquoi pas ? L'hôpital était fait pour les gens comme eux ; et, comparé à cette maison dépourvue de tout et où semblaient se cacher dans les coins les spectres de la famine et de la douleur, c'était un lieu de délices. Ses parents à lui n'y étaient-ils pas morts ?

La nuit, il voulut veiller Feli, qui avait repris connaissance, mais qui pouvait à peine parler : elle avait la langue enflée, parce qu'elle se l'était mordue pendant la crise.

Comme elle le contemplait en silence, de ses yeux agrandis par les spasmes récents, il se décida à lui toucher un mot de la chose. Elle était trop mal ici ; elle pouvait y mourir, faute de soins, pendant qu'il serait absent.

— Eh bien !... Je ne sais comment te dire cela, expliqua-t-il d'une voix tremblante, avec de longues pauses. Mais il faut se faire une raison, ma petite, voir la situation telle qu'elle est... Ce que je vais te dire, ce n'est qu'une idée qui m'a passé par la tête. Si tu ne veux pas, nous n'en parlerons plus... Tu devrais aller à l'hôpital... Non, non, ne t'effraye pas : il ne s'agit pas de l'hôpital où va tout le monde. Tu irais à la clinique de l'École de Médecine¹. J'y ai

¹ La *Facultad de Medicina* est au sud-est de Madrid, presque à l'extrémité de la *calle de Atocha*, laquelle, partant du centre de la ville, va jusqu'aux boulevards de ceinture ; et l'*Hospicio clinico de Medicina*, communément appelé *San Carlos*, est contigu à la Faculté.

de bons amis, dont j'ai fait la connaissance lorsque j'étais étudiant. Tu y serais soignée par les professeurs, de vrais savants, ceux-là ! Ce serait l'affaire d'un mois, tout au plus... L'enfant y serait beaucoup mieux qu'ici. Ta santé se rétablirait, et ensuite... Ensuite nous reprendrions notre existence avec plus de bonheur qu'à présent. L'adversité ne s'acharnera pas éternellement sur nous...

Il s'attendait à une explosion de larmes, à la protestation d'une répugnance instinctive, et il fut très étonné de voir que Feli, impassible, le regardait seulement avec des yeux fixes et tristes. Elle resta ainsi quelques minutes, sans rien dire ; puis elle baissa la tête, en signe d'approbation. Elle acceptait, elle irait à l'hôpital ; mais elle ne partageait pas l'optimisme de son amant.

— La seule chose que je regrette, dit-elle en remuant la langue avec difficulté, c'est que, là-bas, je ne te verrai plus... et que peut-être nous ne nous reverrons jamais.

Le jour suivant, Isidro sortit de bonne heure et se dirigea vers la rue d'Atocha, pour guetter devant la porte de l'École de Médecine un ancien camarade de classe qui, reçu docteur, était maintenant attaché à la clinique de l'hôpital. Ce camarade s'appelait Nogueras.

C'était un homme de petite taille, qui portait de grosses lunettes. De caractère jovial, il prenait la vie comme une farce, et, blasé par le spectacle quotidien des maux et des désordres qui affligent la machine humaine, il semblait avoir perdu

la faculté de s'effrayer et de s'émouvoir. Il n'avait pas vu Isidro depuis longtemps. Quand il le reconnut, il lui jeta les bras autour du cou, en riant de son aspect lamentable :

— Il paraît que la littérature va mal ! s'écria-t-il. As-tu besoin de quelque service ? Demande-moi tout ce que tu voudras, excepté de l'argent. Tu vois : je suis docteur, j'enseigne à la clinique, et je touche par an quinze cents pesetas, dont il faut défalquer les retenues. Moins que les balayeurs des ministères !

Mais, devant la gravité de Maltrana, l'allègre docteur cessa de rire. L'autre lui parlait de Feli et de sa maladie.

— C'est une maîtresse que tu t'es payée ? fit le médecin.

Oui, c'était une maîtresse. Le jeune homme l'aimait plus que beaucoup de maris n'aiment leur femme, et cette maîtresse pouvait se vanter d'une fidélité que peu d'épouses mettent en pratique.

— Bon, bon ! interrompit Nogueras en haussant les épaules. Dis-moi vite ce qu'elle a.

Isidro raconta les crises de Feli, tâcha d'en décrire exactement tous les caractères.

— Cela me suffit, prononça le docteur, et il est inutile que je descende aux Cambronerias pour la voir. Les symptômes sont clairs : elle est atteinte d'éclampsie puerpérale. Il faut provoquer, hâter la délivrance ; sinon, elle est en danger de mort. Amène-la ici vers trois heures ; tu me trouveras au dispensaire. Nous la mettrons dans la clinique des

accouchements. Ce n'est pas là que je suis de service ; mais je la recommanderai chaleureusement à un confrère. Donc à tantôt, n'est-ce pas ?

Il s'excusa de ne pouvoir causer plus longtemps : son chef l'attendait dans la salle des professeurs.

Il montra au jeune homme l'entrée du dispensaire : une petite porte située un peu plus bas que le portail de la Faculté. Il fixa le rendez-vous à quatre heures et il partit, toujours souriant, sans que la douleur de son camarade entamât la cuirasse d'indifférence dont il était revêtu.

Feli quitta dans l'après-midi le logement des Cambronerias. Son départ fit beaucoup souffrir Maltrana. Quand elle franchit la porte, il eut le cœur déchiré. Non, elle ne reviendrait plus. Les pressentiments de la malade s'accompliraient. Il la perdait pour toujours !

La côte des Cambronerias et la promenade des Ocho Hilos furent un véritable calvaire. Feli, enveloppée dans son petit châle, la tête couverte d'un mouchoir qui formait visière sur ses yeux, avançait d'un pas lent et mal assuré, en s'appuyant au bras d'Isidro. Ses jambes enflées pouvaient à peine se mouvoir ; le poids de son ventre énorme la fatiguait horriblement. Durant les longues semaines d'inaction, les nerfs moteurs semblaient s'être paralysés. Elle s'arrêtait à chaque instant, se laissait choir, haletante, sur tous les bancs de l'avenue.

Teodora, qui avait voulu l'accompagner jusqu'à

la Fuentecilla¹, l'encourageait par ses paroles et par sa gesticulation gitanesques.

— Allons, ma mignonne ! Quelques petits pas de plus ! Faisons marcher ces jolies guiboles !

Puis, s'adressant à Maltrana, elle murmurait d'un ton plaintif :

— Elle est très mal, vous savez, don Isidro. Comme vous avez raison de la conduire à l'hôpital !

Une fois la Porte de Toledo passée, la gitana les quitta, non sans avoir embrassé Feli à plusieurs reprises.

— Que le Baron du Ciel te rende vite une bonne santé ! Que sa Très Sainte Mère te prenne sous sa protection ! Adieu, mon petit morceau de sucre, ma petite amande douce...

Et la vieille s'éloigna, la face cachée dans son tablier.

Isidro fit monter dans un fiacre la malade qui, émue par les adieux de la gitana, était tout en larmes. Le peu d'argent qu'il avait dans sa poche servirait à payer ce douloureux voyage, le dernier peut-être qu'ils feraient ensemble.

Ils entrèrent au dispensaire, prirent place dans la salle d'attente avec des femmes loqueteuses qui portaient des enfants à la mamelle, avec des hommes minables qui montraient des infirmités horribles, des ophtalmies purulentes, des dartres rongeuses, des abcès déformants, et ils attendirent leur tour pour la

¹ « Petite fontaine. »

consultation gratuite. Une forte odeur d'antiseptiques imprégnait l'air.

Nogueras, l'allègre docteur, aperçut Maltrana et Feli par un guichet du bureau voisin, et il vint les trouver. Il fixait sur Feli des regards si persistants qu'elle baissa les yeux, honteuse. Peuh ! comme femme, ce n'était pas quelque chose d'extraordinaire. Puis il dit qu'il avait déjà fait ses recommandations au collègue chargé de la clinique obstétricale, qu'un lit était réservé à la malade et que la religieuse aurait pour elle des attentions particulières.

— Quand vous voudrez, conclut-il avec une certaine hâte. Je vais la conduire dans la salle.

Les deux amants se tenaient l'un en face de l'autre, gênés. Lorsque Isidro était monté dans la voiture, il avait frémi en pensant à l'horreur de la séparation prochaine : des pleurs, des cris, des embrassements, peut-être une nouvelle crise. Mais il n'y eut rien de tout cela ; ils se séparèrent silencieusement, avec une simplicité plus affreuse que ne l'eussent été de violentes manifestations de douleur. Ils se regardèrent, sans une larme, sans un soupir, avec des yeux démesurément ouverts qui avaient une expression d'angoisse. Le moment était venu. Ce fut elle qui dit la première :

— Adieu, Isidro.

— Adieu, Feli, répondit-il.

Précédée du médecin, elle s'éloigna par un corridor obscur. Elle chancelait, mais elle ne retourna pas la tête.

Isidro partit. Dans la rue, au bout de quelques pas, il dut s'appuyer contre un mur. Il était engourdi par le froid : un froid qui le pénétrait jusqu'à l'âme ! Le soleil de cet après-midi, — un soleil tel qu'Isidro n'en avait jamais vu, un soleil sombre, voilé, funèbre, — semblait lui envoyer ses rayons à travers un crêpe.

XII

IL ne revint pas aux Cambroneras ; il eut peur d'habiter ce logement sans Feli, éprouva la crainte superstitieuse de ceux qui, ayant perdu un être cher, n'osent plus entrer dans la chambre où il est mort. Du reste, que serait-il allé faire seul dans ce faubourg écarté de Madrid, au milieu de ces gitanas qui lui rappelleraient continuellement sa maîtresse ? Il avait besoin de voir de nouveaux visages, de s'étourdir, d'oublier son chagrin.

Cette nuit-là, il reparut à la rédaction où il n'avait pas mis les pieds depuis plusieurs mois. Les camarades lui firent des ovations ironiques :

— « Homère ! » Le grand « Homère » !... Salut à l'illustre faiseur de tartines !

Et ils lui demandèrent quels fruits il rapportait de sa longue retraite, quels articles allaient jeter la terreur parmi les abonnés.

Quelques-uns d'entre eux l'avaient vu se promener avec Feli au Buen Retiro.

— Dis, « Homère », qu'as-tu fait de cette jeune personne si sympathique à qui tu donnais le bras ?

Est-ce que tu l'avais trouvée dans un livre grec ? Était-elle attique ou béotienne ?

— Je viens de la conduire à l'hôpital, répondit Maltrana avec des larmes dans les yeux.

Et son accent fut si triste qu'il imposa silence aux gais compagnons.

Il recommença de passer les nuits à la rédaction, y resta même le jour à dormir dans un coin obscur, sur un divan. Il mangeait à peine. Par besoin de distraction, d'étourdissement, de bavardages qui lui fissent oublier la réalité, il se joignait souvent à des ivrognes fameux ; et on les voyait, dans les rues les plus centrales, se promener d'un pas titubant et discuter à haute voix des questions de philosophie ou de littérature. Mais, quand il quittait ces godaillieurs, le souvenir de Feli revenait l'assaillir et ses yeux se mouillaient.

Presque tous les matins, il allait attendre Nogueras à la porte de San Carlos. Lorsqu'il abordait le médecin, celui-ci faisait un geste de dégoût :

— Tu es dans une mauvaise voie, mon cher. Tu empestes l'alcool. Qu'est-ce que tu gagnes à te souler ?

Maltrana se rebiffait, de mauvaise humeur. Il ne demandait pas de conseils ; ce qu'il voulait, c'était connaître l'état de Feli.

Nogueras répondait avec un peu d'impatience. Il n'avait pas vu la jeune femme : elle n'était pas dans sa clinique, et il avait autre chose à faire ! L'avant-veille, elle allait assez bien. On provoquerait bientôt l'accouchement, et, si les crises ne se répétaient pas, on la sauverait.

Quelques jours plus tard, ce fut Nogueras qui, apercevant Maltrana, s'empessa de l'aborder.

— Tu es père, lui dit-il. Là-haut, les religieuses te gardent un beau garçon. L'enfant va bien, et la mère ne s'est pas trop mal tirée d'affaire. Si tu ne veux pas que cette seconde édition de ta personne aille aux Enfants Trouvés, dépêche-toi de recueillir le marmot.

Maltrana ne ressentit aucune émotion. Il eut seulement l'idée d'aller aux Carolinas pour donner la nouvelle à sa grand'mère. Évidemment il ne pouvait se charger lui-même du nourrisson : c'était la *señora* Eusebia qui en aurait soin.

L'aïeule, émue de l'événement, descendit à Madrid, en compagnie d'une commère, pour y prendre son arrière-petit-fils. Isidro la mena jusqu'à San Carlos ; mais il ne voulut pas franchir la porte de l'hôpital : son lâche égoïsme le retenait dehors. Il avait assez souffert ; et d'ailleurs sa visite n'améliorerait pas l'état de la malade.

Quand l'aïeule reparut, suivie de son amie qui, plus jeune et plus robuste, portait le poupon dans ses bras, elle voulut montrer le nouveau-né à Isidro.

— Un vrai chérubin ! nasillait-elle en pleurant de joie. Comme il est joli ! C'est tout ton portrait !

Et Maltrana regarda cette chair palpitante, presque informe, qui remuait au fond d'un châte. Oui, certes, c'était bien son portrait : ce magot-là, avec cette caboche trop grosse, était aussi laid que son père.

La Mariposa emporta le petit. Elle n'avait pas

l'intention de lui chercher une nourrice aux Carolinas. Elle connaissait une femme originaire du quartier, mariée à un ancien musicien de régiment, qui tenait une petite boutique près de la route d'Es-tramadure, sur le Cerro de los Corvos. Cette femme, qui venait de perdre un nouveau-né, consentirait à allaiter le fils de Maltrana pour un prix modique.

Isidro fut longtemps sans aller voir Feli. Chaque jour, il se promettait de lui faire visite le lendemain ; mais, le lendemain, il s'attardait de café en café avec ses compagnons de crapule et de vie errante, et, toujours triste, buvait pour oublier. Il se contentait de venir dans la matinée jusqu'à la porte de San Carlos, pour demander des nouvelles, et il y apprenait de Nogueras que Feli semblait se rétablir. Il redoutait d'avoir une entrevue avec elle dans ce lieu de douleur, et il craignait aussi qu'elle ne s'aperçût de son état d'ébriété.

— Un de ces jours, disait-il au médecin, tu me conduiras auprès d'elle, mais pas aujourd'hui. Je ne me sens pas la force de la voir. D'ailleurs je suis un peu en ribote. Est-ce que cela se remarque ?...

Enfin, un matin, il arriva décidé à la voir. Il avait soigné sa mise comme pour un rendez-vous d'amour. Il était rasé de frais, cachait quelque chose sous la pèlerine de son macfarlane qui, ayant reçu quelques bons coups de brosse, paraissait moins vieux.

Nogueras lui fit traverser les cloîtres de l'École, monter des escaliers, suivre encore des galeries, et finalement il lui ouvrit une porte.

La première chose qu'aperçut Maltrana, ce fut la coiffe blanche d'une religieuse occupée à disposer, avec ses mains de cire, les fleurs artificielles et les bougies d'un autel. Il se trouvait dans une grande salle dont les murs étaient blanchis à la chaux et dont le sol était carrelé de briques, blanches aussi. D'un bout à l'autre de cette salle, des lits de fer s'alignaient en double file, nombreux, garnis de percale à ramages, et, à côté de chaque lit, il y avait une petite table portant des fioles et un crachoir. Sur les oreillers se détachaient des têtes de femmes, d'une maigreur verdâtre, aux chevelures emmêlées et mal-propres.

Le médecin s'arrêta devant un lit, qu'il désigna d'un geste à Maltrana. Mais Maltrana fut quelques instants à reconnaître la malade. Eh quoi ! c'était Feli ? Le jeune homme aurait pu passer bien des fois devant elle sans qu'elle attirât son attention. Comme elle était changée ! Celle que sa mémoire lui représentait obstinément, depuis leur séparation, c'était toujours la Feli belle et gaie des premiers temps de leur amour. Et voilà qu'il avait tout à coup sous les yeux une Feli émaciée, aux traits défaits, encore plus laide et plus pitoyable que le jour où elle était partie des Cambroneras !

Il s'arrêta, immobile, au pied du lit.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-il à voix basse.

Elle le salua sans paroles, d'un sourire qui navrait. Ce sourire, en contractant sa face exsangue, avait rendu plus aiguë encore la pointe de son men-

ton. Ses yeux — des yeux de folle qui gardaient le strabisme causé par les crises récentes — étaient l'unique vestige de sa beauté disparue. Elle considérait Isidro avec surprise, comme si elle le trouvait changé, lui aussi. Les amants s'étaient quittés depuis un temps très court, et pourtant il leur semblait à tous deux qu'ils se revoyaient après une longue absence.

Les premières paroles qu'elle prononça lui furent inspirées par l'instinct maternel : « Et son enfant ? »

Isidro feignit d'être bien informé : « L'enfant était là-bas, route d'Estramadure, chez une excellente nourrice que lui avait cherchée sa grand'mère. Feli pouvait être tranquille : rien ne manquerait au petit. » En réalité, il n'était pas encore allé au Cerro de los Corvos et il ne connaissait pas la nourrice.

Il l'interrogea sur sa maladie. Elle lui répondit d'une voix triste ; elle semblait résignée à rester là toujours, à ne plus revenir dans le monde. Elle parlait lentement, avec des hésitations pénibles ; et il y avait dans ses paroles un peu d'incohérence, quoiqu'elle fît des efforts manifestes pour coordonner ses phrases et lier ses idées.

Tout en l'écoutant, Isidro regardait du coin de l'œil la religieuse qui, debout près de l'autel, causait avec le médecin. Ah ! comme le contact journalier de la misère humaine endurcissait les cœurs ! Comme ces gens-là demeuraient impassibles devant la souffrance d'autrui ! Les tortures de la maladie et les affres de la mort elle-même, tout glissait sur eux, sans produire aucun trouble dans leur âme.

De son côté, la religieuse, après avoir échangé quelques mots avec le médecin, jetait à la dérobée vers Maltrana des regards qui trahissaient une certaine curiosité. Elle avait deviné le couple illégalement uni, l'amour rebelle qui méprisait les conventions sociales et religieuses. Et, tandis que la sévérité de mes sœurs l'obligeait à détester cette jeunesse impie, son instinct de femme, éveillé malgré elle, lui faisait prendre une sorte d'intérêt hostile à l'amour criminel de ces deux pécheurs.

Lorsque Feli, lasse, eut cessé de parler, Isidro, embarrassé maintenant par les regards scrutateurs de la religieuse, garda lui-même le silence pendant quelques minutes ; puis, profitant d'un moment où l'infirmière avait quitté la salle, il tira de dessous la pèlerine de son macfarlane un petit bouquet de violettes qu'il y tenait caché, et il le posa sur le lit. Le parfum des fleurs se mêla aussitôt à cette atmosphère viciée par la chair malsaine et par les antiseptiques.

— Oh ! des fleurs ! murmura Feli avec une expression de joie enfantine. Des fleurs ! Merci, merci !

Et elle fixa sur Isidro des yeux pleins de gratitude. C'était un peu de poésie qui venait de se poser sur le lit d'hôpital. Ces fleurs avaient réveillé chez l'un et chez l'autre le même souvenir : ils revoyaient en imagination les amandiers de la Huerta del Obispo, témoins de leurs premiers rendez-vous, et aussi les bouquets qu'il lui jetait autrefois à la face, pour la réveiller, quand il revenait de banqueter en ville.

Il lui dit qu'il s'était bien souvenu aussi de son goût pour les oranges et qu'il aurait voulu lui en apporter une ; mais ce n'était pas encore la saison, et celles qu'il avait vues dans les fruiteries de la Calle Mayor¹ coûtaient cher. Or, après avoir acheté les violettes, il s'était trouvé sans argent et il avait dû remettre l'achat de l'orange à un autre jour.

— Mais écoute ! lui chuchota-t-il à l'oreille, comme s'il s'agissait de quelque espièglerie enfantine. Un autre jour, je t'en apporterai une ; et je te la donnerai en cachette, sans que le médecin ni la religieuse le sachent !

Et elle dit oui, en considérant Isidro avec ses grands yeux tristes, tandis qu'elle portait à son visage les violettes dont elle aspirait délicieusement le parfum.

Mais Nogueras vint chercher le visiteur. L'entrevue se prolongeait trop : il ne fallait pas fatiguer la malade.

Isidro prit la main jaunâtre que lui tendait la jeune femme :

— Adieu, Feli ; adieu, ma petite. Je reviendrai bientôt.

— Et tu n'oublieras pas de m'apporter des oranges et des fleurs ! Beaucoup d'oranges et beaucoup de fleurs !

Le désordre mental laissé par les crises lui faisait oublier que son amant n'avait pas le sou.

¹ La « Grande rue », qui part de la *Puerta del Sol* et aboutit près de Nuestra Señora de la Almudena, nouvelle cathédrale en construction, devant le Palais royal.

Maltrana ne revint pas, et même plusieurs jours se passèrent sans qu'il reparût aux alentours de San Carlos.

Or, un soir, le docteur Nogueras, en sortant du théâtre d'Apolo, le rencontra sur le trottoir de la rue de Séville. Le malheureux était ivre, plus sale et plus négligé que jamais. Aux plis de son manteau, à l'état lamentable de ses vêtements, on devinait qu'il avait dormi tout habillé, selon les hasards de sa vie vagabonde. Son teint blême, ses traits tirés, ses yeux caves dénotaient la faim et l'alcoolisme.

A la vue du docteur, il fit un effort pour paraître calme et il demanda :

— Eh bien, comment va-t-elle ?

Le docteur se montra pessimiste. Elle n'allait pas bien. Il n'avait pas eu le temps de se rendre lui-même au lit de la malade ; mais son collègue de la clinique obstétricale était inquiet. Les attaques d'éclampsie se répétaient avec fréquence, et la pauvre femme pouvait en mourir.

— Mais toi, pourquoi ne vas-tu pas la voir ? interrogea le docteur.

— Pourquoi ? Cela me fait trop de mal, de la voir dans cette salle commune, au milieu de toutes ces malades qui me regardent comme une bête curieuse et sous la surveillance de cette nonne qui m'empêche de lui parler en liberté...

Il se tut, un moment ; puis, d'un air honteux, les yeux luisants de larmes :

— En outre, ajouta-t-il, je ne peux pas y aller les mains vides. Elle désire des fleurs, des oranges,

et j'ai promis de lui en apporter. Mais je n'ai pas un centime. Je n'ai rien, absolument rien. Je ne peux pas même lui acheter un de ces petits bouquets qu'on vend dans la rue. Je mange à peine. Si je ne rencontrais pas des amis qui m'offrent à boire, je serais déjà crevé...

Et, après une pause :

— Mais j'irai, reprit-il d'une voix molle, j'irai dès que j'aurai de l'argent... dès que je pourrai lui apporter quelque chose... Elle ne va pas mourir tout de suite, n'est-ce pas ?

Au lieu de répondre, Nogueras haussa les épaules et lui tourna le dos.

Une semaine s'écoula sans qu'ils se revissent. Enfin ils se rencontrèrent à la Puerta del Sol. Mais Nogueras était pressé : il rentrait à Madrid après s'être absenté deux jours pour une affaire professionnelle, et on l'attendait à la Faculté. Sans circonlocutions, il dit à Maltrana :

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Elle est morte.

Maltrana ouvrit des yeux stupéfaits, comme si la chose était extraordinaire :

— Tu es sûr ? Tu l'as vue ?

Nogueras eut un geste agacé :

— Tu t'étonnes qu'elle soit morte ? Il fallait t'y attendre. Nous sommes tous mortels, tu sais. Quant à la voir, non, je ne l'ai pas vue : j'étais obligé de partir en voyage. Mais, le jour où j'ai quitté Madrid, mon collègue m'a dit qu'elle venait de mourir.

Maltrana demeurait comme anéanti.

— Et qu'a-t-on fait d'elle ? demanda-t-il enfin au docteur. Dis-moi : où a-t-on mis son corps ?

Il éprouvait un remords immense de son égoïsme et de sa lâcheté. Il aurait voulu rendre au moins visite à la tombe, puisqu'il n'était pas allé voir la mourante à l'hôpital.

— Où on a mis son corps ? Dans la fosse commune, certainement. La pauvre fille n'avait personne qui se chargeât de payer les frais du convoi.

— Mais... avant qu'on ne la porte au cimetière ?...

— Je suppose qu'elle a passé par l'amphithéâtre. Il y a disette de cadavres, à la salle de dissection.

Maltrana ne voulut pas en entendre davantage. Il se sauva comme un fuyard, erra longtemps par les rues, hébété, les yeux secs. A la fin, il s'aperçut que les gens le regardaient. Pour se soustraire à cette curiosité importune, il se dirigea vers la banlieue. Les maisons lui semblaient s'estomper dans une brume épaisse ; les personnes et les voitures passaient à côté de lui comme des fantômes taciturnes. Il ne pensait à rien ; il avait le cerveau vide ; ses tempes bourdonnaient et sa langue répétait avec une obstination stupide :

— Ils l'ont disséquée !... Ils l'ont disséquée !...

Lorsqu'il se trouva dans la campagne, il put enfin pleurer. Après l'horrible image du corps dépecé sur la table de marbre, sa mémoire, par contraste, lui représentait Feli dans toute la grâce d'une saine et florissante jeunesse. Il revoyait les admirables détails de ce corps charmant, l'oreille rosée qu'il

avait si souvent tourmentée par de douces morsures, la tête souriante qui, dans les caresses, s'appuyait si tendrement sur son épaule, les seins d'albâtre qui s'épanouissaient comme des magnolias d'amour, les jambes de déesse qu'elle se défendait de lui laisser voir, le matin, en s'habillant. Et des mains étrangères avaient violé le secret de ces membres adorables ! Et ce chef-d'œuvre de la nature, déchiqueté par le scalpel, avait été jeté en lambeaux dans un panier !

Lorsqu'il regarda autour de lui, il s'aperçut qu'il se trouvait près du cimetière de San Martin. Sans y prendre garde, il était venu instinctivement vers les lieux où il avait goûté les premières joies de son amour. Il n'osa pas entrer dans la nécropole : la mort le persécutait avec trop de cruauté pour qu'il fût d'humeur à lui rendre sa visite. Ah ! comme il la détestait maintenant, cette grande dame aux yeux sans lumière, au teint pâle, qu'il avait, un soir, décrite à Feli ! Ah ! s'il la rencontrait sur son passage, l'odieuse matrone, avec quel plaisir il cracherait sur sa poitrine opulente, sur ses volumineuses mamelles gonflées d'un lait amer ! Oui, sans doute, la vie renaissait derrière elle ; oui, sans doute, d'autres Felis viendraient au monde ; mais ces autres ne lui appartiendraient pas ; et la sienne, celle qu'il avait aimée, celle qu'il avait tenue entre ses bras, jamais celle-là ne ressusciterait !

Il s'éloigna par le chemin qu'ils avaient suivi ensemble, le soir où, après leur promenade au cimetière, ils étaient allés souper dans une guinguette

d'Amaniel et où elle s'était donnée à lui pour la première fois. Ce fut pour lui comme un pieux pèlerinage. Il s'arrêtait à chaque instant pour mieux savourer l'amère jouissance des souvenirs. C'était ici qu'il avait fait l'aumône à des mendiante, en leur recommandant de prendre une bonne cuite pour célébrer son bonheur ; c'était là qu'avec de tendres mignardises Feli lui avait offert son orange à sucer. Il erra si longtemps autour de la guinguette que le cabaretier, étant donné l'aspect misérable de ce rôdeur, en fut inquiet.

Près du Canalillo, les souvenirs l'accablèrent et il se laissa choir sur l'herbe roussie par le froid. Avec quelle tristesse atroce il revoyait la scène de son bonheur passé ! L'hiver avait dénudé les arbres, la terre était aride, et les amandiers de la Huerta del Obispo, qui avaient fait pleuvoir leurs fleurs sur la tête de Feli, ressemblaient à des balais plantés en terre par le manche.

Isidro se releva et, chancelant comme un blessé, s'en fut à la recherche de sa grand'mère.

Zarathustra et la *señora* Eusebia l'écoutèrent en silence, mais ne partagèrent pas son émotion. « La fille du Mosco était morte ? Que la volonté de Dieu soit faite !... » Et les petits vieux, se repliant dans leur égoïsme, paraissaient se sentir plus forts, plus heureux de vivre en voyant que la mort s'attaquait à la jeunesse.

La Mariposa ne pensait qu'à son arrière-petit-fils, lequel se portait à merveille. Peu lui importait le sort de la mère ; son unique souci, c'était l'enfant.

Isidro demeura chez les vieillards. Où aller ? Sa lâche inertie était arrivée à l'extrême limite de l'indifférence. Il n'attachait plus de prix à rien. S'il eût été croyant, il se serait fait moine, frère lai dans un couvent de trappistes ou ermite dans un désert. Il comprenait maintenant qu'on s'enfuit du monde, qu'on cherchât l'isolement farouche et que, de désespoir, on s'abîmât dans l'ignorance et dans la foi.

Pourtant sa conscience le tourmentait. Ce qui lui était le plus pénible, ce n'était pas la mort de Feli, c'était l'abandon où il l'avait laissée. La pauvre s'en était allée sans un regard de tendresse, sans une main qui serrât la sienne. Et malheureusement son crime, à lui, était irréparable. Ah ! si Feli pouvait ressusciter, ne fût-ce qu'un jour, une heure ! Alors il ferait son devoir, et ensuite il serait plus tranquille. Il accourrait près de la malade, l'assisterait jusqu'à la dernière minute, la couvrirait de baisers, lorsqu'elle serait à l'agonie. Ainsi cette pauvre fille, dont toute l'existence n'avait été qu'un martyre, partirait de ce monde avec la consolation de se savoir aimée ; et, dût-il se procurer de l'argent par le vol, il lui achèterait un beau cercueil, lui épargnerait la fosse commune, préserverait ces restes chéris d'être profanés dans la boucherie aux murs blancs où l'on dépèce les cadavres des gueux.

Telle était son idée fixe, obsédante. Mais, hélas ! on ne meurt qu'une fois.

Au bout de quinze jours, il retourna à Madrid. A la Puerta del Sol, il aperçut de loin Nogueras qui

se dirigeait vers San Carlos, et il eut envie de lui parler.

Il éprouvait pour le docteur une sympathie nouvelle : comme Nogueras avait connu Feli, il croyait trouver en celui-ci un vague reflet de la morte.

Le docteur accueillit gaiement Maltrana. « Eh bien ! le veuf était-il consolé ? Avait-il rencontré une autre amie, pour remplacer la défunte ? Ah ! l'incorrigible bohème ! Comme on était heureux d'être libre, de pouvoir changer de femme comme de chemise, et de n'être pas astreint à des occupations déprimantes !... »

Puis le docteur fronça les sourcils, comme pour ressaisir un souvenir, et il ajouta :

— Une chose curieuse, mon cher ! Te rappelles-tu ce jour où je t'ai dit que la petite était morte ? Eh bien, ce n'était pas vrai ! Quand je suis arrivé à San Carlos, en rentrant de voyage, mon collègue m'a raconté qu'il avait commis une erreur : il croyait qu'elle avait passé dans une crise ; mais, par le fait, elle s'en était tirée.

Maltrana fut frappé de stupeur, comme s'il assistait à cette résurrection qu'il avait rêvée tant de fois.

— Alors elle vit ? balbutia-t-il, devenu blême.

— Mais non, mon cher ! Elle est morte tout de bon, une semaine plus tard. Je voulais te l'écrire ; mais qui diable peut savoir où tu perches, avec cette vie que tu mènes ? Elle est morte, et, cette fois, il n'y a pas d'erreur : j'ai vu son cadavre sur une table de l'amphithéâtre.

L'hiver touchait à sa fin. C'était comme un après-midi de printemps, avec un ciel bleu et limpide, avec un soleil d'une délicieuse tiédeur.

Maltrana traversa le pont de Ségovie et s'engagea sur la route d'Estramadure¹. Il était vêtu de noir. Son vieux macfarlane, cette odieuse livrée de la misère, ne pendait plus à ses épaules. Le sort le traitait avec moins de rudesse, depuis qu'il était seul. Il travaillait ; quelques revues acceptaient des articles de lui ; on lui donnait quelques traductions à faire. Il logeait dans une *casa de huespedes* et il économisait ce qu'il fallait pour payer la nourrice de son enfant. Certes il ne vivait pas dans l'opulence ; mais il n'avait pas non plus à souffrir les angoisses et les privations de naguère. C'était le bien-être qui commençait, mais trop tard pour qu'il pût en goûter la douceur.

Tout en marchant sur le trottoir, il regardait distraitement les façades des guinguettes suburbaines. Sur une cahute de planches il lut cette inscription : *Taverne d'Agustin, dit le Bolero. Portions à dix centimes*. En quoi pouvaient bien consister ces portions-là ? Et il songea que, malgré la qualité plus que suspecte d'une telle cuisine, il aurait été heureux, autrefois, de manger à si bon marché. Nombre de balcons exhibaient des enseignes d'artificiers, avec montres de pièces pyrotechniques et d'énor-

¹ La route d'Estramadure commence à la *glorieta* du pont de Ségovie, sur le Manzanares, et se dirige vers l'ouest en longeant le parc de la *Casa de Campo*.

mes pétards. C'était à croire que tous les artificiers de Madrid étaient venus s'installer dans ce faubourg. Au haut de la côte prenait fin la double rangée des maisons quasi rustiques, salies par la poussière des charrettes, et la route s'allongeait à perte de vue, flanquée d'un côté par le mur interminable de la Casa de Campo, de l'autre côté par d'arides collines où commençait à poindre une orge triste, souvent foulée par les pieds des passants.

A cet endroit, le jeune homme quitta la grande route pour s'engager dans un sentier qui menait vers une masure bâtie au sommet du Cerro de los Corvos. C'était dans cette masure que la nourrice de son enfant tenait une petite boutique. Cette femme se trouvait devant sa porte et cousait, sous une treille à demi desséchée, dans une petite cour d'où l'on dominait toute la partie de Madrid qui regarde le fleuve. Dès qu'elle le reconnut, elle se leva et voulut aller prendre le bébé qui dormait, pour le montrer au papa. Mais le papa n'y consentit point : il avait le temps d'attendre et il verrait le petit quand celui-ci serait réveillé.

Maltrana s'assit sur un banc, devant une table de planches disjointes, et se mit à contempler le panorama merveilleux. La nourrice, par politesse, lui offrit une goutte d'eau-de-vie ; mais il refusa l'eau-de-vie avec un geste de répugnance. De l'eau, rien que de l'eau ! Il avait renoncé définitivement à l'alcool.

Et ils causèrent. La femme se lamenta, parce que les affaires allaient mal. Les maisons voisines

n'étaient habitées que par de pauvres diables qui croupissaient dans le plus complet dénuement. C'étaient presque tous des briquetiers, et ils n'avaient de travail qu'en été. Le reste de l'année, ils vivaient de privations, achetaient à crédit ; et leur seule ressource était d'escalader les murs de la Casa de Campo pour y cueillir des cardons qu'ils allaient vendre à Madrid. Dans ces conditions-là, non seulement il n'y a rien à gagner, mais on risquait même de perdre les économies faites par le mari au régiment.

— Regardez un peu, don Isidro, ce gamin qui monte avec une bouteille à la main. Bien sûr, il n'apporte pas d'argent ; et pourtant il va falloir lui donner ce qu'il demandera, sous peine de perdre d'un coup tout l'arriéré.

Cela dit, elle se leva et regagna la boutique, suivie du gamin, tandis que Maltrana demeurerait absorbé dans la contemplation de Madrid.

La ville, vue de là, était admirable. En haut, le ciel limpide, sans un nuage, comme si les dernières pluies en avaient lavé l'azur, et tellement diaphane qu'il absorbait et faisait disparaître à l'instant même la fumée des cheminées. En bas, sur les pentes qui descendaient au Manzanares, de profondes masses de végétation : les grands arbres du Campo del Moro¹, de la Virgen del Puerto², de la Cuesta de

¹ « Le Champ du Maure », vaste espace en terrasse, au-dessous du Palais royal.

² « La Vierge du Port », promenade au bord du Manzanares.

la Vega¹. Au delà du pont de Ségovie, la blanche agglomération des maisons se partageait, et une ligne métallique, une barre horizontale et noire, unissait les deux parties de la ville : c'était le Viaduc. En face, l'énorme édifice du Palais royal, avec ses pilastres saillants qui coupaient les files noires des fenêtres. A gauche, la colline du Principe Pio, couronnée de casernes. A droite, la coupole de San Francisco le Grand² et le Séminaire. C'était vraiment une superbe capitale, une métropole prodigieuse. Églises, palais et casernes y dressaient orgueilleusement leurs magnifiques architectures et semblaient écraser de leur grandeur les modestes habitations qui les entouraient.

Puis le regard du jeune homme s'arrêta en deçà du fleuve, sur de grands toits crevés de larges brèches par où entraient le vent et la pluie. C'étaient des bâtiments abandonnés, qui servaient de refuge aux miséreux. Un peu plus loin brillaient au soleil les couvertures de zinc rouillé et de vieux fer-blanc qui abritaient les masures des mendiants. Car, jusque sous les fenêtres des palais et des casernes, campaient des vagabonds et des désespérés.

Alors il pensa aux chiffonniers de Tetuan, aux ouvriers des Cuatro Caminos et de Vallecas, aux pouilleux et aux rôdeurs des Pañuelas et des Injurias, aux gitanos des Cambronerías, aux briquetiers sans tra-

¹ « La Côte de la Vallée », promenade qui fait suite au *Campo del Moro*.

² Cette église, « panthéon national » de l'Espagne, est située au sud-ouest de Madrid.

vail qu'il avait là devant lui, à tous les infortunés que l'orgueilleuse ville chassait de son sein et qui rôdaient à ses portes, vivant en sauvages, recourant pour subsister aux moyens et aux ruses de l'homme primitif, s'accouplant dans la promiscuité du paupérisme, procréant sur le fumier ceux qui hériteraient de leurs haines et qui exécuteraient leurs vengeances.

La capitale, dominatrice et triomphante, opprimait de sa lourde majesté tout le reste. Elle riait, se détachant sur le bleu du ciel ; elle riait par les vitrages de ses palais étincelants au soleil, par la radieuse blancheur de ses édifices, par la verdure murmurante de ses jardins, par la sveltesse de ses tours et de ses églises ; et elle ne voyait pas la multitude famélique dispersée à ses pieds, la horde qui s'alimentait de ses rebuts et de ses ordures. Elle était belle et sans pitié ; elle repoussait loin d'elle la misère, en niait l'existence. S'il lui arrivait quelquefois de penser aux malheureux, c'était pour élever dans ses faubourgs des monastères où les images de bois étaient mieux traitées que les hommes en chair et en os, des couvents d'une grandeur monstrueuse, dont les cloches sonnaient dans le vide, sans que personne les entendît : car les pauvres, les désespérés ne comprenaient plus ce langage, accusaient de mensonge cette sonnerie surannée. Et en réalité ce n'était pas pour eux, c'était pour d'autres que les cloches étaient mises en branle : ce qu'elles criaient, ce n'était pas l'appel de l'amour, c'était la forfanterie de la vanité.

Mais, un jour, peut-être, la horde famélique cesserait de demeurer immobile, et ces gueux, qui maintenant se glissaient dès l'aube à Madrid, viendraient s'y présenter en plein midi. Au lieu d'accepter des rebuts, ils exigeraient leur part ; au lieu de tendre la main, ils commanderaient avec arrogance. Et les riches trembleraient de peur devant ces faces menaçantes, devant ces vêtements en loques, devant ces regards louches et haineux, devant les folles et criminelles envies de destruction. Où donc ces monstres-là s'étaient-ils cachés jusqu'alors ? De quel antre surgissaient-ils ? Apprenez, heureux de ce monde, que vous viviez à côté d'eux sans le savoir. Ils habitaient là, sous vos murs, passaient chaque matin devant vos portes, à l'heure où vous dormiez. Mais vous n'avez pas pris garde à eux, lorsqu'il en était temps encore ; et, quand vous vous déciderez à les apercevoir, peut-être ne sera-t-il plus temps...

Maltrana fut tiré de ces réflexions par un vagissement et par la voix de la nourrice :

— Viens voir ton papa, Isidrito. Fais-lui bonjour avec ta menotte...

Et le papa prit sur ses genoux ce paquet de chairs molles où les yeux se distinguaient à peine, brillants comme deux gouttelettes noires. Cela fleurait le lait aigre, l'urine, et aussi les forts aromates au moyen desquels la nourrice prétendait combattre la puanteur des fonctions vitales. Maltrana respirait ce parfum avec délices. Il baisa le bébé sur sa petite bouche sans dents, et ensuite il n'osa pas essuyer la bave qui lui était restée à la moustache.

Être père, contempler une prolongation de sa propre vie, un dédoublement de sa propre personnalité ! Cette chair tiède et douce comme le duvet, c'était la sienne ; il y avait en elle quelque chose de son être à lui, et aussi de cet autre être qui avait disparu pour toujours.

Que lui importait désormais le sort des parias, la destinée de la horde misérable et les terribles conflits qui pourraient s'élever dans l'avenir ? Ce qu'il y avait de plus urgent pour lui, c'était de vivre, et le meilleur de sa propre vie, il le tenait dans ses bras. La chaleur de ce petit corps lui inspirait une résolution égoïste et inébranlable. De tenir ainsi son fils, il se sentait plus énergique : c'était comme une arme qui lui donnait confiance et puissance. Puisque, actuellement, l'ordre social était fondé sur l'inégalité des conditions, il voulait que cet enfant fût du nombre de ceux que la fortune favorise. La rouille de sa volonté tombait en poussière. Il était un autre homme, et son audace considérait avec dédain tous les obstacles. Il se sentait capable de tout pour assurer le bonheur de cet enfant. Il n'avait pour outil que sa plume ; mais il en ferait un instrument de succès et de richesse. Il se jetterait en pleine lutte, avec l'insolence du mercenaire. Foin des idées, des théories, des principes ! Tout cela, ce n'était qu'illusion. Puisque la force et l'argent sont aujourd'hui les vrais maîtres du monde, l'essentiel c'était d'acquérir la force et l'argent, c'était de se faire une place dans la caste des privilégiés.

Et, regardant au fond de ces petits yeux ronds,

étonnés et inexpressifs qui le considéraient fixement, il disait en pensée à son fils :

« Tu arriveras, mon petit ! S'il le faut, je marcherai à quatre pattes devant toi pour t'ouvrir le chemin. Je pataugerais dans la boue ; mais, toi, tu avanceras sans te salir. Et je ne serai plus lâche, je ne me laisserai plus à la peine. Je ne t'abandonnerai pas comme j'ai abandonné ta pauvre mère. L'amour qui à cette heure naît en moi, c'est un amour solide comme l'acier ! »



FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN



111

111

LES
COLLECTIONS
NELSON

comprennent plus de
300 volumes
des meilleurs auteurs français
et étrangers.

TOUS LES GENRES LITTÉRAIRES
Y SONT REPRÉSENTÉS

Chaque volume contient de 280
à 575 pages.

Format commode.

*Impression en caractères très lisibles sur papier solide
et durable.*

Élégante reliure toile.

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris



